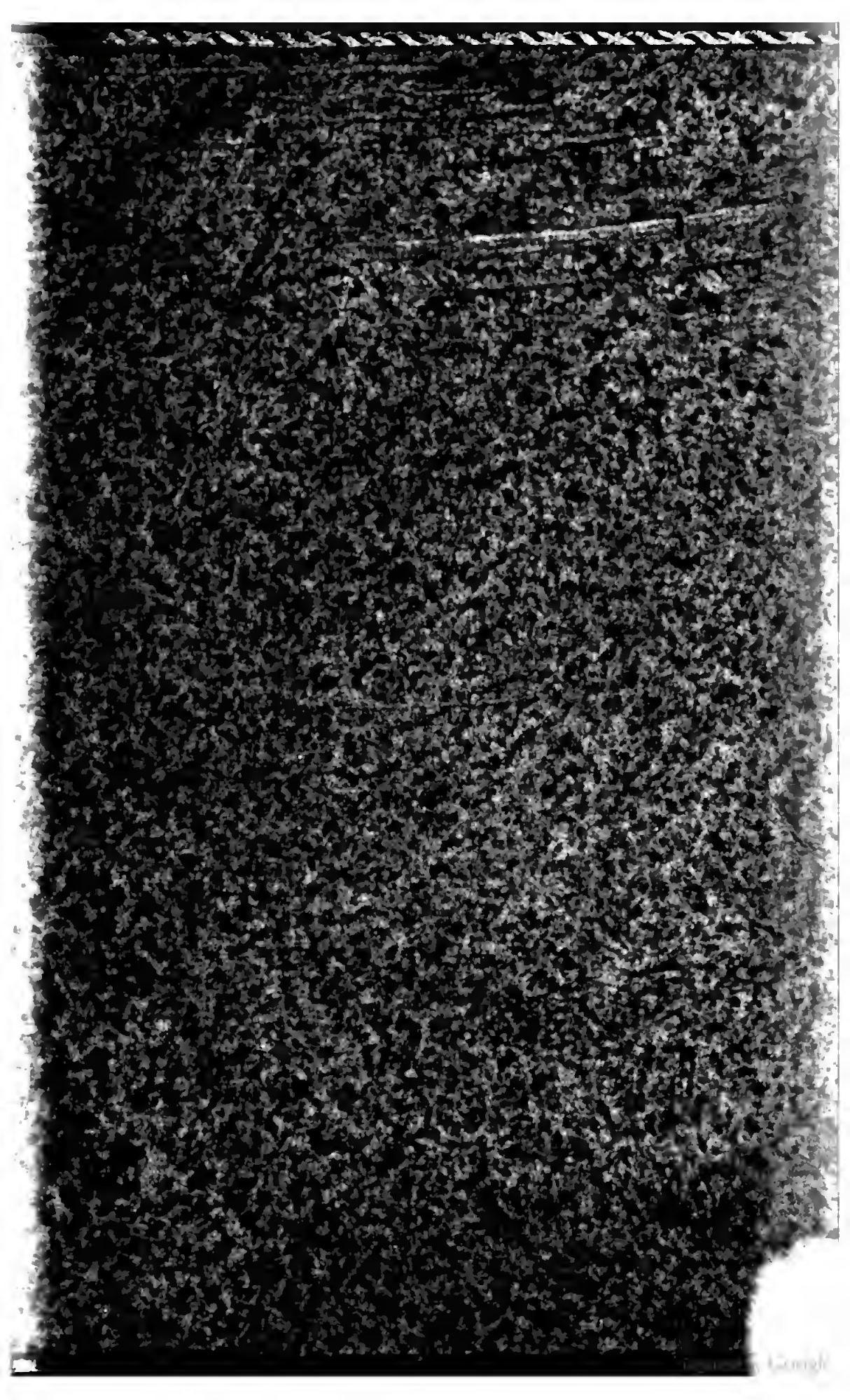
J
NAPOLEON



97.4.
3768

Pntal. XXXVII-13c 110

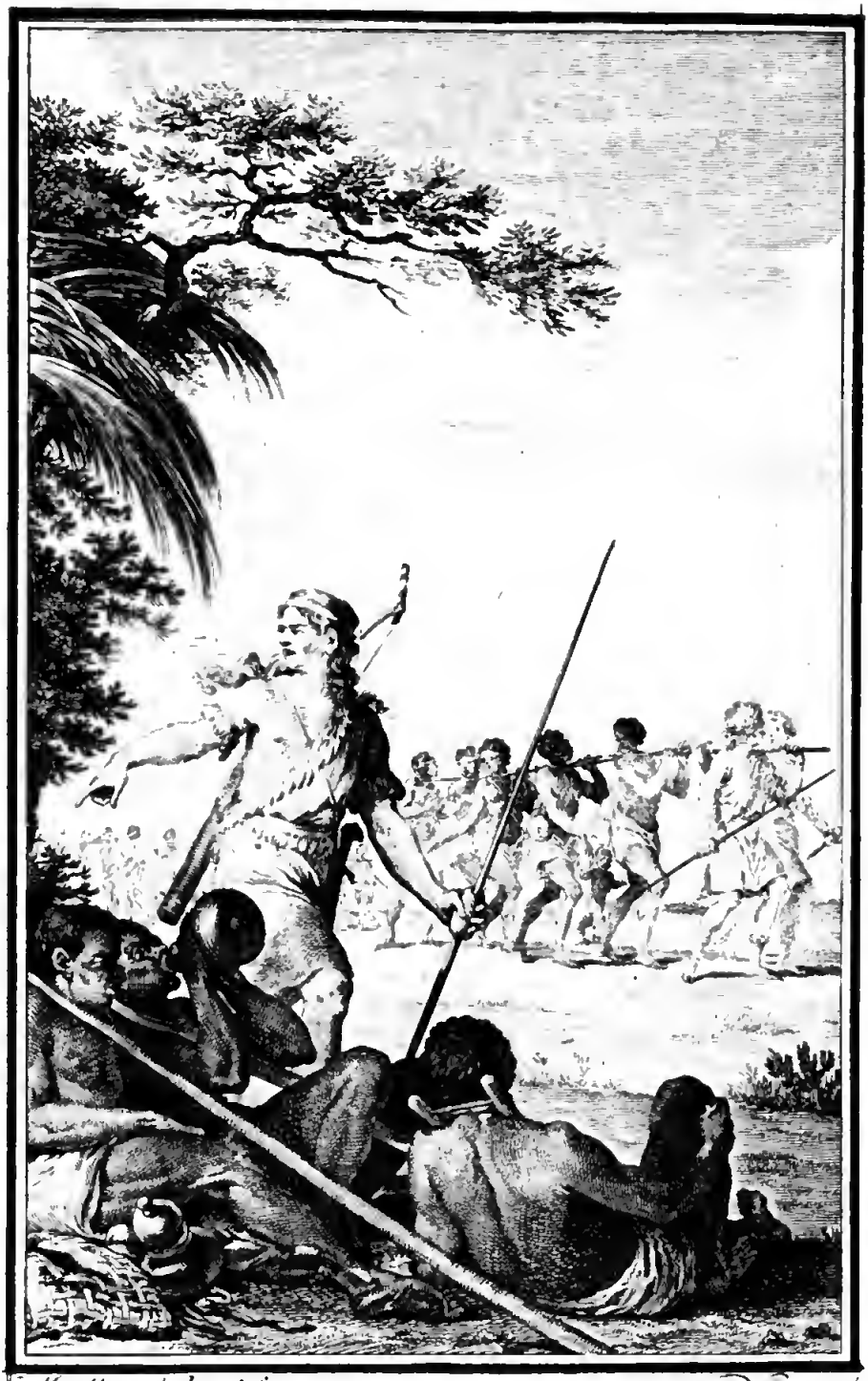
HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS *RAYNAL.*

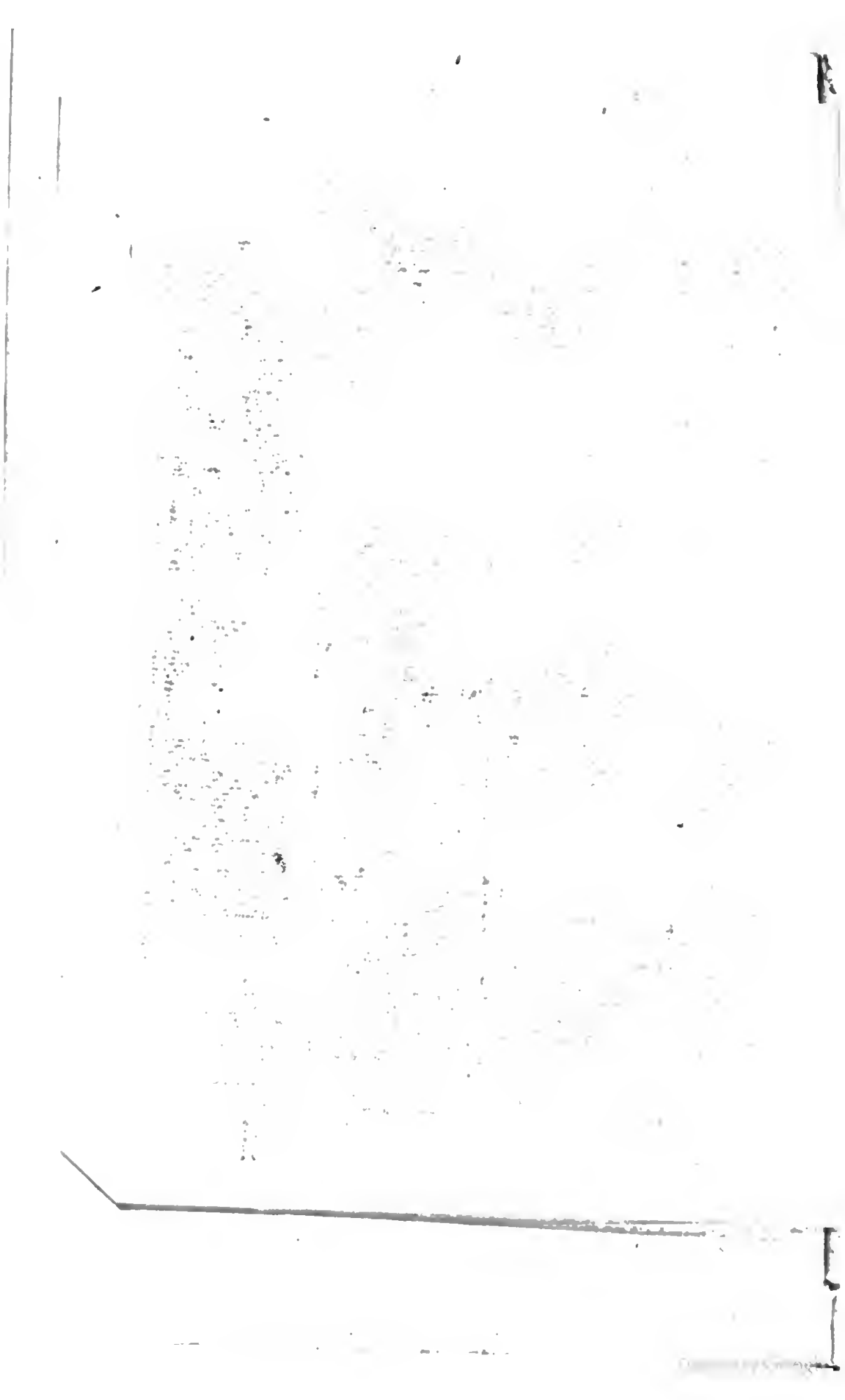
TOME DIXIEME.

Bibliot. Normale
FONDS
PALAISEAU
Dépôt



Esclaves conduits par des Marchands.

SAW
1.349



584347

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS *RAYNAL.*

TOME DIXIEME.

Bibliothèque Nationale Fonds Pellehud Réserve

A GENEVE,
Chez JEAN-LEONARD PELLET, Imprimeur de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXX.

TABLE

DES

INDICATIONS.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

I. RELIGION. . . . page 2
II. *Gouvernement.* 17
III. *Politique.* 156
IV. *Guerre.* 179
V. *Marine.* 207
VI. *Commerce.* 230
VII. *Agriculture.* 279
VIII. *Manufactures.* 300
IX. *Population.* 317
X. *Impôts.* 341
XI. *Crédit public.* 389
XII. *Beaux arts & belles-lettres.* . 402
XIII. *Philoſophie.* 427

XIV. *Morale.* 443
XV. *Réflexions ſur le bien & le mal que la découverte du Nouveau-Monde a fait à l'Europe.* 462

Fin de la Table du tome dixième.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

Nous avançons dans une carrière où nous ne nous ſommes pas engagés, ſans en connoître l'étendue, les difficultés ; & que nous aurions abandonnée pluſieurs fois, ſi nous n'avions été ſoutenus par des motifs qui font toujours oublier la diſproportion des forces avec la tentative. On oſe, & l'on exécute quelquefois dans un incendie des choſes qui

abattroient le courage, s'il n'étoit irrité par le péril, & qui l'étonnent quand le péril eſt paſſé. Après une bataille gagnée ou perdue, un militaire diſoit, à l'aſpect d'une montagne, qu'il avoit gravie pour aller à l'ennemi: qui eût jamais fait cela, s'il n'y avoit pas eu un coup de fuſil à recevoir? J'étois ſans doute animé de ce ſentiment, lorſque je commençai; & il faut bien qu'il m'anime encore, puiſque je continue.

D'abord nous avons montré l'état de l'Europe avant la découverte des deux Indes.

Puis nous avons ſuivi la marche incertaine, tyrannique & ſanglante des établiſſemens formés dans ces contrées lointaines.

Il nous reſte à développer l'influence des liaiſons du Nouveau-Monde ſur les opinions, les gouvernemens, l'induſtrie, les arts, les mœurs, le bonheur de l'ancien. Commençons par la religion.

I. Religion.

Si l'homme avoit joui ſans interruption d'une félicité pure; ſi la terre avoit ſatisfait d'elle-même à toute la variété de ſes beſoins, on doit préſumer que l'admiration & la reconnoiſſance n'auroient tourné que très-tard vers les dieux les regards de cet être natu-

rellement ingrat. Mais un ſol ſtérile ne répondit pas toujours à ſes travaux. Les torrens ravagèrent les champs qu'il avoit cultivés. Un ciel ardent brûla ſes moiſſons. Il éprouva la diſette, il connut les maladies, & il rechercha les cauſes de ſa miſère.

Pour expliquer l'énigme de ſon exiſtence, de ſon bonheur & de ſon malheur, il inventa différens ſyſtêmes également abſurdes. Il peupla l'univers d'intelligences bonnes & malfaiſantes; & telle fut l'origine du polythéiſme, la plus ancienne & la plus générale des religions. Du polythéiſme naquit le manichéiſme, dont les veſtiges dureront à jamais, quels que ſoient les progrès de la raiſon. Le manichéiſme ſimplifié engendra le déiſme; & au milieu de ces opinions diverſes, il s'éleva une claſſe d'hommes médiateurs entre le ciel & la terre.

Ce fut alors que les régions ſe couvrirent d'autels; qu'on entendit ici l'hymne de la joie, là le gémiſſement de la douleur; & qu'on eut recours à la prière, aux ſacrifices les deux moyens naturels d'obtenir la faveur & de calmer le reſſentiment. On offrit la gerbe; on immola l'agneau, la chèvre, le

taureau. Le ſang de l'homme arroſa le tertre ſacré.

Cependant on voyoit ſouvent l'homme de bien dans la ſouffrance, le méchant, l'impie même dans la proſpérité, & l'on imagina la doctrine de l'immortalité. Les ames affranchies du corps, ou circulèrent dans les différens êtres de la nature, ou s'en allèrent dans un autre monde recevoir la récompenſe de leurs vertus, le châtiment de leurs crimes. Mais l'homme en devint-il meilleur ? c'eſt un problême. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que depuis l'inſtant de ſa naiſſance juſqu'au moment de ſa mort, il fut tourmenté par la crainte des puiſſances inviſibles, & réduit à une condition beaucoup plus fâcheuſe que celle dont il avoit joui.

La plupart des légiſlateurs ſe ſont ſervis de cette diſpoſition des eſprits pour conduire les peuples, & plus encore pour les aſſervir. Quelques-uns ont fait deſcendre du ciel le droit de commander ; & c'eſt ainſi que s'eſt établie la théocratie ou le deſpotiſme ſacré, la plus cruelle & la plus immorale des légiſlations : celle où l'homme orgueilleux, malfaiſant, intéreſſé, vicieux avec impunité,

commande à l'homme de la part de Dieu; où il n'y a de juſte que ce qui lui plaît, d'injuſte que ce qui lui déplaît, ou à l'Etre ſuprême avec lequel il eſt en commerce, & qu'il fait parler au gré de ſes paſſions; où c'eſt un crime d'examiner ſes ordres, une impiété de s'y oppoſer; où des révélations contradictoires ſont miſes à la place de la conſcience & la raiſon, réduites au ſilence par des prodiges ou par des forfaits; où les nations enfin ne peuvent avoir des idées fixes ſur les droits de l'homme, ſur ce qui eſt bien, ſur ce qui eſt mal, parce qu'elles ne cherchent la baſe de leurs privilèges & de leurs devoirs que dans des livres inſpirés dont l'interprétation leur eſt refuſée.

Si ce gouvernement eut dans la Paleſtine une origine plus ſublime, il n'y fut pas plus exempt qu'ailleurs des calamités qui en paroiſſent une ſuite inévitable.

Le chriſtianiſme ſuccéda au judaïſme. L'aſſerviſſement d'une république, maîtreſſe du monde, à des monſtres de tyrannie; la miſère effroyable que le luxe d'une cour & la ſolde des armées répandirent dans un vaſte empire, ſous le règne des Nérons; les

irruptions ſucceſſives des barbares qui démembrèrent ce grand corps ; la perte des provinces qui ſe ſoulevèrent ou furent envahies : tous ces maux phyſiques avoient préparé les eſprits à une nouvelle religion, & les révolutions de la politique en devoient amener une dans le culte. On ne voyoit plus dans le Paganiſme vieilli que les fables de ſon enfance, l'ineptie ou la méchanceté de ſes dieux, l'avarice de ſes prêtres, l'infamie & les vices des rois qui ſoutenoient ces dieux & ces prêtres. Alors le peuple qui ne connoiſſoit que des tyrans ſur la terre, chercha ſon aſyle dans le ciel.

Le chriſtianiſme vint le conſoler, & lui apprendre à ſouffrir. Tandis que les vexations & les débauches du trône ſappoient le paganiſme avec l'empire, des ſujets opprimés & dépouillés, qui avoient embraſſé les nouveaux dogmes, achevoient cette ruine par l'exemple de toutes les vertus qui accompagnent toujours la ferveur du proſélytiſme. Mais une religion née dans les calamités publiques, devoit donner à ceux qui la prêchoient beaucoup d'empire ſur les malheureux qui ſe réfugioient dans ſon ſein. Auſſi

le pouvoir du clergé naquit-il, pour ainſi dire, dans le berceau de l'évangile.

Du débris des ſuperſtitions païennes & des ſectes philoſophiques, il ſe forma un corps de rites & de dogmes que la ſimplicité des premiers chrétiens ſanctifia par une piété vraie & touchante : mais qui laiſſèrent en même-tems un germe de diſputes & de débats, d'où ſortit cette complication de paſſions qu'on voile & qu'on honore ſous le nom de zèle. Ces diſſentions enfantèrent des écoles, des docteurs, un tribunal, une hiérarchie. Le chriſtianiſme avoit commencé par des pêcheurs qui ne ſavoient que l'évangile ; il fut achevé par des évêques qui formèrent l'égliſe. Alors il gagna de proche en proche, & parvint juſqu'à l'oreille des empereurs. Les uns le tolérèrent par mépris, par crainte, par intérêt ou par humanité ; les autres le perſécutèrent. La perſécution hâta les progrès que la tolérance lui avoit ouverts. Le ſilence & la proſcription, la clémence & la rigueur ; tout lui devint utile. La liberté naturelle à l'eſprit humaln, le fit adopter à ſa naiſſance, comme elle l'a fait ſouvent rejetter dans ſa vieilleſſe. Cette indépen-

dance, moins amoureuſe de la vérité que de la nouveauté, devoit lui donner des ſectateurs, quand il n'auroit pas eu tous les caractères propres à le faire reſpecter.

Le paganiſme démaſqué par la philoſophie, & décrié par les pères de l'égliſe, avec des temples aſſez nombreux, mais des prêtres qui n'étoient pas riches, croula de jour en jour, & céda ſa place au nouveau culte. Celui-ci pénétra dans le cœur des femmes par la dévotion qui s'unit ſi bien à la tendreſſe, & dans l'eſprit des enfans qui aiment les prodiges & la morale même la plus ſévère. C'eſt par-là qu'il entra dans les cours, où tout ce qui peut devenir paſſion eſt ſûr de trouver accès. Un prince qui, baigné dans le ſang de ſa famille, s'étoit comme endormi dans des bras impurs; ce prince qui avoit de grands crimes & de grandes foibleſſes à expier, embraſſa le chriſtianiſme qui lui pardonnoit tout en faveur de ſon zèle, & auquel il donna tout pour être délivré de ſes remords.

Conſtantin au lieu d'unir à ſa couronne le pontificat quand il ſe fit chrétien, comme ils étoient unis dans la perſonne des empereurs, païens, accorda au clergé tant de

richeſſes & d'autorité, tant de moyens de les accroître de plus en plus, que cet aveugle abandon fut ſuivi d'un deſpotiſme eccléſiaſtique tout-à-fait nouveau.

Une ignorance profonde étoit le plus ſûr appui de cet aſcendant ſur les eſprits. Les pontifes de Rome répandirent ces ténèbres en déclarant la guerre à tout eſpèce d'érudition païenne. S'il ſe fit de tems en tems quelques efforts pour diſſiper cette obſcurité, ils furent étouffés par les ſupplices.

Tandis que les papes déſabuſoient les eſprits de leur autorité par l'abus même qu'ils en faiſoient, la lumière vint d'Orient en Occident. Dès que les chefs-d'œuvre de l'antiquité eurent ramené le goût des bonnes études, la raiſon recouvra quelques-uns des droits qu'elle avoit perdus. L'hiſtoire de l'égliſe fut approfondie, & l'on y découvrit les faux titres de la cour de Rome. Une partie de l'Europe en ſecoua le joug. Un moine lui fit perdre preſque toute l'Allemagne, preſque tout le Nord; un chanoine quelques provinces de France; & un roi pour une femme, l'Angleterre entière. Si d'autres ſouverains maintinrent avec fermeté

la religion catholique dans leurs poſſeſſions ; ce fut peut-être parce qu'elle étoit plus favorable à cette obéiſſance aveugle & paſſive qu'ils exigent des peuples, & que le clergé romain a toujours prêchée pour ſes intérêts.

Cependant le deſir de conſerver d'une part l'autorité pontificale, de l'autre l'envie de la renverſer, ont enfanté deux ſyſtêmes oppoſés. Les théologiens catholiques ont entrepris même avec ſuccès de prouver que les livres ſaints ne ſont point par eux-mêmes la pierre de touche de l'orthodoxie. Ils ont démontré que depuis la première prédication de l'évangile juſqu'à nos jours, les écritures diverſement entendues avoient donné naiſſance aux opinions les plus oppoſées, les plus extravagantes, les plus impies ; & qu'avec cette parole divine on a pu ſoutenir les dogmes les plus contradictoires, tant qu'on n'a ſuivi que le ſentiment intérieur pour interprète de la révélation.

Les écrivains de la religion réformée ont fait voir l'abſurdité qu'il y auroit à croire un ſeul homme continuellement inſpiré du ciel ſur un trône ou dans une chaire qui

fut le ſiège des vices les plus monſtrueux; où la diſſolution ſe vit aſſiſe à côté de l'inſpiration ; où l'adultère & le concubinage profanèrent les idoles revêtues du caractère & du nom de la ſainteté ; où l'eſprit de menſonge & d'artifice dirigea les prétendus oracles de la vérité. Ils ont démontré que l'égliſe aſſemblée en concile & compoſée de prélats intriguans ſous les empereurs de la primitive égliſe, ignorans & débauchés dans les tems de barbarie, ambitieux & faſtueux dans les ſiècles de ſchiſme ; qu'une telle égliſe ne devoit pas être plus éclairée de lumières ſurnaturelles que le vicaire de Jéſus ; que l'eſprit de Dieu ne ſe communiquoit pas plus viſiblement à deux cens pères du concile qu'au ſaint père, ſouvent le plus méchant des hommes ; que des Allemands & des Eſpagnols ſans ſcience, des François ſans mœurs, & des Italiens ſans aucune vertu, n'étoient pas auſſi diſpoſés à l'eſprit de révélation qu'un ſimple troupeau de payſans qui cherchent Dieu de bonne foi dans la prière & le travail. Enfin s'ils n'ont pu ſoutenir leur nouveau ſyſtême aux yeux

de la raiſon, ils ont très-bien détruit celui de l'ancienne égliſe.

Au milieu de ces ruines, la philoſophie s'eſt élevée, & elle a dit. Si le texte de l'écriture n'a pas la clarté, la préciſion, l'authenticité néceſſaires pour être l'unique règle infaillible de culte & de dogme. Si la tradition de l'égliſe depuis ſes premiers ſiècles juſqu'au tems de Luther & de Calvin s'eſt corrompue elle-même avec les mœurs des prêtres & des fidèles ; ſi les conciles ont chancelé, varié, décidé contradictoirement dans leurs aſſemblées; s'il eſt indigne de la divinité de communiquer ſon eſprit & ſa parole à un ſeul homme débauché quand il eſt jeune, imbécille quand il eſt vieux, ſujet enfin dans tous les âges aux paſſions, aux erreurs, aux infirmités de l'homme : il ne reſte aucun appui ſolide & conſtant à l'infaillibilité de la foi chrétienne. Ainſi cette religion n'eſt pas d'inſtitution divine, ou Dieu n'a pas voulu qu'elle fût éternelle.

Ce dilemme eſt très-embarraſſant. Tant que le ſens des écritures demeurera ſuſceptible des conteſtations qu'il a toujours éprouvées,

& la tradition auſſi problématique qu'elle l'a paru par les travaux immenſes des théologiens de différentes communions, le chriſtianiſme ne pourra s'appuyer que ſur l'autorité civile, que ſur le pouvoir du magiſtrat. La propre force de la religion qui ſoumet l'eſprit & retient la conſcience par la perſuaſion, cette force lui manquera.

Auſſi ces diſputes ont-elles peu-à-peu conduit les nations qui avoient ſecoué le joug d'une autorité regardée juſqu'alors comme infaillible plus loin qu'on ne l'avoit prévu. Elles ont aſſez généralement rejetté de l'ancien culte ce qui contrarioit leur raiſon, & n'ont conſervé qu'un chriſtianiſme dégagé de tous les myſtères. La révélation elle-même a été abandonnée, mais plus tard, dans ces régions par quelques hommes plus audacieux, ou qui ſe croyoient plus éclairés que la multitude. Une manière de penſer ſi fière, ſi indépendante, s'eſt étendue avec le tems aux états qui étoient reſtés aſſervis à Rome. Comme dans ces contrées, les lumières avoient fait moins de progrès, & que les opinions étoient plus gênées, la licence y a été portée juſqu'à ſa dernière

limite, l'athéiſme; ſyſtême ou d'un atrabilaire qui ne voit que du déſordre dans la nature, ou d'un méchant qui craint un vengeur à venir, ou d'une claſſe de philoſophes qui ne ſont ni atrabilaires ni méchans, mais qui croient trouver dans les propriétés d'une matière éternelle la cauſe ſuffiſante de tous les phénomènes qui nous frappent d'admiration.

Par une impulſion fondée dans la nature même des religions, le catholiciſme tend ſans ceſſe au proteſtantiſme; le proteſtantiſme au ſocinianiſme; le ſocinianiſme au déiſme; le déiſme au ſcepticiſme. L'incrédulité eſt devenue trop générale, pour qu'on puiſſe eſpérer avec quelque fondement de redonner aux anciens dogmes l'aſcendant dont ils ont joui durant tant de ſiècles. Qu'ils ſoient toujours librement ſuivis par ceux de leurs ſectateurs que leur conſcience y attache, par tous ceux qui y trouvent des conſolations, & un encouragement à leurs devoirs de citoyen: mais que toutes les ſectes, dont les principes ne contrarieront pas l'ordre public, trouvent généralement la même indulgence. Il ſeroit de la dignité

comme de la ſageſſe de tous les gouvernemens, d'avoir un même code moral de religion dont il ne ſeroit pas permis de s'écarter, & de livrer le reſte à des diſcuſſions indifférentes au repos du monde. Ce ſeroit le plus ſûr moyen d'éteindre inſenſiblement le fanatiſme des prêtres, & l'enthouſiaſme des peuples.

C'eſt en partie à la découverte du Nouveau-Monde qu'on devra la tolérance religieuſe qui doit s'introduire dans l'ancien. Elle arrivera cette tolérance. La perſécution ne feroit que hâter la chûte des religions dominantes. L'induſtrie & la lumière ont pris chez les nations un cours, un aſcendant qui doit rétablir un certain équilibre dans l'ordre moral & civil des ſociétés. L'eſprit humain eſt déſabuſé de l'ancienne ſuperſtition. Si l'on ne profite de cet inſtant pour le guider & le rendre à l'empire de la raiſon, il faut que la maſſe générale des hommes qui a beſoin d'eſpérances & de craintes, ſe livre à des ſuperſtitions nouvelles.

Tout a concouru depuis deux ſiècles à épuiſer cette fureur de zèle qui dévoroit la terre. Les déprédations des Eſpagnols dans

toute l'Amérique ont éclairé le monde ſur les excès du fanatiſme. En établiſſant leur religion par le fer & par le feu dans des pays dévaſtés & dépeuplés, ils l'ont rendu odieuſe en Europe ; & leurs cruautés ont détaché plus de catholiques de la communion Romaine, qu'elles n'ont fait de chrétiens parmi les Indiens. L'abord de toutes les ſectes dans l'Amérique Septentrionale, a néceſſairement étendu l'eſprit de tolérance au loin, & ſoulagé nos contrées de guerres de religion. Les miſſions nous ont délivré de ces eſprits inquiets, qui pouvoient incendier leur patrie, & qui ſont allés porter les torches & les glaives de l'évangile au-delà des mers. La navigation & les longs voyages ont inſenſiblement détourné une grande partie du peuple des folles idées de la ſuperſtition. La différence des cultes & des nations, a familiariſé les eſprits les plus groſſiers avec une ſorte d'indifférence pour l'objet qui avoit le plus frappé leur imagination. Le commerce entre les ſectes les plus oppoſées, a refroidi la haîne religieuſe qui les diviſoit. On a vu qu'il y avoit par-tout de la morale & de la bonne foi dans les opinions, par-tout du déréglement

déréglement dans les mœurs, & de l'avarice dans les ames; & l'on en a conclu que c'étoit le climat, le gouvernement & l'intérêt ſocial ou national qui modifioient les hommes.

Depuis que la communication eſt établie entre les deux hémiſphères de ce monde, on parle & l'on s'occupe moins de cet autre monde, qui faiſoit l'eſpérance du petit nombre, & le tourment de la multitude. La variété, la multiplicité des objets que l'induſtrie a préſentés à l'eſprit & aux ſens, a partagé les affections de l'homme & affoibli l'énergie de tous les ſentimens. Les caractères ſe ſont émouſſés; & le fanatiſme a dû s'éteindre comme la chevalerie, comme toutes les grandes manies des peuples déſœuvrés. Les cauſes de cette révolution dans les mœurs, ont influé encore plus rapidement ſur les gouvernemens.

II. Gouvernement.

La ſociété vient naturellement de la population, & le gouvernement tient à l'état ſocial. En conſidérant le peu de beſoins que la nature donne à l'homme, en proportion des reſſources qu'elle lui préſente; le peu de ſecours & de biens qu'il trouve dans l'état civil, en comparaiſon des peines & des maux

qu'il y entaſſe ; ſon inſtinct commun à tous les êtres vivans, pour l'indépendance & la liberté ; une multitude de raiſons priſes de ſa conſtitution phyſique : on a voulu douter ſi la ſociabilité étoit auſſi naturelle à l'eſpèce humaine qu'on le penſe ordinairement.

On a comparé les hommes iſolés à des reſſorts épars. Si dans l'état de nature, ſans légiſlation, ſans gouvernement, ſans chefs, ſans magiſtrats, ſans tribunaux, ſans loix, un de ces reſſorts en choquoit un autre, ou celui-ci briſoit le premier, ou il en étoit briſé, ou ils ſe briſoient tous deux. Mais lorſqu'en les raſſemblant & les ordonnant on en eut formé ces énormes machines qu'on appelle ſociétés, où, bandés les uns contre les autres, ils agiſſent & réagiſſent avec toute la violence de leur énergie particulière, on créa artificiellement un véritable état de guerre, & d'une guerre variée par une multitude innombrable d'intérêts & d'opinions. Ce fut bien un autre déſordre, lorſque deux, trois, quatre ou cinq de ces terribles machines vinrent à ſe heurter en même tems. C'eſt alors qu'on vit dans la durée de quelques heures, plus de reſſorts briſés, mis en pièces, qu'il n'y en

auroit eu pendant la durée de vingt ſiècles, avant ou ſans cette ſublime inſtitution. C'eſt ainſi qu'on fait la ſatyre des premiers fondateurs des nations, par la ſuppoſition d'un état ſauvage, idéal & chimérique. Jamais les hommes ne furent iſolés, comme on les montre ici. Ils portèrent en eux un germe de ſociabilité qui tendoit ſans ceſſe à ſe développer. Ils auroient voulu ſe ſéparer, qu'ils ne l'auroient pu; ils l'auroient pu, qu'ils ne l'auroient pas dû, les vices de leur aſſociation ſe compenſant par de plus grands avantages.

La foibleſſe & la langueur de l'enfance de l'homme; la nudité de ſon corps ſans poil & ſans plume; la perfectibilité de ſon eſprit, ſuite néceſſaire de la durée de ſa vie; l'amour maternel qui croît avec les ſoins & les peines, qui, après avoir porté ſon fruit neuf mois dans ſes entrailles, l'allaite & le porte des années entières dans ſes bras; l'attachement réciproque, né de cette habitude entre deux êtres qui ſe ſoulagent & ſe careſſent; la multiplication des ſignes communicatifs dans une organiſation, qui joint aux accens de la voix, communs à tant d'animaux, le langage des

doigts & des geſtes particuliers à l'eſpèce humaine ; les événemens naturels qui peuvent rapprocher de cent façons, & réunir des individus errans & libres ; les accidens & les beſoins imprévus qui les forcent à ſe rencontrer pour la chaſſe, la pêche, ou même pour leur défenſe ; enfin l'exemple de tant d'eſpèces qui vivent en troupes, telles que les amphibies & les monſtres marins, les vols de grue & d'autres animaux, les inſectes même qu'on trouve en bandes & en eſſaims: tous ces faits & ces raiſonnemens ſemblent prouver que l'homme tend de ſa nature à la ſociabilité, & qu'il y arrive d'autant plus promptement, qu'il ne ſauroit beaucoup peupler ſous la Zone-Torride, ſans ſe former en hordes errantes ou ſédentaires, ni ſe répandre ſous les autres Zones, ſans s'aſſocier à ſes ſemblables, pour la proie & le butin qu'exige le beſoin de ſe nourrir & de ſe vêtir.

De la néceſſité de s'aſſocier, dérive celle d'avoir des loix relatives à cet état : c'eſt-à-dire, de former, par la combinaiſon de tous les inſtincts communs & particuliers, une combinaiſon générale, qui maintienne la

maſſe & la pluralité des individus. Car ſi la nature pouſſe l'homme vers l'homme, c'eſt ſans doute par une ſuite de cette attraction univerſelle, qui tend à la reproduction & à la conſervation. Tous les penchans que l'homme porte dans la ſociété, tous les plis qu'il y prend, devroient être ſubordonnés à cette première impulſion. Vivre & peupler étant la deſtination de toutes les eſpèces vivantes, il ſemble que la ſociabilité, ſi c'eſt une des premières facultés de l'homme, devroit concourir à cette double fin de la nature, & que l'inſtinct qui le conduit à l'état ſocial, devroit diriger néceſſairement toutes les loix morales & politiques, au réſultat d'une exiſtence plus longue & plus heureuſe pour la pluralité des hommes. Cependant, à ne conſidérer que l'effet, on diroit que toutes les ſociétés n'ont pour principe ou pour ſuprême loi, que la *ſûreté de la puiſſance dominante*. D'où vient ce contraſte ſingulier, entre la fin & les moyens, entre les loix de la nature & celles de la politique ?

C'eſt une queſtion à laquelle il eſt difficile de répondre ſolidement, ſans ſe former des notions juſtes de la nature, de la ſucceſſion

des différens gouvernemens ; & l'hiſtoire ne nous eſt preſque d'aucun ſecours ſur ce grand objet. Tous les fondemens de la ſociété actuelle ſe perdent dans les ruines de quelque cataſtrophe ou révolution phyſique. Par-tout, on voit les hommes chaſſés par les incendies de la terre ou par les feux de la guerre, par les débordemens des eaux ou par des inſectes dévorans, par la diſette ou par la famine, ſe réunir dans un coin du monde inhabité ; ou ſe diſperſer, ſe répandre dans des lieux déja peuplés. Toujours la police commence par le brigandage, & l'ordre par l'anarchie. Mais pour parvenir à quelque réſultat qui ſatisfaſſe la raiſon, il faut négliger ces ſecouſſes momentanées, & conſidérer les nations dans un état ſtationnaire & tranquille, qui laiſſe un libre cours à la production des phénomènes.

* On a dit qu'il y avoit deux mondes, le phyſique & le moral. Plus on aura d'étendue dans l'eſprit & d'expérience, plus on ſera convaincu qu'il n'y en a qu'un, le phyſique qui mène tout, lorſqu'il n'eſt pas contrarié par des cauſes fortuites, ſans leſquelles on eût conſtamment remarqué le même

enchaînement dans les événemens moraux les plus ſurprenans, tels que l'origine des idées religieuſes, les progrès de l'eſprit humain, les découvertes des vérités, la naiſſance & la ſucceſſion des erreurs, le commencement & la fin des préjugés, la formation des ſociétés & l'ordre périodique des différens gouvernemens.

Tous les peuples policés ont été ſauvages; & tous les peuples ſauvages, abandonnés à leur impulſion naturelle, étoient deſtinés à devenir policés. La famille fut la première ſociété; & le premier gouvernement fut le gouvernement patriarchal, fondé ſur l'amour, l'obéiſſance, & le reſpect. La famille s'étend & ſe diviſe. Des intérêts oppoſés, ſuſcitent la guerre entre des frères qui ſe méconnoiſſent. Un peuple fond les armes à la main ſur un autre. Le vaincu devient l'eſclave du vainqueur, qui ſe partage ſes campagnes, ſes enfans, ſes femmes. La contrée eſt gouvernée par un chef, par ſes lieutenans & par ſes ſoldats, qui repréſentent la partie libre de la nation, tandis que tout le reſte eſt ſoumis aux atrocités, aux humiliations de la ſervitude. Dans cette anarchie, mêlée de

jalouſie & de férocité, la paix eſt bientôt troublée. Ces hommes inquiets marchent les uns contre les autres ; ils s'exterminent. Avec le tems, il ne reſte qu'un monarque ou un deſpote. Sous le monarque, il eſt une ombre de juſtice ; la légiſlation fait quelques pas ; des idées de propriété ſe développent ; le nom d'eſclave eſt changé en celui de ſujet. Sous la ſuprême volonté du deſpote, ce n'eſt que terreur, baſſeſſe, flatterie, ſtupidité, ſuperſtition. Cette ſituation intolérable ceſſe, ou par l'aſſaſſinat du tyran, ou par la diſſolution de l'empire ; & la démocratie s'élève ſur ce cadavre. Alors, pour la première fois, le nom ſacré de patrie ſe fait entendre. Alors l'homme courbé relève ſa tête, & ſe montre dans toute ſa dignité. Alors les faſtes ſe rempliſſent de faits héroïques. Alors, il y a des pères, des mères, des enfans, des amis, des concitoyens, des vertus publiques & domeſtiques. Alors les loix règnent, le génie prend ſon eſſor, les ſciences naiſſent, les travaux utiles ne ſont plus avilis.

Malheureuſement cet état de bonheur n'eſt que momentané. Par-tout les révolutions, dans le gouvernement, ſe ſuccèdent

avec une rapidité qu'on a peine à ſuivre. Il y a peu de contrées qui ne les aient toutes eſſuyées, & il n'en eſt aucune qui, avec le tems, n'achève ce mouvement périodique. Toutes ſuivront plus ou moins ſouvent, un cercle réglé de malheurs & de proſpérités, de liberté & d'eſclavage, de mœurs & de corruption, de lumière & d'ignorance, de grandeur & de foibleſſe; toutes parcourront tous les points de ce funeſte horizon. La loi de la nature, qui veut que toutes les ſociétés gravitent vers le deſpotiſme & la diſſolution, que les empires naiſſent & meurent, ne ſera ſuſpendue pour aucune. Tandis que ſemblables à l'aiguille, qui marque la direction conſtante des vents, elles avancent ou rétrogradent, voyons comment l'Europe eſt arrivée à l'état de police où nous la voyons.

Un homme d'un profond génie & d'un caractère implacable, quoiqu'il ſoit appellé dans l'hiſtoire le plus doux des humains, affranchit les Hébreux de l'eſclavage, par des prodiges, & ſe ſert de l'autorité du ciel, au nom duquel il les opère, pour étouffer en eux tout ſentiment de commiſération.

Les peuples ſont impitoyablement exterminés. Les hommes, les femmes, les enfans, les nouveaux nés, ceux qui ſont encore dans le ſein de leur mère, les animaux même ſont maſſacrés. Les fautes de la nation qu'il conduit, ſont cruellement châtiées. Le moindre ſigne de révolte, le plus léger murmure enfonce le glaive dans la gorge du coupable, ou entr'ouvre des gouffres ſous ſes pieds. Ce n'eſt jamais lui, c'eſt toujours Dieu qui ſe venge. Il plonge le peuple dans la miſère, en le dépouillant du peu d'or qu'il poſſède. Il laiſſe en mourant des chefs animés de ſon eſprit. Il avoit préparé par la terreur & par la ſtupidité, le gouvernement théocratique, auquel ſuccéda le gouvernement monarchique; ſi l'on peut donner ce nom à une conſtitution, ſous laquelle des rois tyrans de leurs ſujets, ſont les eſclaves du ſacerdoce. Cette ſingulière nation garde ſon caractère primitif ſous les viciſſitudes de ſa deſtinée. Le Juif vaincu, ſubjugué, diſperſé, haï, mépriſé, reſte Juif. Avec ſes annales ſous ſon bras, il promène la Paleſtine dans tous les climats. Quelle que ſoit la région qu'il habite, il vit dans l'attente d'un libérateur, & meurt

les regards attachés ſur ſon ancien temple.

La Grèce vit ſes états fondés par des brigands, qui détruiſirent quelques monſtres & beaucoup d'hommes, afin d'être rois. C'eſt-là que pendant une aſſez courte durée, du moins à dater des tems héroïques, & dans une enceinte aſſez étroite, on a le ſpectacle préſent de toutes les eſpèces de gouvernemens, de l'ariſtocratie, de la démocratie, de la monarchie, du deſpotiſme, & d'une anarchie que l'approche de l'ennemi commun ſuſpend, ſans l'éteindre. C'eſt-là que la menace imminente de la ſervitude fait éclorre & perpétue le patriotiſme, qui amène à ſa ſuite la naiſſance de tous les grands talens; des modèles ſublimes de tous les vices & de toutes les vertus; une multitude d'écoles de la ſageſſe au milieu de la débauche; & des exemples dans tous les beaux arts, que l'art imitera dans tous les ſiècles & n'égalera jamais. Le Grec fut un peuple frivole, plaiſant, menteur & ingrat. Le Grec fut le ſeul peuple original qu'on ait vu & qu'on verra peut-être ſur la terre.

Rome fut, dit-on, cimentée des débris échappés aux flammes de Troie, ou ne fut

qu'une caverne de bandits de la Grèce & de l'Italie : mais de cette écume du genre-humain ſortit un peuple de héros, fléau de toutes les nations, vautour de lui-même; un peuple plus étonnant qu'admirable; grand par ſes qualités; digne d'exécration, par l'uſage qu'il en fit au tems de la république; le peuple le plus lâche, le plus corrompu ſous ſes empereurs; un peuple, dont un des hommes les plus vertueux de ſon ſiècle diſoit : Si les rois ſont des bêtes féroces, qui dévorent les nations, quelle bête eſt-ce donc que le peuple Romain qui dévore les rois ?

La guerre, qui, des grands peuples de l'Europe, n'avoit fait que l'empire des Romains, fit redevenir barbares ces Romains ſi nombreux. Le caractère & les mœurs des conquérans, paſſant preſque toujours dans l'ame des vaincus, ceux qui s'étoient éclairés à la lumière de Rome ſavante, retombèrent dans les ténèbres des Scythes ſtupides & féroces. Durant des ſiècles d'ignorance, la force faiſant toujours la loi, & le haſard, ou la faim, ayant ouvert aux forces du Nord, les portes du Midi, le flux & le reflux con-

tinuel des émigrations, empêchèrent les loix de ſe fixer nulle part. Comme une foule de petits peuples avoit détruit une grande nation, pluſieurs chefs ou tyrans dépecèrent en fiefs chaque vaſte monarchie. Le peuple, qui n'a rien gagné dans le gouvernement d'un ſeul homme ou de pluſieurs, fut toujours écraſé, mutilé, foulé par ces démembremens de l'anarchie féodale. C'étoient de petites guerres continuelles entre des bourgs voiſins, au lieu de nos grandes & ſuperbes guerres de nation à nation.

Cependant, une fermentation continuelle conduiſoit les nations à prendre une forme, une conſiſtance. Les rois voulurent s'élever ſur les ruines de ces hommes ou de ces corps puiſſans, qui perpétuoient les troubles; & ils employèrent, pour y réuſſir, le ſecours du peuple. On le manía, on le façonna, on le polit, & on lui donna des loix plus raiſonnées qu'il n'en avoit eues.

La ſervitude avoit abattu ſa vigueur naturelle; la propriété lui rendit du reſſort, & le commerce, qui ſuivit la découverte du Nouveau-Monde, augmenta toutes ſes facultés, en répandant une émulation univerſelle.

A ce mouvement général, s'en joignit un autre. Les monarques n'avoient pu agrandir leur pouvoir, ſans diminuer celui du clergé, ſans favoriſer ou préparer le diſcrédit des opinions religieuſes. Les novateurs qui oſèrent attaquer l'égliſe, furent appuyés du trône. Dès-lors l'eſprit humain prit des forces, en s'exerçant contre les fantômes de l'imagination ; & rentré dans le chemin de la nature & de la raiſon, il découvrit les véritables principes du gouvernement. Luther & Colomb étoient nés, l'Univers en trembla, toute l'Europe fut agitée : mais cet orage épura ſon horizon pour des ſiècles. L'un de ces hommes ranima tous les eſprits, l'autre tous les bras. Depuis qu'ils ont ouvert les routes de l'induſtrie & de la liberté, la plupart des nations de l'Europe travaillent, avec quelque ſuccès, à corriger ou à perfectionner la légiſlation, d'où dépend la félicité des hommes : mais cet eſprit de lumière n'eſt pas arrivé juſqu'au Turc.

Les Turcs ne furent connus en Aſie qu'au commencement du treizième ſiècle, tems où les Tartares, dont ils étoient une tribu, firent des incurſions fréquentes ſur les terres de

l'empire d'Orient, comme en avoient fait autrefois les Goths dans les provinces d'Occident. C'eſt en 1300, qu'Ottoman fut déclaré ſultan par ſa nation, qui vivant juſqu'alors de butin ou vendant ſes ſervices à quelque prince d'Aſie, n'avoit point encore ſongé à former un empire indépendant. Ottoman devint chef, parmi ces barbares, comme un ſauvage diſtingué par ſa bravoure, le devient parmi ſes égaux : car les Turcs n'étoient alors qu'une horde fixée à côté de peuples demi-civiliſés.

Sous ce prince & ſes ſucceſſeurs, la puiſſance Ottomane faiſoit tous les jours de nouveaux progrès. Rien ne lui réſiſtoit. Des princes élevés dans des camps & nés capitaines ; des armées accoutumées à la victoire par des guerres continuelles & mieux diſciplinées que les Chrétiens, réparoient les vices d'un mauvais gouvernement.

Conſtantinople, priſe en 1453 par Mahomet, devint la capitale de leur empire ; & les princes de l'Europe, plongés dans l'ignorance & la barbarie, n'auroient oppoſé qu'une digue impuiſſante à ce torrent débordé, ſi les premiers ſucceſſeurs de Mahomet, à la

tête d'une nation qui conſervoit encore les mœurs, le génie & la diſcipline de ſes fondateurs, n'euſſent été obligés d'interrompre leurs expéditions en Pologne, en Hongrie, ou ſur les domaines de la république de Veniſe, pour ſe porter tantôt en Aſie, tantôt en Afrique, ou contre des ſujets rebelles, ou contre des voiſins inquiets. Leur fortune commença à décheoir, auſſi-tôt qu'ils diviſèrent leurs forces. Des ſuccès moins rapides & moins brillans firent perdre à leurs armées cette confiance qui étoit l'ame de leurs exploits. Le reſte de l'empire écrâſé ſous le deſpotiſme le plus rigoureux n'étoit rien. Les conquêtes ne lui avoient donné aucune force réelle, parce qu'on n'avoit pas ſu les mettre à profit par de ſages réglemens. Détruiſant pour conſerver, les vainqueurs n'avoient rien acquis. Ils ne régnoient que dans des provinces dévaſtées, & ſur les débris des puiſſances qu'ils avoient ruinées.

Tandis qu'une proſpérité trompeuſe préparoit la décadence de l'empire Ottoman, une révolution contraire s'opéroit dans la Chrétienté. Les eſprits commençoient à s'éclairer. Des principes moins inſenſés s'introduiſoient

s'introduiſoient dans la Pologne. Le gouvernement féodal, ſource féconde de tant de maux & qui duroit depuis ſi long-tems, faiſoit place dans pluſieurs états à un gouvernement plus régulier. Dans d'autres, il ſe dénaturoit peu-à-peu, ou par des loix, ou par des coutumes nouvelles auxquelles des circonſtances heureuſes le forçoient de ſe prêter. Enfin, il ſe forma dans le voiſinage des Turcs, une puiſſance capable de leur réſiſter. Je veux parler de l'avénement de Ferdinand au trône de Hongrie. Ce prince, maître des poſſeſſions de la maiſon d'Autriche en Allemagne, étoit encore aſſuré par ſa couronne impériale, de puiſſans ſecours contre l'ennemi commun.

Un gouvernement militaire tend au deſpotiſme; & réciproquement dans tout gouvernement deſpotique, le ſoldat diſpoſe tôt ou tard de l'autorité ſouveraine. Le prince affranchi de toute loi qui reſtreigne ſon pouvoir, ne manque pas d'en abuſer, & ne commande bientôt qu'à des eſclaves qui ne prennent aucun intérêt à ſon ſort. Celui qui écraſe ne trouve point de défenſeur, parce qu'il n'en mérite point. Sa grandeur manque

de baſe. Il craint, par la raiſon même qu'il s'eſt fait craindre. L'uſage de la milice contre ſes ſujets, apprend à cette milice même ce qu'elle peut contre lui. Elle eſſaie ſes forces; elle ſe mutine; elle ſe révolte. L'impuiſſance du prince la rend inſolente. Son eſprit devient celui de la ſédition; & c'eſt alors qu'elle décide, & du maître & de ſes miniſtres.

Soliman, inſtruit par les troubles intérieurs qui avoient agité l'empire ſous les règnes de Bajazet II & de Selim II, des dangers dont lui & ſes ſucceſſeurs étoient menacés, n'imagina rien de mieux qu'une loi qui ôtoit aux princes de ſa maiſon, & le commandement des armées, & le gouvernement des provinces. Ce fut en enſeveliſſant dans l'obſcure oiſiveté d'un ſerrail ceux à qui leur naiſſance donnoit quelque prétention à l'empire, qu'il ſe promit d'ôter aux janiſſaires tout prétexte de ſédition. Il ſe trompa. Cette mauvaiſe politique ne fit qu'accroître le mal, d'un mal peut-être encore plus grand. Ses ſucceſſeurs, corrompus par une molle éducation, portèrent en imbécilles le glaive qui avoit fondé, qui avoit étendu l'empire. Des princes ignorans, qui n'avoient fréquenté que des

femmes & converſé qu'avec des eunuques, ſe trouvèrent revêtus d'une autorité ſans bornes, dont l'abus le plus inoui combla la haîne & la miſère de leurs ſujets, & les précipita dans la dépendance abſolue du janiſſaire devenu plus avare & plus indocile que jamais. Si le haſard conduiſit quelquefois au trône un ſouverain digne de l'occuper, il en fut chaſſé par des miniſtres, ennemis d'un maître qui pouvoit reſtreindre leur autorité & éclairer leur conduite.

Quoique le grand-ſeigneur poſſède de vaſtes domaines, quoique la ſituation de ſes états doive l'intéreſſer aux querelles des princes Chrétiens, il n'entre preſque pour rien dans le ſyſtême général de l'Europe. C'eſt l'effet de l'ignorance du miniſtère de la Porte, de ſes préjugés, de l'immobilité de ſes principes, des autres vices qui découlent du deſpotiſme & qui perpétueront ſa mauvaiſe politique : car le grand épouvantail du tyran, c'eſt la nouveauté. Il croit que tout eſt bien; & en effet, rien ne s'avance plus rapidement à la perfection que le deſpotiſme. Le meilleur des princes laiſſe toujours beaucoup de bien à faire à ſes ſucceſſeurs;

un premier deſpote ne laiſſe preſque jamais de mal à faire à un ſecond. D'ailleurs, comment un grand-ſeigneur abruti dans les voluptés d'un ſerrail ſoupçonneroit-il que l'adminiſtration de ſes états eſt déteſtable ? comment n'admireroit-il pas la merveilleuſe juſteſſe des reſſorts, l'harmonie prodigieuſe des principes & des moyens qui tous concourent au but unique, au but par excellence, ſa puiſſance la plus illimitée, & la ſervitude la plus profonde de ſes ſujets. Le ſort de tant de prédéceſſeurs ou poignardés ou étranglés, n'en inſtruit aucun.

Jamais les ſultans n'ont changé de principes. Le cimeterre eſt toujours, à Conſtantinople, l'interprète de l'alcoran. Si le ſerrail ne voit pas le grand-ſeigneur entrer & ſortir, comme le tyran de Maroc, une tête à la main & dégouttant de ſang, une nombreuſe cohorte de ſatellites ſe charge d'exécuter ces meurtres féroces. Le peuple égorgé par ſon maître, égorge auſſi ſon bourreau : mais ſatisfait de cette vengeance momentanée, il ne ſonge point à la ſûreté de l'avenir, au bonheur de ſa poſtérité. C'eſt trop de ſoins pour des Orientaux, que de veiller à la ſûreté publique,

par des loix pénibles à concevoir, à diſcuter, à conſerver. Si leur tyran pouſſe trop loin les vexations & les cruautés, on demande la tête du viſir, on fait tomber celle du deſpote, & tout eſt à ſa place. Cette remontrance, qui devroit être le privilège de la nation entière, n'eſt que celle des janiſſaires. Les hommes même les plus puiſſans de l'empire, n'ont pas la première idée du droit des nations. Comme en Turquie la ſûreté perſonnelle eſt le partage d'un état abject, les familles principales tirent vanité du danger qui les menace de la part du gouvernement. Un pacha vous dira qu'un homme comme lui n'eſt pas fait pour terminer paiſiblement ſa carrière dans un lit, comme un homme obſcur. On voit ſouvent des veuves ſe glorifier de ce que leurs maris, qu'on vient d'étrangler, leur ont été enlevés par un genre de mort convenable.

C'eſt à ce point d'extravagance que l'homme eſt amené, lorſque la tyrannie eſt conſacrée par des idées religieuſes; & il faut que tôt ou tard elle le ſoit. Quand l'homme ceſſe de s'honorer de ſes chaînes aux yeux

de la divinité, il les regarde avec mépris & il ne tarde pas à les briſer. Si l'apothéoſe des tyrans de Rome n'eût pas été une momerie, Tibère n'eût pas été étouffé, les meurtres commis par Néron n'auroient pas été vengés. L'oppreſſion autoriſée par le ciel inſpire un tel mépris pour la vie, que l'eſclave va juſqu'à tirer vanité de ſa propre baſſeſſe. Il eſt fier d'être devenu aux yeux de ſon maître un être aſſez important, pour qu'on ne dédaigne pas de le faire mourir. Quelle différence de l'homme à l'homme! le Romain ſe tuera dans la crainte de devoir la vie à ſon égal; le Muſulman ſe glorifiera d'un arrêt de mort prononcé par ſon maître. L'imagination qui meſure la diſtance de la terre au firmament ne meſure pas celle-ci. Mais ce qui achève de la confondre, c'eſt que l'aſſaſſinat d'un deſpote auſſi profondément révéré, loin d'exciter l'horreur, ne fait pas la moindre ſenſation. Celui qui lui auroit, il n'y a qu'un moment, préſenté ſa tête avec joie, regarde froidement la ſienne abattue par le cimeterre. Il ſemble vous dire par ſon indifférence: que m'importe que ce

tyran ſoit mort ou vivant, l'honneur d'être étranglé ne ſauroit me manquer ſous ſon ſucceſſeur ?

Les Ruſſes & les Danois n'ont pas les mêmes préjugés, quoique ſoumis à un pouvoir également arbitraire. Parce que ces deux nations jouiſſent d'une adminiſtration plus ſupportable, de quelques réglemens écrits ; elles oſent penſer ou dire que leur gouvernement eſt limité : mais quel homme éclairé ont-elles perſuadé ? Dès que le prince inſtitue les loix & les abolit, les étend & les reſtreint, en permet ou ſuſpend l'exercice à ſon gré ; dès que l'intérêt de ſes paſſions eſt la ſeule règle de ſa conduite ; dès qu'il devient un être unique & central où tout aboutit ; dès qu'il crée le juſte & l'injuſte ; dès que ſon caprice devient loi, & que ſa faveur eſt la meſure de l'eſtime publique : ſi ce n'eſt pas là le deſpotiſme, qu'on nous diſe quelle eſpèce de gouvernement ce pourroit être ?

Dans cet état de dégradation, que ſont les hommes ? Leurs regards contraints n'oſent ſe lever vers la voûte des cieux. Ils man-

quent également, & de lumière pour voir leurs chaînes, & d'ame pour en ſentir la honte. Eteint dans les entraves de la ſervitude, leur eſprit n'a pas aſſez d'énergie pour ſaiſir les droits inſéparables de leur être. On pourroit douter ſi ces eſclaves ne ſont pas auſſi coupables que leurs tyrans; & ſi la liberté a plus à ſe plaindre de ceux qui ont l'inſolence de l'envahir, que de l'imbécillité de ceux qui ne la ſavent pas défendre.

Cependant, vous entendrez dire que le gouvernement le plus heureux, ſeroit celui d'un deſpote juſte, ferme, éclairé. Quelle extravagance! ne peut-il pas arriver que la volonté de ce maître abſolu, ſoit en contradiction avec la volonté de ſes ſujets? Alors, malgré toute ſa juſtice & toutes ſes lumières, n'auroit-il pas tort de les dépouiller de leurs droits, même pour leur avantage? Eſt-il jamais permis à un homme, quel qu'il ſoit, de traiter ſes commettans comme un troupeau de bêtes? On force celles-ci à quitter un mauvais pâturage, pour paſſer dans un plus gras: mais ne ſeroit-ce pas une tyrannie, d'employer la même violence avec une

ſociété d'hommes? S'ils diſent, nous ſommes bien ici; s'ils diſent même d'accord, nous y ſommes mal, mais nous voulons y reſter; il faut tâcher de les éclairer, de les détromper, de les amener à des vues ſaines, par la voie de la perſuaſion, mais jamais par celle de la force. Le meilleur des princes, qui auroit fait le bien contre la volonté générale, ſeroit criminel, par la ſeule raiſon qu'il auroit outrepaſſé ſes droits. Il ſeroit criminel pour le préſent & pour l'avenir: car, s'il eſt éclairé & juſte, ſon ſucceſſeur, ſans être héritier de ſa raiſon & de ſa vertu, héritera ſûrement de ſon autorité, dont la nation ſera la victime. Un premier deſpote juſte, ferme, éclairé, eſt un grand mal; un ſecond deſpote juſte, ferme, éclairé, ſeroit un plus grand mal; un troiſième qui leur ſuccéderoit avec ces grandes qualités ſeroit le plus terrible fléau dont une nation pourroit être frappée. On ſort de l'eſclavage où l'on eſt précipité par la violence; on ne ſort point de celui où l'on a été conduit par le tems & par la juſtice. Si le ſommeil d'un peuple eſt l'avant-coureur de la perte de ſa liberté; quel ſommeil plus doux, plus profond & plus perfide

que celui qui a duré trois règnes, pendant leſquels on a été bercé par les mains de la bonté ?

Peuples, ne permettez donc pas à vos prétendus maîtres de faire, même le bien, contre votre volonté générale. Songez que la condition de celui qui vous gouverne n'eſt pas autre que celle de ce cacique à qui l'on demandoit s'il avoit des eſclaves, & qui répondit : *des eſclaves ! je n'en connois qu'un dans ma contrée, & cet eſclave-là, c'eſt moi.*

Il eſt d'autant plus important de prévenir l'établiſſement du pouvoir arbitraire & les calamités qui en ſont la ſuite infaillible, que le remède à de ſi grands maux eſt impoſſible au deſpote lui-même. Occupât-il le trône un demi-ſiècle ? Son adminiſtration fût-elle tout-à-fait tranquille ; eût-il les lumières les plus étendues ; quand ſon zèle pour le bonheur des peuples ne ſe ralentiroit pas un ſeul inſtant, rien ne ſeroit encore fait. L'affranchiſſement, ou ce qui eſt le même ſous un autre nom, la civiliſation d'un empire eſt un ouvrage long & difficile. Avant qu'une nation ait été confirmée par l'habitude dans

un attachement durable pour ce nouvel ordre de choſes, un prince peut par ineptie, par indolence, par préjugé, par jalouſie, par prédilection pour les anciens uſages, par eſprit de tyrannie, anéantir ou laiſſer tomber tout le bien opéré pendant deux ou trois règnes. Auſſi tous les monumens atteſtent-ils que la civiliſation des états a plus été l'ouvrage des circonſtances que de la ſageſſe des ſouverains. Les nations ont toutes oſcillé de la barbarie à l'état policé, de l'état policé à la barbarie, juſqu'à ce que des cauſes imprévues les aient amené à un aplomb qu'elles ne gardent jamais parfaitement.

Ces cauſes concourent-elles avec les efforts qu'on fait aujourd'hui pour civiliſer la Ruſſie? Qu'il nous ſoit permis d'en douter.

D'abord, le climat de cette région eſt-il bien favorable à la civiliſation & à la population, qui tantôt en eſt la cauſe & tantôt l'effet? La rigueur du froid n'y exige-t-elle pas la conſervation des grandes forêts & par conſéquent de grands eſpaces déſerts? Une longueur exceſſive des hivers ſuſpendant les travaux ſept ou huit mois de l'année, la nation, durant ce tems d'engourdiſſement,

ne ſe livre-t-elle pas au jeu, au vin, à la débauche, à l'uſage immodéré des liqueurs fortes ? Peut-on introduire de bonnes mœurs malgré le climat ? Eſt-il poſſible que des peuples barbares ſe civiliſent ſans avoir des mœurs ?

L'immenſe étendue de l'empire, qui embraſſe tous les climats depuis le plus froid juſqu'au plus chaud, n'oppoſe-t-elle pas un puiſſant obſtacle au légiſlateur ? Un même code pourroit-il convenir à tant de régions diverſes ; & la néceſſité de pluſieurs codes n'eſt-elle pas la même choſe que l'impoſſibilité d'un ſeul ? Conçoit-on le moyen d'aſſujettir à une même règle des peuples qui ne s'entendent pas, qui parlent dix-ſept à dix-huit langues différentes, & qui gardent de tems immémorial des coutumes & des ſuperſtitions auxquelles ils ſont plus attachés qu'à leur vie même ?

L'autorité s'affoibliſſant à meſure que les ſujets s'éloignent du centre de la domination, ſe fait-on obéir à mille lieues de l'endroit d'où partent les ordres ? Si l'on me répond que la choſe eſt poſſible par l'action des agens du gouvernement, je repliquerai par

e mot d'un de ces prépoſés indiſcrets, qui révéla ce qui ſe paſſoit au fond de l'ame de tous les autres : *Dieu eſt bien haut ; l'empereur eſt bien loin ; & je ſuis le maître ici.*

L'empire ſe trouvant partagé en deux claſſes d'hommes, celle des maîtres & celle des eſclaves, comment rapprocher des intérêts ſi oppoſés ? Jamais les tyrans ne conſentiront librement à l'extinction de la ſervitude, & pour les amener à cet ordre de choſes, il faudra les ruiner ou les exterminer. Mais cet obſtacle ſurmonté, comment élever de l'abrutiſſement de l'eſclavage au ſentiment & à la dignité de la liberté, des peuples qui y ſont tellement étrangers, qu'ils deviennent impotens ou féroces, quand on briſe leurs fers. Ces difficultés donneront, ſans doute, l'idée de créer un tiers-état : mais par quels moyens ? Ces moyens fuſſent-ils trouvés ; combien il faudroit de ſiècles pour en obtenir un effet ſenſible !

En attendant la formation de ce tiers-état, qu'on pourroit accélérer peut-être par des colons appellés des contrées libres de l'Europe, il faudroit une ſûreté entière pour les perſonnes & les propriétés. Or ſe trouve-

t-elle dans un pays où les tribunaux ſont occupés par les ſeuls ſeigneurs ; où ces eſpèces de magiſtrats ſe favoriſent tous réciproquement ; où il n'y a contre eux & contre leurs créatures aucune pourſuite dont l'indigène & l'étranger puiſſent ſe promettre la réparation des torts qu'on leur a faits ; où la vénalité diſpoſe des jugemens dans toutes ſortes de conteſtations. Nous demanderons s'il peut y avoir de civiliſation ſans juſtice, & comment on établira la juſtice dans un pareil empire.

Les villes y ſont éparſes ſur un terrein immenſe. Il n'y a point de chemin, & ceux qu'on y pourroit conſtruire ſeroient bientôt dégradés par le climat. Auſſi la déſolation eſt-elle univerſelle, lorſqu'un hiver humide arrête toute communication. Parcourez toutes les contrées de la terre ; & par-tout où vous ne trouverez aucune facilité de commerce d'une cité à un bourg, d'un bourg à un village, d'un village à un hameau, prononcez que les peuples ſont barbares, & vous ne vous tromperez que du plus au moins. Dans cet état de choſes, le plus grand bonheur qui pût arriver à une contrée énormément

étendue, ne ſeroit-ce pas d'être démembrée par quelque grande révolution, & d'être partagée en pluſieurs petites ſouverainetés contiguës, d'où l'ordre introduit dans quelques-unes, ſe répandroit dans les autres ? S'il eſt très-difficile de bien gouverner un grand empire civiliſé, ne l'eſt-il pas davantage de civiliſer un grand empire barbare ?

La tolérance, il eſt vrai, ſubſiſte à Pétersbourg, & y ſubſiſte preſque ſans limites. Le judaïſme en eſt ſeul exclu. On a jugé ſes ſectateurs trop adroits ou trop faux dans le commerce, pour livrer à leurs pièges un peuple qui n'étoit pas aſſez exercé pour s'en garantir. Cette tolérance dans la capitale, ſeroit un grand acheminement à la civiliſation, ſi dans le reſte de l'empire les peuples ne croupiſſoient pas dans les plus groſſières ſuperſtitions ; ſi ces ſuperſtitions n'étoient pas fomentées par un clergé nombreux, plongé dans la crapule & dans l'ignorance, ſans en être moins reſpecté. Comment civiliſe-t-on un état ſans l'intervention des prêtres, qui ſont néceſſairement nuiſibles s'ils ne ſont utiles ?

La haute opinion qu'à l'exemple des

Chinois, les Ruſſes ont d'eux-mêmes, eſt un nouvel obſtacle à la réformation. Ils ſe regardent de bonne foi comme le peuple le plus ſenſé de la terre, & ſont confirmés dans ce fol orgueil par ceux d'entre eux qui ont viſité le reſte de l'Europe. Ces voyageurs rapportent ou feignent de rapporter dans leur patrie le préjugé de ſa ſupériorité, & ne l'enrichiſſent que des vices qu'ils ont ramaſſés dans les diverſes régions où le haſard les a conduits. Auſſi un obſervateur étranger qui avoit parcouru la plus grande partie de l'empire, diſoit-il, que *le Ruſſe étoit pourri avant d'avoir été mûr.*

On pourroit s'étendre davantage ſur les difficultés que la nature & les habitudes oppoſent opiniâtrément à la civiliſation de la Ruſſie. Examinons les moyens imaginés pour y parvenir.

Il eſt impoſſible d'en douter, Catherine a très-bien ſenti que la liberté étoit l'unique ſource du bonheur public. Cependant a-t-elle véritablement abdiqué l'autorité deſpotique? En liſant avec attention ſes inſtructions aux députés de l'empire, chargés en apparence de la confection des loix, y reconnoît-on quelque

quelque choſe de plus que le deſir de changer les dénominations, d'être appellée monarque au lieu d'autocratice, d'appeller ſes peuples ſujets au lieu d'eſclaves ? Les Ruſſes, tout aveuglès qu'ils ſont, prendront-ils long-tems le nom pour la choſe, & leur caractère ſera-t-il élevé par cette comédie à cette grande énergie qu'on s'étoit propoſé de lui donner ?

Un ſouverain, quel que ſoit ſon génie, fait ſeul rarement des changemens de quelque importance, & plus rarement encore leur donne-t-il de la ſtabilité. Il lui faut des ſecours, & la Ruſſie n'en offre que pour les combats. Le ſoldat y eſt dur, ſobre, infatigable. L'eſclavage qui lui a inſpiré le mépris de la vie, s'eſt réuni à la ſuperſtition qui lui a inſpiré le mépris de la mort. Il eſt perſuadé que quelques forfaits qu'il ait commis, ſon ame s'élèvera au ciel, d'un champ de bataille. Mais les gens de guerre, s'ils défendent des provinces, ne les civiliſent pas. On cherche autour de Catherine des hommes d'état, & l'on n'en trouve point. Ce qu'elle a fait ſeule peut étonner; mais quand elle ne ſera plus, qui la remplacera ?

Cette princeſſe fait élever dans des maiſons qu'elle a fondées, de jeunes enfans des deux ſexes avec le ſentiment de la liberté. Il en ſortira ſans doute une race différente de la race préſente. Mais ces établiſſemens ont-ils une baſe ſolide ? Se ſoutiennent-ils par eux-mêmes ou par les ſecours qu'on ne ceſſe de leur prodiguer ? Si le règne préſent les a vus naître, le règne ſuivant ne les verra-t-il pas tomber ? Sont-ils bien agréables aux grands qui en voient la deſtination ? Le climat qui diſpoſe de tout, ne prévaudra-t-il pas à la longue ſur les bons principes ? La corruption épargnera-t-elle cette tendre jeuneſſe perdue dans l'immenſité de l'empire, & aſſaillie de tous les côtés par l'exemple des mauvaiſes mœurs ?

On voit dans la capitale des académies de tous les genres, & des étrangers qui les rempliſſent. Ne ſeroient-ce pas d'inutiles & ruineux établiſſemens dans une région où les ſavans ne ſont pas entendus, où il n'y a point d'occupation pour les artiſtes. Pour que les talens & les connoiſſances puſſent proſpérer, il faudroit qu'enfans du ſol, ils fuſſent l'effet d'une population ſurabondante,

Quand cette population parviendra-t-elle à ce degré d'accroiſſement dans un pays où l'eſclave pour ſe conſoler de la miſère de ſa condition, doit à la vérité produire le plus qu'il peut d'enfans, mais ſe ſoucier peu de les conſerver ?

Tous ceux qui ſont reçus, qui ſont élevés dans l'hôpital récemment fondé des enfans-trouvés, ſortent pour toujours de la ſervitude. Leurs deſcendans ne reprendront pas des fers ; & de même qu'en Eſpagne, il y a de vieux & de nouveaux chrétiens, il y aura en Ruſſie les vieux & les nouveaux libres. Mais le produit de cette innovation n'en peut être proportionné qu'à la durée ; & peut-on compter ſur quelque établiſſement durable là où la ſucceſſion à l'empire n'eſt point encore inviolablement aſſurée, & où l'inconſtance naturelle aux peuples eſclaves, amène de fréquentes & ſubites révolutions ? Si les auteurs de ces complots n'y ſont pas corps comme en Turquie ; s'ils ſont iſolés, une ſourde fermentation & une haîne commune les raſſemblent.

Il fut créé durant la dernière guerre une caiſſe de dépôt à l'uſage de tous les membres

de l'empire, même des eſclaves. Par cette idée d'une politique ſaine & profonde, le gouvernement eut des fonds dont on avoit un beſoin preſſant, & il mit autant qu'il étoit poſſible les ſerfs à l'abri des vexations de leurs tyrans. Il eſt dans la nature des choſes que la confiance accordée à ce papier-monnoie s'altère & tombe. Un deſpote ne doit pas obtenir du crédit ; & ſi quelques événemens ſinguliers lui en ont procuré, c'eſt une néceſſité que les événemens qui ſuivent le lui faſſent perdre.

Telles ſont les difficultés qui nous ont paru s'oppoſer à la civiliſation de l'empire Ruſſe. Si Catherine II parvient à les ſurmonter, nous aurons fait de ſon courage & de ſon génie le plus magnifique éloge, & peut-être la meilleure des apologies, ſi elle ſuccomboit dans ce grand projet.

Entre la Ruſſie & le Danemarck, eſt la Suède. Voici ſon hiſtoire ; & démêlez-y, ſi vous pouvez, ſa conſtitution.

Une nation pauvre, eſt preſque néceſſairement belliqueuſe ; parce que ſa pauvreté même, dont le fardeau l'importune ſans ceſſe, lui inſpire tôt ou tard le deſir de s'en délivrer ;

& ce deſir devient, avec le tems, l'eſprit général de la nation, & le reſſort du gouvernement.

Pour que le gouvernement d'un tel pays paſſe rapidement de l'état d'une monarchie tempérée à l'état du deſpotiſme le plus illimité, il ne lui faut qu'une ſuite de ſouverains heureux à la guerre. Le maître, fier de ſes triomphes, ſe croit tout permis, ne connoît plus de loi que ſa volonté; & ſes ſoldats, qu'il a conduits tant de fois à la victoire, prêts à le ſervir envers & contre tous, deviennent, par leur attachement, la terreur de leurs concitoyens. Les peuples, de leur côté, n'oſent refuſer leurs bras à des chaînes qui leur ſont préſentées par celui qui joint à l'autorité de ſon rang, celle qu'il tient de l'admiration & de la reconnoiſſance.

Le joug impoſé par le monarque victorieux des ennemis de l'état, pèſe ſans doute: mais on n'oſe le ſecouer. Il s'appeſantit même ſous des ſucceſſeurs qui n'ont pas le même droit à la patience de leurs ſujets. Il ne faut alors qu'un grand revers, pour abandonner le deſpote à la merci de ſon peuple. Alors, ce peuple indigné de ſa longue ſouffrance, ne

manque guère de profiter de l'occaſion ; pour rentrer dans ſes droits. Mais comme il n'a ni vues, ni projets, il paſſe en un clin d'œil, de l'eſclavage à l'anarchie. Au milieu de ce tumulte général, on n'entend qu'un cri ; c'eſt liberté. Mais comment s'aſſurer de ce bien précieux ? On l'ignore ; & voilà la nation diviſée en diverſes factions, mues par différens intérêts.

Entre ces factions, s'il en eſt une qui déſeſpère de prévaloir ſur les autres, elle ſe détache, elle oublie le bien général ; & plus jalouſe de nuire à ſes rivales que de ſervir la patrie, elle ſe range autour du ſouverain. A l'inſtant il n'y a plus que deux partis dans l'état, diſtingués par deux noms, qui, quels qu'ils ſoient, ne ſignifient jamais que royaliſtes & anti-royaliſtes. C'eſt le moment des grandes ſecouſſes ; c'eſt le moment des complots.

Quel eſt alors le rôle des puiſſances voiſines ? Tel qu'il a été dans tous les tems & dans toutes les contrées ; c'eſt de ſemer des ombrages entre les peuples & leur chef ; c'eſt de ſuggérer aux ſujets tous les moyens d'avilir, d'abaiſſer, d'anéantir la ſouveraineté ;

c'eſt de corrompre ceux même qui ſont raſſemblés autour du trône ; c'eſt de faire adopter quelque forme d'adminiſtration également nuiſible à tout le corps national, qu'elle appauvrit ſous prétexte de travailler à ſa liberté, & au ſouverain, dont elle anéantit toutes les prérogatives.

Alors le monarque trouve autant d'autorités oppoſées à la ſienne, qu'il y a d'ordres différens dans l'état. Alors ſa volonté n'eſt rien, ſans le concours de ces différentes volontés. Alors il faut qu'il aſſemble, qu'il propoſe, qu'on délibère ſur les choſes de la moindre importance. Alors on lui donne des tuteurs comme à un pupille imbécille ; & ces tuteurs ſont des hommes, ſur la malveillance deſquels il peut compter.

Mais quel eſt alors l'état de la nation ? Qu'a produit l'influence des puiſſances voiſines ? Elle a tout confondu, tout bouleverſé, tout ſéduit par ſon argent & par ſes menées. Il n'y a plus qu'un parti ; c'eſt le parti de l'étranger. Il n'y a plus que des factionnaires hypocrites. Le royaliſme eſt une hypocriſie ; l'anti-royaliſme eſt une autre hypocriſie. Ce ſont deux maſques divers de l'ambition & de

la cupidité. La nation n'eſt plus qu'un amas d'ames ſcélérates & vénales.

Ce qui doit arriver alors n'eſt pas difficile à deviner. Il faut que les puiſſances étrangères qui ont corrompu la nation ſoient trompées dans leurs eſpérances. Elles ne ſe ſont pas apperçues qu'elles en faiſoient trop ; que peut-être même elles faiſoient tout le contraire de ce qu'une politique plus profonde leur auroit dicté ; qu'elles coupoient le nerf national, tandis que leurs efforts ne faiſoient que tenir courbé le nerf de la ſouveraineté, & que ce nerf venant un jour à ſe détendre avec toute l'impétuoſité de ſon reſſort, il ne ſe trouveroit aucun obſtacle capable de l'arrêter ; qu'il ne falloit qu'un homme & un inſtant pour produire cet effet inattendu.

Il eſt venu, cet inſtant ; il s'eſt montré, cet homme ; & tous ces lâches de la création des puiſſances ennemies ſe ſont proſternés devant lui. Il a dit à ces hommes qui ſe croyoient tout : Vous n'êtes rien ; & ils ont dit, nous ne ſommes rien. Il leur a dit : Je ſuis le maître ; & ils ont dit unanimement, vous êtes le maître. Il leur a dit : Voilà les

conditions ſous leſquelles je veux vous ſoumettre ; & ils ont dit, nous les acceptons. A peine s'eſt-il élevé une voix qui ait réclamé. Quelle ſera la ſuite de cette révolution ? On l'ignore. Si le maître veut uſer des circonſtances, jamais la Suède n'aura été gouvernée par un deſpote plus abſolu. S'il eſt ſage ; s'il conçoit que la ſouveraineté illimitée ne peut avoir des ſujets, parce qu'elle ne peut avoir des propriétaires ; qu'on ne commande qu'à ceux qui ont quelque choſe, & que l'autorité ceſſe ſur ceux qui ne poſſèdent rien, la nation reprendra peut-être ſon premier eſprit. Quels que ſoient ſes projets & ſon caractère, la Suède ne ſera jamais plus malheureuſe qu'elle l'étoit.

La Pologne, qui, n'ayant qu'un peuple eſclave au-dedans, mérite de ne trouver au-dehors que des oppreſſeurs, conſerve pourtant l'ombre & le nom de liberté. Elle eſt encore aujourd'hui ce qu'étoient tous les états de l'Europe il y a dix ſiècles, ſoumiſe à de grands ariſtocrates, qui nomment un roi pour en faire l'inſtrument de leurs volontés. Chaque noble y tient de ſon fief, qu'il conſerve par ſon épée comme ſes aïeux

l'acquirent, une autorité perſonnelle & héréditaire ſur ſes vaſſaux. Le gouvernement féodal y domine dans toute la force de ſon inſtitution primitive. C'eſt un empire compoſé d'autant d'états qu'il y a des terres. Ce n'eſt point à la pluralité, mais par l'unanimité des ſuffrages qu'on y fait les loix, qu'on y prend les réſolutions. Sur de fauſſes idées de droit & de perfection, on a ſuppoſé qu'une loi n'étoit juſte qu'autant qu'elle étoit adoptée d'un conſentement unanime, parce qu'on a cru, ſans doute, que tous verroient le bien, & tous le voudroient : deux choſes impoſſibles dans une aſſemblée nationale. Mais peut-on même prêter des intentions ſi pures à une poignée de tyrans ? Car cette conſtitution qui s'honore du nom de république & qui le profane, qu'eſt-elle autre choſe qu'une ligue de petits deſpotes contre le peuple ? Là, tout le monde a de la force pour empêcher, & perſonne pour agir. Là, le vœu de chacun peut s'oppoſer au vœu général ; & là ſeulement, un ſot, un méchant, un inſenſé eſt ſûr de prévaloir ſur une nation entière.

Dans cette anarchie, s'établit une lutte

perpétuelle entre les grands & le monarque. Les premiers tourmentent le chef de l'état par leur avidité, leur ambition & leurs défiances; ils l'irritent contre la liberté; ils le réduiſent à l'intrigue. De ſon côté, le prince diviſe pour commander, ſéduit pour ſe défendre, oppoſe la ruſe à la ruſe pour ſe maintenir. Les factions s'aigriſſent, la diſcorde met par-tout le trouble, & les provinces ſont livrées au fer, au feu, à la dévaſtation. Si la confédération triomphe, celui qui devoit conduire la nation eſt renverſé du trône, ou réduit à la plus honteuſe dépendance. Si elle ſuccombe, le ſouverain ne règne que ſur des cadavres. Quoi qu'il arrive, le ſort de la multitude n'éprouve aucune révolution heureuſe. Ceux de ces malheureux qui ont échappé à la famine & au carnage, continuent à porter les fers qui les écraſoient.

Parcourez ces vaſtes régions: qu'y verrez-vous? La dignité royale avec le nom de république; le faſte du trône avec l'impuiſſance de ſe faire obéïr; l'amour outré de l'indépendance avec toutes les baſſeſſes de la ſervitude; la liberté avec la cupidité;

les loix avec l'anarchie ; le luxe le plus outré avec la plus grande indigence ; un ſol fertile avec des campagnes en friche ; le goût pour tous les arts ſans aucun art. Voilà les contraſtes étonnans que vous offrira la Pologne.

Vous la trouverez expoſée à tous les périls. Le plus foible de ſes ennemis peut impunément, & ſans précaution, entrer ſur ſon territoire, y lever des contributions, détruire ſes villes, ravager ſes campagnes, maſſacrer ſes habitans ou les enlever. Sans troupes, ſans fortereſſes, ſans artillerie, ſans munitions, ſans argent, ſans généraux, ſans connoiſſances des principes militaires : quelle réſiſtance pourroit-elle ſonger à faire ? Avec une population ſuffiſante, aſſez de génie & de reſſources pour jouer un rôle, la Pologne eſt devenue l'opprobre & le jouet des nations.

Si des voiſins inquiets & entreprenans n'avoient pas envahi juſqu'ici ſes poſſeſſions ; s'ils s'étoient contentés de la dévaſter, de lui dicter des ordres, de lui donner des rois : c'eſt qu'ils étoient dans une défiance continuelle les uns des autres. Des circonſtances

particulières les ont réunis. Il étoit réſervé à nos jours de voir cet état déchiré par trois puiſſances rivales qui ſe ſont approprié les provinces qui étoient le plus à leur bienſéance, ſans qu'aucun trône de l'Europe s'agitât pour traverſer cette invaſion. C'eſt dans la ſécurité de la paix, c'eſt ſans droits, ſans prétexte, ſans griefs, ſans une ombre de juſtice, que la révolution a été opérée par le terrible principe de la force qui eſt malheureuſement le meilleur argument des rois. Que Poniatouski ſe ſeroit montré grand ſi, voyant les aprêts de déchirement, il ſe fût préſenté au milieu de la diète, y eût abdiqué les marques de ſa dignité, & dit fiérement à ſa nobleſſe aſſemblée : « C'eſt » votre choix qui m'a fait roi. Vous en » repentez-vous ? je ceſſe de l'être. La » couronne que vous aviez miſe ſur ma tête, » faites-la paſſer ſur celui que vous en ju» gerez plus digne que moi ; nommez-le, » & je me retire. Mais ſi vous perſiſtez dans » vos premiers ſermens, combattons en» ſemble pour ſauver la patrie, ou périſſons » avec elle ». J'en atteſte les puiſſances copartageantes, ſi cette généreuſe démarche

n'eut pas ſauvé la Pologne de ſa ruine, & ſon prince de la honte d'en avoir été le dernier ſouverain. Le ſort en a décidé autrement. Faſſe le ciel que le crime de l'ambition tourne au profit de l'humanité; & que par un ſage retour aux bons principes d'une politique ſaine, les uſurpateurs briſent les chaînes de la patrie la plus laborieuſe de leurs nouveaux ſujets! Ces peuples, devenus moins malheureux, ſeront plus intelligens, plus actifs, plus affectionnés & plus fidèles.

Dans une monarchie, toutes les forces, toutes les volontés ſont au pouvoir d'un ſeul homme; dans le gouvernement Germanique, chaque membre eſt un corps. C'eſt, peut-être, la nation qui reſſemble le plus à ce qu'elle fut autrefois. Les anciens Germains, diviſés en peuplades par d'immenſes forêts, n'avoient pas beſoin d'une légiſlation bien raffinée. Mais à meſure que leurs deſcendans ſe ſont multipliés & rapprochés, l'art a maintenu dans cette région ce qu'avoit établi la nature: la ſéparation des peuples, & leur réunion politique. Les petits états qui compoſent cette république fédérative, y conſervent l'image des premières familles. Le

gouvernement particulier n'eſt pas toujours paternel, ou les pères des nations n'y ſont pas toujours doux & humains: mais enfin la raiſon & la liberté qui réuniſſent les chefs y tempèrent la ſévérité de leur caractère & la rigueur de leur autorité. Un prince, en Allemagne, ne peut pas être un tyran avec autant d'impunité que dans les grandes monarchies.

Les Allemands, plus guerriers encore que belliqueux, parce qu'ils poſſèdent plus l'art de la guerre qu'ils n'en ont la paſſion, n'ont été conquis qu'une fois, & ce fut Charlemagne qui put les vaincre, mais non pas les ſoumettre. Ils obéirent à l'homme, dont l'eſprit ſupérieur à ſon ſiècle ſut dompter, ou éclairer la barbarie: mais ils ſecouèrent le joug de ſes ſucceſſeurs. Cependant ils conſervèrent à leur chef le titre d'empereur: mais ce n'étoit qu'un nom, puiſque la réalité de la puiſſance réſidoit preſque entière dans les ſeigneurs qui poſſédoient les terres. Le peuple qui, malheureuſement, a toujours été par-tout aſſervi, dépouillé, tenu dans la miſère par l'ignorance, & dans l'ignorance par la miſère, n'avoit aucune part au bienfait

de la légiſlation. De ce renverſement de l'équilibre ſocial, qui tend, non à l'égalité des conditions & des fortunes, mais à la plus grande répartition des biens, ſe forma le gouvernement féodal, dont le caractère eſt l'anarchie. Chaque ſeigneur vécut dans une entière indépendance, & chaque peuple ſous la tyrannie la plus abſolue. C'étoit l'effet inévitable d'un gouvernement où la monarchie étoit élective. Dans les états où elle étoit héréditaire, les peuples avoient du moins une digue, un recours permanent contre l'oppreſſion. L'autorité royale ne pouvoit s'étendre ſans adoucir, pour quelque tems, le ſort des vaſſaux, en affoibliſſant le pouvoir des ſeigneurs.

Mais en Allemagne, comme les grands profitoient de chaque interrègne pour envahir & pour reſtreindre les droits de la puiſſance impériale, le gouvernement ne put que dégénérer. La force décida de tout, entre ceux qui portoient l'épée. Les terres & les hommes ne furent que des inſtrumens ou des ſujets de guerre entre les propriétaires. Les crimes furent les armes de l'injuſtice. La rapine, le meurtre & l'incendie paſſèrent

paſſèrent non-ſeulement en uſage, mais en droit. La ſuperſtition, qui avoit conſacré la tyrannie, fut obligée d'y mettre un frein. L'égliſe, qui donnoit un aſyle à tous les brigands, établit une trève entre eux. On ſe mit ſous la protection des ſaints, pour ſe ſouſtraire à la fureur des nobles. Les cendres des morts pouvoient ſeules en impoſer à la férocité : tant le tombeau fait peur, même aux ames ſanguinaires.

Quand les eſprits, toujours effarouchés, furent diſpoſés au calme par la frayeur, la politique, qui ſe ſert également de la raiſon & des paſſions, des ténèbres & des lumières pour gouverner les hommes, haſarda quelque amélioration dans le gouvernement. D'un côté, l'on affranchit pluſieurs habitans dans les campagnes ; de l'autre, on accorda des exemptions aux villes. Il y eut par-tout plus d'hommes libres. Les empereurs, qui, pour être choiſis même par des princes ignorans & féroces, devoient montrer des talens & des vertus, préparèrent les voies à la réforme de la légiſlation.

Maximilien profita de tous les germes de bonheur que le tems & les événemens avoient

amenés dans ſon ſiècle. Il abattit l'anarchie des grands. En France, en Eſpagne, on les avoit ſoumis aux rois ; en Allemagne, un empereur les ſoumit aux loix. Sous le nom de paix publique, tout prince peut être cité en juſtice. A la vérité, ces loix établies entre des lions ne ſauvent point les agneaux. Le peuple eſt toujours à la merci de ſes maîtres, qui ne ſe ſont obligés que les uns envers les autres. Mais comme on ne peut ni violer la paix publique, ni faire la guerre ſans encourir les peines d'un tribunal toujours ouvert, & appuyé de toutes les forces de l'empire, les peuples ſont moins ſujets à ces irruptions ſubites, à ces hoſtilités imprévues, qui, troublant la propriété des ſouverains, menaçoient continuellement la vie & la ſûreté des ſujets.

Pourquoi l'Europe entière ne ſeroit-elle pas un jour ſoumiſe à la même forme de gouvernement ? Pourquoi n'y auroit-il pas le banc de l'Europe, comme il y a le banc de l'empire ? Pourquoi les princes compoſant un pareil tribunal, dont l'autorité ſeroit conſentie par tous, & maintenue par l'univerſalité contre un ſeul rebelle, le beau rêve

de l'abbé de Saint-Pierre ne ſe réaliſeroit-il pas ? Pourquoi les plaintes des ſujets contre leurs ſouverains n'y ſeroient-elles pas portées, ainſi que les plaintes d'un ſouverain contre un autre ? C'eſt alors que la ſageſſe régneroit ſur la terre.

En attendant cette paix perpétuelle, ſi deſirée & ſi éloignée, la guerre, qui faiſoit le droit, a été ſoumiſe à des conditions qui tempèrent le carnage. Les cris de l'humanité ont percé juſque dans l'effuſion du ſang. C'eſt à l'Allemagne que l'Europe doit les progrès de la légiſlation dans tous les états; des règles & des procédés dans la vengeance des nations; une certaine équité dans l'abus de la force ; la modération au ſein de la victoire ; un frein à l'ambition de tous les potentats ; enfin, de nouveaux obſtacles à la guerre, & de nouvelles facilités à la paix.

Cette heureuſe conſtitution de l'empire Germanique s'eſt perfectionnée avec la raiſon depuis le règne de Maximilien. Cependant les Allemands eux-mêmes ſe plaignent, de ce que formant un corps de nation, ayant le même nom, parlant la même langue,

vivant ſous un même chef, jouiſſant des mêmes droits, étant liés par le même intérêt, leur empire ne jouit ni de la tranquillité, ni de la force, ni de la conſidération qu'il devroit avoir.

Les cauſes de ce malheur ſe préſentent d'elles-mêmes. La première eſt l'obſcurité des loix. Les écrits ſur le droit public de l'Allemagne ſont ſans nombre; & il n'y a que peu d'Allemands qui connoiſſent la conſtitution de leur patrie. Les membres de l'empire ſe font tous repréſenter dans l'aſſemblée nationale, au lieu qu'ils y ſiégeoient autrefois eux-mêmes. L'eſprit militaire, qui eſt devenu général, a banni toute application des affaires, tout ſentiment généreux de patriotiſme, tout amour de ſes concitoyens. Il n'y a pas de prince qui n'ait monté la magnificence de ſa cour ſur un ton plus grand que ſes moyens & qui ne ſe permette les vexations les plus criantes pour ſoutenir ce faſte inſenſé. Après tout, rien ne contribue à la décadence de l'empire, autant que l'agrandiſſement démeſuré de quelques-uns de ſes membres. Ces ſouverains, devenus trop puiſſans, détachent leur intérêt parti-

culier de l'intérêt général. Cette déſunion mutuelle des états fait que dans les dangers communs, chaque province reſte abandonnée à elle-même. Elle eſt obligée de plier ſous la loi du plus fort, quel qu'il ſoit ; & la conſtitution Allemande dégénère inſenſiblement en eſclavage ou en tyrannie.

La Grande-Bretagne étoit peu connue, avant que les Romains y euſſent porté leurs armes. Après que ces conquérans ſuperbes l'eurent abandonnée, ainſi que les autres provinces éloignées de leur domination, pour défendre le centre de l'empire contre les barbares, elle devint la proie des peuples de la mer Baltique. Les naturels du pays furent maſſacrés ; & ſur leurs cadavres s'élevèrent pluſieurs ſouverainetés, qui, avec le tems, n'en formèrent qu'une. Les principes qui conduiſoient les Anglo-Saxons, ne ſont pas venus juſqu'à nous. Ce qu'on n'ignore pas, c'eſt que, comme toutes les nations du Nord, ils avoient un roi & un corps de nobleſſe.

Guillaume ſubjugua le midi de l'iſle, qu'on nommoit dès-lors Angleterre, & y établit un gouvernement féodal, mais très-différent

de celui qu'on voyoit dans le reſte de l'Europe. Ailleurs, ce n'étoit qu'un labyrinthe ſans iſſue, qu'une anarchie continuelle, que le droit du plus fort. Ce terrible vainqueur lui donna une marche reſpectable, régulière & ſuivie, en ſe réſervant excluſivement le droit de la chaſſe & de la guerre, le pouvoir d'impoſer des taxes, l'avantage d'une cour de juſtice, où les cauſes civiles, où les cauſes criminelles de tous les ordres de l'état, étoient jugées en dernier reſſort, par lui & par les grands officiers de ſa couronne, qu'il choiſiſſoit & qu'il deſtituoit à ſa volonté.

Tant que le tyran vécut, les peuples aſſujettis & les étrangers, dont il s'étoit ſervi pour les ſubjuguer, ſe ſoumirent comme de concert & ſans murmurer trop ouvertement, à un joug ſi dur. Dans la ſuite, les uns & les autres, accoutumés à une autorité plus tempérée, voulurent recouvrer quelques-uns de leurs premiers droits. Le deſpotiſme étoit ſi bien affermi, qu'il eût été impoſſible de l'ébranler, ſans le plus grand concert. Auſſi ſe forma-t-il une ligue où tous les citoyens, ſans diſtinction de noble & de

roturier, d'habitans de la ville & de la campagne, unirent leurs reſſentimens & leurs intérêts. Cette confédération univerſelle adoucit un peu le ſort de la nation ſous les deux premiers Henri : mais ce ne fut que durant le règne de Jean-ſans-Terre, qu'elle recouvra véritablement ſa liberté. A ce monarque inquiet, cruel, mal-habile & diſſipateur, fut heureuſement arrachée, les armes à la main, cette fameuſe charte qui aboliſſoit les loix féodales les plus onéreuſes, & aſſuroit aux vaſſaux, vis-à-vis de leurs ſeigneurs, les mêmes droits qu'aux ſeigneurs vis-à-vis des rois ; qui mettoit toutes les perſonnes, toutes les propriétés ſous la protection des pairs & des jurés ; qui même en faveur des ſerfs, diminuoit l'oppreſſion de la ſervitude.

Cet arrangement ſuſpendit pour un peu de tems les jalouſies des barons & des princes, ſans en étouffer entiérement le germe. Les guerres recommencèrent, & le peuple profita de l'opinion qu'il avoit donnée de ſes forces & de ſon courage durant ces troubles, pour ſe faire admettre dans le parlement ſous Edouard I. Ses députés n'eurent d'abord,

à la vérité, dans cette aſſemblée, que le droit de repréſentation : mais ce ſuccès devoit amener d'autres avantages ; & en effet, les communes ne tardèrent pas à décider des ſubſides, & à faire partie de la légiſlation. Bientôt même, elles acquirent la prérogative d'accuſer & de faire condamner ceux des miniſtres, qui avoient abuſé de l'autorité qu'on leur avoit confiée.

La nation avoit réduit peu-à-peu le pouvoir des chefs de l'état à ce qu'il devoit être, lorſqu'elle fut engagée dans des guerres longues & opiniâtres contre la France ; lorſque les prétentions des maiſons d'York & de Lancaſtre, firent de l'Angleterre entière un théâtre de carnage & de déſolation. Durant ces terribles criſes, le bruit ſeul des armes ſe fit entendre. Les loix ſe turent. Elles ne recouvrèrent pas même la moindre partie de leur force, après la fin des orages. La tyrannie ſe fit ſentir avec tant d'atrocités, que les citoyens des divers ordres abandonnèrent toute idée de liberté générale, pour s'occuper uniquement de leur ſûreté perſonnelle. Ce deſpotiſme cruel dura plus d'un ſiècle. Eliſabeth même, dont à beaucoup d'égards

l'adminiſtration pourroit ſervir de modèle, ſe conduiſit toujours par des principes entiérement arbitraires.

Jacques I parut rappeller aux peuples des droits qui ſembloient oubliés. Moins ſage que ſes prédéceſſeurs, qui s'étoient contentés de jouir en ſecret, & pour ainſi dire, ſous les voiles du myſtère, d'un pouvoir illimité, ce prince, trompé par le mot de monarchie, confirmé dans ſon illuſion par ſes courtiſans & par ſon clergé, manifeſta ſes prétentions avec une aveugle ſimplicité, dont il n'y avoit point d'exemple. La doctrine d'une obéiſſance paſſive, émanée du haut du trône & enſeignée dans les temples, répandit une alarme univerſelle.

A cette époque, la liberté, cette idole des ames fortes, qui les rend féroces dans l'état ſauvage & fières dans l'état civil, la liberté qui avoit régné dans le cœur des Anglois, lors même qu'ils ne connoiſſoient qu'imparfaitement ſes avantages, enflamma tous les eſprits. Ce ne fut cependant, ſous ce premier des Stuarts, qu'une lutte continuelle entre les prérogatives de la couronne & les privilèges des citoyens. L'oppoſition

prit un autre caractère ſous l'opiniâtre ſucceſſeur de ce foible deſpote. Les armes devinrent le ſeul arbitre de ces grands intérêts; & la nation montra qu'en combattant autrefois pour le choix de ſes tyrans, elle s'étoit préparée à les abattre un jour, à les punir & à les chaſſer. Pour mettre fin aux défiances & aux vengeances qui, tant que les Stuarts auroient régné, ſe ſeroient éterniſées entre le trône & les peuples, elle choiſit dans une race étrangère un prince qui dût accepter enfin ce pacte ſocial, que tous les rois héréditaires affectent de méconnoître. Guillaume III reçut des conditions avec le ſceptre, & ſe contenta d'une autorité établie ſur la même baſe que les droits de la nation. Depuis qu'un titre parlementaire eſt le ſeul fondement de la royauté, les conventions n'ont pas été violées.

Le gouvernement placé entre la monarchie abſolue, qui eſt une tyrannie; la démocratie, qui penche à l'anarchie; & l'ariſtocratie, qui, flottant de l'une à l'autre, tombe dans les écueils de toutes les deux: le gouvernement mixte des Anglois, ſaiſiſſant les avantages de ces trois pouvoirs, qui s'obſervent,

ſe tempèrent, s'entr'aident & ſe répriment, va de lui-même au bien national. Par leur action, par leur réaction, ſes différens reſſorts forment un équilibre d'où naît la liberté. Cette conſtitution qui, ſans exemple dans l'antiquité, devroit ſervir de modèle à tous les peuples auxquels leur poſition géographique la permettroit, durera long-tems; parce qu'à ſon origine, ouvrage des troubles, des mœurs & des opinions paſſagères, elle eſt devenue celui de la raiſon & de l'expérience.

La première ſingularité heureuſe de la Grande-Bretagne eſt d'avoir un roi. La plupart des états républicains, connus dans l'hiſtoire, avoient anciennement des chefs annuels. Ce changement continuel de magiſtrats, étoit une ſource inépuiſable d'intrigues & de déſordres; il entretenoit les eſprits dans une convulſion continuelle. En créant un très-grand citoyen, l'Angleterre a empêché qu'il ne s'en élevât pluſieurs. Par ce trait de ſageſſe, on a prévenu les diſſentions qui, dans toutes les aſſociations populaires, ont amené la ruine de la liberté & la jouiſſance réelle de ce premier des biens, avant qu'il eût été perdu.

L'autorité royale n'eſt pas ſeulement à vie, elle eſt encore héréditaire. Rien, au premier coup-d'œil, n'eſt ſi avantageux pour une nation que le droit d'élire ſes maîtres. On croit voir dans cette brillante prérogative, un germe inépuiſable de talens & de vertus. Il en ſeroit, en effet, ainſi, ſi la couronne devoit tomber ſur le citoyen le plus digne de la porter : mais c'eſt une chimère démentie par les expériences de tous les peuples & de tous les âges. Un trône a toujours paru à l'ambition d'un trop grand prix, pour être l'apanage du ſeul mérite. Ceux qui y aſpiroient ont eu conſtamment recours à l'intrigue, à la corruption, à la force. Leur rivalité a allumé à chaque vacance, une guerre civile, le plus grand des fléaux politiques; & celui qui a obtenu la préférence ſur ſes concurrens, n'a été, durant le cours de ſon règne, que le tyran des peuples ou l'eſclave de ceux auxquels il devoit ſon élévation. On doit donc louer les Bretons d'avoir écarté loin d'eux ces calamités, en fixant les rênes du gouvernement dans une famille qui avoit mérité ou obtenu leur confiance.

Il convenoit d'aſſurer au chef de l'état un

revenu ſuffiſant pour ſoutenir la dignité de ſon rang. Auſſi, à ſon avénement au trône, lui accorde-t-on pour ſa vie entière, un ſubſide annuel, digne d'un grand roi & digne d'une nation riche. Mais cette conceſſion ne doit être faite, qu'après un examen rigoureux des affaires publiques; qu'après que les abus, qui avoient pu s'introduire ſous le règne précédent, ont été réformés; qu'après que la conſtitution a été ramenée à ſes vrais principes. Par cet arrangement, l'Angleterre eſt arrivée à un avantage que tous les gouvernemens libres avoient cherché à ſe procurer, c'eſt-à-dire, à une réformation périodique.

Le genre d'autorité qu'il falloit aſſigner au monarque pour le bien des peuples, n'étoit pas ſi facile à régler. Toutes les hiſtoires atteſtent que par-tout où le pouvoir exécutif a été partagé, des jalouſies, des haînes interminables ont agité les eſprits, & qu'une lutte ſanglante a toujours abouti à la ruine des loix, à l'établiſſement du plus fort. Cette conſidération détermina les Anglois à conférer au roi ſeul cette eſpèce de puiſſance, qui n'eſt rien lorſqu'elle eſt di-

viſée ; parce qu'il n'y a plus alors, ni cet accord, ni ce ſecret, ni cette célérité, qui peuvent ſeuls lui donner de l'énergie.

De cette grande prérogative ſuit néceſſairement la diſpoſition des forces de la république. L'abus en eût été difficile dans les ſiècles où on n'aſſembloit que rarement & pour quelques mois des milices qui n'avoient pas le tems de perdre l'attachement qu'elles devoient à leur patrie. Mais depuis que tous les princes de l'Europe ont contracté la ruineuſe habitude d'avoir ſur pied, même en tems de paix, des troupes mercenaires, & que la ſûreté de la Grande-Bretagne a exigé qu'elle ſe conformât à ce funeſte uſage, le danger eſt devenu plus grand, & il a fallu multiplier les précautions. Il n'y a que la nation qui puiſſe aſſembler des armées ; elle ne les forme jamais que pour un an, & les impôts établis pour les ſoudoyer ne doivent avoir que la même durée. De ſorte que ſi ce moyen de défenſe que les circonſtances ont fait juger néceſſaire, menaçoit la liberté, il ne faudroit jamais attendre long-tems pour mettre fin aux inquiétudes.

Un plus grand appui encore pour la liberté

Angloiſe, c'eſt le partage du pouvoir légiſlatif. Par-tout où le monarque n'a beſoin que de ſa volonté pour établir des loix, que de ſa volonté pour les abolir, il n'y a point de gouvernement; le prince eſt deſpote, & le peuple eſclave. Diviſez la puiſſance légiſlative, & une conſtitution bien ordonnée ne s'altérera que rarement & pour peu de tems. Dans la crainte d'être ſoupçonnée d'ignorance ou de corruption, aucune des parties ne ſe permettra des ouvertures dangereuſes; & ſi quelqu'une l'oſoit, elle s'aviliroit ſans utilité. Dans cet ordre de choſes, le plus grand inconvénient qui puiſſe arriver, c'eſt qu'une bonne loi ſoit rejettée ou qu'elle ne ſoit pas adoptée auſſi-tôt que le plus grand bien l'auroit exigé.

La portion du pouvoir légiſlatif qu'a recouvré le peuple, lui eſt aſſurée par la diſpoſition qu'il a excluſivement des taxes. Tout état a des beſoins habituels; il a des beſoins extraordinaires. On ne ſauroit pourvoir aux uns & aux autres autrement que par des impôts, & dans la Grande-Bretagne, le monarque n'en peut exiger aucun. Son rôle ſe réduit à s'adreſſer aux communes,

qui ordonnent ce qu'elles jugent le plus convenable à l'intérêt national ; & qui après avoir réglé les tributs, ſe font rendre compte de l'emploi qui en a été fait.

Ce n'eſt pas la multitude qui exerce les prérogatives inappréciables que ſon courage & ſa perſévérance lui ont procurées. Cet ordre de choſes, qui peut convenir à de foibles aſſociations, auroit tout bouleverſé néceſſairement dans un grand état. Des agens, choiſis par le peuple même, & dont le ſort eſt lié au ſien, réfléchiſſent, parlent & agiſſent pour lui. Cependant, comme il étoit poſſible que par indolence, par foibleſſe ou par corruption, ces repréſentans ne manquâſſent au plus auguſte, au plus important des miniſtères, on a trouvé dans le droit d'élection le remède à un ſi grand mal. Auſſi-tôt que le tems de la commiſſion expire, les électeurs ſe raſſemblent. De nouveau ils accordent leur confiance à ceux qui s'en ſont montrés dignes, & rejettent honteuſement ceux qui l'ont trahie. Comme un pareil diſcernement n'eſt pas au-deſſus des hommes du commun, parce qu'il porte ſur des faits ordinairement fort ſimples, on coupe court à des déſordres, qui

qui ne tiroient pas leur ſource des vices du gouvernement, mais des diſpoſitions particulières de ceux qui en dirigeoient les opérations.

Cependant il pouvoit réſulter du partage de pouvoir entre le roi & le peuple une lutte continuelle qui, avec le tems, auroit amené ou une république, ou la ſervitude. Pour prévenir cet inconvénient, on a établi un corps intermédiaire qui doit également redouter les deux révolutions. C'eſt l'ordre de la nobleſſe, deſtiné à ſe jetter du côté qui pourroit devenir foible, & à maintenir toujours l'équilibre. La conſtitution, il eſt vrai, ne lui a pas donné le même degré d'autorité qu'aux communes : mais l'éclat d'une dignité héréditaire, l'avantage de ſiéger pour ſon propre compte & ſans élection, quelques autres droits honorifiques, remplacent, autant qu'il ſe pouvoit, ce qui lui manque du côté des forces réelles.

Mais enfin ſi, malgré tant de précautions, il arrivoit qu'un monarque ambitieux & entreprenant voulût régner ſans ſon parlement, ou le forcer de ſouſcrire à ſes volontés

arbitraires, quelle reſſource reſteroit-il à la nation ? la réſiſtance.

C'étoit ſur un ſyſtême d'obéiſſance paſſive, de droit divin, de pouvoir indeſtructible que s'appuyoit autrefois l'autorité royale. Ces abſurdes & funeſtes préjugés avoient ſubjugué l'Europe entière, lorſqu'en 1688 les Anglois précipitèrent du trône un prince ſuperſtitieux, perſécuteur & deſpote. Alors on comprit que les peuples n'appartenoient pas à leurs chefs; alors la néceſſité d'un gouvernement juſte parmi les hommes paſſa pour inconteſtable; alors furent poſés les fondemens des ſociétés; alors le droit d'une défenſe légitime, ce dernier moyen des nations que l'on opprime, fut mis à l'abri de tout doute. A cette époque mémorable, la doctrine de la réſiſtance qui n'avoit été juſque-là qu'une voie de fait, oppoſée à des voies de fait, fut avouée en Angleterre par la loi elle-même.

Mais comment rendre utile & fécond ce grand principe? Un citoyen iſolé, abandonné à ſa force individuelle, oſera-t-il jamais lutter contre la puiſſance toujours redoutable de ceux qui gouvernent. Ne doit-il pas être

néceſſairement écrâſé par leurs intrigues ou par leur violence ? Il en ſeroit ſans doute ainſi, ſans la liberté indéfinie de la preſſe. Par cet heureux expédient, les actions des dépoſitaires de l'autorité deviennent publiques. On eſt rapidement inſtruit des vexations ou des outrages qu'ils ſe ſont permis contre l'homme le plus obſcur. Sa cauſe devient celle de tous; & les oppreſſeurs ſont punis, ou les torts ſeulement réparés, ſelon la nature du délit ou la diſpoſition des peuples.

Ce tableau tracé, ſans art, de la conſtitution Britannique, doit avoir convaincu tous les bons eſprits qu'il n'y en eut jamais d'auſſi bien ordonnée ſur le globe. On ſera affermi dans ce jugement, ſi l'on fait attention que les affaires les plus importantes ont toujours été publiquement traitées dans le ſénat de la nation, ſans qu'il en ſoit jamais réſulté de vrai malheur. Les autres puiſſances croient avoir beſoin de couvrir leurs opérations des voiles du myſtère. Le ſecret leur paroît eſſentiel à leur conſervation, ou à leur proſpérité. Elles cherchent à dérober leur ſituation, leurs projets, leurs alliances à leurs ennemis, à leurs rivaux, à leurs amis

même. La qualité d'impénétrables eſt la plus grande louange qu'on croie pouvoir y donner aux hommes d'état. En Angleterre, la marche intérieure, la marche extérieure du gouvernement ſont à découvert. Tout y eſt expoſé au grand jour. Qu'il eſt noble & ſûr d'admettre l'univers à ſes délibérations? Qu'il eſt honnête & utile d'y admettre tous les citoyens ? Jamais on n'a dit à l'Europe d'une manière plus énergique : *Nous ne te craignons pas.* Jamais avec plus de confiance & de juſtice on n'a dit à ſa nation: *Jugez-nous, & voyez ſi nous ſommes de fidèles dépoſitaires de vos intérêts, de votre gloire & de votre bonheur.* L'empire eſt aſſez fortement conſtitué pour réſiſter aux ſecouſſes inſéparables de cet uſage, & pour donner cet avantage à des voiſins peu favorablement diſpoſés.

Mais ce gouvernement eſt-il parfait ? Non, parce qu'il n'y a rien & qu'il ne peut rien y avoir de parfait dans le monde. Dans un objet auſſi compliqué, comment tout prévoir ? comment obvier à tout ? Peut-être pour que le chef de la nation fût auſſi dépendant de la volonté du peuple qu'il convient à la ſûreté, à la liberté & au bonheur de celui-ci,

faudroit-il que ce chef n'eût aucune propriété hors de ſon royaume ; ſans quoi le bien d'une contrée & le bien de l'autre venant à ſe croiſer, les intérêts de la ſouveraineté précaire ſeront ſouvent ſacrifiés à l'intérêt de la ſouveraineté héréditaire ; ſans quoi les ennemis auront deux grands moyens d'inquiéter la nation, tantôt en intimidant le roi de la Grande-Bretagne par des menaces adreſſées à l'électeur d'Hanovre, tantôt en engageant celui-là dans des guerres funeſtes qu'ils prolongeront à leur diſcrétion, tantôt en réduiſant celui-ci à les terminer par des paix honteuſes. La nation aura-t-elle la lâcheté d'abandonner ſon roi dans des querelles qui lui ſeront étrangères ? Si elle s'en mêle, ne ſera-ce pas à ſes dépens, au prix de ſon argent & de ſes hommes ? Qui ſait ſi le péril du ſouverain étranger ne le rendra pas vil & même traître au ſouverain national ? En pareil cas qu'auroit donc à faire de mieux la nation Britannique que de dire à ſon roi : *Ceſſe d'être notre ſouverain, ou ceſſe d'être électeur ; abdique les états que tu tiens de tes aïeux, ſi tu veux garder ceux que tu tiens de nous.*

Une conſtitution où le pouvoir légiſlatif & le pouvoir exécutif ſont ſéparés, porte en elle-même le germe d'une diviſion perpétuelle. Il eſt impoſſible que la paix règne entre des corps politiques oppoſés. Il faut que la prérogative cherche à s'étendre & preſſe la liberté. Il faut que la liberté cherche à s'étendre & preſſe la prérogative.

Quelque admiration que l'on ait pour un gouvernement, s'il ne peut ſe conſerver que par les mêmes moyens qu'il s'eſt établi; ſi ſon hiſtoire à venir doit être la même que par le paſſé, des révoltes, des guerres civiles, des peuples écrâſés, des rois égorgés ou chaſſés, un état d'alarmes & de troubles continuels: qui eſt-ce qui en voudroit à ce prix? Si la paix au-dedans & au-dehors eſt l'objet de toute adminiſtration, que penſer d'un ordre de choſes incompatible avec la paix?

Ne ſeroit-il pas à ſouhaiter que le nombre des repréſentans fût proportionné à la valeur des propriétés, la juſte meſure du patriotiſme? N'eſt-il pas abſurde qu'un pauvre hameau, qu'un malheureux village en députe autant & plus à l'aſſemblée des communes

que la ville ou la contrée la plus opulente ? Quel intérêt ces hommes peuvent-ils prendre à la félicité publique qu'ils ne partagent preſque point ? Quelle facilité de mauvais miniſtres ne doivent-ils pas trouver dans leur indigence pour les corrompre & obtenir, à prix d'argent, la pluralité des voix dont ils ont beſoin ? O honte ! l'homme riche achète les ſuffrages de ſes commettans pour obtenir l'honneur de les repréſenter ; la cour achète les ſuffrages des repréſantans pour gouverner plus deſpotiquement. Une nation ſage ne travailleroit-elle pas à prévenir l'une & l'autre corruption ? N'eſt-il pas étonnant que cela ne ſe ſoit pas fait, le jour qu'un repréſentant eut l'impudence de faire attendre ſes commettans dans ſon antichambre, & de leur dire enſuite : *Je ne ſais ce que vous voulez, mais je n'en ferai qu'à ma tête ; je vous ai achetés fort cher, & j'ai bien réſolu de vous vendre le plus cher que je pourrai :* le jour même où le miniſtre ſe vanta d'avoir dans ſon portefeuille le tarif de toutes les probités de l'Angleterre ?

N'y a-t-il rien à objecter contre cet effort de trois pouvoirs, agiſſant perpétuellement

l'un ſur l'autre, & tendant ſans ceſſe à un équilibre qu'ils n'obtiendront jamais ? Cette lutte ne reſſemble-t-elle pas un peu à une continuelle anarchie ? N'expoſe-t-elle pas à des troubles dans leſquels, d'un moment à l'autre, le ſang des citoyens peut être verſé, ſans qu'on ſache ſi l'avantage reſtera du côté de la tyrannie ou du côté de la liberté. Tout bien conſidéré, une nation moins indépendante & plus tranquille ne ſeroit-elle pas plus heureuſe ?

Ces vices & d'autres encore n'entraîneront-ils pas un jour la décadence de cette adminiſtration ? Je l'ignore : mais je ſais que ce ſeroit un grand malheur pour les nations. Toutes lui doivent un ſort plus doux que celui dont elles jouiſſoient. L'exemple d'un peuple libre, riche, magnanime & heureux, au milieu de l'Europe, a frappé tous les eſprits. Les principes d'où découloient tant de biens, ont été ſaiſis, diſcutés, préſentés aux monarques & à leurs délégués, qui, pour éviter l'accuſation de tyrannie, ſe ſont vus contraints de les adopter avec plus ou moins de modification. Les anciennes maximes revivroient bientôt, s'il n'exiſtoit pas,

pour ainſi dire au milieu de nous, un tribunal perpétuel qui en démontrât la dépravation & l'abſurdité.

Cependant, ſi les jouiſſances du luxe venoient à pervertir entiérement les mœurs nationales; ſi l'amour des plaiſirs amolliſſoit le courage des chefs & des officiers dans les flottes & dans les armées; ſi l'ivreſſe des ſuccès momentanés; ſi les vaines idées d'une fauſſe grandeur expoſoient la nation à des entrepriſes plus vaſtes que ſes forces; ſi elle ſe trompoit dans le choix de ſes ennemis ou de ſes alliés; ſi elle perdoit ſes colonies à force de les étendre ou de les gêner; ſi l'amour du patriotiſme ne s'exaltoit pas chez elle juſqu'à l'amour de l'humanité: elle ſeroit tôt ou tard aſſervie elle-même, & retomberoit dans ce néant des choſes & des hommes, d'où elle n'eſt ſortie qu'à travers des torrens de ſang, & par les calamités de deux ſiècles de fanatiſme & de guerre. Ce peuple reſſembleroit à tant d'autres qu'il mépriſe, & l'Europe ne pourroit montrer à l'univers une nation dont elle oſât s'honorer. Le deſpotiſme, qui s'appeſantit univerſellement ſur les ames affaiſſées & dégradées, léveroit ſeul

la tête au milieu de la ruine des arts, des mœurs, de la raiſon & de la liberté.

L'hiſtoire des Provinces-Unies offre de grandes ſingularités. Le déſeſpoir forma leur union. L'Europe, preſqu'entière, favoriſa leur établiſſement. Elles avoient à peine triomphé des longs & puiſſans efforts de la cour de Madrid, pour les remettre ſous le joug, qu'elles meſurèrent leurs efforts avec ceux des Bretons, & qu'elles déconcertèrent les projets de la France. Elles donnèrent enſuite un roi à l'Angleterre, & dépouillèrent l'Eſpagne des poſſeſſions qu'elle avoit en Italie & dans les Pays-Bas, pour les donner à l'Autriche. Depuis cette époque, la république s'eſt dégoûtée d'une politique militaire. Elle ne s'occupe plus que de ſa conſervation: mais peut-être avec trop peu d'énergie, de précaution & de vertu.

Son gouvernement, quoique tracé d'avance ſur un plan réfléchi, n'eſt pas moins défectueux que ceux qui ſont l'ouvrage du haſard. Un de ſes principaux vices, c'eſt que la ſouveraineté y eſt trop diſperſée.

C'eſt une erreur de croire que l'autorité réſide dans les états généraux fixés à la Haye.

Dans la vérité, le pouvoir des membres, qui compoſent cette aſſemblée, ſe réduit à décider dans les matières de forme ou de police, & à entretenir les affaires dans leur cours ordinaire. S'agit-il de guerre, de paix, d'alliances, d'impoſitions nouvelles, d'un objet de quelque importance, chacun des députés doit demander des ordres à ſa province, qui, elle-même eſt obligée d'obtenir le conſentement des villes. Il réſulte d'un ordre de choſes ſi compliqué que les réſolutions qui exigeroient le plus de ſecret & de célérité, ſont néceſſairement lentes & publiques.

Il ſemble que, dans l'union contractée par cette foule de petits états indépendans les uns des autres & liés ſeulement par un intérêt commun, chacun auroit dû avoir une influence proportionnée à ſon étendue, à ſa population, à ſes richeſſes. Cette heureuſe baſe, qu'une raiſon éclairée auroit dû poſer, n'eſt pas celle de la confédération. La province, qui porte au-delà de la moitié des charges publiques, n'a pas plus de voix que celle qui ne contribue que d'un centième; & dans cette province, une ville pauvre,

déſerte & inconnue a légalement le même pouvoir que cette cité unique, dont l'activité & l'induſtrie ſont un ſujet d'étonnement & de jalouſie pour toutes les nations.

L'unanimité des villes & des provinces, requiſe pour toutes les réſolutions, même les moins importantes, n'eſt pas d'une politique plus judicieuſe. Si les membres les plus conſidérables de la république ſe déterminent à ſe paſſer de l'adhéſion des plus foibles, c'eſt un attentat manifeſte contre les principes de l'union; s'ils mettent un grand intérêt à obtenir leur ſuffrage, ils n'y parviennent que par des complaiſances ou des ſacrifices. Auquel des deux expédiens qu'on ſe ſoit arrêté, lorſque les eſprits étoient partagés, l'harmonie des co-états a été ordinairement troublée, & l'a été ſouvent d'une manière violente & durable.

Les imperfections d'une conſtitution pareille n'échappèrent point vraiſemblablement au prince d'Orange, fondateur de la république. Si ce grand homme permit qu'elles ſerviſſent de baſe au gouvernement qu'on établiſſoit, ce fut ſans doute dans l'eſpérance qu'elles rendroient un ſtadhouder néceſſaire,

& qu'on le prendroit toujours dans ſa famille. Cette vue d'une ambition profonde n'a pas été ſuivie d'un ſuccès conſtant ; & deux fois on a aboli une magiſtrature ſingulière qui, à la diſpoſition abſolue des forces de terre & de mer, réuniſſoient beaucoup d'autres prérogatives très-importantes.

A ces époques, remarquables dans l'hiſtoire d'un état unique, dans les annales de l'ancien & du Nouveau-Monde, ſont arrivés de grands changemens. Les auteurs de la révolution ſe ſont hardiment partagé tous les pouvoirs. Une tyrannie intolérable s'eſt par-tout établie avec plus ou moins d'audace. Sous prétexte que les aſſemblées générales étoient tumultueuſes, fatigantes & dangereuſes, la multitude n'a plus été appellée à l'élection des dépoſitaires de l'autorité publique. Les bourgmeſtres ont choiſi leurs échevins & ſe ſont emparés des finances dont ils n'ont rendu compte qu'à leurs égaux & à leurs cliens. Les ſénateurs ſe ſont arrogé le droit de compléter leurs corps. La magiſtrature s'eſt reſſerrée dans quelques familles, qui ſe ſont attribué un droit preſqu'excluſif de députation aux états généraux. Chaque province, chaque

ville eſt tombée à la diſcrétion d'un petit nombre de citoyens qui, partageant les droits & la dépouille du peuple, ont eu l'art d'éluder ſes plaintes, ou de prévenir la fureur de ſon mécontentement. Le gouvernement eſt devenu preſque ariſtocratique. Si l'on ſe fût borné à réformer ce que la conſtitution avoit de défectueux, la maiſon d'Orange pouvoit craindre de n'être plus rappellée au degré de ſplendeur dont on l'avoit fait deſcendre. Une conduite moins déſintéreſſée a fait deſirer le rétabliſſement du ſtadhoudérat, & on l'a rendu héréditaire, même aux femmes.

Mais cette dignité doit-elle devenir avec le tems un inſtrument d'oppreſſion ? Des hommes très-éclairés n'en voient pas la poſſibilité. Rome, diſent-ils, eſt toujours citée pour exemple à tous nos états libres, qui n'ont rien de commun avec elle. Si le dictateur devint l'oppreſſeur de cette république, c'eſt qu'elle avoit opprimé toutes les nations; c'eſt que ſa puiſſance devoit périr par le glaive qui l'avoit fondée; c'eſt qu'une nation compoſée de ſoldats, ne pouvoit échapper au deſpotiſme du gouvernement militaire.

Elle tomba ſous le joug, qui le croiroit! parce qu'elle ne payoit point d'impôts. Les peuples conquis étoient ſeuls tributaires du fiſc. Les revenus publics devant être les mêmes après qu'avant la révolution, la propriété ne paroiſſoit pas être attaquée; & le citoyen crut qu'il ſeroit aſſez libre, tant qu'il ſeroit le maître de ſes biens.

La Hollande, au contraire, gardera ſa liberté, parce qu'elle eſt ſujette à des impôts très-conſidérables. Elle ne peut conſerver ſon pays qu'à grands frais. Le ſentiment de ſon indépendance lui donne ſeul une induſtrie proportionnée au poids de ces contributions, & la patience d'en ſoutenir le fardeau. S'il falloit ajouter aux dépenſes énormes de l'état, celles qu'exige le faſte d'une cour; ſi le prince employoit à ſoudoyer les ſuppôts de la tyrannie, ce qu'il doit aux fondemens d'une terre bâtie ſur la mer, il pouſſeroit bientôt les peuples au déſeſpoir.

L'habitant Hollandois, placé ſur ſes toits, & découvrant au loin la mer s'élevant au-deſſus du niveau des terres de dix-huit à vingt pieds, qui la voit s'avancer en mugiſſant contre ces digues qu'il a éleveés, rêve, &

ſe dit ſecrètement en lui-même : tôt ou tard, cette bête féroce ſera la plus forte. Il prend en dédain un domicile auſſi précaire, & ſa maiſon en bois ou en pierre à Amſterdam, n'eſt plus ſa maiſon ; c'eſt ſon vaiſſeau qui eſt ſon aſyle, & peu-à-peu il prend une indifférence & des mœurs conformes à cette idée. L'eau eſt pour lui, ce qu'eſt le voiſinage des volcans pour d'autres peuples.

Si à ces cauſes phyſiques de l'affoibliſſement de l'eſprit patriotique, ſe joignoit la perte de la liberté, les Hollandois ne quitteroient-ils pas un pays qui ne peut être cultivé que par des hommes libres ? Ce peuple négociant porteroit ailleurs ſon eſprit de commerce avec ſon argent. Ses iſles de l'Aſie, ſes comptoirs d'Afrique, ſes colonies du Nouveau-Monde, tous les ports de l'Europe, lui ouvriroient un aſyle. Quel ſtadhouder, quel prince révéré chez un tel peuple, voudroit, oſeroit en être le tyran ?

Un ambitieux inſenſé, un guerrier féroce, ſi l'on veut. Mais parmi ceux qui ſont prépoſés au gouvernement des nations, cette eſpèce d'hommes eſt-elle donc ſi rare ? Tout ſemble conſpirer pour donner ſur ce point

important

important les plus vives inquiétudes à la république. A l'exception de quelques officiers, il n'y a ſur ſes flottes que peu de nationaux. Ses armées ſont compoſées, recrutées & commandées par des étrangers dévoués à un chef qui ne les armera jamais aſſez tôt à leur gré contre des peuples auxquels nul lien ne les attache. Les fortereſſes de l'état ſont toutes ſoumiſes à des généraux qui ne reconnoiſſent de loix que celles du prince. On ne ceſſe d'élever aux places les plus importantes, des courtiſans perdus de réputation, écrâſés de dettes, dénués de toute vertu, & intéreſſés au renverſement de l'ordre établi. C'eſt la protection qui a placé, c'eſt la protection qui maintient dans les colonies, des commandans ſans pudeur & ſans talent, que la reconnoiſſance, que la cupidité inclinent à l'aſſerviſſement de ces contrées éloignées.

Contre tant de dangers, que pourront l'aſſoupiſſement, la ſoif de la richeſſe, le goût des commodités qui commence à s'introduire, l'eſprit de commerce, des condeſcendances perpétuelles pour une autorité

héréditaire ? Selon toutes les probabilités, ne faut-il pas qu'insensiblement, sans effusion de sang, sans violence, les Provinces-Unies tombent sous la monarchie ? Comme le desir de n'être contrarié dans aucune de ses volontés, ou le despotisme, est au fond de toutes les ames plus ou moins exalté, il naîtra, & peut-être bientôt, quelque stadhouder, qui, sans calculer les suites funestes de son entreprise, jettera la nation dans les chaînes. C'est aux Hollandois à peser ces observations.

L'empire Romain crouloit de toutes parts, lorsque les Germains entrèrent dans les Gaules sous la direction d'un chef de leur choix, dont ils étoient moins les sujets que les compagnons. Ce n'étoit pas une armée qui bornât son ambition à s'emparer de quelques places fortes ; ce fut l'irruption d'un peuple qui cherchoit des établissemens. Comme on n'attaquoit que des esclaves mécontens de leur sort, que des maîtres amollis par les délices d'une longue paix, la résistance ne fut pas opiniâtre. Les conquérans s'approprièrent les terres qui leur convenoient, & se séparèrent peu de tems après pour jouir doucement de leur fortune.

Le partage ne fut pas l'ouvrage d'un haſard aveugle. C'étoit l'aſſemblée générale qui régloit les poſſeſſions, c'étoit ſous ſon autorité qu'on en jouiſſoit. Elles ne furent d'abord accordées que pour une année. Ce terme ſe prolongea peu-à-peu, & s'étendit enfin à toute la vie. On alla même plus loin, lorſque les reſſorts du gouvernement furent relâchés entiérement ; & ſous les foibles deſcendans de Charlemagne, l'hérédité s'établit aſſez généralement. Cette uſurpation fut conſacrée par une convention ſolemnelle à l'élévation de Hugues-Capet au trône ; & alors, le plus deſtructeur de tous les droits, le droit féodal régna dans toute ſa force.

La France ne fut plus alors qu'un aſſemblage de petites ſouverainetés, placées à côté les unes des autres, mais ſans aucun lien. Dans cette anarchie, les ſeigneurs entiérement indépendans du chef apparent de la nation, opprimoient à leur gré leurs ſujets ou leurs eſclaves. Si le monarque vouloit s'intéreſſer pour ces malheureux, on lui faiſoit la guerre. Si ces malheureux eux-mêmes, oſoient quelquefois réclamer les droits de

l'humanité, ce n'étoit que pour voir s'appéſantir les fers qui les écraſoient.

Cependant l'extinction de quelques maiſons puiſſantes, des traités ou des conquêtes ajoutoient ſucceſſivement au domaine royal des territoires plus ou moins étendus. Cette acquiſition de pluſieurs provinces forma à la couronne une maſſe de puiſſance qui lui donna de l'activité. Une lutte perpétuelle entre les rois & la nobleſſe, une alternative de prépondérance entre le pouvoir d'un ſeul & celui de pluſieurs: cette ſorte de confuſion dura, preſque ſans intervalle, juſque vers le milieu du quinzième ſiècle.

Alors changea le caractère des François, par une ſuite d'événemens qui avoient changé la forme du gouvernement. La guerre, que les Anglois, unis ou ſoumis aux Normands, n'avoient ceſſé de faire à ce royaume depuis deux ou trois cens ans, y répandit l'alarme, & fit de grands ravages. Les victoires de l'ennemi, la tyrannie des grands: tout fit deſirer à la nation que le prince devînt aſſez puiſſant pour chaſſer les étrangers & ſoumettre les ſeigneurs. Pendant que des rois

ſages & belliqueux travailloient à ce grand ouvrage, il naquit une nouvelle génération. Chacun, après le danger, ſe crut aſſez riche des droits qui étoient reſtés à ſon père. On ne remonta pas juſqu'à l'origine du pouvoir des rois, qui dérivoit de la nation; & Louis XI ſe trouva, ſans de grands efforts, plus puiſſant que ſes prédéceſſeurs.

Avant lui, l'hiſtoire de France offre une complication d'états, tantôt diviſés & tantôt unis. Depuis ce prince, c'eſt l'hiſtoire d'une grande monarchie. L'autorité de pluſieurs tyrans eſt concentrée dans une même main. Le peuple n'en eſt pas plus libre: mais c'eſt une autre police. La paix eſt plus ſûre au-dedans, & la guerre plus vigoureuſe au-dehors.

Les guerres civiles qui mènent les peuples libres à l'eſclavage, & les peuples eſclaves à la liberté, n'ont fait en France qu'abaiſſer les grands, ſans relever le peuple. Les miniſtres qui ſeront toujours les hommes du prince, tant que la nation n'influera pas dans le gouvernement, ont tous vendu leurs concitoyens à leur maître; & comme le peuple qui n'avoit rien, ne pouvoit rien perdre à

cet aſſerviſſement, les rois y ont trouvé d'autant plus de facilité, qu'il a toujours été coloré d'un prétexte de police ou même de ſoulagement. L'antipathie que produit une exceſſive inégalité des conditions & des fortunes, a favoriſé tous les projets qui devoient agrandir l'autorité royale. Les princes ont eu la politique d'occuper la nation, tantôt de guerres au-dehors, tantôt de diſputes religieuſes au-dedans; de laiſſer diviſer les eſprits par les opinions, & les cœurs par les intérêts; de ſemer & d'entretenir des rivalités entre les divers ordres de l'état; de careſſer tour-à-tour chaque ambition, par une apparence de faveur, & de conſoler l'envie naturelle du peuple par l'humiliation de toutes. La multitude, pauvre, dédaignée, en voyant ſucceſſivement abattre tous les corps puiſſans, a du-moins aimé dans le monarque l'ennemi de ſes ennemis.

La nation déchue par ſon inadvertance du privilège de ſe gouverner, n'a pas cependant encore ſubi tous les outrages du deſpotiſme. C'eſt que la perte de ſa liberté n'eſt pas l'ouvrage d'une révolution orageuſe & ſubite, mais de la lime de pluſieurs ſiècles.

Le caractère national, qui a toujours influé dans l'eſprit des princes & des cours, ne fût-ce que par les femmes, a formé comme un balancement de puiſſance, qui, tempérant par les mœurs l'action de la force & la réaction des volontés, a prévenu ces éclats, ces violences, d'où réſulte ou la tyrannie monarchique, ou la liberté populaire.

L'inconſéquence naturelle à l'eſprit d'une nation gaie & vive comme les enfans, a heureuſement prévalu ſur les ſyſtêmes de quelques miniſtres deſpotes. Les rois ont trop aimé les plaiſirs, & en ont trop bien connu la ſource, pour ne pas dépoſer ſouvent ce ſceptre de fer qui auroit effrayé la ſociété, & diſſipé les frivoles amuſemens dont ils étoient idolâtres. L'intrigue qui les a toujours aſſiégés depuis qu'ils ont appellé les grands à la cour, n'a point ceſſé de renverſer les gens en place avec leurs projets. Comme le gouvernement s'eſt altéré d'une manière inſenſible, les ſujets ont conſervé une ſorte de dignité dans laquelle le monarque même ſembloit reſpecter la ſource ou l'effet de la ſienne propre. Il s'eſt trouvé longtems le ſuprême légiſlateur, ſans vouloir ou

pouvoir abuſer de toute ſa puiſſance. Arrêté par le ſeul nom des loix fondamentales de ſa nation, il a craint ſouvent d'en choquer les maximes. Il a ſenti qu'on avoit des droits à lui oppoſer. En un mot, il n'y a point eu de tyran, lors même qu'il n'y avoit plus de liberté.

Tels, & plus abſolus encore, ont été les gouvernemens d'Eſpagne & de Portugal, de Naples & de Piémont; toutes les petites principautés d'Italie. Les peuples du Midi, ſoit pareſſe d'eſprit ou foibleſſe de corps, ſemblent être nés pour le deſpotiſme. L'Eſpagne avec beaucoup d'orgueil; l'Italie, malgré tous les dons du génie, ont perdu tous les droits, toutes les traces de la liberté. Par-tout où la monarchie eſt illimitée, on ne peut aſſigner la forme du gouvernement, puiſqu'elle varie, non-ſeulement avec le caractère de chaque ſouverain, mais à chaque âge du même prince. Ces états ont des loix écrites, ont des uſages & des corps privilégiés: mais quand le légiſlateur peut bouleverſer les loix & les tribunaux; quand ſon autorité n'a plus d'autre baſe que la force, & qu'il invoque Dieu pour ſe faire craindre,

au lieu de l'imiter pour ſe faire aimer; quand le droit originel de la ſociété, le droit inaliénable de la propriété des citoyens, les conventions nationales, les engagemens du prince ſont en vain réclamés; enfin quand le gouvernement eſt arbitraire, il n'y a plus d'état : ce n'eſt plus que la terre d'un ſeul homme.

Dans ces ſortes de pays, il ne ſe formera point des hommes d'état. Loin que ce ſoit un devoir de s'inſtruire des affaires publiques, c'eſt un crime, un danger d'être éclairé ſur l'adminiſtration. Là, comme dans le miniſtère de l'égliſe, la vocation s'appelle grace; on l'obtient par des prières. La faveur de la cour, le choix du prince, ſuppléent aux talens. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient utiles; on en a beſoin quelquefois pour ſervir, jamais pour commander. Auſſi dans ces contrées, le peuple finit par ſe laiſſer gouverner, pourvu qu'on le laiſſe dormir. Une ſeule légiſlation mérite d'être obſervée dans ces belles régions de l'Europe; c'eſt le gouvernement de Veniſe. Cet état préſente trois grands phénomènes; ſa fondation première;

ſa puiſſance au tems des croiſades, & ſon adminiſtration actuelle.

Une ville, grande, magnifique, riche, inexpugnable, ſans enceinte & ſans forteresſes, domine ſur ſoixante-douze iſles. Ce ne ſont pas des rochers & des montagnes élevés par le tems au ſein d'une vaſte mer: c'eſt plutôt une plaine morcelée & coupée en lagunes par les ſtagnations d'un petit golfe, ſur la pente d'un terrein bas. Ces iſles, ſéparées par des canaux, ſont jointes aujourd'hui par des ponts. Les ravages de la mer les ont formées, les ravages de la guerre les ont peuplées vers le milieu du cinquième ſiècle. Les habitans de l'Italie fuyant devant Attila, cherchèrent un aſyle dans l'élément des tempêtes.

Les lagunes Vénitiennes ne compoſoient dans les premiers tems, ni la même ville, ni la même république. Unies par un intérêt commun de commerce, ou plutôt par le beſoin de ſe défendre; elles étoient du reſte diviſées en autant de gouvernemens que d'iſles ſoumiſes chacune à ſon tribun.

De la pluralité des chefs naquit la diviſion

des eſprits, & la deſtruction du bien public. Ces peuples élurent donc pour ne faire qu'un corps, un prince qui, ſous le nom de duc ou de doge, jouit long-tems de tous les droits de la ſouveraineté, dont il ne lui reſte aujourd'hui que les marques. Les doges furent élus par le peuple juſqu'en 1173. A cette époque les nobles s'approprièrent le droit excluſif de nommer le chef de la république; ils s'emparèrent de l'autorité, & formèrent une ariſtocratie.

Ceux des écrivains politiques qui ont donné la préférence à cette eſpèce de gouvernement, ont dit avec une apparence de raiſon, que toutes les ſociétés, de quelle manière qu'elles ſe ſoient formées, ont été ainſi régies. Si dans les états démocratiques, le peuple vouloit régler lui-même ſon adminiſtration, il tomberoit néceſſairement dans le délire, & le ſoin de ſa conſervation le force de ſe livrer à un ſénat plus ou moins nombreux. Si dans les monarchies, les rois prétendoient tout voir, tout faire eux-mêmes, rien ne ſe verroit, rien ne ſe feroit; & il a fallu recourir à des conſeils, pour préſerver les empires d'une ſtagnation plus funeſte

peut-être qu'une activité mal dirigée. Tout ramène donc à l'autorité de pluſieurs & d'un petit nombre ; tout ſe conduit ariſtocratiquement.

Mais dans cet ordre de choſes, le commandement n'eſt pas fixe dans une claſſe de citoyens, & l'obéiſſance dans les autres ; mais la carrière de l'honneur & des emplois n'eſt pas fermée à quiconque a les talens néceſſaires pour y parvenir ; mais les nobles ne ſont pas tout & le peuple rien. Subſtituez l'ariſtocratie, & vous ne trouverez que l'eſclavage & le deſpotiſme.

Dans l'origine, Veniſe tempéra autant qu'il étoit poſſible, les vices de cet odieux & injuſte gouvernement. On y diſtribua, on y balança les branches du pouvoir avec une harmonie remarquable. Des loix ſages & ſévères furent portées pour réprimer, pour épouvanter l'ambition des nobles. Les grands régnèrent ſans bruit, avec une ſorte d'égalité, comme les étoiles brillent au firmament dans le ſilence de la nuit. Ils dûrent ſe conformer extérieurement aux uſages de tous les ordres de la république, pour que la diſtinction entre les patriciens & les plé-

béiens devînt moins choquante. L'eſpoir même de partager, avec le tems, la ſouveraineté fut conſervé à ceux qui en étoient exclus, ſi par leurs ſervices & leur induſtrie ils acquéroient un jour de la conſidération & des richeſſes.

C'étoit le ſeul gouvernement régulier qui fût alors en Europe. Un pareil avantage éleva les Vénitiens à une grande opulence, les mit en état de ſoudoyer des armées, & leur donna des lumières qui en firent un peuple politique avant tous les autres. Ils régnèrent ſur les mers; ils eurent une prépondérance marquée dans le continent; ils formèrent ou diſſipèrent des ligues, ſuivant qu'il convenoit à leurs intérêts.

Lorſque la découverte du Nouveau-Monde & du paſſage aux Indes par le cap de Bonne-Eſpérance eut ruiné le commerce de la république, elle ſe vit privée de tout ce qui lui avoit donné de la grandeur, de la force, du courage. A ces illuſions qui conſoloient en quelque ſorte ſes ſujets de la perte de la liberté, fut ſubſtituée la ſéduction des voluptés, des plaiſirs & de la molleſſe. Les grands ſe corrompirent comme le peuple,

les femmes comme les hommes, les prêtres comme les laïcs; & la licence ne connut plus de bornes. Veniſe devint le pays de la terre où il y avoit le moins de vices & de vertus factices.

A meſure qu'on énervoit les bras, les eſprits, les cœurs au-dedans; c'étoit une néceſſité qu'on montrât moins de vigueur, moins d'action au-dehors. Auſſi la république tomba-t-elle dans une circonſpection puſillanime. Elle prit, elle renforça le caractère national de toute l'Italie ombrageuſe & défiante. Avec la moitié des tréſors & des veilles que lui a coûté depuis deux ſiècles ſa neutralité, elle ſe ſeroit peut-être à jamais délivrée des dangers dont à force de précautions elle s'environne.

Au milieu de tant de ſoins pour ſa ſûreté, la république ne paroît pas tranquille. Son inquiétude ſe manifeſte par les principes de ſon gouvernement toujours plus ſévères; par une horreur extrême de tout ce qui a quelque élévation; par l'éloignement qu'elle montre pour la raiſon, dont l'uſage lui paroît un crime; par les voiles myſtérieux & ſombres dont elle couvre ſes opérations; par la

précaution qu'elle prend conſtamment de ne placer que des chefs étrangers à la tête de ſes foibles troupes, & de leur donner des ſurveillans; par la défenſe qu'elle fait indiſtinctement à tous ceux qui lui ſont ſoumis d'aller ſe former aux combats ſur le théâtre de la guerre; par l'eſpionnage, les raffinemens d'une politique inſidieuſe, mille autres moyens qui décèlent des craintes & des alarmes continuelles. Sa plus grande confiance paroît être dans un inquiſiteur qui rode perpétuellement entre les individus, la hache levée ſur le cou de quiconque pourroit par ſes actions ou par ſes diſcours troubler l'ordre public.

Cependant tout n'eſt pas blâmable à Veniſe. L'impôt qui fournit au fiſc vingt-cinq millions, n'a ni augmenté ni diminué depuis 1707. Tout eſt combiné pour dérober au citoyen l'idée de ſon eſclavage, & le rendre tranquille & gai. Le culte eſt tourné vers les cérémonies. Point de grandes fêtes ſans ſpectacle & ſans muſique. Ne parlez en public ni de politique ni de religion; & dites, faites à Veniſe tout ce qu'il vous plaira. Un orateur chrétien prêchant devant les chefs de la

république, crut devoir ouvrir ſon diſcours par un éloge du gouvernement : auſſi-tôt un ſatellite le fait deſcendre de ſa chaire ; & le tribunal des inquiſiteurs d'état devant lequel il eſt appellé le lendemain, lui dit : *Qu'avons-nous beſoin de ton panégyrique ? ſois plus réſervé.* On ſavoit là qu'on ne tarde pas à cenſurer l'adminiſtration par-tout où il eſt permis de l'exalter. Les inquiſiteurs d'état ne reſtent en fonction que dix-huit mois. Ils ſont choiſis parmi les perſonnages les plus modérés, & la moindre injuſtice eſt ſuivie de leur dépoſition. Ils tutoient tout le monde ; ils tutoieroient le doge. Quand on eſt appellé devant eux, il faut comparoître ſans délai. Un ſecrétaire d'état ne fut point excuſé par la néceſſité de finir ſes dépêches. Il eſt vrai qu'ils inſtruiſent les procès portes fermées : mais ces épouvantails de l'étranger ſont les vrais protecteurs du peuple & le contrepoids à la tyrannie des ariſtocrates. Il y a environ ſix ans qu'on mit en délibération dans le conſeil, ſi l'on n'aboliroit pas ce redoutable tribunal. A l'inſtant les citoyens les plus opulens méditèrent leur retraite ; & un roi voiſin annonça que Veniſe n'auroit pas dix

ans

ans d'exiſtence après la ſuppreſſion de cette magiſtrature. En effet, ſans la terreur qu'elle inſpire, les citoyens ſeroient ſans ceſſe expoſés aux vexations d'une foule de patriciens qui languiſſent dans l'indigence. Après de violens débats, l'inquiſition fut confirmée à la pluralité des voix, & les quatre moteurs de la délibération ne furent punis que par des fonctions honorables qui les éloignèrent de la république.

Pendant le carnaval, les moines & les prêtres vont au ſpectacle & ſe maſquent. On n'ignore pas qu'un eccléſiaſtique avili ne peut rien. Un patricien qui ſe fait moine ou prêtre, n'eſt plus qu'un citoyen commun. On entretient l'horreur des exécutions par leur rareté. Le peuple eſt perſuadé que les diables voltigent au-deſſus du gibet pour ſe ſaiſir de l'ame du ſupplicié. Un capucin s'aviſa de dire que *de cent noyés aucun ne ſeroit ſauvé, que de cent pendus aucun ne ſeroit damné.* Comme il importe aux Vénitiens qu'on ne craigne pas d'être noyé, & qu'on craigne d'être pendu, le prédicateur eut ordre d'enſeigner le contraire, malgré l'autorité de S. Auguſtin.

Si les armées navales des Vénitiens ne ſont commandées que par un patricien, c'eſt depuis que le célèbre Moroſini, amiral de leur flotte à l'expédition du Péloponnèſe, les avertit qu'il avoit été le maître de les affamer. Si les troupes de terre ne peuvent avoir qu'un étranger pour général; c'eſt par la juſte crainte qu'un citoyen n'abuſât de l'amour du ſoldat pour devenir le tyran de ſa patrie.

Il y a une multitude de magiſtrats prépoſés à différentes affaires, ce qui doit en accélérer l'expédition. Le doge peut ſolliciter des graces & les obtenir : mais il n'en accorde aucune. Il y a des conſervateurs des loix auxquels les réglemens nouveaux, propoſés au conſeil par le ſénat, ſont renvoyés. Ils en font l'examen, & le conſeil décide ſur leur rapport. Ainſi le conſeil repréſente la république; le ſénat le légiſlateur ſubordonné au conſeil; & l'inquiſiteur d'état eſt une eſpèce de tribun, protecteur du peuple.

Un inquiſiteur n'eſt pas, ce me ſemble, un perſonnage fort redoutable, ſi on peut le châtier lorſqu'il eſt inſolent. Cherchez en France un huiſſier qui oſe porter une aſſi-

gnation à un magiſtrat d'un ordre ſupérieur; vous ne le trouverez pas. A Veniſe, on procède juridiquement contre un patricien, contre un inquiſiteur. On fait vendre ſes biens; on ſe ſaiſit de ſa perſonne; on le conduit en priſon.

Le miniſtère Vénitien a dans toutes les cours des agens obſcurs qui l'inſtruiſent du caractère des hommes en faveur & des moyens de les ſéduire : il ſe ſoutient par la fineſſe. Une autre république tire ſa force de ſon courage : c'eſt la Suiſſe.

Les Suiſſes, connus dans l'antiquité ſous le nom d'Helvétiens, ne devoient être ſubjugués, ainſi que les Gaulois & les Bretons, que par Céſar, le plus grand des Romains, s'il eût plus aimé Rome. Ils furent unis à la Germanie, comme province Romaine, ſous l'empire d'Honorius. Les révolutions faciles & fréquentes, dans un pays tel que les Alpes, diviſèrent des peuplades, ſéparées par de grands lacs ou de grandes montagnes, en différentes ſeigneuries. La plus conſidérable, occupée par la maiſon d'Autriche, s'empara à la longue de toutes les autres. La conquête entraîna la ſervitude; l'oppreſ-

ſion amena la révolte ; & de l'excès de la tyrannie, ſortit la liberté.

Treize cantons de payſans robuſtes, qui gardent preſque tous les rois de l'Europe, & n'en craignent aucun ; qui ſont mieux inſtruits de leurs vrais intérêts qu'aucune autre nation ; qui forment le peuple le plus ſenſé de notre politique moderne : ces treize cantons compoſent entre eux, non pas une république comme les ſept provinces de la Hollande, ni une ſimple confédération comme le corps Germanique ; mais plutôt une ligue, une aſſociation naturelle d'autant d'états indépendans. Chaque canton a ſa ſouveraineté, ſes alliances, ſes traités à part. La diète générale ne peut faire des loix, ni des réglemens pour aucun.

Les trois plus anciens ſe trouvent liés directement avec chacun des autres. C'eſt par cette liaiſon de convenance, non de conſtitution, que ſi l'un des treize cantons ſe trouvoit attaqué, tous marcheroient à ſon ſecours. Mais il n'y a point d'alliance commune entre tous & chacun d'eux. Ainſi les branches d'un arbre ſe trouvent liées entre elles, ſans tenir immédiatement au tronc commun.

Cependant l'union des Suiſſes fut inaltérable juſqu'au commencement du ſeizième ſiècle. Alors la religion, ce lien de paix & de charité, vint les diviſer. La réformation fendit en deux le corps Helvétique. L'état fut ſcié par l'Egliſe. Toutes les affaires publiques ſe traitent dans les diètes particulières des deux communions, Catholique & Proteſtante. Les diètes générales ne s'aſſemblent que pour conſerver une apparence d'union. Malgré ce germe de diſſenſion, la Suiſſe a joui de la paix, bien plus qu'aucune contrée de l'Europe.

Sous le gouvernement Autrichien, l'oppreſſion & les levées de la milice, empêchèrent la population de fleurir. Après la révolution, les hommes ſe multiplièrent trop, en raiſon de la ſtérilité des rochers. Le corps Helvétique ne pouvoit groſſir, ſans crever; à moins qu'il ne fît des excurſions au-dehors. Les habitans de ſes montagnes devoient, comme les fleuves qui en deſcendent, s'épancher dans les plaines qui bordent les Alpes. Ces peuples ſe ſeroient détruits eux-mêmes, s'ils fuſſent reſtés iſolés. Mais l'ignorance des arts, le manque de matières pour

les fabriques, le défaut d'argent pour attirer chez eux les denrées, ne leur ouvroient aucune iſſue pour l'aiſance & l'induſtrie. Au lieu de devenir conquérans, comme tant de circonſtances réunies ſembloient les y porter, ils tirèrent de leur population même un moyen de ſubſiſtance & de richeſſes, une ſource & une matière de commerce.

Le duc de Milan, maître d'un pays riche, qui étoit ouvert à l'invaſion & difficile à défendre, avoit beſoin de ſoldats. Les Suiſſes, comme ſes voiſins les plus forts, devoient être ſes ennemis, s'ils n'étoient ſes alliés, ou plutôt ſes gardiens. Il s'établit donc entre ce peuple & le Milanès une ſorte de trafic, où la force devint l'échange de la richeſſe. La nation engagea ſucceſſivement des troupes à la France, à l'empereur, au pape, au duc de Savoie, à tous les potentats d'Italie. Elle vendit ſon ſang à des puiſſances éloignées, aux nations les plus ennemies, à la Hollande, à l'Eſpagne, au Portugal; comme ſi ſes montagnes n'étoient qu'une minière d'armes & de ſoldats, ouverte à quiconque voudroit acheter des inſtrumens de guerre.

Chaque canton traite avec la puiſſance qui

lui offre les meilleures capitulations. Il eſt libre aux ſujets du pays d'aller faire la guerre au loin, chez quelque nation alliée. Le Hollandois eſt par état un citoyen du monde; le Suiſſe eſt par état un deſtructeur de l'Europe. Plus on cultive, plus on conſomme de denrées, plus la Hollande gagne; plus il y a de batailles & de carnage, & plus la Suiſſe proſpère.

C'eſt de la guerre, ce fléau inſéparable du genre-humain, ſauvage ou policé, que les républiques du corps Helvétique ſont forcées de vivre & de ſubſiſter. C'eſt par-là qu'elles tiennent au-dedans le nombre des habitans en proportion avec l'étendue & le rapport de leurs terres, ſans forcer aucun des reſſorts du gouvernement, ſans gêner l'inclination d'aucun individu. C'eſt par ce commerce de troupes avec les puiſſances belligérantes, que la Suiſſe s'eſt préſervée de la néceſſité des émigrations ſubites qui ſont les invaſions, & de la tentation des conquêtes qui eût cauſé la ruine de la liberté de ces républiques, comme elle perdit toutes les républiques de la Grèce.

Autant que la prévoyance humaine peut

lire dans l'avenir, la ſituation de ce peuple doit être plus permanente que celle de tous les autres, ſi des variétés dans le culte ne deviennent pour lui un inſtrument fatal de diſcorde. Du haut de ſes ſtériles montagnes, il voit gémir ſous l'oppreſſion de la tyrannie, des nations entières que la nature a placées dans les contrées les plus abondantes; tandis qu'il jouit en paix de ſon travail, de ſa frugalité, de ſa modération, de toutes les vertus qui accompagnent la liberté. Si l'habitude pouvoit émouſſer ſa ſenſibilité pour un ſort ſi doux, il y ſeroit ſans ceſſe ramené par cette foule de voyageurs qui vont chercher dans ſon ſein le ſpectacle d'une félicité qu'on ne voit pas ailleurs. Sans doute que l'amour des richeſſes a un peu altéré cette aimable ſimplicité de mœurs, dans ceux des cantons où les arts & le commerce ont fait des progrès aſſez conſidérables : mais les traits de leur caractère primitif ne ſont pas entiérement effacés; & il leur reſte toujours une ſorte de bonheur inconnue aux autres hommes. Peut-on craindre qu'une nation puiſſe ſe laſſer d'une pareille exiſtence ?

Le poids des impôts ne ſauroit corrompre

les avantages de cette deſtinée. Ces fléaux du genre-humain ſont ignorés dans la plupart des cantons, & ne ſont rien ou preſque rien dans les autres. Seulement en quelques endroits s'eſt introduit un abus bien dangereux. Des adminiſtrateurs, connus ſous le nom de baillis, ſe permettent d'ordonner arbitrairement des amendes dans leur juriſdiction, & de les détourner à leur utilité particulière. Ce délire des loix féodales ne peut durer; & l'on perdra bientôt juſqu'à la trace d'un uſage odieux, qui, avec le tems, altéreroit la félicité publique.

Le génie de la nation ne la troublera jamais. Ses penchans la portent à l'ordre, à la tranquillité, à l'harmonie. Ce qui pourroit s'y trouver de caractères inquiets & dangereux, amis des factions & des orages, vont chercher dans les guerres étrangères des alimens à leur inquiétude.

Il n'eſt pas poſſible que les divers cantons cherchent à ſe ſubjuguer réciproquement. Ceux où la démocratie eſt établie ſont évidemment trop foibles pour concevoir un projet ſi déraiſonnable; & dans les autres, les patriciens & les plébéïens ne réuniront

jamais leurs vœux & leurs forces pour un agrandiſſement, dont les ſuites pourroient devenir funeſte à l'un des ordres.

La tranquillité du corps Helvétique eſt encore moins menacée par ſes voiſins que par ſes citoyens. Comme dans les démêlés des couronnes, les Suiſſes obſervent une neutralité très-impartiale; comme ils ne ſe rendent garans d'aucun engagement, on ne leur connoît point d'ennemis. Une puiſſance crût-elle avoir à ſe plaindre d'eux, elle étoufferoit ſon reſſentiment dans la crainte bien fondée d'échouer dans ſes projets de vengeance contre un pays tout militaire & qui compte autant de ſoldats que d'hommes. Fût-on même aſſuré de le conquérir, il ne ſeroit pas encore attaqué; parce que la politique la plus aveugle & la plus violente n'égorge pas un peuple pour n'occuper que des rochers. Tels ſont les motifs qui peuvent faire croire à la ſtabilité de la république des Suiſſes.

Il nous reſte à parler du gouvernement eccléſiaſtique. Si la fondation du chriſtianiſme préſente à l'eſprit un tableau qui l'étonne, l'hiſtoire des révolutions du gouvernement

de l'égliſe n'eſt pas moins ſurprenante. Quelle énorme diſtance de Pierre, pauvre pêcheur ſur les bords du lac de Génézareth & ſerviteur des ſerviteurs de Dieu, à quelques-uns de ſes orgueilleux ſucceſſeurs, le front ceint d'un triple diadême, maîtres de Rome, d'une grande partie de l'Italie, & ſe diſant les rois des rois de la terre! Prenons les choſes à leur origine; ſuivons rapidement les progrès de la ſplendeur & de la corruption de l'égliſe; voyons ce que ſon gouvernement eſt devenu dans l'intervalle de dix-huit ſiècles; & que les ſouverains préſens & à venir s'inſtruiſent de ce qu'ils doivent attendre du ſacerdoce, dont l'unique principe eſt de ſubordonner l'autorité des magiſtrats à l'autorité divine, dont il eſt le dépoſitaire.

Dans une bourgade obſcure de la Judée, au fond de l'attelier d'un pauvre charpentier, s'élevoit un homme d'un caractère auſtère. L'hypocriſie des prêtres de ſon tems révoltoit ſa candeur. Il avoit reconnu la vanité des cérémonies légales & le vice des expiations. A l'âge de trente ans, ce vertueux perſonnage quitte les inſtrumens de ſon métier, & ſe met à prêcher ſes opinions. La populace

des bourgs & des campagnes s'attroupe autour de lui, l'écoute & le ſuit. Il s'aſſocie un petit nombre de coopérateurs ignorans, puſillanimes, & tirés des conditions abjectes. Il erre quelque tems autour de la capitale. Il oſe enfin s'y montrer. Un des ſiens le trahit; un autre le renie. Il eſt pris, accuſé de blaſphême & ſupplicié entre deux voleurs. Après ſa mort, ſes diſciples paroiſſent ſur les places publiques, dans les grandes villes, à Antioche, à Alexandrie, à Rome. Ils annoncent aux barbares & aux peuples policés, dans Athènes, à Corinthe, la réſurrection de leur maître. Par-tout on croit à une doctrine qui révolte la raiſon. Par-tout des hommes corrompus embraſſent une morale auſtère dans ſes principes, inſociable dans ſes conſeils. La perſécution s'élève. Les prédicateurs & leurs proſélites ſont empriſonnés, flagellés, égorgés. Plus on verſe de ſang, plus la ſecte s'étend. En moins de trois ſiècles, les temples de l'idolâtrie ſon renverſé ou déſerts; & malgré les haînes, les héréſies, les ſchiſmes & les querelles ſanglantes qui ont déchiré le chriſtianiſme depuis ſon origine juſqu'à nos derniers tems, il ne reſte preſque d'autres

autels élevés qu'à l'homme Dieu mort ſur une croix.

Il n'étoit pas difficile de démontrer aux païens l'abſurdité de leur culte ; & dans toutes les diſputes en général, dans celles de religion en particulier, ſi l'on parvient à prouver à ſon adverſaire qu'il ſe trompe, il en conclut auſſi-tôt que vous avez raiſon. La providence, qui tend à ſes fins par toutes ſortes de moyens, voulut que cette mauvaiſe logique conduisît les hommes dans la voie du ſalut. Le fondateur du chriſtianiſme ne s'arrogea aucune autorité, ni ſur les aſſociés de ſa miſſion, ni ſur ſes ſectateurs, ni ſur ſes concitoyens. Il reſpecta l'autorité de Céſar. En ſauvant la vie à la femme adultère, il ſe garda bien d'attaquer la loi qui la condamnoit à mort. Il renvoie deux frères, diviſés ſur le partage d'une ſucceſſion, au tribunal civil. Perſécuté, il ſouffre la perſécution. Au milieu des intolérans, il recommande la tolérance. *Vous ne ferez point*, dit-il à ſes diſciples, *deſcendre le feu du ciel ſur la tête de l'incrédule ; vous ſecouerez la pouſſière de vos ſandales & vous vous éloignerez.* Attaché ſur la croix, la tête couronnée d'épines, le côté percé d'une lance, il dit à Dieu ſon père :

Pardonne-leur, ſeigneur; car ils ne ſavent ce qu'ils font. Inſtruire les nations & les baptiſer: voilà l'objet de la miſſion des apôtres. Employer la perſuaſion, s'interdire la violence, aller comme Dieu avoit envoyé ſon fils: voilà les moyens. Dans aucun tems, le ſacerdoce ne s'eſt conformé à ces maximes; & la religion n'en a pas moins proſpéré.

A meſure que la doctrine nouvelle fait des progrès, il s'inſtitue entre ſes miniſtres une ſorte d'hiérarchie, des évêques, des prêtres, des acolytes, des ſacriſtains ou portiers. L'objet de l'adminiſtration eſt déterminé. Il embraſſe le dogme, la diſcipline & les mœurs. Conférer les ordres ſacrés fut le premier acte de la juriſdiction de l'égliſe. Lier, délier, ou aſſigner aux fautes une expiation ſpirituelle & volontaire, ce fut le ſecond. Excommunier le pêcheur rebelle ou hérétique, ce fut le troiſième; & le quatrième, commun à toute aſſociation, d'inſtituer des réglemens de diſcipline. Ces réglemens, ſecrets d'abord, principalement ſur l'adminiſtration des ſacremens, deviennent publics. Il y eut des aſſemblées ou conciles. Les évêques ſont les repréſentans des apôtres; le reſte du clergé leur eſt ſubor-

donné. Rien ne ſe décide ſans l'intervention des fidèles. C'eſt une véritable DÉMOCRATIE. Dans les affaires civiles, on s'en rapportoit à l'arbitrage des évêques. On blâmoit les chrétiens d'avoir des procès; on les blâmoit encore davantage de ſe traduire devant le magiſtrat. Il eſt probable que les biens étoient en commun, & que l'évêque en diſpoſoit à ſon gré.

Juſqu'ici tout ſe paſſe ſans l'intervention de la puiſſance ſéculière. Mais ſous Aurélien, les chrétiens demandent main forte à l'empereur contre Paul de Samozate; Conſtantin exile Arius & condamne au feu ſes écrits; Théodoſe ſévit contre Neſtorius; & ces innovations fixent l'époque d'un ſecond état de la juriſdiction eccléſiaſtique; un écart de ſa ſimplicité primitive; un mêlange de puiſſance ſpirituelle & d'autorité coactive. Les fidèles, en nombre prodigieux dès le ſecond ſiècle, ſont diſtribués en différentes égliſes, ſoumiſes à la même adminiſtration. Entre ces égliſes, il y en avoit de plus ou moins importantes; l'autorité ſéculière ſe mêle de l'élection des évêques, & la confuſion des deux puiſſances s'accroît. Il y en avoit de pauvres & de riches;

& voilà la première origine de l'ambition des paſteurs. Dans chacun, il y avoit des fidèles indigens; les évêques furent les dépoſitaires des aumônes : & voilà la ſource la plus ancienne de la corruption de l'égliſe.

Que les progrès de l'autorité eccléſiaſtique depuis la fin du troiſième ſiècle ſont rapides ! On plaide devant les évêques. Ils ſont arbitres en matières civiles. La ſentence arbitrale de l'évêque eſt ſans appel, & ſon exécution renvoyée aux magiſtrats. Le procès d'un clerc ne peut être porté hors de la province. La diſtinction du crime civil & du crime eccléſiaſtique, & avec cette diſtinction celle du privilège clérical naiſſent. L'appel au ſouverain eſt permis, s'il arrive que la ſentence de l'évêque ſoit infirmée au tribunal du magiſtrat. Long-tems avant ces conceſſions, les évêques ont obtenu l'inſpection ſur la police & les mœurs; ils connoiſſent de la proſtitution, des enfans-trouvés, des curatelles, des inſenſés, des mineurs; ils viſitent les priſons; ils preſſent les élargiſſemens; ils déférent au ſouverain la négligence des juges; ils s'immiſcent de l'emploi des deniers publics, de la conſtruction & répa-

ration

ration des grandes routes & d'autres édifices. Et c'eſt ainſi que, ſous prétexte de s'entr'aider, les deux autorités ſe mêloient & préparoient les diſſentions qui devoient un jour s'élever entre elles. Tel fut dans les premiers ſiècles, dans les beaux jours de l'égliſe, le troiſième état de ſon gouvernement, MOITIÉ CIVIL, MOITIÉ ECCLÉSIASTIQUE, auquel on ne ſait plus quel nom donner. Eſt-ce par la foibleſſe des empereurs? eſt-ce par leur crainte? eſt-ce par l'intrigue? eſt-ce par la ſainteté des mœurs, que les chefs du chriſtianiſme ſe concilièrent tant & de ſi importantes prérogatives? Alors la terreur religieuſe avoit peuplé les déſerts de ſolitaires: On en comptoit plus de ſoixante-ſeize mille: C'étoit une pepinière de diacres, de prêtres & d'évêques.

Conſtantin a transféré le ſiège de l'empire à Bizance. Rome n'en eſt plus la capitale: Les barbares, qui l'ont priſe, repriſe & pillée, ſe convertiſſent. La deſtinée du chriſtianiſme vainqueur des dieux du capitole étoit de s'emparer des deſtructeurs du trône des Céſars: mais en changeant de religion, ces chefs de horde ne changèrent pas de mœurs. Les

étranges chrétiens, s'écrie l'hiſtorien de l'égliſe, que Clovis & ſes ſucceſſeurs! Malgré l'analogie du régime eccléſiaſtique avec le régime féodal, ce ſeroit une viſion que de faire de l'un le modèle de l'autre. Les études tombent; les prêtres emploient le peu de lumières qu'ils ont conſervées, à forger des titres & à fabriquer des légendes. Le concert des deux puiſſances s'altère. La naiſſance & la richeſſe des évêques attachent les Romains qui n'ont & ne peuvent avoir que du mépris & de l'averſion pour de nouveaux maîtres, les uns païens, les autres hérétiques, tous féroces. Perſonne ne doute de la donation de Conſtantin, Charlemagne confirme celle de Pepin. La grandeur de l'évêque de Rome s'accroît ſous Louis-le-débonnaire & ſous Othon. Il s'attribue une ſouveraineté que les bienfaiteurs s'étoient réſervée. La preſcription fait ſon titre comme celui des autres potentats. L'égliſe étoit déja infectée de maximes pernicieuſes; & l'opinion que l'évêque de Rome pouvoit dépoſer les rois étoit générale. Originairement, la primauté de ce ſiège ſur les autres n'étoit fondée que ſur un jeu de mots : *Tu es pierre, & ſur cette pierre*,

j'édifierai mon égliſe. Différentes cauſes concoururent dans la ſuite à cimenter cette prérogative. Le prince des apôtres avoit été le premier évêque de Rome. Rome étoit le centre de réunion de toutes les autres égliſes dont elle ſoulageoit l'indigence. Elle avoit été la capitale du monde ; & le nombre des chrétiens n'étoit nulle part auſſi grand. Le titre de pape étoit un titre commun à tous les évêques ſur leſquels celui de Rome n'obtint la ſupériorité qu'au bout de onze ſiècles. Alors le gouvernement eccléſiaſtique ne penche pas ſeulement vers la MONARCHIE ; il a fait des pas vers LA MONARCHIE UNIVERSELLE.

Sur la fin du huitième ſiècle paroiſſent les fameuſes décrétales d'Iſidore de Seville. Le pape s'annonce comme infaillible. Il s'affranchit de la ſoumiſſion aux conciles. Il tient dans ſa main deux glaives, l'un ſymbolique de la puiſſance ſpirituelle, l'autre de la puiſſance temporelle. Il n'y a plus de diſcipline. Les prêtres ſont les eſclaves du pape ; les rois ſont ſes vaſſaux. Il leur impoſe des tributs ; il anéantit les anciens juges ; il en crée de nouveaux. Il fait des primats. Le clerc eſt ſouſtrait à toute juriſdiction civile. Le décret

du moine Gratien comble le mal cauſé par les décrétales. Le clergé s'occupe du ſoin d'accroître ſes revenus par toute voie. La poſſeſſion de ſes biens eſt déclarée immuable & ſacrée. On effraya par des menaces ſpirituelles & temporelles. La dixme fut impoſée. On trafiqua des reliques; on encouragea les pélerinages. Ce fut la ruine des mœurs & le dernier coup porté à la diſcipline de l'égliſe. On expioit une vie criminelle par une vie vagabonde. On imagina les jugemens de Dieu, ou les déciſions par l'eau, par le feu, par le ſort des ſaints. Aux opinions ſuperſtitieuſes ſe joignit la folie de l'aſtrologie judiciaire. Tel fut l'état de l'égliſe d'occident, UN DESPOTISME ABSOLU avec toutes ſes atrocités.

L'égliſe d'orient eut auſſi ſes calamités. L'empire Grec avoit été démembré par les Arabes muſulmans, les Scythes modernes, les Bulgares & les Ruſſes. Ces derniers n'étoient pas ſortis meilleurs des eaux du baptême. Le mahométiſme ravit au chriſtianiſme une partie de ſes ſectateurs, & jetta l'autre dans l'eſclavage. En occident, le barbare chriſtianiſé avoit porté ſes mœurs

dans l'égliſe. En orient, le Grec s'étoit dépravé par le commerce avec une race d'hommes toute ſemblable. Cependant les études parurent ſe réveiller ſous le ſavant & ſcélérat Photius. Tandis que ce clergé lutte contre les ténèbres, le nôtre devient chaſſeur & guerrier, & poſſède des ſeigneuries à la charge du ſervice militaire; des évêques & des moines marchent ſous des drapeaux, maſſacrent & ſont maſſacrés. Les privilèges de leurs domaines les ont engagés dans les affaires publiques. Ils errent avec les cours ambulantes; ils aſſiſtent aux aſſemblées nationales, devenues parlemens & conciles; & voilà l'époque de l'entière confuſion des deux puiſſances. C'eſt alors que les évêques ſe prétendent nettement juges des ſouverains; que Vamba eſt mis en pénitence, revêtu d'un froc & dépoſé; que le droit de régner eſt conteſté à Louis-le-débonnaire; que les papes s'immiſcent des querelles de nation à nation, non comme médiateurs, mais comme deſpotes; qu'Adrien II défend à Charles-le-chauve d'envahir les états de Clotaire ſon neveu; & que Grégoire IX écrit à S. Louis: *Nous avons condamné Fréderic II, ſoi-diſant empereur;*

nous l'avons dépoſé, & élu à ſa place le comte Robert, votre frère.

Mais ſi les clercs empiètent ſur les droits de la puiſſance temporelle, des ſeigneurs laïcs nomment & inſtallent des paſteurs ſans la participation des évêques; des bénéfices réguliers paſſent à des ſéculiers; les cloîtres ſont mis au pillage. On ne rougit, ni de l'incontinence, ni de la ſimonie. Les évêchés ſont vendus. Les abbayes ſont achetées. Le prêtre a ſa femme ou ſa concubine. Les temples publics ſont abandonnés. Ce déſordre amène l'abus & le mépris des cenſures. Elles pleuvent ſur les rois, ſur leurs ſujets; & le ſang coule dans toutes les contrées. L'égliſe & l'empire ſont dans L'ANARCHIE. Les pélerinages ſervent de prélude aux croiſades, ou à l'expiation des crimes par des aſſaſſinats. Des eccléſiaſtiques de tous les ordres; des fidèles de toutes les conditions s'enrôlent. Des gens écraſés de dettes ſont diſpenſés de les payer. Des malfaiteurs échappent à la pourſuite des loix. Des moines pervers rompent la clôture de leur ſolitude. Des maris diſſolus quittent leurs femmes. Des courtiſannes vont exercer leur infâme métier au

pied du ſépulcre de leur dieu & proche de la tente de leur roi. Mais il eſt impoſſible de ſuffire à ces expéditions & aux ſuivantes ſans finance. On lève un impôt ; & de-là naît la prétention du pape ſur tous les biens de l'égliſe ; l'inſtitution d'une multitude d'ordres militaires ; l'alternative pour les vaincus de l'eſclavage ou du chriſtianiſme, de la mort ou du baptême ; & pour conſoler le lecteur de tant de maux, l'accroiſſement de la navigation & du commerce qui enrichirent Veniſe, Gênes, Piſe, Florence ; la décadence du gouvernement féodal par le dérangement de la fortune des ſeigneurs, & l'habitude de la mer qui peut-être prépara de loin la découverte du Nouveau-Monde. Mais je n'ai pas le courage de ſuivre plus loin la peinture des déſordres & l'accroiſſement exorbitant de l'autorité papale. Sous Innocent III il n'y a plus qu'un tribunal au monde : il eſt à Rome. Il n'y a plus qu'un maître : il eſt à Rome, d'où il règne ſur l'Europe par ſes légats. L'hiérarchie eccléſiaſtique s'étend d'un degré par la création des cardinaux. Il ne manquoit plus au deſpote que des janiſſaires : il en eut par la création d'une multitude d'ordres

monaſtiques. Rome, autrefois la maîtreſſe du monde par les armes, l'eſt devenue par l'opinion. Eh pourquoi les papes, tout puiſſans ſur les eſprits, oublièrent-ils de conſerver aux foudres ſpirituelles leur terreur, en ne les lançant que contre les ſouverains ambitieux & injuſtes? Qui ſait ſi ce tribunal tant deſiré, où les têtes couronnées puſſent être citées, n'auroit pas exiſté dans Rome; & ſi la menace d'un père commun, appuyée d'une ſuperſtition générale, n'auroit pas amené la fin des guerres?

La milice papale, laborieuſe & ſévère dans ſon origine, les moines ſe corrompent. Les évêques excédés des entrepriſes des légats, des magiſtrats ſéculiers & des moines ſur leur juriſdiction, attentent de leur côté ſur la juriſdiction ſéculière, avec une audace dont il eſt difficile de ſe faire une idée. Si le clerc eût pu ſe réſoudre à faire élever des gibets, nous ſerions peut-être à préſent ſous un gouvernement tout-à-fait ſacerdotal. C'eſt la maxime que *l'égliſe abhorre le ſang* qui nous en a garantis. Il y avoit des écoles en France & en Italie. Celles de Paris étoient célèbres vers la fin du onzième ſiècle. Les collèges

ſe multiplioient, & toutefois cet état de l'égliſe que nous avons expoſé ſans fiel & ſans exagération, ſe perpétue dans tous les pays chrétiens depuis le neuvième juſqu'au quatorzième ſiècle, intervalle de quatre à cinq cens ans. Les empereurs ont perdu l'Italie. Les papes y ont acquis une grande puiſſance temporelle. Perſonne ne s'eſt encore élevé contre leur puiſſance ſpirituelle. Les intérêts de ce ſouverain ſont embraſſés par tous les Italiens. La dignité de l'épiſcopat reſte éclipſée par le cardinalat. Le clergé ſéculier eſt toujours dominé par le clergé régulier. Veniſe ſeule a connu & défendu ſes droits. L'irruption des Maures en Eſpagne y a jetté le chriſtianiſme dans une abjection dont il s'eſt à peine relevé depuis deux cens ans; & l'inquiſition l'y montre juſqu'à nos jours ſous l'aſpect le plus hideux: l'inquiſition, tribunal terrible, tribunal inſultant à l'eſprit de J. C., tribunal qui doit être déteſté, & des ſouverains, & des évêques, & des magiſtrats & des ſujets; des ſouverains, qu'il oſe menacer & contre leſquels il a quelquefois cruellement ſévi; des évêques, dont il anéantit la juriſdiction; des magiſtrats, dont il uſurpe

l'autorité légitime ; des ſujets, qu'il tient dans une continuelle terreur, qu'il réduit au ſilence & qu'il condamne à la ſtupidité, par le péril de s'inſtruire, de lire, d'écrire & de parler ; tribunal qui n'a dû ſon inſtitution & qui ne doit ſa durée dans les contrées où il s'eſt maintenu, qu'à une politique ſacrilège & jalouſe d'éterniſer des préjugés & des prérogatives qui ne pourroient être diſcutés ſans s'évanouir.

Avant le ſchiſme de Henri VIII, l'Angleterre étoit ſoumiſe au pape, même pour le temporel. Londres a ſecoué le joug de Rome, mais on voit moins dans la réforme l'ouvrage de la raiſon que de la paſſion. L'Allemagne a oppoſé des excès à des excès ; & depuis Luther, les Catholiques & les Schiſmatiques s'y ſont montrés également ivres, les uns de la tyrannie papale, les autres de l'indépendance. Le chriſtianiſme s'établit en Pologne avec toutes les prétentions de l'autorité papale. En France, on regardoit la puiſſance temporelle comme ſubordonnée à la puiſſance ſpirituelle. Au ſentiment des fauteurs des opinions ultramontaines, ce royaume, ainſi que tous ceux de la terre relevoit de l'égliſe

de Rome ; les princes pouvoient être excommuniés, & les ſujets déliés du ſerment de fidélité. Mais le coloſſe papal y chanceloit, & dès le quatorzième ſiècle, il touchoit au moment de ſa chûte. Alors les études ſe renouvellent. On s'applique aux langues anciennes. La première grammaire Hébraïque eſt publiée. Le collège royal eſt fondé. Vers le milieu du quinzième, l'art de l'imprimerie eſt inventé. Une multitude d'ouvrages en tout genre ſortent de la pouſſière des bibliothèques monaſtiques pour paſſer dans les mains des peuples. La langue vulgaire ſe perfectionne. On traduit. Le ſouverain & des particuliers forment d'amples collections de livres. Les conciles, les pères, l'écriture-ſainte ſont lus. On s'occupe du droit canonique. On s'inſtruit de l'hiſtoire de l'égliſe. L'eſprit de critique naît. Les apocryphes ſont démaſqués ; les originaux reſtitués dans leur pureté. Les yeux des ſouverains & des eccléſiaſtiques s'ouvrent ; les diſputes de religion les éclairent. On recherche l'origine des immunités, des exemptions, des privilèges, & l'on s'en démontre la vanité. On remonte aux tems anciens, & l'on en com-

pare la diſcipline avec les uſages modernes. L'ordre hyérarchique de l'égliſe ſe relève ; les deux puiſſances rentrent dans leurs limites. Les déciſions de l'égliſe reprennent leur vigueur ; & ſi la tyrannie papale n'a pas été étouffée en France, elle y gémit ſous des chaînes très-étroites. Notre clergé, en 1681, décida que la puiſſance temporelle étoit indépendante de la ſpirituelle, & que le pape étoit ſoumis aux canons de l'égliſe. Si la miſſion du prêtre eſt de droit divin ; s'il lui appartient de lier & de délier, peut-il ne pas excommunier l'impénitent & l'hérétique, ſouverain ou particulier ? Dans nos principes, c'eſt un pouvoir qu'on ne ſauroit lui refuſer : mais les hommes ſages voient à cette procédure violente de ſi fâcheuſes conſéquences qu'ils ont déclaré qu'il n'y falloit preſque jamais recourir. L'excommunication entraîne-t-elle la dépoſition du ſouverain & délie-t-elle les ſujets du ſerment de fidélité ? Ce ſeroit un crime de lèze-majeſté de le penſer. D'où l'on voit que le gouvernement eccléſiaſtique, du moins en France, a paſſé de la TYRANNIE ANARCHIQUE à une ſorte D'ARISTOCRATIE TEMPÉRÉE.

Mais s'il m'étoit permis de m'expliquer ſur une matière auſſi importante, j'oſerois aſſurer que ni en Angleterre, ni dans les contrées hérétiques de l'Allemagne, des Provinces-Unies & du Nord, on n'eſt remonté aux véritables principes. Mieux connus, que de ſang & de troubles ils auroient épargné; de ſang païen, de ſang hérétique, de ſang chrétien, depuis la première origine des cultes nationaux juſqu'à ce jour; & combien ils en épargneroient dans l'avenir, ſi les maîtres de la terre étoient aſſez ſages & aſſez fermes pour s'y conformer.

L'état, ce me ſemble, n'eſt point fait pour la religion, mais la religion eſt faite pour l'état. Premier principe.

L'intérêt général eſt la règle de tout ce qui doit ſubſiſter dans l'état. Second principe.

Le peuple, ou l'autorité ſouveraine dépoſitaire de la ſienne, a ſeule le droit de juger de la conformité de quelque inſtitution que ce ſoit avec l'intérêt général. Troiſième principe.

Ces trois principes me paroiſſent d'une évidence inconteſtable, & les propoſitions qui ſuivent n'en ſont que des corollaires.

C'eſt donc à cette autorité & à cette autorité ſeule qu'il appartient d'examiner les dogmes & la diſcipline d'une religion ; les dogmes, pour s'aſſurer, ſi, contraires au ſens commun, ils n'expoſeroient point la tranquillité à des troubles d'autant plus dangereux que les idées d'un bonheur à venir s'y compliqueront avec le zèle pour la gloire de Dieu & la ſoumiſſion à des vérités qu'on regardera comme révélées ; la diſcipline, pour voir ſi elle ne choque pas les mœurs régnantes, n'éteint pas l'eſprit patriotique, n'affoiblit pas le courage, ne dégoûte point de l'induſtrie, du mariage & des affaires publiques, ne nuit pas à la population & à la ſociabilité, n'inſpire pas le fanatiſme & l'intolérance, ne ſème point la diviſion entre les proches de la même famille, entre les familles de la même cité, entre les cités du même royaume, entre les différens royaumes de la terre, ne diminue point le reſpect dû au ſouverain & aux magiſtrats, & ne prêche ni des maximes d'une auſtérité qui attriſte, ni des conſeils qui mènent à la folie.

Cette autorité, & cette autorité ſeule, peut donc proſcrire le culte établi, en adopter

un nouveau, ou même ſe paſſer de culte, ſi cela lui convient. La forme générale du gouvernement en étant toujours au premier inſtant de ſon adoption; comment la religion pourroit-elle preſcrire par ſa durée?

L'état a la ſuprématie en tout. La diſtinction d'une puiſſance temporelle & d'une puiſſance ſpirituelle eſt une abſurdité palpable; & il ne peut & ne doit y avoir qu'une ſeule & unique juriſdiction, par-tout où il ne convient qu'à l'utilité publique d'ordonner ou de défendre.

Pour quelque délit que ce ſoit, il n'y aura qu'un tribunal; pour quelque coupable, qu'une priſon; pour quelque action illicite, qu'une loi. Toute prétention contraire bleſſe l'égalité des citoyens; toute poſſeſſion eſt une uſurpation du prétendant aux dépens de l'intérêt commun.

Point d'autre concile que l'aſſemblée des miniſtres du ſouverain. Quand les adminiſtrateurs de l'état ſont aſſemblés, l'égliſe eſt aſſemblée. Quand l'état a prononcé, l'égliſe n'a plus rien à dire.

Point d'autres canons que les édits des princes & les arrêts des cours de judicature.

Qu'eſt-ce qu'un délit commun & un délit privilégié, où il n'y a qu'une loi, une choſe publique, des citoyens ?

Les immunités & autres privilèges excluſifs ſont autant d'injuſtices commiſes envers les autres conditions de la ſociété qui en ſont privées.

Un évêque, un prêtre, un clerc peut s'expatrier, s'il lui plaît : mais alors il n'eſt plus rien. C'eſt à l'état à veiller à ſa conduite ; c'eſt à l'état à l'inſtaller & à le déplacer.

Si l'on entend par bénéfice autre choſe que le ſalaire que tout citoyen doit recueillir de ſon travail ; c'eſt un abus à réformer promptement. Celui qui ne fait rien n'a pas le droit de manger.

Et pourquoi, le prêtre ne pourroit-il pas acquérir, s'enrichir, jouir, vendre, acheter & teſter comme un autre citoyen ?

Qu'il ſoit chaſte, docile, humble, indigent même ; s'il n'aime pas les femmes ; s'il eſt d'un caractère abject, & s'il préfère du pain & de l'eau à toutes les commodités de la vie. Mais qu'il lui ſoit défendu d'en faire le vœu. Le vœu de chaſteté répugne à la nature & nuit

nuit à la population ; le vœu de pauvreté n'eſt que d'un inepte ou d'un pareſſeux ; le vœu d'obéiſſance à quelqu'autre puiſſance qu'à la dominante & à la loi, eſt d'un eſclave ou d'un rebelle.

S'il exiſtoit donc dans un recoin d'une contrée ſoixante mille citoyens enchaînés par ces vœux, qu'auroit à faire de mieux le ſouverain, que de s'y tranſporter avec un nombre ſuffiſant de ſatellites armés de fouets, & de leur dire : ſortez, canaille fainéante, ſortez : aux champs, à l'agriculture, aux atteliers, à la milice ?

L'aumône eſt le devoir commun de tous ceux qui ont au-delà du beſoin abſolu.

Le ſoulagement des vieillards & des infirmes indigens, celui de l'état qu'ils ont ſervi.

Point d'autres apôtres que le légiſlateur & les magiſtrats.

Point d'autres livres ſacrés que ceux qu'ils auront reconnus pour tels.

Rien de droit divin que le bien de la république.

Je pourrois étendre ces conſéquences à

beaucoup d'autres objets : mais je m'arrête ici, proteſtant que ſi dans ce que j'ai dit, il y a quelque choſe de contraire au bon ordre d'une ſociété raiſonnable, & à la félicité des citoyens, je le rétracte ; quoique j'aie peine à me perſuader que les nations puiſſent s'éclairer & ne pas ſentir un jour la vérité de mes principes. Au reſte, je préviens mon lecteur, que je n'ai parlé que de la religion extérieure. Quant à l'intérieure, l'homme n'en doit compte qu'à Dieu. C'eſt un ſecret entre lui & celui qui l'a tiré du néant & qui peut l'y replonger.

Maintenant, ſi nous revenons ſur nos pas, nous trouverons que tous les gouvernemens ſont compris ſous quelqu'une des formes que nous avons décrites, & qui ſont diverſement modifiées, par la ſituation locale, la maſſe de la population, l'étendue du territoire, l'influence des opinions & des occupations, les relations extérieures & la viciſſitude des événemens qui agiſſent ſur l'organiſation des corps politiques, comme l'impreſſion des fluides environnans agit ſur les corps phyſiques.

Ne croyez pas, comme on le dit ſouvent,

que les gouvernemens ſoient à-peu-près les mêmes, ſans autre différence que celle du caractère des hommes qui gouvernent. Cette maxime eſt peut-être vraie dans les gouvernemens abſolus, chez les nations qui n'ont pas en elles-mêmes le principe de leur volonté. Elles prennent le pli que le prince leur donne : élevées, fières & courageuſes ſous un monarque actif, amoureux de la gloire : indolentes & mornes ſous un roi ſuperſtitieux : pleines d'eſpérance ou de crainte, ſous un jeune prince : de foibleſſe & de corruption ſous un vieux deſpote ; ou plutôt alternativement confiantes & lâches, ſous les miniſtres que l'intrigue ſuſcite. Dans ces états, le gouvernement prend le caractère de l'adminiſtration : mais dans les états libres, l'adminiſtration prend le caractère du gouvernement.

Quoi qu'il en ſoit de la nature & du reſſort des conſtitutions qui gouvernent les hommes, l'art de la légiſlation étant celui qui demande le plus de perfection, eſt auſſi le plus digne d'occuper les meilleurs génies. La ſcience du gouvernement ne contient pas des vérités

iſolées, ou plutôt elle n'a pas un ſeul principe qui ne tienne à toutes les branches d'adminiſtration.

L'état eſt une machine très-compliquée, qu'on ne peut monter ni faire agir ſans en connoître toutes les pièces. On n'en ſauroit preſſer ou relâcher une ſeule, que toutes les autres n'en ſoient dérangées. Tout projet utile pour une claſſe de citoyens ou pour un moment de criſe, peut devenir funeſte à toute la nation, & nuiſible pour un long avenir. Détruiſez ou dénaturez un grand corps, ces mouvemens convulſifs, qu'on appelle coups d'état, agiteront la maſſe nationale, qui s'en reſſentira peut-être durant des ſiècles. Toutes les innovations doivent être inſenſibles, naître du beſoin, être inſpirées par une ſorte de cri public, ou du moins s'accorder avec le vœu général. Anéantir ou créer tout-à-coup, c'eſt empirer le mal & corrompre le bien. Agir ſans conſulter la volonté générale, ſans recueillir, pour ainſi dire, la pluralité des ſuffrages dans l'opinion publique; c'eſt aliéner les cœurs & les eſprits, tout décréditer, même le bon & l'honnête.

L'Europe auroit à deſirer que les ſouverains, convaincus de la néceſſité de perfectionner la ſcience du gouvernement, vouluſſent imiter un établiſſement de la Chine. Dans cet empire, on diſtingue les miniſtres en deux claſſes, celle des *penſeurs* & celle des *ſigneurs*. Tandis que la dernière eſt occupée du détail & de l'expédition des affaires, la première n'a d'autre travail que de former des projets, ou d'examiner ceux qu'on lui préſente. Au ſentiment des admirateurs du gouvernement Chinois, c'eſt la ſource de tous les réglemens judicieux qui font régner dans ces régions la légiſlation la plus ſavante, par l'adminiſtration la plus ſage. Toute l'Aſie eſt ſous le deſpotiſme : mais en Turquie, en Perſe, c'eſt le deſpotiſme de l'opinion par la religion ; à la Chine, c'eſt le deſpotiſme des loix par la raiſon. Chez les Mahométans, on croit à l'autorité divine du prince : chez les Chinois, on croit à l'autorité naturelle de la loi raiſonnée. Mais dans ces empires, c'eſt la perſuaſion qui meut les volontés.

Dans l'heureux état de police & de lumière où l'Europe eſt parvenue, on ſent bien que

cette conviction des eſprits, qui opère une obéiſſance libre, aiſée & générale, ne peut venir que d'une certaine évidence de l'utilité des loix. Si les gouvernemens ne veulent pas ſoudoyer des *penſeurs*, qui peut-être deviendroient ſuſpects ou corrompus dès qu'ils ſeroient mercenaires; qu'ils permettent du moins aux eſprits ſupérieurs de veiller en quelque ſorte ſur le bien public. Tout écrivain de génie eſt magiſtrat né de ſa patrie. Il doit l'éclairer, s'il le peut. Son droit c'eſt ſon talent. Citoyen obſcur ou diſtingué, quels que ſoient ſon rang ou ſa naiſſance, ſon eſprit toujours noble, prend ſes titres dans ſes lumières. Son tribunal, c'eſt la nation entière; ſon juge eſt le public, non le deſpote qui ne l'entend pas, ou le miniſtre qui ne veut pas l'écouter.

Toutes ces vérités ont leurs limites, ſans doute; mais il eſt toujours plus dangereux d'étouffer la liberté de penſer, que de l'abandonner à ſa pente, à ſa fougue. La raiſon & la vérité triomphent de l'audace des eſprits ardens, qui ne s'emportent que dans la contrainte, & ne s'irritent que de la per-

ſécution. Rois & miniſtres, aimez le peuple; aimez les hommes, & vous ſerez heureux. Ne craignez alors ni les eſprits libres & chagrins, ni la révolte des méchans. Celle des cœurs eſt bien plus dangereuſe : car la vertu s'aigrit & s'indigne juſqu'à l'atrocité. Caton & Brutus étoient vertueux ; ils n'eurent à choiſir qu'entre deux grands attentats, le ſuicide ou la mort de Céſar.

Souvenez-vous que l'intérêt du gouvernement n'eſt que celui de la nation. Quiconque diviſe en deux cet intérêt ſi ſimple, le connoît mal, & ne peut qu'y préjudicier.

L'autorité diviſe ce grand intérêt, lorſque les volontés particulières ſont ſubſtituées à l'ordre établi. Les loix & les loix ſeules doivent régner. Cette règle univerſelle n'eſt pas un joug pour le citoyen, mais une force qui le protège, une vigilance qui aſſure ſa tranquillité. Il ſe croit libre ; & cette opinion qui fait ſon bonheur décide de ſa ſoumiſſion. Les fantaiſies arbitraires d'un adminiſtrateur inquiet & entreprenant viennent-elles renverſer cet heureux ſyſtême; les peuples qui par habitude, par préjugé ou par amour-

propre ſont aſſez généralement portés à regarder le gouvernement ſous lequel ils vivent comme le meilleur de tous, perdent une illuſion que rien ne peut remplacer.

L'autorité diviſe ce grand intérêt, lorſqu'elle perſévère opiniâtrément dans une erreur où elle eſt tombée. Qu'un fol orgueil ne l'aveugle pas, & elle verra que des variations qui la ramèneront au vrai & au bon, loin d'affoiblir ſes reſſorts les fortifieront. Revenir d'une mépriſe dangereuſe, ce n'eſt pas ſe démentir, ce n'eſt pas étaler aux peuples l'inconſtance du gouvernement; c'eſt leur en démontrer la ſageſſe & la droiture. Si leur reſpect devoit diminuer, ce ſeroit pour la puiſſance qui ne connoîtroit jamais ſes torts ou les juſtifieroit toujours, & non pour celle qui les avoueroit & s'en corrigeroit.

L'autorité diviſe ce grand intérêt, lorſqu'elle ſacrifie à l'éclat terrible & paſſager des exploits guerriers, la tranquillité, l'aiſance & le ſang des peuples. Vainement cherche-t-on à juſtifier ces penchans deſtructeurs par des ſtatues & des inſcriptions.

Ces monumens de l'arrogance & de la flatterie ſeront détruits un jour par le tems, ou renverſés par la haîne. Il n'y aura de mémoire reſpectée que celle du prince qui aura préféré la paix qui devoit rendre ſes ſujets heureux, à des victoires qui n'euſſent été que pour lui; qui aura regardé ſon empire comme ſa famille; qui n'aura uſé de ſon pouvoir que pour l'avantage de ceux qui le lui avoient confié. Son nom & ſon caractère ſeront généralement chéris. Les pères inſtruiront leur poſtérité du bonheur dont ils ont joui. Ces enfans le rediront à leurs neveux; & ce délicieux ſouvenir conſervé d'âge en âge ſe perpétuera dans chaque foyer, & dans tous les ſiècles.

L'autorité diviſe ce grand intérêt, lorſque celui aux mains de qui la naiſſance ou l'élection ont mis les rênes du gouvernement, les laiſſe flotter au gré d'un haſard aveugle; lorſqu'il préfère un lâche repos à la dignité, à l'importance des fonctions dont il a été chargé. Son inaction eſt un crime, eſt une infamie. L'indulgence qu'on auroit eue pour ſes fautes, on la refuſera juſtement à ſon indolence. Cette ſévérité ſera d'autant plus

légitime, que ſon caractère l'aura décidé à ſe laiſſer remplacer par les premiers ambitieux qui ſe ſeront offerts, & preſque néceſſairement par des hommes incapables. Eût-il eu le bonheur infiniment rare de faire un bon choix, il ſeroit encore impardonnable, parce qu'il n'eſt pas permis de ſe décharger de ſes devoirs ſur d'autres. Il mourra ſans avoir vécu. Son nom ſera oublié; ou ſi l'on ſe ſouvient de lui, ce ſera comme de ces rois fainéans dont l'hiſtoire a dédaigné avec raiſon de compter les années.

L'autorité diviſe ce grand intérêt, lorſque les places qui décident du repos public ſont confiées à des intrigans vils & corrompus, lorſque la faveur obtient les récompenſes dues aux ſervices. Alors ſont briſés ces reſſorts puiſſans qui aſſurent la grandeur & la durée des empires. Toute émulation s'éteint. Les citoyens éclairés & laborieux ſe cachent ou ſe retirent. Les méchans, les audacieux ſe montrent inſolemment & proſpèrent. La préſomption, l'intérêt, les paſſions les plus déſordonnées mènent tout, décident de tout. On compte pour rien la juſtice. La vertu tombe dans l'aviliſſement; & les bienſéances,

qui pourroient en quelque ſorte la remplacer, ſont regardées comme des préjugés antiques, comme des uſages ridicules. Le découragement au-dedans, l'opprobre au-dehors: voilà ce qui reſte à une nation autrefois puiſſante & reſpectée.

Un bon gouvernement peut quelquefois faire des mécontens: mais quand on fait beaucoup de malheureux ſans aucune ſorte de proſpérité publique, c'eſt alors que le gouvernement eſt vicieux de ſa nature.

Le genre-humain eſt ce qu'on veut qu'il ſoit; c'eſt la manière dont on le gouverne, qui le décide au bien ou au mal.

Un état ne doit avoir qu'un objet; & cet objet eſt la félicité publique. Chaque état a ſa manière d'aller à ce but; & cette manière eſt ſon eſprit, ſon principe auquel tout eſt ſubordonné.

Un peuple ne ſauroit avoir d'induſtrie pour les arts, ni de courage pour la guerre, ſans confiance & ſans amour pour le gouvernement. Mais dès que la crainte a rompu tous les autres reſſorts de l'ame, une nation n'eſt plus rien, un prince eſt expoſé à mille entrepriſes au-dehors, à mille dangers au-

dedans. Mépriſé de ſes voiſins, haï de ſes ſujets, il doit trembler jour & nuit ſur le ſort de ſon royaume & ſur ſa propre vie. C'eſt un bonheur pour une nation, que le commerce, les arts & les ſciences y fleuriſſent. C'eſt même un bonheur pour ceux qui la gouvernent, quand ils ne veulent pas la tyranniſer. Rien n'eſt ſi facile à conduire que des eſprits juſtes: mais rien ne hait autant qu'eux la violence & la ſervitude. Donnez des peuples éclairés aux monarques; laiſſez les brutes aux deſpotes.

Le deſpotiſme s'élève avec des ſoldats, & ſe diſſout par eux. Dans ſa naiſſance, c'eſt un lion qui cache ſes griffes pour les laiſſer croître. Dans ſa force, c'eſt un frénétique qui déchire ſon corps avec ſes bras. Dans ſa vieilleſſe, c'eſt Saturne qui, après avoir dévoré ſes enfans, ſe voit honteuſement mutilé par ſa propre race.

Le gouvernement peut ſe diviſer en légiſlation & en politique. La légiſlation agit au-dedans, & la politique au-dehors.

III. Politique.

Les peuples ſauvages & chaſſeurs ont plutôt une politique qu'une légiſlation. Gouvernés chez eux par les mœurs & l'exemple,

ils n'ont des conventions ou des loix que de nation à nation. Des traités de paix ou d'alliance font tout leur code.

Telles étoient à-peu-près les ſociétés des tems anciens. Séparés par des déſerts, ſans communication de commerce ou de voyages, ces peuples n'avoient que des intérêts du moment à démêler. Finir une guerre en fixant les limites d'un état, c'étoit toutes leurs négociations. Comme il s'agiſſoit de perſuader une nation, & non de corrompre une cour par les maîtreſſes ou les favoris du prince, ils employoient des hommes éloquens; & le nom d'orateur étoit ſynonyme à celui d'ambaſſadeur.

Dans le moyen âge, où tout juſqu'à la juſtice, ſe décidoit par la force; où le gouvernement gothique diviſoit par les intérêts tous les petits états qu'il multiplioit par ſa conſtitution, les négociations n'avoient guère d'influence ſur des peuples iſolés & farouches, qui ne connoiſſoient d'autre droit que la guerre, ni des traités, que pour des trèves ou des rançons.

Durant ce long période d'ignorance & de férocité, la politique fut toute concentrée à

la cour de Rome. Elle y étoit née des artifices qui avoient fondé le gouvernement des papes. Comme les pontifes influoient par les loix de la religion & par les règles de la hiérarchie, ſur un clergé très-nombreux que le proſélytiſme étendoit ſans ceſſe au loin dans tous les états chrétiens, la correſpondance qu'ils entretenoient avec les évêques établit de bonne heure à Rome, un centre de communication de toutes ces égliſes ou de ces nations. Tous les droits étoient ſubordonnés à une religion qui dominoit excluſivement ſur les eſprits; elle entroit dans preſque toutes les entrepriſes, ou comme motif, ou comme moyen; & les papes ne manquoient jamais, par les émiſſaires Italiens qu'ils avoient placés dans les prélatures de la chrétienté, d'être inſtruits de tous les mouvemens, & de profiter de tous les événemens. Ils y avoient le plus grand intérêt: celui de parvenir à la monarchie univerſelle. La barbarie des ſiècles où ce projet fut conçu, n'en obſcurcit point l'éclat & la ſublimité. Quelle audace d'eſprit pour ſoumettre ſans troupes des nations toujours armées! Quel art de rendre reſpectable & ſacrée la foibleſſe même du clergé! Quelle

adreſſe à remuer, à ſecouer les trônes les uns après les autres, pour les tenir tous dans la dépendance ! Un deſſein ſi profond & ſi vaſte ne pouvant s'exécuter qu'autant qu'il n'eſt pas manifeſté, ne ſauroit convenir à une monarchie héréditaire, où les paſſions des rois & les intrigues des miniſtres, mettent tant d'inſtabilité dans les affaires. Ce projet, & le plan général de conduite qu'il exige, ne pouvoient naître que dans un gouvernement électif, où le chef eſt pris dans un corps toujours animé du même eſprit, imbu des mêmes maximes ; où une cour ariſtocratique gouverne le prince, plutôt qu'elle ne ſe laiſſe gouverner par lui.

Pendant que la politique Italienne épioit dans toute l'Europe, & ſaiſiſſoit les occaſions d'agrandir & d'affermir le pouvoir eccléſiaſtique, chaque ſouverain voyoit avec indifférence les révolutions qui ſe paſſoient au-dehors. La plupart étoient trop occupés à cimenter leur autorité dans leurs propres états, à diſputer les branches du pouvoir aux différens corps qui en étoient en poſſeſſion, ou qui luttoient contre la pente naturelle de la monarchie au deſpotiſme : ils

n'étoient pas aſſez maîtres de leur propre héritage, pour s'occuper des affaires de leurs voiſins.

Le quinzième ſiècle fit éclorre un autre ordre de choſes. Quand les princes eurent raſſemblé leurs forces, ils voulurent les meſurer. Juſqu'alors, les nations ne s'étoient fait la guerre que ſur leurs frontières. Le tems de la campagne ſe paſſoit à aſſembler les troupes que chaque baron levoit toujours lentement. C'étoient des eſcarmouches entre des partis, & non des batailles entre des armées. Quand un prince, par des alliances ou des héritages, eut acquis des domaines en différens états; les intérêts ſe confondirent, & les peuples ſe brouillèrent. Il fallut des troupes réglées à la ſolde du monarque, pour aller défendre au loin des poſſeſſions qui n'appartenoient pas à l'état. La couronne d'Angleterre ceſſa d'avoir des provinces au cœur de la France: mais celle d'Eſpagne acquit des droits en Allemagne, & celle de France forma des prétentions en Italie. Dès-lors toute l'Europe fut dans une alternative perpétuelle de guerre & de négociation.

L'ambition,

L'ambition, les talens, les rivalités de Charles-Quint & de François I, donnèrent naiſſance au ſyſtême actuel de la politique moderne. Avant ces deux rois, les deux nations Eſpagnole & Françoiſe, s'étoient diſputé le royaume de Naples, au nom des maiſons d'Aragon & d'Anjou. Leurs querelles avoient excité une fermentation dans toute l'Italie, & la république de Veniſe étoit l'ame de cette réaction inteſtine contre deux puiſſances étrangères. Les Allemands prirent part à ces mouvemens, ou comme auxiliaires, ou comme intéreſſés. L'empereur & le pape s'y engagèrent avec preſque toute la chrétienté. Mais François I & Charles-Quint attachèrent à leur ſort les regards, les inquiétudes & la deſtinée de l'Europe. Toutes les puiſſances ſemblèrent ſe partager entre deux maiſons rivales, pour affoiblir tour à tour la dominante. La fortune ſeconda l'habileté, la force & la ruſe de Charles-Quint. Plus ambitieux & moins voluptueux que François I, ſon caractère emporta l'équilibre, & l'Europe pencha de ſon côté, mais ne plia pas ſans retour.

Philippe II, qui avoit bien toutes les in-

trigues, mais non les vertus militaires de ſon père, hérita des projets & des vues de ſon ambition, & trouva des tems favorables à ſon agrandiſſement. Il épuiſa ſon royaume d'hommes & de vaiſſeaux, même d'argent, lui qui avoit les mines du Nouveau-Monde; & laiſſa une monarchie plus vaſte, mais l'Eſpagne plus foible qu'elle n'avoit été ſous ſon père.

Son fils crut renouer les chaînes de l'Europe, en s'alliant à la branche de ſa maiſon qui régnoit en Allemagne. Philippe II s'en étoit détaché par négligence; Philippe II reprit ce fil de politique. Mais il ſuivit du reſte les principes erronés, étroits, ſuperſtitieux & pédanteſques de ſon prédéceſſeur. Au-dedans, beaucoup de formalités, mais point de règle, point d'économie. L'égliſe ne ceſſa de dévorer l'état. L'inquiſition, ce monſtre informe, qui cache ſa tête dans les cieux & ſes pieds dans les enfers, tarit la population dans ſa racine, tandis que les guerres & les colonies en moiſſonnoient la fleur. Au-dehors, toujours la même ambition, avec des moyens plus mal-adroits. Téméraire & précipité dans ſes entrepriſes,

lent & opiniâtre dans l'exécution, Philippe III réunit tous les défauts qui ſe nuiſent, & font tout avorter, tout échouer. Il épuiſa le peu de vie & de vigueur qui reſtoit au tronc de la monarchie. Richelieu profita de cette foibleſſe de l'Eſpagne, de la foibleſſe du roi qui maîtriſoit, pour remplir ſon ſiècle de ſes intrigues, & la poſtérité de ſon nom. L'Allemagne & l'Eſpagne étoient comme liées par la maiſon d'Autriche: à cette ligue, il oppoſa par contrepoids celle de la France avec la Suède. Ce ſyſtême auroit été l'ouvrage de ſon tems, il n'avoit pas été celui de ſon génie. Guſtave Adolphe enchaîna tout le Nord à la ſuite de ſes victoires. L'Europe entière concourut à l'abaiſſement de l'orgueil Autrichien; & la paix des Pyrennées fit paſſer les honneurs de la prépondérance de l'Eſpagne à la France.

On avoit accuſé Charles-Quint d'aſpirer à la monarchie univerſelle; on accuſa Louis XIV de la même ambition. Mais ni l'un ni l'autre ne conçut un projet ſi haut, ſi téméraire. Ils avoient tous les deux paſſionnement à cœur d'étendre leur empire, en élevant leurs familles. Cette am-

bition eſt également naturelle aux princes ordinaires, nés ſans aucun talent, & aux monarques d'un eſprit ſupérieur, qui n'ont point de vertus ou de morale. Mais ni Charles-Quint, ni Louis XIV n'avoient cette détermination, cette impulſion de l'ame à tout braver, qui fait les héros conquérans: ils n'avoient rien d'Alexandre. Cependant on prit, l'on ſema des alarmes utiles. On ne ſauroit les concevoir, les répandre trop tôt, quand il s'élève des puiſſances formidables à leurs voiſins. C'eſt entre les nations ſur-tout, c'eſt à l'égard des rois que la crainte opère la ſûreté.

Quand Louis XIV voulut regarder autour de lui, peut-être dut-il être étonné de ſe voir plus puiſſant qu'il ne le croyoit. Sa grandeur venoit en partie du peu de concert qui régnoit entre les forces & les meſures de ſes ennemis. L'Europe avoit bien ſenti le beſoin d'un lien commun, mais n'en avoit pas trouvé le moyen. En traitant avec ce monarque, fier des ſuccès & vain des éloges, on croyoit gagner beaucoup que de ne pas tout perdre. Enfin les inſultes de la France multipliées avec ſes

victoires; la pente de ſes intrigues à diviſer tout, pour dominer ſeule; le mépris pour la foi des traités; ſon ton de hauteur & d'autorité, achevèrent de changer l'envie en haîne, de répandre l'inquiétude. Les princes même qui avoient vu ſans ombrage ou favoriſé l'accroiſſemet de ſa puiſſance, ſentirent la néceſſité de réparer cette erreur de politique, & comprirent qu'il falloit combiner & réunir entre eux une maſſe de forces ſupérieures à la ſienne, pour l'empêcher de tyranniſer les nations.

Des ligues ſe formèrent, mais long-tems ſans effet. Un ſeul homme ſut les conduire & les animer. Echauffé de cet eſprit public, qui ne peut entrer que dans les ames grandes & vertueuſes, ce fut un prince, mais né dans une république, qui ſe pénétra pour l'Europe entière de l'amour de la liberté, ſi naturel aux eſprits juſtes. Cet homme tourna ſon ambition vers l'objet le plus élevé, le plus digne du tems où il vivoit. Jamais ſon intérêt ne put le détourner de l'intérêt public. Avec un courage qui étoit tout à lui, il ſut braver les défaites qu'il prévoyoit; attendant moins de ſuccès

de ſes talens militaires, qu'une heureuſe iſſue de ſa patience & de ſon activité politique. Telle étoit la ſituation des choſes, lorſque la ſucceſſion au trône d'Eſpagne mit l'Europe en feu.

Depuis l'empire des Perſes & celui des Romains, jamais une ſi riche proie n'avoit tenté l'ambition. Le prince qui auroit pu la joindre à ſa couronne, ſeroit monté naturellement à cette monarchie univerſelle, dont le fantôme épouvantoit tous les eſprits. Il falloit donc empêcher que ce trône n'échût à une puiſſance déja formidable, & tenir la balance égale entre les maiſons d'Autriche & de Bourbon, qui ſeules y pouvoient aſpirer par le droit du ſang.

Des hommes verſés dans la connoiſſance des mœurs & des affaires de l'Eſpagne, ont prétendu, ſi l'on en croit Bolingbrock, que ſans les hoſtilités que l'Angleterre & la Hollande excitèrent alors, on eût vu Philippe V auſſi bon Eſpagnol que les Philippes ſes prédéceſſeurs, & que le conſeil de France n'auroit eu aucune influence ſur l'adminiſtration d'Eſpagne: mais que la guerre faite aux Eſpagnols pour leur donner un maître, les

obligea de recourir aux flottes & aux armées d'une couronne, qui ſeule pouvoit les aider à prendre un roi qui leur convînt. Cette idée profonde & juſte a été confirmée par un demi-ſiècle d'expérience. Jamais le génie Eſpagnol n'a pu s'accommoder au goût François. L'Eſpagne, par le caractère de ſes habitans, ſemble moins appartenir à l'Europe qu'à l'Afrique.

Cependant les événemens répondirent au vœu général. Les armées & les conſeils de la quadruple alliance, prirent un égal aſcendant ſur l'ennemi commun. Au lieu de ces campagnes languiſſantes & malheureuſes qui avoient éprouvé, mais non rebuté le prince d'Orange, on vit toutes les opérations réuſſir aux confédérés. La France, à ſon tour, par-tout humiliée & défaite, touchoit à ſa ruine, lorſque la mort de l'empereur la releva.

Alors on ſentit que l'archiduc Charles venant à hériter de tous les états de la maiſon d'Autriche, s'il joignoit les Eſpagnes & les Indes à ce grand héritage, ſurmonté de la couronne Impériale, auroit dans ſes mains cette même puiſſance exorbitante que la

guerre arrachoit à la maiſon de Bourbon. Les ennemis de la France s'obſtinoient cependant à détrôner Philippe V, ſans ſonger à celui qui rempliroit ſa place; tandis que les vrais politiques, malgré leurs triomphes, ſe laſſoient d'une guerre, dont les ſuccès devenoient toujours des maux, quand ils ceſſoient d'être des remèdes.

Cette diverſité d'opinions brouilla les alliés; & cette diſſention empêcha que la paix d'Utrecht n'eût pour eux tous les fruits qu'ils devoient ſe promettre de leurs proſpérités. Les meilleures barrières dont on pouvoit couvrir les provinces des alliés, étoit de découvrir les frontières de la France. Louis XIV avoit employé quarante ans à les fortifier, & ſes voiſins avoient vu tranquillement élever ces boulevards qui les menaçoient à jamais. Il falloit les démolir: car toute puiſſance forte qui ſe met en défenſe, projette d'attaquer. Philippe reſta ſur le trône d'Eſpagne; & les bords du Rhin, la Flandre, reſtèrent fortifiés.

Depuis cette époque, aucune occaſion ne s'eſt préſentée pour réparer l'imprudence commiſe à la paix d'Utrecht. La France a

toujours conſervé ſa ſupériorité dans le continent : mais la fortune en a ſouvent diminué les influences. Les baſſins de la balance politique ne ſeront jamais dans un parfait équilibre, ni aſſez juſtes pour déterminer les degrés de puiſſance, avec une exacte préciſion. Peut-être même ce ſyſtême d'égalité n'eſt-il qu'une chimère ? La balance ne peut s'établir que par des traités, & les traités n'ont aucune ſolidité, tant qu'ils ne ſont faits qu'entre des ſouverains abſolus, & non entre des nations. Ces actes doivent ſubſiſter entre des peuples parce qu'ils ont pour objet la paix & la ſûreté qui ſont leurs plus grands biens : mais un deſpote ſacrifie toujours ſes ſujets à ſon inquiétude, & ſes engagemens à ſon ambition.

Mais ce n'eſt pas uniquement la guerre qui décide de la prépondérance des nations, comme on l'a cru juſqu'à nos jours. Depuis un demi-ſiècle le commerce y a beaucoup plus influé. Tandis que les puiſſances du continent meſuroient & partageoient l'Europe en portions inégales, que la politique, par ſes ligues, ſes traités & ſes combinaiſons, mettoit toujours en équilibre ; un peuple

maritime formoit, pour ainſi dire, un nouveau ſyſtême, & ſoumettoit par ſon induſtrie la terre à la mer; comme la nature l'y a ſoumiſe elle-même par ſes loix. Elle créoit ou développoit ce vaſte commerce qui a pour baſe une excellente agriculture, des manufactures floriſſantes, & les plus riches poſſeſſions des quatre parties du monde. C'eſt cette eſpèce de monarchie univerſelle que l'Europe doit ôter à l'Angleterre, en redonnant à chaque état maritime la liberté, la puiſſance qu'il a droit d'avoir ſur l'élément qui l'environne. C'eſt un ſyſtême de bien public, fondé ſur l'équité naturelle. Ici, la juſtice eſt l'expreſſion de l'intérêt général. On ne ſauroit trop avertir les peuples de reprendre toutes leurs forces, & d'employer les reſſources que leur offrent le climat & le ſol qu'ils habitent, pour acquérir l'indépendance nationale & individuelle où ils ſont nés.

Si les lumières étoient aſſez répandues en Europe, & que chaque nation connût ſes droits & ſes vrais biens, ni le continent, ni l'océan ne ſe feroient mutuellement la loi: mais il s'établiroit une influence réci-

proque entre les peuples de la terre & de la mer, un équilibre d'induſtrie & de puiſſance, qui les feroit tous communiquer enſemble pour l'utilité générale. Chacun cultiveroit & recueilleroit ſur l'élément qui lui eſt propre. Les divers états auroient cette liberté d'exportation & d'importation qui doit régner entre les provinces d'un même empire.

Une grande erreur domine dans la politique moderne: c'eſt celle d'affoiblir, autant qu'on peut, ſes ennemis. Mais aucune nation ne peut travailler à la ruine des autres, ſans préparer & avancer ſon aſſerviſſement. Sans doute, il eſt des momens où la fortune offre tout-à-coup un grand accroiſſement de puiſſance à un peuple: mais une proſpérité ſubite eſt peu durable. Souvent il vaudroit mieux ſoutenir des rivaux, que de les opprimer. Sparte refuſa de rendre Athènes eſclave; & Rome ſe repentit d'avoir détruit Carthage.

Cette élévation de ſentimens épargneroit bien des menſonges, bien des crimes à la politique, qui, depuis deux ou trois ſiècles, a eu des objets plus variés & plus impor-

tans. Son action étoit autrefois très-resserrée. Rarement passoit-elle les frontières de chaque peuple. Sa sphère s'est singuliérement agrandie à mesure que les nations les plus éloignées les unes des autres ont formé des liaisons entre elles. Elle a sur-tout reçu un accroissement immense, lorsque, par des découvertes heureuses, ou malheureuses, toutes les parties de l'univers ont été subordonnées à celle que nous habitons.

Comme l'étendue qu'acquéroit la politique multiplioit ses opérations, chaque puissance crut convenable à ses intérêts de fixer dans les cours étrangères des agens qui n'y avoient été employés que pour un tems fort court. L'habitude de traiter sans interruption, donna naissance à des maximes inconnues jusqu'à cette époque. A la franchise, à la célérité des négociations passagères, succédèrent des longueurs & des ruses. On se tâta; on s'étudia; on chercha à se lasser, à se surprendre réciproquement. Les secrets qui n'avoient pu être pénétrés, devinrent le prix de l'or; & la corruption acheva ce que l'intrigue avoit commencé.

Il paroissoit nécessaire d'offrir des ali-

mens continuels à cet eſprit d'inquiètude, qu'on avoit verſé dans l'ame de tous les ambaſſadeurs. Semblable à l'inſecte inſidieux qui fabrique ſes filets dans l'obſcurité, la politique tendit ſa toile au milieu de l'Europe, & l'attacha en quelque manière à toutes les cours. On n'en peut toucher aujourd'hui un ſeul fil, ſans les tirer tous. Le moindre ſouverain a quelque intérêt caché, dans les traités entre les grandes puiſſances. Deux petits princes d'Allemagne ne peuvent faire l'échange d'un fief ou d'un domaine, ſans être croiſés ou ſecondés par les cours de Vienne, de Verſailles ou de Londres. Il faut négocier des années entières dans tous les cabinets, pour un léger arrondiſſement de terrein. Le ſang des peuples eſt la ſeule choſe qu'on ne marchande pas. Une guerre eſt décidée en deux jours, une paix traîne des années entières. Cette lenteur dans les négociations, qui vient de la nature des affaires, tient encore au caractère des négociateurs.

La plupart ſont des ignorans qui traitent avec quelques hommes inſtruits. Le chancelier Oxenſtiern ordonnoit à ſon fils de

ſe diſpoſer à partir pour la Weſtphalie, où devoient ſe pacifier les troubles de l'empire... *Mais*, répondit le jeune homme, *je n'ai fait aucune étude préliminaire à cette importante commiſſion.... Je vous y préparerai*, lui répliqua ſon père. Quinze jours après, ſans avoir parlé depuis à ſon fils, Oxenſtiern lui dit: *Mon fils, vous partirez demain..... Mais, mon père, vous m'aviez promis de m'inſtruire, & vous n'en avez rien fait?.... Allez toujours*, ajouta l'expérimenté miniſtre, en hauſſant les épaules, *& vous verrez par quels hommes le monde eſt gouverné.* Il y a peut-être deux ou trois cabinets ſages & judicieux en Europe. Tout le reſte eſt livré à des intrigans, parvenus au maniement des affaires par les paſſions & les plaiſirs honteux d'un maître & de ſes maîtreſſes. Un homme arrive à l'adminiſtration, ſans la connoître; prend le premier ſyſtême qu'on offre à ſon caprice; le ſuit ſans l'entendre, avec d'autant plus d'entêtement qu'il y apporte moins de lumières; renverſe tout l'édifice de ſes prédéceſſeurs pour jetter les fondemens du ſien qui n'ira pas à hauteur d'appui. Le premier mot de Richelieu, miniſtre, fut: *le*

conſeil a changé de maximes. Ce mot qui ſe trouva bon une fois dans la bouche d'un ſeul homme, peut-être n'eſt-il pas un des ſucceſſeurs de Richelieu qui ne l'ait dit ou penſé. Tous les hommes publics ont la vanité, non-ſeulement de meſurer le faſte de leur dépenſe, de leur ton & de leur air, à la hauteur de leur place : mais auſſi d'enfler l'opinion qu'ils ont de leur eſprit, par l'influence de leur autorité.

Quand une nation eſt grande & puiſſante, que doivent être ceux qui la gouvernent ? La cour & le peuple le diſent, mais en deux ſens bien oppoſés. Les miniſtres ne voient dans leur place que l'étendue de leurs droits ; le peuple n'y voit que l'étendue de leurs devoirs. Le peuple a raiſon, parce qu'enfin les devoirs & les droits de chaque gouvernement devroient être réglés par les beſoins & les volontés de chaque nation. Mais ce principe de droit naturel n'eſt point applicable à l'état ſocial. Comme les ſociétés, quelle que ſoit leur origine, ſont gouvernées preſque toutes par l'autorité d'un ſeul homme, les meſures de la politique ſont ſubordonnées au caractère des princes.

Qu'un roi ſoit foible & changeant, ſon gouvernement variera comme ſes miniſtres, & ſa politique avec ſon gouvernement. Il aura tour-à-tour des miniſtres aveugles, éclairés, fermes, légers, fourbes ou ſincères, durs ou humains, enclins à la guerre ou à la paix; tels en un mot que la viciſſitude des intrigues les lui donnera. Un tel gouvernement n'aura ni ſyſtême, ni ſuite dans ſa politique. Avec un tel gouvernement, tous les autres ne pourront aſſeoir des vues & des meſures conſtantes. La politique alors ne peut qu'aller ſelon le vent du jour & du moment; c'eſt-à-dire, ſelon l'humeur du prince. On ne doit avoir que des intérêts momentanés & des liaiſons ſubordonnées à l'inſtabilité du miniſtère, ſous un règne foible & changeant.

Une autre cauſe de cette inſtabilité, c'eſt la jalouſie réciproque des dépoſitaires de l'autorité royale. L'un, contre le témoignage de ſa conſcience & de ſes lumières, croiſe, par une baſſe jalouſie, une opération utile dont la gloire appartiendroit à ſon rival. Le lendemain celui-ci joue un rôle auſſi infâme. Le ſouverain accorde alternativement

ce

ce qu'il avoit refusé, ou refuse ce qu'il avoit accordé. Il sera toujours facile au négociateur de deviner quel est de ses ministres le dernier qu'il a consulté, mais il lui est impossible de pressentir quel sera son dernier avis. Dans cette perplexité, à qui s'adressera-t-il ? A l'avarice & aux femmes, s'il est envoyé dans une contrée gouvernée par un homme. A l'avarice & aux hommes, s'il est envoyé dans une contrée gouvernée par une femme. Il abdiquera le rôle d'ambassadeur ou de député pour prendre celui de corrupteur, le seul qui puisse lui réussir. C'est l'or : & quoi encore ? l'or qu'il substituera à la plus profonde politique. Mais si, par un hasard dont il n'y a peut-être aucun exemple, l'or manque son effet, que fera-t-il ? Il ne lui reste qu'à solliciter son rappel.

Mais le sort des nations & l'intérêt politique sont bien différens dans les gouvernemens républicains. Là, comme l'autorité réside dans la masse ou dans le corps du peuple, il y a des principes & des intérêts publics qui dominent dans les négociations. Il ne faut pas alors borner l'étendue d'un système à la durée d'un ministère, ou à

la vie d'un ſeul homme. L'eſprit général qui vit & ſe perpétue dans la nation eſt la ſeule règle des négociations. Ce n'eſt pas qu'un citoyen puiſſant, un démagogue éloquent, ne puiſſe entraîner quelquefois un gouvernement populaire dans un écart politique : mais on en revient aiſément. Là, les fautes ſont des leçons, comme les ſuccès. Ce ſont de grands événemens, & non des hommes, qui font époque dans l'hiſtoire des républiques. Il eſt inutile de vouloir ſurprendre un traité de paix ou d'alliance par la ruſe ou par l'intrigue, avec un peuple libre. Ses maximes le ramènent toujours à ſes intérêts permanens, & tous les engagemens y cèdent à la loi ſuprême. Là, c'eſt le ſalut du peuple qui fait tout, tandis qu'ailleurs c'eſt le bon plaiſir du maître.

Ce contraſte de maximes politiques a rendu ſuſpectes ou odieuſes les conſtitutions populaires à tous les ſouverains abſolus. Ils ont craint que l'eſprit républicain n'arrivât juſqu'à leurs ſujets, dont tous les jours ils appeſantiſſent de plus en plus les fers. Auſſi s'apperçoit-on d'une conſpiration ſecrète entre toutes les monarchies, pour détruire

& ſapper inſenſiblement les états libres. Mais la liberté naîtra du ſein de l'oppreſſion. Elle eſt dans tous les cœurs : elle paſſera, par les écrits publics, dans les ames éclairées; & par la tyrannie, dans l'ame du peuple. Tous les hommes ſentiront enfin, & le jour du réveil n'eſt pas loin, ils ſentiront que la liberté eſt le premier don du ciel, comme le premier germe de la vertu. Les inſtrumens du deſpotiſme en deviendront les deſtructeurs; & les ennemis de l'humanité, ceux qui ſemblent aujourd'hui n'être armés que pour l'exterminer, combattront un jour pour ſa défenſe.

IV. Guerre.

Ici j'allois parler de la guerre, ou de cette fureur qui, allumée par l'injuſtice, par l'ambition ou par la vengeance, raſſemble autour de deux chefs ennemis une multitude d'hommes armés, les précipite les uns ſur les autres, trempe la terre de leur ſang, la jonche de leurs cadavres, & prépare la pâture aux animaux qui les ſuivent, mais qui ſont moins féroces qu'eux.

Tout-à-coup je me ſuis arrêté, & me ſuis demandé, qu'eſt-ce que la paix? Exiſte-t-elle? Ici, au centre de ma propre cité, une mul-

titude d'intérêts oppoſés aux miens me preſſent, & je les repouſſe. J'ai paſſé les limites de l'eſpace que j'appelle ma patrie; on me regarde avec inquiétude; on s'approche de moi; on m'interroge; qui es-tu? d'où viens-tu? où vas-tu? J'obtiens un lit, & j'allois prendre un peu de repos, lorſqu'un cri ſubit me force de m'éloigner. Je ſuis proſcrit, ſi je reſte; & demain des aſſaſſins, qui parlent ma langue, incendieront l'aſyle où je fus reçu, égorgeront celui qui me traita comme un concitoyen. La curioſité ou le deſir de m'inſtruire me promène dans une autre contrée; je l'obſerve, je deviens ſuſpect, & un eſpion s'attache à mes pas. Ai-je le malheur d'adorer Dieu à ma manière qui n'eſt pas celle du pays? le prêtre & le bourreau m'environnent; je m'enfuis, en diſant avec douleur: la paix! Cette paix ſi deſirée n'exiſte donc nulle part?

Cependant l'homme de bien a ſes rêves; & j'avouerai que, témoin des progrès des connoiſſances qui ont affoibli tant de préjugés, & porté dans les mœurs tant de douceur, je m'écriai: que l'eſprit de diſcorde ceſſe ou ſe perpétue entre les nations,

non, il n'eſt pas poſſible que l'art infernal des combats s'éterniſe ! Il tombera dans l'oubli. Les peuples qui le perfectionnèrent ſeront maudits ; & le moment où ces rédoutables inſtrumens de mort ſeront généralement briſés ne ſauroit être fort éloigné. L'univers aura enfin en exécration ces odieux conquérans qui aimoient mieux être la terreur de leurs voiſins que les pères de leurs ſujets, & envahir des provinces que de gagner des cœurs; qui vouloient que les cris de la douleur fuſſent le ſeul hymne qui accompagnât leurs victoires ; qui élevoient les monumens lugubres deſtinés à immortaliſer leur fureur & leur vanité ſur des campagnes qu'ils avoient dépouillées, ſur des cités qu'ils avoient réduites en cendres, ſur des cadavres que leur glaive avoit entaſſés ; qui prétendoient que l'hiſtoire de leur règne ne fût que le ſouvenir des maux qu'ils auroient faits. On ne trompera pas davantage l'humanité ſur les ſujets de ſon admiration. Aveugle & rampante, elle ne ſe proſternera plus devant ceux qui la fouloient aux pieds. Les fléaux ſeront regardés comme des fléaux ; & des crimes éclatans ceſſeront d'oc-

cuper les veilles ou les talens des grands artiſtes. Les princes eux-mêmes partageront la ſageſſe de leur ſiècle. La voix de la philoſophie ira réveiller au fond de leurs ames des ſentimens trop long-tems aſſoupis, & leur inſpirera de l'horreur & du mépris pour une gloire ſanguinaire. Ils ſeront affermis dans ces idées par les miniſtres de la religion, qui, uſant du privilège ſacré de leur état, les traîneront au tribunal du grand juge, où ils auroient à répondre des milliers de malheureux immolés à leurs haînes ou à leurs caprices. S'il étoit arrêté dans les décrets du ciel que les ſouverains perſévéreront dans leur frénéſie, ces innombrables hordes d'aſſaſſins qu'on ſoudoie, jetteront leurs armes loin d'eux. Remplis d'une juſte horreur pour leur déteſtable métier, d'une profonde indignation pour l'abus cruel qu'on faiſoit de leurs bras & de leur courage, ils enverront leurs inſenſés deſpotes vuider eux-mêmes leurs querelles.

Mon illuſion dura peu. Bientôt je penſai que les diſputes des rois ne finiroient non plus que leurs paſſions, & qu'elles ne pourroient ſe décider que par le fer. Je penſai

qu'on ne dégoûteroit jamais des horreurs de la guerre des peuples qui, tandis que toutes les cruautés, toutes les dévaſtations poſſibles s'exerçoient ſans ſcrupule & ſans remords ſur le théâtre des diſcordes, trouvoient encore dans leurs paiſibles foyers qu'il n'y avoit pas aſſez de ſièges, aſſez de batailles, aſſez de cataſtrophes pour ſatisfaire leur curioſité, pour amuſer leur oiſiveté. Je penſai qu'il n'y avoit rien de raiſonnable & d'humain à ſe promettre d'un troupeau de bouchers ſubalternes qui, loin de s'abandonner au déſeſpoir, de s'arracher les cheveux, de ſe déteſter & de verſer de ruiſſeaux de larmes à l'aſpect d'une vaſte plaine, ſemée de membres déchirés, la traverſoient d'un air triomphant, trempant leurs pieds dans le ſang, marchant ſur les cadavres de leurs amis, de leurs ennemis, & mêlant des chants d'allégreſſe aux accens plaintifs des moribonds. Il me ſembla que j'entendois le diſcours d'un de ces tigres qui, mêlant la flatterie à la férocité, diſoit à un monarque conſterné à l'aſpect d'un champ de bataille jonché de membres déchirés, palpitans & encore chauds : *Seigneur, ce n'eſt pas nous, ce ſont ceux-là*

qui ſont trop heureux ; & arrêta dans les yeux du jeune prince des larmes prêtes à couler, des larmes qu'il auroit dû hâter en lui diſant : « Tiens, regarde les effets de ton ambition, de ta folie, de tes fureurs, des » nôtres ; & ſens deſcendre ſur tes joues les » gouttes de ſang qui tombent du laurier dont » nous venons de ceindre ton front ». D'affligeantes réflexions me plongèrent dans la triſteſſe ; & ce ne fut pas ſur le champ que je repris le fil de mes idées, & que je dis :

La guerre fut de tous les tems & de tous les pays : mais l'art militaire ne ſe trouve que dans certains ſiècles & chez quelques peuples. Les Grecs l'inſtituèrent & vainquirent toutes les forces de l'Aſie. Les Romains le perfectionnèrent & conquirent le monde. Ces deux nations, dignes de commander à toutes les autres, puiſqu'elles s'élevèrent par le génie & la vertu, dûrent leur ſupériorité à l'infanterie, où l'homme ſeul eſt dans toute ſa force. Les phalanges & les légions menèrent par-tout la victoire ſur leurs pas.

Lorſque la molleſſe eut fait prévaloir la cavalerie dans les armées, Rome perdit de ſa gloire & de ſes ſuccès. Malgré la diſci-

pline de ſes troupes, elle ne put réſiſter à des nations barbares qui combattoient à pied.

Cependant ces hommes demi-ſauvages, qui, avec les ſeules armes & les ſeules forces de la nature, avoient ſoumis l'empire le plus étendu & le plus policé de l'univers, ne tardèrent pas à changer auſſi leur infanterie en cavalerie. Celle-ci fut proprement appellée *la bataille*, ou l'armée. La nobleſſe, qui poſſédoit ſeule les terres & les droits, ces apanages de la victoire, voulut monter à cheval; & la populace eſclave fut laiſſée à pied, preſque ſans armes & ſans honneur.

Dans un tems où le cheval faiſoit la diſtinction du gentilhomme; où l'homme n'étoit rien, & le chevalier étoit tout; où les guerres n'étoient que des irruptions, & les campagnes qu'une journée; où l'avantage étoit dans la célérité des marches: alors la cavalerie décidoit du ſort des armées. Durant le treizième & le quatorzième ſiècles, l'Europe n'avoit, pour ainſi dire, que de la cavalerie. L'adreſſe & la force des hommes ne ſe montroient plus à la lutte, au ceſte, dans l'exercice des bras & dans tous les muſcles du corps: mais dans les tournois,

à manier un cheval, à pouſſer une lance au galop. Ce genre de guerre, plus convenable à des Tartares errans qu'à des ſociétés fixes & ſédentaires, étoit un des vices du gouvernement féodal. Une race de conquérans, qui portoit par-tout ſes droits dans ſon épée; qui mettoit ſa gloire & ſon mérite dans ſes armes; qui n'avoit d'autre occupation que la chaſſe, ne pouvoit guère aller qu'à cheval, avec tout cet attirail d'orgueil & d'empire dont un eſprit groſſier devoit la ſurcharger. Mais des troupes d'une cavalerie peſamment armée, que pouvoient-elles pour attaquer & défendre des châteaux & des villes, où l'on étoit gardé par des murs & des eaux?

C'eſt cette imperfection de l'art militaire qui fit durer pendant des ſiècles une guerre ſans interruption, entre la France & l'Angleterre. C'eſt faute de combattans, qu'on combattoit ſans ceſſe. Il falloit des mois pour aſſembler, pour armer, pour mener en campagne des troupes qui n'y devoient reſter que des ſemaines. Les rois ne pouvoient convoquer qu'un certain nombre de vaſſaux, & à des tems marqués. Les ſei-

gneurs n'avoient droit d'appeller à leur bannière que quelques tenanciers, à de certaines conditions. Les formes & les règles emportoient tout le tems à la guerre, comme elles conſument tout l'argent dans les tribunaux de juſtice. Enfin les François, las d'avoir éternellement à repouſſer les Anglois, ſemblables au cheval qui implore le ſecours de l'homme contre le cerf, ſe laiſſèrent impoſer le joug & le fardeau qu'ils portent aujourd'hui. Les rois levèrent, à leur ſolde, des troupes toujours ſubſiſtantes. Charles VII, après avoir chaſſé les Anglois avec des mercenaires, quand il licentia ſon armée, conſerva neuf mille hommes de cavalerie & ſeize mille hommes d'infanterie.

Ce fut-là l'origine de l'abaiſſement de la nobleſſe, & de l'accroiſſement de la monarchie; de la liberté politique de la nation au-dehors, mais de ſa ſervitude civile au-dedans. Le peuple ne ſortit de la tyrannie féodale, que pour tomber un jour ſous le deſpotiſme des rois: tant le genre-humain ſemble né pour l'eſclavage! Il fallut aſſigner des fonds à la ſolde d'une milice; & les impôts devinrent arbitraires, illimités,

comme le nombre des ſoldats. Ceux-ci furent diſtribués dans les différentes places du royaume, ſous prétexte de couvrir les frontières contre l'ennemi : mais, au fond, pour contenir & opprimer les ſujets. Les officiers, les commandans, les gouverneurs, furent des inſtrumens toujours armés contre la nation même. Ils ceſſèrent de ſe regarder, eux & leurs ſoldats, comme des citoyens de l'état, dévoués uniquement à la défenſe des biens & des droits du peuple. Ils ne connurent plus dans le royaume que le roi, prêts à égorger, en ſon nom, & leurs pères & leurs frères. Enfin la milice nationale ne fut plus qu'une milice royale.

L'invention de la poudre, qui demanda de grandes dépenſes & de grands préparatifs, des forges, des magaſins, des arſenaux, mit plus que jamais les armes dans la dépendance des rois, & acheva de donner l'avantage à l'infanterie ſur la cavalerie. Celle-ci prêtoit au feu de l'autre le flanc de l'homme & du cheval. Un cavalier démonté, étoit un homme nul ou perdu ; un cheval ſans guide, portoit le trouble & le déſordre par tous les rangs. L'artillerie & la mouſque-

terie faiſoient, dans les eſcadrons, un ravage plus difficile à réparer que dans les bataillons. Enfin les hommes pouvoient s'acheter & ſe diſcipliner à moins de frais que les chevaux: c'eſt ce qui fit que les rois eurent aiſément des ſoldats.

C'eſt ainſi que l'innovation de Charles VII, funeſte à ſes ſujets, du moins pour l'avenir, préjudicia, par ſon exemple, à la liberté de tous les peuples de l'Europe. Chaque nation eut beſoin de ſe tenir en défenſe contre une nation toujours armée. La politique, s'il y en eût eu dans un tems où les arts, les lettres & le commerce n'avoient point encore ouvert la communication entre les peuples, la politique étoit que les princes euſſent attaqué tous à la fois celui qui s'étoit mis dans un état de guerre continuel. Mais au lieu de l'obliger à poſer les armes, ils les prirent eux-mêmes. Cette contagion gagna d'autant plus vîte, qu'elle paroiſſoit le ſeul remède au danger d'une invaſion, le ſeul garant de la ſécurité des nations.

Cependant on manquoit par-tout des connoiſſances néceſſaires pour diſcipliner une infanterie, dont l'importance commençoit à

ſe faire ſentir. La manière de combattre que les Suiſſes avoient employée contre les Bourguignons, les avoit rendus auſſi fameux que formidables. Avec de peſantes épées & de longues hallebardes, ils avoient toujours renverſé les chevaux & les hommes de la milice féodale. Impénétrables eux-mêmes, marchant en colonnes épaiſſes, ils abattoient tout ce qui les attaquoit, tout ce qu'ils rencontroient. Chaque puiſſance voulut avoir de ces ſoldats. Mais les Suiſſes ſentant le beſoin qu'on avoit de leurs bras, & ſe faiſant acheter trop cher, il fallut ſe réſoudre à s'en paſſer, & compoſer par-tout une infanterie nationale, pour ne pas dépendre de ces troupes auxiliaires.

Les Allemands furent les premiers à recevoir une diſcipline qui ne demandoit que la force du corps, & la ſubordination des eſprits. Sortis d'une terre féconde en hommes & en chevaux, ils atteignirent preſque à la réputation de l'infanterie Suiſſe, ſans perdre l'avantage de leur cavalerie.

Les François, plus vifs, adoptèrent avec plus de peine & de lenteur, un genre de milice qui contraignoit tous les mouvemens,

& qui ſembloit exiger plus de patience que de fougue. Mais le goût de l'imitation & de la nouveauté prévalut chez une nation légère, ſur cette vanité qui eſt amoureuſe de ſes uſages.

Les Eſpagnols, malgré l'orgueil qu'on leur reproche, enchérirent ſur les Suiſſes, en perfectionnant la diſcipline de ce peuple guerrier. Ils compoſèrent une infanterie qui fut tour-à-tour la terreur & l'admiration de l'Europe.

A meſure que l'infanterie augmentoit, ceſſoient par-tout l'uſage & le ſervice de la milice féodale, & la guerre s'étendoit de plus en plus. La conſtitution nationale n'avoit guère permis durant des ſiècles aux différens peuples, de franchir les barrières de leurs états pour aller s'égorger. La guerre ne ſe faiſoit que ſur les frontières, entre les peuples limitrophes. Quand la France & l'Eſpagne eurent eſſayé leurs armes à l'extrémité la plus reculée de l'Italie, il ne fut plus poſſible de convoquer le ban & l'arrière-ban des nations; parce que ce n'étoient pas réellement les peuples qui ſe faiſoient la guerre, mais les rois avec leurs troupes, pour la

gloire de leur perſonne ou de leur famille ; ſans aucun égard au bien de leurs ſujets. Ce n'eſt pas que les princes ne tâchaſſent d'engager dans leurs querelles l'orgueil national des peuples : mais uniquement pour affoiblir ou pour ſoumettre cette indépendance, qui luttoit encore dans quelques corps, contre l'autorité abſolue où ils s'étoient élevés par degrés.

Toute l'Europe fut en combuſtion. On vit les Allemands en Italie ; les Italiens en Allemagne ; les François dans l'une & l'autre de ces régions ; les Turcs devant Naples & devant Nice ; les Eſpagnols tout-à-la-fois, en Afrique, en Hongrie, en Italie, en Allemagne, en France, & dans les Pays-Bas. Toutes ces nations, en aiguiſant, en trempant leurs armes dans leur ſang, ſe formèrent dans la ſcience de ſe battre & de ſe détruire avec un ordre, une meſure infaillibles.

La religion mit aux priſes les Allemands contre les Allemands, les François contre les François : mais ſur-tout la Flandre avec l'Eſpagne. C'eſt dans les marais de la Hollande qu'échoua toute la fureur d'un roi bigot & deſpote ;

deſpote ; d'un prince ſuperſtitieux & ſanguinaire ; de deux Philippes & d'un duc d'Albe. C'eſt dans les Pays-Bas qu'on vit une république ſortir des gibets de la tyrannie & des buchers de l'inquiſition. Après que la liberté eut rompu ſes chaînes, qu'elle eut trouvé ſon aſyle dans l'océan, elle éleva ſes remparts ſur le continent. Les Hollandois imaginèrent les premiers l'art de fortifier les places : tant le génie & la création appartiennent aux ames libres. Leur exemple fut imité par-tout. Les grands états n'avoient beſoin que de fortifier leurs frontières. L'Allemagne & l'Italie, partagées entre pluſieurs princes, furent hériſſées d'un bout à l'autre de fortes citadelles. On n'y voyage point ſans trouver chaque ſoir des portes fermées & des ponts-levis à l'entrée des villes.

Tandis que Naſſau, armé pour aſſurer l'indépendance de ſa patrie, renouvelloit la ſcience des fortifications, la paſſion de la gloire pouſſoit Guſtave à chercher, ſur les traces des anciens, les principes preſque entiérement perdus de la guerre de campagne. Il eut la gloire de les trouver, de les appliquer, de les répandre : mais, s'il

en faut croire les juges les plus expérimentés, il n'y mit pas les modifications qu'auroit exigées la différence des eſprits, des conſtitutions & des armes. Ses élèves, tout grands capitaines qu'ils étoient, n'oſèrent pas être plus hardis ou plus éclairés que lui ; & cette timide circonſpection empêcha les changemens, arrêta les progrès qu'on auroit dû faire. Seulement, Cohorn & Vauban ouvrirent les yeux à l'Europe ſur l'art de défendre, mais ſur-tout d'attaquer les places. Par une de ces contradictions qui ſe remarquent quelquefois dans les nations comme parmi les individus, il arriva que, malgré ſon caractère bouillant & impétueux, le François ſe montra plus propre qu'aucun peuple aux ſièges ; & qu'il parut acquérir au pied des murailles la patience & le ſens froid qui lui manquent le plus ſouvent dans les autres opérations militaires.

Le roi de Pruſſe parut, & avec lui naquit un ordre inconnu de choſes. Sans ſe laiſſer impoſer par l'exemple ou l'autorité de ceux qui l'avoient précédé, ce prince créa une tactique preſqu'entiérement nouvelle. Il fit voir que des troupes, en quelque nombre

qu'elles fuſſent, pouvoient être diſciplinées & manœuvrières; que les mouvemens des plus grandes armées n'étoient pas aſſujettis à des calculs plus compliqués ni moins certains que les plus foibles corps; & que les mêmes reſſorts qui mettoient en action un bataillon pouvoient, bien maniés, combinés par un grand général, faire mouvoir cent mille hommes. Son génie lui fit imaginer des développemens ſavans dont perſonne n'avoit eu l'idée; & donnant en quelque ſorte l'avantage aux jambes ſur les bras, il introduiſit dans ſes évolutions, dans ſes marches, une célérité devenue néceſſaire & preſque déciſive depuis que les armées ont été ſi malheureuſement multipliées, & qu'il a fallu leur faire occuper un front extrêmement étendu.

Ce prince qui, depuis Alexandre, n'a point eu ſon égal dans l'hiſtoire pour l'étendue & la variété des talens; lui qui, ſans avoir été formé par des Grecs, a ſu former des Lacédémoniens; enfin ce monarque qui mérita plus que tout autre d'attacher ſon nom à ſon ſiècle, & qui aura la gloire, puiſque c'en eſt une, d'avoir élevé

la guerre à un degré de perfection, dont elle ne peut heureuſement que deſcendre: Frédéric a vu l'Europe entière ſe jetter avec enthouſiaſme ſur ſes inſtitutions. A l'exemple du peuple Romain, qui en s'inſtruiſant à l'école de ſes ennemis, s'étoit mis en état de leur réſiſter, de les vaincre, de les aſſervir; les nations modernes ont voulu copier un voiſin redoutable par ſa capacité militaire, & qui pouvoit devenir dangereux par ſes ſuccès. Ont-elles atteint leur but? ſans doute, on a réuſſi à imiter quelques pratiques extérieures de ſa diſcipline: mais ſes grands principes ont-ils été bien ſaiſis, bien approfondis, bien combinés? il ſeroit peut-être permis d'en douter.

Quand même cette doctrine ſublime & terrible ſeroit devenue commune aux puiſſances, l'uſage en ſeroit-il égal pour toutes? Les Pruſſiens ne la perdent pas un moment de vue. Ils ne connoiſſent ni les intrigues des cours, ni les délices des villes, ni l'oiſiveté des campagnes. Leurs drapeaux ſont leur toît; des chants guerriers, leur amuſement; les récits de leurs premiers exploits, leur converſation; de nouveaux lauriers,

le motif de leurs eſpérances. Sans ceſſe ſous les armes, ſans ceſſe dans les exercices, ils ont continuellement ſous les yeux l'image, preſque la réalité d'une guerre ſavante & opiniâtre, ſoit qu'ils ſoient réunis dans des camps, ſoit qu'ils ſoient diſperſés dans des garniſons.

Militaires de tous les pays, oppoſez à ce tableau celui de votre éducation, de vos loix, de vos mœurs; & comparez-vous à de tels hommes, ſi vous l'oſez. Le ſon des trompettes vous tirera, j'y conſens, de votre aſſoupiſſement. Du bal, des ſpectacles, du ſein de vos maîtreſſes, vous volerez avec ardeur au péril. Mais une fougue paſſagère tiendra-t-elle lieu de cette vigilance, de cette activité, de cette application, de cette prévoyance qui ſeules peuvent décider des opérations d'une guerre ou d'une campagne? Un corps énervé par de molles habitudes, réſiſtera-t-il aux horreurs de la diſette, à la rigueur des ſaiſons, à la diverſité des climats? Un eſprit dominé par le goût des plaiſirs, ſe pliera-t-il à des méditations ſuivies, profondes & ſérieuſes? Dans un cœur rempli d'objets frivoles & divers, ne s'en trouvera-t-il aucun qui ſoit l'écueil du cou-

rage ? Sur les bords du Pô, du Rhin, du Danube; au milieu de ces deſtructions, de ces ravages qui ſuivent toujours ſes pas, un François couvert de pouſſière, épuiſé de forces, dénué de tout, ne tournera-t-il pas ſes triſtes regards vers les bords rians de la Loire ou de la Seine ? Ne ſoupirera-t-il pas après ces fêtes ingénieuſes, ces douces liaiſons, ces ſociétés charmantes; après tant de voluptés qu'il y a laiſſées & qui l'y attendent ? Imbu de l'abſurde & malheureux préjugé que la guerre, qui eſt un métier pour les autres nations, n'eſt qu'un état pour lui, ne quittera-t-il pas les camps auſſitôt qu'il croira le pouvoir, ſans expoſer trop ouvertement ſa réputation ? Si l'exemple ou les circonſtances ne lui permettent pas de ſuivre ſon inclination, n'épuiſera-t-il pas en quelques mois le revenu de dix années pour métamorphoſer un fourrage en amuſement, ou pour étaler ſon luxe à la tête d'une tranchée ? Le dégoût de ſes devoirs & ſon indifférence pour la choſe publique, ne le rendront-ils pas le jouet d'un ennemi qui aura des principes différens, & une autre conduite ?

Ce n'eſt pas au Roi de Pruſſe, c'eſt à Louis XIV qu'il faut attribuer cette exceſſive multiplication de troupes qui nous offre le ſpectacle de la guerre juſque dans le ſein de la paix. En tenant toujours ſur pied des armées prodigieuſes, l'orgueilleux monarque réduiſit ſes voiſins ou ſes ennemis à des efforts à-peu-près ſemblables. La contagion gagna même les princes, trop foibles pour allumer des incendies, trop pauvres pour les entretenir. Ils vendirent le ſang de leurs légions aux grandes puiſſances; & le nombre des ſoldats s'éleva peu-à-peu en Europe juſqu'à deux millions.

On parle avec horreur des ſiècles de barbarie; & cependant la guerre étoit alors un état violent, un tems d'orage: aujourd'hui, c'eſt preſque un état naturel. La plupart des gouvernemens ſont ou deviennent militaires. La perfection même de la diſcipline en eſt une preuve. La ſûreté dans les campagnes, la tranquillité dans les villes, ſoit que les troupes y paſſent ou qu'elles y ſéjournent, la police qui règne autour des camps & dans les places de garniſon, annoncent bien que les armes ont un frein;

mais que tout eſt ſoumis au pouvoir des armes.

Heureuſement les hoſtilités de nos jours ne reſſemblent pas à celles des tems anciens. A ces époques éloignées, les provinces conquiſes étoient dévaſtées; les villes priſes réduites en cendres; les citoyens vaincus, égorgés ou réduits en ſervitude. La guerre eſt aujourd'hui beaucoup moins cruelle. Après le combat, il n'y a plus d'atrocités. On reſpecte les priſonniers. Les cités ne ſont plus détruites, ni les campagnes ravagées. Ce qu'on exige des peuples aſſujettis en contributions, équivaut à peine à ce qu'ils payoient d'impôts avant leur déſaſtre. Rentrent-ils à la paix dans leurs premiers liens, leur état ſe trouve n'avoir pas changé. Des traités aſſurent-ils au vainqueur leur ſoumiſſion, ils jouiſſent des mêmes avantages que tous ſes ſujets, quelquefois même de pluſieurs prérogatives très-importantes. Auſſi les nations, même les moins éclairées, s'occupent-elles peu de ces diſſentions des princes. Auſſi regardent-elles ces querelles comme des démêlés de gouvernement à gouvernement. Auſſi verroient-

elles ces événemens d'un œil tout-à-fait indifférent, ſans l'obligation de ſoudoyer les mercénaires chargés d'appuyer l'ambition, l'inquiétude ou les caprices d'un maître tyrannique.

Ces mercénaires ſont fort mal payés. Ils coûtent quatre ou cinq fois moins que le plus abject manœuvre. On ne leur donne que ce qui eſt préciſément néceſſaire pour les empêcher de mourir de faim. Cependant on a multiplié à tel point les troupes, les généraux, les places fortes, l'artillerie, tous les inſtrumens de guerre, que leur entretien a fait le déſeſpoir des peuples. Pour ſubvenir à ces dépenſes, il a fallu ſurcharger toutes les claſſes de la ſociété qui, refoulant les unes ſur les autres, écrâſent la dernière, la plus néceſſaire, celle des cultivateurs. L'accroiſſement des impôts, & la difficulté des recouvremens font mourir de faim & de miſère ces mêmes familles qui ſont les mères & les nourrices des armées.

Si une oppreſſion univerſelle eſt le premier inconvénient de la multiplication de ſoldats, leur oiſiveté en eſt le ſecond. Qu'on les occupe ſans excès mais ſans relâche, auſſi-tôt que le bruit des armes aura ceſſé

de ſe faire entendre, & leurs mœurs ſeront moins diſſolues, moins contagieuſes ; les forces pour ſupporter les fatigues de leur profeſſion ne leur manqueront plus, & leur ſanté ſera rarement altérée ; on ne les verra plus conſumés par la faim, par l'ennui & par le chagrin; la déſertion & les querelles ceſſeront d'être communes parmi eux; après le tems de leur ſervice, ils pourront être encore utiles à la ſociété. Pour une modique augmentation de ſolde, ils feront gaiement les chemins par leſquels ils doivent marcher ; ils applaniront les montagnes qu'ils doivent gravir; ils fortifieront les villes qu'ils doivent défendre ; ils creuſeront les canaux qui doivent porter leurs ſubſiſtances ; ils perfectionneront les ports dans leſquels ils doivent s'embarquer ; ils délivreront le peuple de la plus cruelle, de la plus ignominieuſe des vexations, la corvée. Après avoir expié dans des travaux utiles le malheur d'être dévoués par état à déſoler la terre, à en maſſacrer les habitans, peut-être ceſſeront-ils d'être déteſtés ; peut-être parviendront-ils un jour à l'honneur d'être comptés parmi les citoyens.

Les Romains avoient ſaiſi ces vérités, & en avoient fait la baſe de leur conduite. Comment eſt-il arrivé que nous autrefois les eſclaves, & aujourd'hui les diſciples de ces maîtres du monde, nous nous ſoyons ſi fort écartés ſur ce point important de leurs principes? C'eſt que l'Europe a cru, c'eſt que l'Europe croit encore que des mains deſtinées à manier des armes, à cueillir des lauriers, ſeroient avilies par des inſtrumens uniquement maniés par les dernières claſſes du peuple. Juſques à quand cet abſurde préjugé formé dans des tems barbares ſubſiſtera-t-il? Juſques à quand ſerons-nous au douzième ſiècle?

Troiſième inconvénient : augmentation de ſoldats, diminution de courage. Peu d'hommes naiſſent propres à la guerre. Si l'on en excepte Lacédémone & Rome, où des citoyens, des femmes libres enfantoient des ſoldats; où les enfans s'endormoient & s'éveilloient au bruit des fanfares & des chanſons guerrières; où l'éducation dénaturoit les hommes, faiſoit d'eux des êtres d'une nouvelle eſpèce : tous les peuples n'ont jamais eu qu'un petit nombre de braves. Auſſi, moins

on en lève, plus ils valent. Autrefois chez nos pères, moins policés & plus forts que nous; les armées étoient beaucoup moins nombreuſes que les nôtres; & les guerres plus déciſives. Il falloit être noble ou riche pour faire le ſervice militaire. C'étoit un droit, un honneur, que de prendre les armes. On ne voyoit ſous les drapeaux que des volontaires. Les engagemens finiſſoient avec la campagne. Un homme qui n'auroit pas aimé la guerre, pouvoit s'en retirer. D'ailleurs, il y avoit plus de cette chaleur de ſang & de cette fierté de ſentimens, qui fait le vrai courage. Aujourd'hui, quelle gloire de ſervir des deſpotes qui meſurent les hommes à la toiſe, les priſent par leur paie, les enrôlent par force ou par ſubtilité, les retiennent, les congédient comme ils les ont pris, ſans leur conſentement! Quel honneur d'aſpirer au commandement des armées, ſous la maligne influence des cours, où l'on donne & l'on ôte tout pour rien; où l'on élève & l'on dégrade par caprice des hommes ſans mérite & ſans crime; où l'on confie le miniſtère de la guerre à un protégé, qui ne s'eſt diſtingué dans aucune

occaſion, & à qui l'art n'eſt connu ni par la pratique ni par la méditation ; où une favorite trace, avec des mouches, ſur une carte étendue ſur ſa toilette, la marche que ſuivront les armées ; où pour livrer une bataille, il faut envoyer ſolliciter la permiſſion de la cour, délai funeſte pendant lequel l'ennemi a changé de poſition, & le moment de la victoire s'eſt perdu ; où, à l'inſu du prince, on a quelquefois ordonné à un général, ſous peine de diſgrace, de ſe laiſſer battre ; où la jalouſie, la haîne, mille autres motifs déteſtables font échouer les eſpérances d'une campagne heureuſe ; où, par négligence ou par foibleſſe, on laiſſe manquer les camps de vivres, de fourrages & de munitions ; où celui qui doit obéir, s'arrêter ou marcher, exécuter des mouvemens combinés, trahit ſon chef & brave la diſcipline, ſans compromettre ſa tête ? Auſſi, hormis les empires naiſſans & les momens de criſe, plus il y a de ſoldats dans un état, plus la nation s'affoiblit ; & plus un état s'affoiblit, plus on multiplie les ſoldats.

Quatrième inconvénient : la multiplication

de la milice achemine au deſpotiſme. Les troupes nombreuſes, les places fortes, les magaſins & les arſenaux, peuvent empêcher les invaſions: mais en préſervant un peuple des irruptions d'un conquérant, ils ne le ſauvent pas des attentats d'un deſpote. Tant de ſoldats ne font que tenir à la chaîne des eſclaves tout faits. L'homme le plus foible eſt alors le plus fort. Comme il peut tout, il veut tout. Par les ſeules armes, il brave l'opinion & force les volontés. Avec des ſoldats, il lève des impôts; avec des impôts, il lève des ſoldats. Il croit exercer & manifeſter ſa puiſſance, en détruiſant ce qu'il a créé; mais il travaille dans le néant & pour le néant. Il refond perpétuellement ſa milice, ſans jamais retrouver une force nationale. C'eſt en vain qu'il arme des bras toujours levés ſur la tête du peuple. Si ſes ſujets tremblent devant ſes troupes, ſes troupes fuiront devant l'ennemi. Mais alors la perte d'une bataille eſt celle d'un royaume. Tous les cœurs aliénés volent d'eux-mêmes ſous un joug étranger, parce qu'avec un conquérant, il reſte de l'eſpérance, & qu'avec un deſpote, on ne ſent que la crainte.

Quand les progrès du gouvernement militaire ont amené le deſpotiſme, alors il n'y a plus de nation. Les troupes ſont bientôt inſolentes & déteſtées; les familles ſe deſſèchent & dépériſſent dans la ſtérilité de la miſère & du libertinage. L'eſprit de déſunion & de haîne gagne entre tous les états, alternativement corrompus & flétris. Les corps ſe trahiſſent, ſe vendent, ſe dépouillent, & ſe livrent tour-à-tour les uns les autres aux verges du deſpote. Il les crible tous, ils les vanne, il les preſſure dans ſa main, les dévore & les anéantit. Telle eſt la fin de cet art de la guerre, qui mène au gouvernement militaire. Voyons quelle eſt l'influence de la marine.

V. Marine.

Les anciens nous ont tranſmis preſque tous les arts, qui ſont reſſuſcités avec les lettres : mais nous l'emportons ſur eux dans la marine militaire. Tyr & Sydon, Carthage & Rome, n'ont preſque vu que la Méditerranée; & pour courir cette mer, il ne falloit que des radeaux, des galères & des rameurs. Les combats alors pouvoient être ſanglans: mais l'art de la conſtruction & de l'armement des flottes ne devoit pas

être ſavant. Pour traverſer de l'Europe en Afrique, il ne falloit, pour ainſi dire, que des bateaux plats, qui débarquoient des Carthaginois ou des Romains : car ce furent preſque les ſeuls peuples qui rougirent la mer de leur ſang. Les Athéniens & les républiques de l'Aſie, firent heureuſement plus de commerce que de carnage.

Après que ces nations fameuſes eurent laiſſé la terre & la mer à des brigands & à des pirates, la marine reſta durant douze ſiècles dans le néant où étoient tombés tous les autres arts. Ces eſſains de barbares, qui dévorèrent le cadavre & le ſquelette de Rome, vinrent de la mer Baltique, ſur des radeaux ou des pirogues, ravager & piller nos côtes de l'océan : mais ſans s'écarter du continent. Ce n'étoient point des voyages, mais des deſcentes qui ſe renouvelloient chaque jour. Les Danois & les Normands n'étoient point armés en courſe, & ne ſavoient guère ſe battre que ſur terre.

Enfin, le haſard ou la Chine donna la bouſſole à l'Europe, & la bouſſole lui donna l'Amérique. L'aiguille aimantée montrant aux navigateurs de combien ils s'approchoient

ou

ou s'éloignoient du Nord, les enhardit à tenter les plus longues courſes, à perdre la terre de vue durant des mois entiers. La géométrie & l'aſtronomie apprirent à meſurer la marche des aſtres, à fixer par eux les longitudes, & à eſtimer à-peu-près de combien on avançoit à l'eſt ou à l'oueſt. Dès-lors on devoit ſavoir à quelle hauteur, à quelle diſtance on ſe trouvoit de toutes les côtes de la terre. Quoique la connoiſſance des longitudes ſoit beaucoup plus inexacte que celle des latitudes, l'une & l'autre eurent bientôt aſſez hâté les progrès de la navigation, pour faire éclorre l'art de la guerre navale. Cependant, elle débuta par des galères qui étoient en poſſeſſion de la Méditerranée. La plus fameuſe bataille de la marine moderne, fut celle de Lepante, qui fut livrée il y a deux cens ans, entre deux cens cinq galères des Chrétiens, & deux cens ſoixante des Turcs. L'Italie qui a tout trouvé & n'a rien gardé, l'Italie ſeule avoit conſtruit ce prodigieux armement; mais alors elle avoit le double du commerce, des richeſſes, de la population qui lui reſtent aujourd'hui. D'ailleurs, ces galères n'étoient ni ſi longues, ni ſi larges que celles de nos

jours, comme l'atteſtent encore d'anciennes carcaſſes qui ſe conſervent dans l'arſenal de Veniſe. La chiourme conſiſtoit en cent cinquante rameurs, & les troupes n'étoient que de quatre-vingts hommes par bâtiment. Aujourd'hui Veniſe a de plus belles galères, & moins de puiſſance ſur cette mer qu'elle épouſe, & que d'autres ſillonnent & labourent.

Mais les galères étoient bonnes pour des forçats; il falloit de plus forts vaiſſeaux pour des ſoldats. L'art de la conſtruction s'accrut avec celui de la navigation. Philippe II, roi de toutes les Eſpagnes & des deux Indes, employa tous les chantiers d'Eſpagne & de Portugal, de Naples & de Sicile, qu'il poſſédoit alors, à conſtruire des navires d'une grandeur, d'une force extraordinaires; & ſa flotte prit le nom de l'*invincible armada*. Elle étoit compoſée de cent trente vaiſſeaux, dont près de cent étoient les plus gros qu'on eût encore vus ſur l'océan. Vingt caravelles, ou petits bâtimens, ſuivoient cette flotte, voguoient & combattoient ſous ſes aîles. L'enflure Eſpagnole du ſeizième ſiècle, s'eſt prodigieuſement appéſantie ſur une deſcrip-

tion exagérée & pompeuſe de cet armement ſi formidable. Mais ce qui répandit la terreur & l'admiration il y a deux ſiècles, ſerviroit de riſée aujourd'hui. Les plus grands de ces vaiſſeaux ne ſeroient que du troiſième rang dans nos eſcadres. Ils étoient ſi peſamment armés & ſi mal gouvernés, qu'ils ne pouvoient preſque ſe remuer, ni prendre le vent, ni venir à l'abordage, ni obéir à la manœuvre dans des tems orageux. Les matelots étoient auſſi lourds que les vaiſſeaux étoient maſſifs, les pilotes preſqu'auſſi ignorans que les matelots.

Les Anglois, qui connoiſſoient déja toute la foibleſſe & le peu d'habileté de leurs ennemis ſur la mer, ſe repoſèrent du ſoin de leur défaite ſur leur inexpérience. Contens d'éviter l'abordage de ces peſantes machines, ils en brûlèrent une partie. Quelques-uns de ces énormes galions furent pris, d'autres déſemparés. Une tempête ſurvint. La plupart avoient perdu leurs ancres; ils furent abandonnés par l'équipage à la fureur des vagues, & jettés, les uns ſur les côtes occidentales de l'Ecoſſe, les autres ſur les côtes d'Irlande. A peine la moitié de cette

invincible flotte put retourner en Eſpagne ; où ſon délabrement, joint à l'effroi des matelots, répandit une conſternation dont la nation ne ſe releva plus : abattue à jamais par la perte d'un armement qui lui avoit coûté trois ans de préparatifs, où ſes forces & ſes revénus s'étoient comme épuiſés.

La chûte de la marine Eſpagnole fit paſſer le ſceptre de la mer aux mains des Hollandois. L'orgueuil de leurs anciens tyrans ne pouvoit être mieux puni, que par la proſpérité d'un peuple forcé, par l'oppreſſion, à briſer le joug des rois. Lorſque cette république levoit la tête hors de ſes marais, le reſte de l'Europe étoit plongé dans les guerres civiles par le fanatiſme. Dans tous les états, la perſécution lui préparoit des citoyens. L'inquiſition que la maiſon d'Autriche vouloit étendre dans les pays de ſa domination ; les bûchers que Henri II allumoit en France ; les émiſſaires de Rome que Marie appuyoit en Angleterre : tout concourut à donner à la Hollande un peuple immenſe de réfugiés. Elle n'avoit ni terres, ni moiſſons pour les nourrir. Il leur fallut chercher une ſubſiſtance par mer, dans le monde

entier. Lisbonne, Cadix & Anvers, faiſoient preſque tout le commerce de l'Europe ſous un même ſouverain, que ſa puiſſance & ſon ambition rendoient l'objet de la haîne & de l'envie. Les nouveaux républicains, échappés à ſa tyrannie, excités par le reſſentiment & le beſoin, ſe firent corſaires, & ſe formèrent une marine aux dépens des Eſpagnols & des Portugais, qu'ils déteſtoient. La France & l'Angleterre, qui ne voyoient que l'humiliation de la maiſon d'Autriche dans les progrès de la république naiſſante, l'aidèrent à garder des conquêtes & des dépouilles, dont elles ne connoiſſoient pas encore tout le prix. Ainſi les Hollandois s'aſſurèrent des établiſſemens par-tout où ils voulurent porter leurs armes, s'affermirent dans leurs acquiſitions, avant qu'on pût en être jaloux, & ſe rendirent inſenſiblement les maîtres de tout le commerce par leur induſtrie, & de toutes les mers, par la force de leurs eſcadres.

Les troubles domeſtiques de l'Angleterre favoriſèrent quelque tems cette proſpérité, ſourdement acquiſe dans des pays éloignés. Mais enfin Cromwel éveilla dans ſa patrie la jalouſie du commerce. Elle étoit natu-

relle à un peuple insulaire. Partager avec lui l'empire de la mer, c'étoit le lui céder. Les Hollandois résolurent de le garder. Au lieu de s'allier avec l'Angleterre, ils s'exposèrent courageusement à la guerre. Ils combattirent long-tems avec des forces inégales; & cette opiniâtreté contre les revers, leur conserva, du-moins, une honorable rivalité. La supériorité dans la construction, dans la forme des vaisseaux, donna souvent la victoire à leurs ennemis: mais les vaincus ne firent point de pertes décisives.

Cependant, ces longs & terribles combats avoient épuisé, dumoins rallenti, la vigueur des deux nations, lorsque Louis XIV, voulant profiter de leur affoiblissement réciproque, aspira à l'empire des mers. En prenant les rênes de son royaume, ce prince n'avoit trouvé dans ses ports que huit ou neuf vaisseaux demi-pourris; encore n'étoient-ils ni du premier, ni du second rang. Richelieu avoit su jetter une digue devant la Rochelle, mais non créer une marine, dont Henri IV & son ami Sully devoient pourtant avoir conçu le projet: mais tout ne pouvoit naître à la fois que dans le beau siècle de la

nation Françoiſe. Louis, qui ſaiſiſſoit, du-moins, toutes les idées de grandeur qu'il n'enfantoit pas, fit paſſer dans l'ame de ſes ſujets la paſſion qui le dévoroit. Cinq ports furent ouverts à la marine militaire. On créa des chantiers & des arſenaux, également commodes & magnifiques. L'art des conſtructions, encore très-imparfait par-tout, reçut des règles moins incertaines. Un code fort ſupérieur à celui des autres nations, & qui depuis leur ſervit de guide, obtint la ſanction des loix. Des hommes de mer ſortirent, pour ainſi dire, comme tout formés du ſein de l'océan. En moins de vingt ans, les rades du royaume comptèrent cent vaiſſeaux de ligne.

Ces forces s'eſſayèrent d'abord contre les Barbareſques, qui furent châtiés. Enſuite elles firent baiſſer le pavillon à l'Eſpagne. De-là, ſe meſurant avec les flottes, tantôt ſéparées, tantôt combinées, de l'Angleterre & de la Hollande, preſque toujours elles emportèrent l'honneur & l'avantage du combat. La première défaite mémorable qu'eſſuya la marine Françoiſe, fut en 1692, lorſque avec quarante vaiſſeaux, elle attaqua vis-à-vis de

la Hogue quatre-vingt-dix vaiſſeaux Anglois & Hollandois, pour donner à l'Angleterre un roi qu'elle ne vouloit pas, & qui ne ſouhaitoit pas trop de l'être. Le parti le plus nombreux eut la victoire. Jacques II ſentit un plaiſir involontaire, en voyant triompher le peuple qui le repouſſoit; comme ſi dans ce moment, l'amour aveugle de la patrie l'eût emporté contre lui dans ſon cœur, ſur l'ambition du trône. Depuis cette journée, la France vit décliner ſes forces navales, & il étoit impoſſible qu'il fût autrement.

Accoutumé à mettre plus de fierté que de méthode dans ſes entrepriſes, plus jaloux de paroître puiſſant que de l'être en effet, Louis XIV avoit commencé par poſer le faîte de ſa marine guerrière, avant d'en avoir aſſuré les fondemens. L'unique baſe ſolide qu'on eût pu lui donner, c'eût été une navigation marchande, vive, étendue; & il n'en exiſtoit preſque pas un commencement dans le royaume. Le commerce des Indes Orientales ne faiſoit que de naître. Les Hollandois s'étoient approprié le peu de denrées que produiſoient alors les iſles de l'Amérique. On n'avoit pas ſongé à donner aux

grandes pêcheries l'extenſion dont elles étoient ſuſceptibles. Les rades du Nord ne recevoient pas un navire François, & celles du Sud n'en voyoient que rarement. L'état avoit abandonné juſqu'à ſon cabotage à des étrangers. N'étoit-ce donc pas une néceſſité qu'au premier échec remarquable que recevroit cet orgueilleux étalage de puiſſance, le coloſſe croulât, & que l'illuſion fût diſſipée ?

L'Angleterre prit dès-lors une ſupériorité, qui l'a portée au comble de la proſpérité. Une nation, qui ſe voit aujourd'hui la première ſur toutes les mers, s'imagine aiſément qu'elle y a eu toujours de l'empire. Tantôt elle fait remonter ſa puiſſance maritime juſqu'au tems de Céſar; tantôt elle veut avoir régné ſur l'océan, du-moins au neuvième ſiècle. Peut-être un jour, les Corſes, qui ne ſont rien, quand ils ſeront devenus un peuple maritime, écriront & liront dans leurs faſtes, qu'ils ont toujours dominé ſur la méditerranée. Telle eſt la vanité de l'homme; il a beſoin d'agrandir ſon néant dans le paſſé comme dans l'avenir. La vérité ſeule, qui ſubſiſte avant & après les nations, dit qu'il n'y a point eu de marine en Europe depuis l'ère chrétienne

juſqu'au ſeizième ſiècle. Les Anglois eux-mêmes n'en avoient pas beſoin, tant qu'ils furent les maîtres de la Normandie & des côtes de la France.

Lorſque Henri VIII voulut équiper une flotte, il fut obligé de louer des vaiſſeaux de Hambourg, de Lubeck, de Dantzick : mais ſur-tout de Gênes & de Veniſe, qui ſavoient ſeules conſtruire & conduire une marine ; qui fourniſſoient les navigateurs & les amiraux ; qui donnoient à l'Europe un Colomb, un Améric, un Cabot, un Verezani, ces hommes divins, par qui le monde eſt devenu ſi grand. Elizabeth eut beſoin d'une force navale contre l'Eſpagne. Elle permit à des citoyens d'armer des vaiſſeaux, pour courir ſur les ennemis de l'état. Cette permiſſion forma des ſoldats matelots. La reine alla voir un vaiſſeau qui avoit fait le tour du monde ; elle y embraſſa Drake, en le créant chevalier. Elle laiſſa quarante-deux vaiſſeaux de guerre à ſes ſucceſſeurs. Jacques I & Charles I ajoutèrent quelques navires aux forces navales qu'ils avoient reçues avec le trône : mais les commandans de cette marine étoient pris dans la nobleſſe, qui, contente des hon-

neurs, laiſſoit les travaux à des pilotes. L'art ne faiſoit point de progrès.

Le parti qui détrôna les Stuarts, avoit peu de nobles. Les vaiſſeaux de ligne furent donnés à des capitaines d'une naiſſance commune, mais d'une habileté rare dans la navigation. Ils perfectionnèrent, ils illuſtrèrent la marine Angloiſe.

Charles II, en remontant ſur le trône, la trouva forte de cinquante-ſix vaiſſeaux. Elle s'augmenta ſous ſon règne, juſqu'au nombre de quatre-vingt-trois bâtimens, dont cinquante-huit étoient de ligne. Cependant elle déclina vers les derniers jours de ce prince. Mais Jacques II, ſon frère, la rétablit dans ſon premier éclat, l'éleva même à plus de ſplendeur. Grand amiral avant d'être roi, il avoit inventé l'art de commander la manœuvre ſur les flottes, par les ſignaux des pavillons. Heureux, s'il avoit mieux entendu l'art de gouverner un peuple libre! Quand le prince d'Orange, ſon gendre, prit ſa couronne, la marine Angloiſe étoit compoſée de cent ſoixante-trois vaiſſeaux de toute grandeur, armés de ſept mille canons, & montés par quarante-deux mille hommes

d'équipage. Cette force doubla pendant la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne. Elle a fait depuis des progrès tels, que l'Angleterre ſe croit en état de balancer ſeule par ſes forces navales, toute la marine de l'Univers. Cette puiſſance eſt ſur mer, ce qu'étoit Rome ſur la terre, quand elle tomba de ſa grandeur.

La nation Angloiſe regarde ſa marine comme le rempart de ſa ſûreté, comme la ſource de ſes richeſſes. C'eſt dans la paix, comme dans la guerre, le pivot de ſes eſpérances. Auſſi lève-t-elle, & plus volontiers, & plus promptement, une flotte qu'un bataillon. Elle n'épargne aucun moyen de dépenſe, aucune reſſource de politique pour avoir des hommes de mer.

Les fondemens de cette puiſſance furent jettés au milieu du dernier ſiècle, par ce fameux acte de navigation, qui aſſuroit aux Anglois toutes les productions de leur vaſte empire & qui leur promettoit une grande partie de celles des autres régions. Par cette loi, on ſembloit dire à chaque peuple de ne penſer qu'à ſoi. Cependant cette leçon a été inutile juſqu'à nos jours; & aucun gouvernement ne l'a priſe pour règle de ſa con-

duite. Il eſt poſſible que les yeux s'ouvrent & qu'ils s'ouvrent bientôt : mais la Grande-Bretagne aura toujours joui pendant plus d'un ſiècle des fruits de ſa prévoyance, & peut-être acquis, dans ce long intervalle, aſſez de force pour perpétuer ſes avantages. On doit la croire diſpoſée à employer tous les moyens poſſibles, pour arrêter l'exploſion de cette mine que le tems creuſe d'une main lente ſous les fondemens de ſa fortune, & à déclarer la guerre au premier qui tentera d'y mettre le feu. Ses flottes redoutables attendent avec impatience le ſignal des hoſtilités. Leur activité & leur vigilance ont redoublé, depuis qu'il a été décidé que les priſes appartiendroient en totalité aux officiers & à l'équipage du vaiſſeau vainqueur ; depuis que l'état a accordé une gratification de cent trente-deux livres dix ſols à chacun des combattans qui s'élanceroit ſur un navire ennemi, pris ou coulé à fond. Cet appât du gain ſera, s'il le faut, augmenté par d'autres récompenſes. Les nations, ſi habituellement diviſées par leurs intérêts & leurs jalouſies, ſe concerteront-elles pour réprimer tant d'audace ; & ſi une ſeule l'entreprend ſé-

parément, ſortira-t-elle avec ſuccès de cette terrible lutte ?

La marine eſt un nouveau genre de puiſſance qui a donné, en quelque ſorte, l'univers à l'Europe. Cette partie ſi bornée du globe, a acquis, par ſes eſcadres, un empire abſolu ſur les autres beaucoup plus étendues. Elle s'y eſt emparée des contrées qui étoient à ſa bienſéance, & a mis dans ſa dépendance les habitans & les productions de toutes. Une ſupériorité ſi avantageuſe durera toujours, à moins que quelque événement, qu'il eſt impoſſible de prévoir, ne dégoûtât nos deſcendans d'un élément fécond en naufrages. Tant qu'il leur reſtera des flottes, elles prépareront les révolutions, elles promeneront les deſtins des peuples, elles ſeront le levier du monde.

Mais ce n'eſt pas ſeulement aux extrêmités de la terre ou dans des régions barbares que les vaiſſeaux ont porté la terreur & dicté des loix. Leur action s'eſt fait vivement ſentir, même au milieu de nous, & a dérangé les anciens ſyſtêmes. Il s'eſt formé un nouvel équilibre. Du continent, la balance du pouvoir a paſſé aux nations maritimes,

Comme la nature de leurs forces les rapprochoit de tous les pays qui bordoient l'océan & ſes différens golfes, il leur a été poſſible de faire du bien ou du mal à plus d'états : elles ont donc dû avoir plus d'alliés, plus de conſidération & plus d'influence. Ces avantages ont frappé les gouvernemens que leur ſituation mettoit à portée de les partager ; & il n'en eſt preſque aucun qui n'ait fait plus ou moins d'efforts, des efforts plus ou moins heureux pour y réuſſir.

Puiſque la nature a décidé que les hommes s'agiteroient éternellement ſur notre planète, & qu'ils la fatigueroient ſans ceſſe par leur inquiétude, c'eſt un bonheur pour les tems modernes que les forces de la mer faſſent une diverſion à celles de la terre. Une puiſſance qui a des côtes à garder ne peut aiſément franchir les barrières de ſes voiſins. Il lui faut des préparatifs immenſes ; des troupes innombrables ; des arſenaux de toute eſpèce ; une double proviſion de moyens & de reſſources pour exécuter ſes projets de conquête. Depuis que l'Europe navigue, elle jouit d'une plus grande ſécurité. Ses guerres ſont peut-être auſſi fréquentes, auſſi ſan-

glantes : mais elle en eſt moins ravagée, moins affoiblie. Les opérations y ſont conduites avec plus de concert, de combinaiſon, & moins de ces grands effets qui dérangent tous les ſyſtêmes. Il y a plus d'efforts & moins de ſecouſſes. Toutes les paſſions y ſont entraînées vers un certain bien général, un grand but politique, un heureux emploi de toutes les facultés phyſiques & morales qui eſt le commerce.

L'importance où s'eſt élevée la marine conduira, avec le tems, tout ce qui y a un rapport plus ou moins prochain au degré de perfection dont il eſt ſuſceptible. Juſqu'au milieu du dernier ſiècle, des routines vagues préſidoient à la conſtruction des vaiſſeaux. *On ne ſait ce que la mer veut*, étoit encore un proverbe. A cette époque, la géométrie porta ſon attention ſur cet art qui devenoit tous les jours plus intéreſſant, & y appliqua quelques-uns de ſes principes. Depuis elle s'en eſt occupée plus ſérieuſement, & toujours avec ſuccès. Cependant on eſt bien éloigné des démonſtrations, puiſqu'il règne tant de variété dans les dimenſions que ſuivent les différens atteliers.

A

A meſure que la marine devenoit une ſcience, c'étoit une néceſſité qu'elle fût étudiée par ceux qui ſuivoient cette profeſſion. On parvint lentement, mais enfin on parvint à leur faire comprendre que les commandans qui auroient des idées générales fondées ſur des règles mathématiques, auroient une grande ſupériorité ſur des officiers qui, n'ayant que des habitudes, ne pourroient juger des choſes qu'ils auroient à faire que par leur analogie avec celles qu'ils auroient déja vues. Des écoles s'ouvrirent de tous les côtés, & de jeunes gens y furent inſtruits dans la tactique navale & dans d'autres connoiſſances auſſi importantes.

C'étoit quelque choſe, mais ce n'étoit pas tout. Dans un métier où la diſpoſition de la mer & des courans, le mouvement des vaiſſeaux, la force & la variété des vents, les fréquens accidens du feu, la rupture ordinaire des voiles & des cordages, cent autres circonſtances multiplient à l'infini les combinaiſons; où, ſous le tonnerre du canon & au milieu des plus grands dangers, il faut prendre ſur le champ un parti qui décide de la victoire & de la fuite; où les réſolutions

doivent être si rapides qu'elles paroissent plutôt l'effet du sentiment que le fruit de la réflexion : dans une telle profession, la théorie la plus savante ne sauroit suffire. Dénuée de ce coup-d'œil sûr & rapide que la pratique seule & la pratique la plus suivie peut donner, elle perdroit en méditations le tems de l'action. Il faut donc que l'expérience achève l'homme de mer que l'étude des sciences exactes aura commencé. Cette réunion doit se faire avec le tems par-tout où il y a des navigateurs, mais nulle part aussi promptement que dans une isle, parce que les arts se perfectionnent plutôt où ils sont d'une nécessité plus indispensable.

Par la même raison, il y aura de meilleurs & plus de matelots, mais seront-ils traités avec la justice & l'humanité qui leur sont dues ? Un d'eux, qui a heureusement échappé aux feux dévorans de la ligne, à l'horreur des tempêtes, à l'intempérie des climats, revient d'un voyage de plusieurs années & des extrémités du globe. Son épouse l'attend avec impatience ; ses enfans soupirent après la vue d'un père dont on leur a cent fois répété le nom ; lui-même il charme ses en-

fuis par le doux eſpoir de revoir bientôt ce qu'il a de plus cher au monde ; il hâte par ſes deſirs le moment délicieux où il ſoulagera ſon cœur dans les tendres embraſſemens de ſa famille. Tout-à-coup, à l'approche du rivage, à la vue de ſa patrie, on l'arrache avec violence du navire où, pour enrichir ſes concitoyens, il vient de braver les flots, & il ſe voit précipité par d'infâmes ſatellites dans une flotte où trente, quarante mille de ſes braves compagnons doivent partager ſon infortune juſqu'à la fin des hoſtilités. C'eſt vainement que leurs larmes couleront, c'eſt vainement qu'ils réclameront les loix ; leur deſtinée eſt irrévocablement fixée. Voilà une foible image des atrocités de la preſſe Angloiſe.

Dans nos gouvernemens abſolus, c'eſt une autre méthode plus cruelle peut-être en effet, quoique en apparence plus modérée. Le matelot y eſt enrôlé & enrôlé pour ſa vie. On le met en mouvement, on le retient dans l'inaction, quand on veut & comme on veut. Un caprice décide de ſa ſolde, un caprice règle l'époque où elle lui ſera payée. Durant la paix, durant la guerre,

il n'a jamais de volonté qui lui ſoit propre : ſans ceſſe il eſt ſous la verge d'un deſpote ſubalterne le plus ſouvent injuſte, féroce & intéreſſé. La plus grande différence que j'obſerverois entre la preſſe & les claſſes, c'eſt que l'une eſt une ſervitude paſſagère, & que l'eſclavage des autres n'a point de terme.

Cependant vous trouverez des apologiſtes, des admirateurs peut-être de ces uſages inhumains. Il faut, vous dira-t-on, que dans l'état de ſociété, les volontés particulières ſoient ſoumiſes à la volonté générale, & que les convenances des individus ſoient ſacrifiées aux beſoins publics. Telle a été la pratique de toutes les nations & de tous les âges. C'eſt ſur cette baſe unique que les inſtitutions, bien ou mal conçues, ont été fondées. Jamais elles ne s'écarteront de ce point central ſans précipiter l'époque inévitable de leur ruine.

Sans doute, la république doit être ſervie, & doit l'être par ſes citoyens : mais n'eſt-il pas de la juſtice que chacun y contribue ſelon ſes moyens ? Faut-il que pour conſerver à un millionnaire, ſouvent injuſte, la

jouiſſance entière de ſa fortune & de ſes délices, on réduiſe l'infortuné matelot au ſacrifice des deux tiers de ſon ſalaire, des beſoins de ſa famille, du plus précieux des biens, la liberté. La patrie ne ſeroit-elle pas ſervie avec plus de zèle, de vigueur & d'intelligence par des hommes qui lui voueroient volontairement les facultés phyſiques & morales qu'ils ont acquiſes ou exercées ſur toutes les mers, que par des eſclaves néceſſairement & ſans ceſſe occupés du ſoin de briſer leurs chaines? Mal-à-propos, les adminiſtrateurs des empires diroient-ils pour juſtifier leur conduite atroce que ces navigateurs refuſeroient aux combats leurs bras & leur courage, ſi on ne les y traînoit contre leurs penchans. Tout aſſure qu'ils ne demanderoient pas mieux que d'exercer leur profeſſion; & il eſt démontré que quand ils y auroient quelque répugnance, des néceſſités toujours renaiſſantes les y forceroient.

Le dirons-nous? & pourquoi ne le dirions-nous pas? les gouvernemens ſont auſſi convaincus que ceux qui les cenſurent du tort qu'ils font à leurs matelots: mais ils aiment mieux ériger la tyrannie en principe, que

de convenir de l'impoſſibilité où ils ſont d'être juſtes. Dans l'état actuel des choſes, tous, quelques-uns principalement, ont élevé leurs forces navales plus haut que leur fortune ne le permettoit. Juſqu'ici leur orgueil n'a pu ſe réſoudre à deſcendre de cette grandeur exagérée dont ils s'étoient enivré, dont ils avoient enivré leurs voiſins. Le moment arrivera pourtant, & il ne doit pas être éloigné, où ce ſera une néceſſité de proportionner les armemens aux reſſources d'un fiſc obéré. Ce ſera une époque heureuſe pour l'Europe ſi elle ſuit un ſi bel exemple. Cette partie du monde, qui compte aujourd'hui trois cens quatre-vingt-douze vaiſſeaux de ligne, & quatre fois plus de bâtimens de guerre d'un ordre inférieur, tirera de grands avantages de cette révolution. L'océan ſera ſillonné alors par moins de flottes, & ſur-tout par des flottes moins nombreuſes. La navigation marchande s'enrichira des débris de la marine militaire; & le commerce recevra dans l'univers entier une extenſion nouvelle.

VI. Commerce.

Le commerce ne produit rien lui-même; il n'eſt pas créateur. Ses fonctions ſe réduiſent

ſent à des échanges. Par ſon miniſtère, une ville, une province, une nation, une partie du globe ſont débarraſſées de ce qui leur eſt inutile; par ſon miniſtère, elles reçoivent ce qui leur manque. Les beſoins reſpectifs de la ſociété des hommes l'occupent ſans ceſſe. Ses lumières, ſes fonds, ſes veilles: tout eſt conſacré à cet office honorable & néceſſaire. Son action n'exiſteroit pas ſans les arts & la culture: mais ſans ſon action la culture & les arts ſeroient peu de choſe. En parcourant la terre, en franchiſſant les mers, en levant les obſtacles qui s'oppoſoient à la communication des peuples, en étendant la ſphère des beſoins & le deſir des jouiſſances, il multiplie les travaux; il encourage l'induſtrie; il devient en quelque ſorte le moteur du monde.

Les Phéniciens furent les premiers négocians dont l'hiſtoire ait conſervé le ſouvenir. Situés ſur les bords de la mer aux confins de l'Aſie & de l'Afrique, pour recevoir & pour répandre toutes les richeſſes de ces vaſtes contrées, ils ne fondèrent des colonies, ne bâtirent des villes que pour le commerce. A Tyr, ils étoient les maîtres de la Méditer-

ranée; à Carthage, ils jettèrent les fondemens d'une république qui commença par l'océan ſur les meilleures côtes de l'Europe.

Les Grecs ſuccédèrent aux Phéniciens ; les Romains aux Carthaginois & aux Grecs. Ils furent les maîtres de la mer comme de la terre : mais ils ne firent d'autre commerce que celui d'apporter pour eux, en Italie, toutes les richeſſes de l'Afrique, de l'Aſie & du monde conquis. Quand Rome eut tout envahi, tout perdu, le commerce retourna, pour ainſi dire, à ſa ſource vers l'Orient. C'eſt-là qu'il ſe fixa, tandis que les Barbares inondoient l'Europe. L'empire fut diviſé. Les armes & la guerre reſtèrent dans l'Occident : mais l'Italie conſerva du moins une communication avec le Levant, où couloient toujours les tréſors de l'Inde.

Les croiſades épuiſèrent en Aſie toutes les fureurs de zèle & d'ambition, de guerre & de fanatiſme qui circuloient dans les veines des Européens: mais elles rapportèrent dans nos climats le goût du luxe Aſiatique ; & elles rachetèrent par un genre de commerce & d'induſtrie, le ſang & la population qu'elles avoient coûté. Trois ſiècles

de guerre & de voyages en Orient donnèrent à l'inquiétude de l'Europe un aliment dont elle avoit beſoin pour ne pas périr d'une ſorte de conſomption interne : ils préparèrent cette efferveſcence de génie & d'activité qui, depuis, s'exhala & ſe déploya dans la conquête des Indes Orientales & de l'Amérique.

Les Portugais tentèrent de doubler l'Afrique, mais avec lenteur & circonſpection. Ce ne fut qu'après quatre-vingts ans de travaux & de combats; qu'après s'être rendus les maîtres de toute la côte Occidentale de cette vaſte région, qu'ils ſe haſardèrent à doubler le cap de Bonne-Eſpérance. L'honneur de franchir cette barrière redoutable étoit réſervé à Vaſco de Gama, qui, en 1497, atteignit enfin le Malabar, où devoient ſe porter les riches productions des plus fertiles contrées de l'Aſie. Tel fut le théâtre de la grandeur Portugaiſe.

Tandis que cette nation avoit les marchandiſes, l'Eſpagne s'emparoit de ce qui les achète, des mines d'or & d'argent. Ces métaux devinrent non-ſeulement un véhicule, mais encore une matière de commerce. Ils attirèrent d'abord tout le reſte, & comme

ſigne, & comme marchandiſe. Toutes les nations en avoient beſoin pour faciliter l'échange de leurs denrées, pour s'approprier les jouiſſances qui leur manquoient. L'épanchement du luxe & de l'argent du midi de l'Europe, changea la face & la direction du commerce, en même tems qu'il en étendit les limites.

Cependant les nations conquérantes des deux Indes, négligèrent les arts & la culture. Penſant que l'or devoit tout leur donner, ſans ſonger au travail qui ſeul attire l'or; elles apprirent un peu tard, mais à leurs dépens, que l'induſtrie qu'elles perdoient, valoit mieux que les richeſſes qu'elles acquéroient; & ce fut la Hollande qui leur fit cette dure leçon.

Les Eſpagnols & les Portugais devinrent ou reſtèrent pauvres avec tout l'or du monde; les Hollandois furent bientôt riches, ſans terres & ſans mines. Auſſi-tôt que ces intrépides républicains ſe furent réfugiés au ſein de l'océan avec leur divinité tutélaire, la liberté, ils s'apperçurent que leurs marais ne ſeroient jamais que le ſiège de leur domicile, & qu'il leur faudroit chercher ailleurs

des reſſources & des ſubſiſtances. Leur vue ſe promena ſur la face du globe, & ils ſe dirent. " Notre domaine eſt le monde entier: „ nous en jouirons par la navigation & par „ le commerce. Les révolutions qui ſe paſ- „ ſeront ſur ce théâtre immenſe & conti- „ nuellement agité, ne nous ſeront jamais „ étrangères. L'indolence & l'activité, l'eſ- „ clavage & l'indépendance, la barbarie & „ la civiliſation, l'opulence & la pauvreté, „ la culture & l'induſtrie, les achats & les „ ventes, les vices & les vertus des hom- „ mes; tout tournera à notre avantage. Nous „ encouragerons les travaux des nations où „ nous arrêterons leur fortune; nous les „ pouſſerons à la guerre, ou nous travail- „ lerons à rétablir le calme entre elles, ſelon „ qu'il conviendra à nos intérêts „.

Juſqu'à cette époque, la Flandre avoit été le lien de communication entre le nord & le midi de l'Europe. Les Provinces-Unies qui s'en étoient détachées pour n'appartenir qu'à elles-mêmes, prirent ſa place, & devinrent à leur tour l'entrepôt de toutes les puiſſances qui avoient à faire plus ou moins d'échanges,

Ce premier ſuccès ne borna pas l'ambition de la nouvelle république. Après avoir appellé dans ſes ports les productions des autres contrées, ſes navigateurs allèrent les chercher eux-mêmes. Bientôt la Hollande fut un magaſin immenſe, où ce que fourniſſoient les divers climats ſe trouvoit réuni; & cette réunion de tant d'objets importans augmenta toujours, à meſure que les beſoins des peuples ſe multiplioient, avec les moyens de les ſatisfaire. Une marchandiſe attiroit une marchandiſe. Les denrées de l'ancien monde appelloient celles du nouveau. Un acheteur amenoit des acheteurs; & les tréſors acquis étoient une voie aſſurée pour en acquérir encore.

Tout favoriſa la naiſſance & les progrès du commerce de la république : ſa poſition ſur les bords de la mer, à l'embouchure de pluſieurs grandes rivières : ſa proximité des terres les plus abondantes ou les mieux cultivées de l'Europe : ſes liaiſons naturelles avec l'Angleterre & l'Allemagne, qui la défendoient contre la France: le peu d'étendue & de fertilité de ſon terrein qui forçoit ſes habitans à devenir pêcheurs, navigateurs, cour-

tiers, banquiers, voituriers, commiſſionnaires; à vivre, en un mot, d'induſtrie au défaut de domaine. Les cauſes morales ſe joignirent à celles du climat & du ſol, pour établir & hâter ſa proſpérité. La liberté de ſon gouvernement, qui ouvrit un aſyle à tous les étrangers mécontens du leur; la liberté de ſa religion, qui laiſſoit à toutes les autres un exercice public & tranquille, c'eſt-à-dire, l'accord du cri de la nature avec celui de la conſcience, des intérêts avec les devoirs, en un mot la tolérance, cette religion univerſelle de toutes les ames juſtes & éclairées, amies du ciel & de la terre, de Dieu comme leur père, des hommes comme leurs frères. Enfin la république commerçante ſut tourner à ſon profit tous les évènemens, & faire concourir à ſon bonheur les calamités & les vices des autres nations; les guerres civiles que le fanatiſme allumoit chez un peuple ardent, que le patriotiſme excitoit chez un peuple libre; l'ignorance & l'indolence que le bigotiſme nourriſſoit chez deux peuples ſoumis à l'empire de l'imagination.

L'induſtrie de la Hollande, où ſe mêla beau-

coup de cette fineſſe politique qui ſème la jalouſie & les différends entre les nations, ouvrit enfin les yeux à d'autres puiſſances. L'Angleterre fut la première à s'appercevoir qu'on n'avoit pas beſoin de l'entremiſe des Hollandois pour trafiquer. Cette nation chez qui les attentats du deſpotiſme avoient enfanté la liberté, parce qu'ils précédèrent la corruption & la molleſſe, voulut acheter les richeſſes par le travail qui en eſt le contrepoiſon. Ce fut elle qui la première enviſagea le commerce, comme la ſcience & le ſoutien d'un peuple éclairé, puiſſant & même vertueux. Elle y vit moins une acquiſition de jouiſſances, qu'une augmentation d'induſtrie; plus d'encouragement & d'activité pour la population, que de luxe & de magnificence pour la repréſentation. Appellée à commercer par ſa ſituation; ce fut là l'eſprit de ſon gouvernement & le levier de ſon ambition. Tous ſes reſſorts tendirent à ce grand objet. Mais dans les autres monarchies, c'eſt le peuple qui fait le commerce; dans cette heureuſe conſtitution, c'eſt l'état ou la nation entière: toujours ſans doute avec le deſir de dominer

qui renferme celui d'asservir, mais du-moins avec des moyens qui sont le bonheur du monde, avant de le soumettre. Par la guerre, le vainqueur n'est guère plus heureux que le vaincu, puisqu'il ne s'agit entre eux que de sang & de plaies: mais par le commerce, le peuple conquérant introduit nécessairement l'industrie dans un pays qu'il n'auroit pas conquis, si elle y avoit été, où qu'il ne garderoit pas, si elle n'y étoit point entrée avec lui. C'est sur ces principes que l'Angleterre a fondé son commerce & sa domination, & qu'elle a réciproquement & tour-à-tour étendu l'un par l'autre.

Les François situés sous un ciel & sur un sol également heureux, se sont long-tems flattés d'avoir beaucoup à donner aux autres nations, & presque rien à leur demander. Mais Colbert sentit que dans la fermentation où l'Europe se trouvoit de son tems, il y auroit un gain évident pour la culture & les productions d'un pays qui travailleroit sur celles du monde entier. Par ses soins s'élevèrent de tous côtés des manufactures. Les laines, les soieries, les teintures, les broderies, les étoffes d'or & d'argent; tout

acquit dans les établiſſemens dont il dirigeoit les opérations, une perfection que les autres ateliers ne pouvoient atteindre. Pour augmenter l'utilité de ces arts, il en falloit poſſéder les matériaux. La culture en fut encouragée ſelon la diverſité des climats & du territoire. On en demanda quelques-uns aux provinces même du royaume, & les autres aux colonies que le haſard lui avoit données dans le Nouveau-Monde, comme à tous les navigateurs, qui depuis un ſiècle infeſtoient la mer de leurs brigandages. La nation dut faire alors un double profit, & ſur les matières premières, & ſur la main-d'œuvre. Elle pouſſa cette branche précaire & momentanée avec une vigueur, une émulation qui devoient laiſſer long-tems ſes rivaux en arrière; & la France jouit encore de ſa ſupériorité ſur les autres peuples dans tous les ouvrages de luxe & de décoration qui attirent les richeſſes à l'induſtrie.

La mobilité naturelle du caractère national, ſa frivolité même, a valu des tréſors à l'état, par l'heureuſe contagion de ſes modes. Semblable à ce ſexe délicat & léger, qui nous montre & nous inſpire le goût de la parure;

parure ; le François domine ſur toutes les cours, dans toutes les régions pour ce qui eſt d'agrément ou de magnificence ; & ſon art de plaire eſt un des ſecrets de ſa fortune & de ſa puiſſance. D'autres peuples ont maîtriſé le monde par les mœurs ſimples & ruſtiques, qui font les vertus guerrières ; lui ſeul y devoit régner par ſes vices. Son empire durera, juſqu'à ce qu'avili ſous les pieds de ſes maîtres, par des coups d'autorité ſans principes & ſans borne, il devienne mépriſable à ſes propres yeux. Alors, avec ſa confiance en lui-même, il perdra cette induſtrie, qui eſt une des reſſources de ſon opulence & des reſſorts de ſon activité.

L'Allemagne, qui n'a que peu & de mauvais ports, a été réduite à voir d'un œil indifférent ou jaloux ſes ambitieux voiſins s'enrichir des dépouilles de la mer & des deux Indes. Son action a été gênée même ſur ſes frontières, continuellement ravagées par des guerres deſtructives, & juſques dans l'intérieur de ſes provinces par la nature d'une conſtitution ſinguliérement compliquée. Il falloit beaucoup de tems, des lumières étendues & de grands efforts pour

établir un commerce de quelque importance dans une région, que tout ſembloit en repouſſer. Cette époque approche. Déja le lin & le chanvre ſont vivement cultivés, & reçoivent une forme agréable. On travaille la laine & le coton avec intelligence. D'autres fabriques commencent ou ſont perfectionnées. Si, comme le caractère laborieux & ſolide de ſes habitans permet de l'eſpérer, l'empire parvient jamais à payer avec ſes productions, avec ſes manufactures, les manufactures, les productions qu'il eſt réduit à tirer d'ailleurs, & à retenir dans ſon ſein l'argent qui ſort de ſes mines, il ne tardera pas à devenir une des plus opulentes contrées de l'Europe.

Il ſeroit abſurde d'annoncer aux nations du Nord une deſtinée auſſi brillante, quoique le commerce ait auſſi commencé d'améliorer leur ſort. Le fer de leur âpre climat, qui ne ſervoit autrefois qu'à leur deſtruction mutuelle, a été converti en des uſages utiles au genre-humain; & une partie de celui qu'ils livroient brut n'eſt vendu aujourd'hui qu'après avoir été travaillé. Leurs munitions navales ont trouvé un cours, un prix qu'elles

n'avoient pas, avant que la navigation eût reçu cette prodigieuſe extenſion qui nous étonne. Si quelques-uns de ces peuples attendent négligemment les acheteurs dans leurs ports, d'autres les vont porter eux-mêmes dans des rades étrangères, & cette activité étend leurs idées, leurs opérations & leurs bénéfices.

Cette nouvelle ame du monde moral s'eſt inſinuée de proche en proche, juſqu'à devenir comme eſſentielle à l'organiſation ou à l'exiſtence des corps politiques. Le goût du luxe & des commodités a donné l'amour du travail, qui fait aujourd'hui la principale force des états. A la vérité, les occupations ſédentaires des arts méchaniques, rendent les hommes plus ſenſibles aux injures des ſaiſons, moins propres au grand air, qui eſt le premier aliment de la vie. Mais enfin, on eſt encore plus heureux d'énerver l'eſpèce humaine ſous les toîts des atteliers, que de l'aguerrir ſous les tentes, puiſque la guerre détruit quand le commerce crée. Par cette utile révolution dans les mœurs, les maximes générales de la politique ont changé l'Europe. Ce n'eſt plus un peuple

pauvre qui devient redoutable à une nation riche. La force eſt aujourd'hui du côté des richeſſes, parce qu'elles ne ſont plus le fruit de la conquête, mais l'ouvrage des travaux aſſidus & d'une vie entiérement occupée. L'or & l'argent ne corrompent que les ames oiſives qui jouiſſent des délices du luxe, au ſéjour des intrigues & des baſſeſſes, qu'on appelle grandeur. Mais ces métaux occupent les bras & les doigts du peuple; mais ils excitent dans les campagnes, à reproduire; dans les villes maritimes, à naviguer; dans le centre d'un état, à fabriquer des armes, des habits, des meubles, des édifices. L'homme eſt aux priſes avec la nature: ſans ceſſe il la modifie, & ſans ceſſe il en eſt modifié. Les peuples ſont taillés & façonnés par les arts qu'ils exercent. Si quelques métiers amolliſſent & dégradent l'eſpèce, elle s'endurcit & ſe répare dans d'autres. S'il eſt vrai que l'art la dénature, du-moins elle ne ſe repeuple pas pour ſe détruire, comme chez les nations barbares des tems héroïques. Sans doute, il eſt facile, il eſt beau de peindre les Romains avec le ſeul art de la guerre, ſubjuguant tous les autres arts, toutes les nations

oiſives ou commerçantes, policées ou féroces ; briſant ou mépriſant les vaſes de Corinthe, plus heureux ſous des dieux d'argille qu'avec les ſtatues d'or de leurs empereurs de boue. Mais il eſt encore plus doux & plus beau, peut-être, de voir toute l'Europe peuplée de nations laborieuſes, qui roulent ſans ceſſe autour du globe, pour le défricher & l'approprier à l'homme ; agiter par le ſouffle vivifiant de l'induſtrie, tous les germes reproductifs de la nature ; demander aux abymes de l'océan, aux entrailles des rochers, ou de nouveaux ſoutiens, ou de nouvelles jouiſſances ; remuer & ſoulever la terre avec tous les leviers du génie ; établir entre les deux hémiſphères, par les progrès heureux de l'art de naviguer, comme des ponts volans de communication, qui rejoignent un continent à l'autre ; ſuivre toutes les routes du ſoleil, franchir les barrières annuelles, & paſſer des tropiques aux pôles ſous les aîles des vents ; ouvrir, en un mot, toutes les ſources de la population & de la volupté, pour les verſer par mille canaux ſur la face du monde. C'eſt alors, peut-être, que la divinité contemple

avec plaiſir ſon ouvrage, & ne ſe repent pas d'avoir fait l'homme.

Telle eſt l'image du commerce. Admirez ici le génie du négociant. Le même eſprit qu'avoit Newton pour calculer la marche des aſtres, il l'emploie à ſuivre la marche des peuples commerçans qui fécondent la terre. Ses problêmes ſont d'autant plus difficiles à réſoudre, que les conditions n'en ſont pas ſimples, abſtraites & déterminées comme en géométrie : mais dépendent des caprices des hommes & de l'inſtabilité de mille événemens compliqués. Cette juſteſſe de combinaiſons que devoient avoir Cromwel & Richelieu, l'un pour détruire, l'autre pour cimenter le deſpotiſme des rois, il la poſſède, & va plus loin : car il embraſſe les deux mondes dans ſon coup-d'œil, & dirige ſes opérations ſur une infinité de rapports, qu'il n'eſt donné que rarement à l'homme d'état, ou même au philoſophe, de ſaiſir & d'apprécier. Rien ne doit échapper à ſa vue. Il doit prévoir l'influence des ſaiſons, ſur l'abondance, la diſette, la qualité des denrées, ſur le départ ou le retour des vaiſſeaux ; l'influence des affaires politiques ſur celles

du commerce ; les révolutions que la guerre ou la paix doivent opérer dans le prix & le cours des marchandiſes, dans la maſſe & le choix des approviſionnemens, dans la fortune des places & des ports du monde entier ; les ſuites que peut avoir ſous la Zone-Torride l'alliance de deux nations du Nord ; les progrès, ſoit de grandeur ou de décadence, des différentes compagnies de commerce ; le contre-coup que portera ſur l'Afrique & ſur l'Amérique la chûte d'une puiſſance d'Europe dans l'Inde ; les ſtagnations que produira dans certains pays, l'engorgement de quelques canaux d'induſtrie ; la dépendance réciproque entre la plupart des branches de commerce, & le ſecours qu'elles ſe prêtent par les torts paſſagers qu'elles ſemblent ſe faire ; le moment de commencer, & celui de s'arrêter dans toutes les entrepriſes nouvelles : en un mot, l'art de rendre toutes les nations tributaires de la ſienne, & de faire ſa fortune avec celle de ſa patrie, ou plutôt de s'enrichir, en étendant la proſpérité générale des hommes. Tels ſont les objets qu'embraſſe la profeſſion du négociant ; & ce n'eſt pas toute ſon étendue.

Le commerce eſt une ſcience, qui demande encore plus la connoiſſance des hommes que des choſes. Sa difficulté vient moins de la multiplicité des affaires que de l'avidité de ceux qui les conduiſent. Il faut donc traiter avec eux, en apparence, comme ſi l'on étoit aſſuré de leur bonne-foi, & prendre cependant des précautions comme s'ils étoient dénués de tous les principes.

Preſque tous les hommes ſont honnêtes hors de leur état: mais il n'y en a que peu qui, dans l'exercice de leur profeſſion, ſe conforment aux règles d'une probité ſcrupuleuſe. Ce vice qui règne, depuis la première juſqu'à la dernière des conditions, naît du grand nombre des malverſations introduites par le tems, excuſées par l'uſage. L'intérêt perſonnel & l'habitude générale en dérobent le crime & la baſſeſſe. *Je fais*, dit-on, *comme font les autres*; & l'on ſe plie à des actions contre leſquelles la conſcience ceſſe bientôt de réclamer.

Ces eſpèces de tromperies n'ont aucun inconvénient aux yeux de ceux qui ſe les permettent. Communes à toutes les profeſſions, ne s'expient-elles pas les unes par les autres ?

Je reprends dans la bourſe de ceux qui traitent avec moi, ce que ceux avec leſquels j'ai traité ont pris de trop dans la mienne. Exigerez-vous qu'un marchand, un ouvrier, un particulier, quel qu'il ſoit, ſouffre la vexation ſourde & ſecrète de tous ceux à qui ſes beſoins journaliers l'adreſſent, ſans avoir jamais ſon recours ſur aucun d'eux ? Puiſque tout ſe compenſe par une injuſtice générale, tout eſt auſſi-bien que ſous un état de juſtice rigoureuſe.

Mais peut-il y avoir aucune ſorte de compenſation entre ces rapines de détail d'une claſſe de citoyens ſur toutes les autres, & celles-ci ſur la première ? Toutes les profeſſions ont-elles un beſoin égal des autres ? Pluſieurs, expoſées à des vexations qui ſe renouvellent ſans ceſſe, ne manquent-elles pas la plupart d'occaſions de vexer à leur tour ? Les circonſtances ne font-elles pas changer d'un jour à l'autre la proportion de ces vexations ? Ces obſervations paroîtront peut-être minutieuſes. Arrêtons-nous donc à une réflexion plus importante. Aucun homme ſage pourra-t-il penſer qu'il ſoit indifférent que l'iniquité s'exerce impunément & preſ-

que d'un conſentement univerſel dans tous les états ; que la maſſe d'une nation ſoit corrompue, & d'une corruption qui n'a ni frein ni limite ; & qu'il y ait bien loin d'un larcin autoriſé & journellement répété à quelque injuſtice que ce puiſſe être ?

Cependant, il faut bien qu'on croie le mal ſans remède, au-moins pour les induſtries de détail, puiſque toute la morale applicable à ceux qui les exercent, ſe réduit à ces maximes. « Tâchez de n'être point » décrié dans votre profeſſion. Si vous » vendez plus cher que les autres, ayez au» moins la réputation de vendre de meil» leures marchandiſes. Gagnez le plus que » vous pourrez. Sur-tout n'ayez pas deux » prix. Faites votre fortune, & faites-la » le plus promptement. Si vous n'êtes ni mal » famé, ni déshonoré : tout eſt bien ». On pourroit ſubſtituer à ces principes, des principes plus honnêtes ; mais ce ſeroit inutilement. Les petits profits journaliers ; ces économies meſquines, qui ſont la reſſource eſſentielle de quelques profeſſions, abaiſſent l'ame, l'aviliſſent, y éteignent tout ſentiment de dignité ; & il n'y a rien de vrai-

ment louable à recommander, ni à attendre d'une eſpèce d'hommes conduite à ce point de dégradation.

Il n'en eſt pas ainſi de ceux dont les ſpéculations embraſſent toutes les contrées de la terre ; dont les opérations compliquées lient les nations les plus éloignées ; par qui l'univers entier devient une famille. Ces hommes peuvent avoir une idée noble de leur profeſſion ; & il eſt preſque inutile de dire à la plupart d'entre eux : ayez de la bonne-foi ; parce que la mauvaiſe-foi, en vous nuiſant à vous-même, nuiroit auſſi à vos concitoyens & calomnieroit votre nation.

N'abuſez point de votre crédit ; c'eſt-à-dire qu'en cas de revers inattendus, vos propres fonds puiſſent remplacer les fonds que vous avez obtenus de la confiance qu'ont eue vos correſpondans dans vos lumières, dans vos talens, dans votre probité. Qu'on vous voie, au milieu du renverſement de votre fortune, comme ces grands arbres que la foudre a frappés & qui conſervent cependant toute leur majeſté.

Vous vous méfierez d'autant plus de

vous-mêmes, que preſque toujours, vous êtes les ſeuls juges de votre probité.

Je ſais bien que ſi vous êtes opulens, vous ſerez toujours honorés aux yeux de la multitude: mais aux vôtres? Si votre propre eſtime vous touche peu, entaſſez des monceaux d'or ſur des monceaux d'or; & ſoyez heureux, ſi l'homme immoral peut l'être.

Il vous reſte, & il doit vous reſter des principes religieux. Songez donc qu'il viendra un moment où vous vous reprocherez des richeſſes mal acquiſes, qu'il faudra reſtituer; à moins que vous ne braviez, en inſenſés, un juge prêt à vous en demander un compte ſévère.

Servez toutes les nations: mais quelque avantage qu'une ſpéculation vous préſente, renoncez-y, ſi vous nuiſez à la vôtre.

Que votre parole ſoit ſacrée. Ruinez-vous, s'il le faut, plutôt que d'y manquer; & montrez que l'honneur vous eſt plus précieux que l'or.

N'embraſſez pas trop d'objets à la fois. Quelque forte que ſoit votre tête, quelque étendue de génie que vous ayez, ſongez que la journée commune de l'homme laborieux

n'a guère plus de ſix heures, & que toutes les affaires qui l'exigeroient plus longue, ſeroient abandonnées néceſſairement à vos coopérateurs ſubalternes. Bientôt il ſe formeroit autour de vous un cahos au débrouillement duquel vous pourriez vous trouver précipités du ſommet de la proſpérité où vous vous croyez, dans l'abyme ſans fond de l'infortune.

Je ne ceſſerai de vous crier, de l'ordre, de l'ordre. Sans ordre, tout devient incertain. Rien ne ſe fait, ou tout ſe fait à la hâte & mal. La négligence & la précipitation rendent également les entrepriſes ruineuſes.

Quoiqu'il n'y ait peut-être aucun gouvernement aſſez honnête, pour qu'un particulier doive le ſecourir de ſon crédit, je vous exhorte à en courir les haſards : mais que ce ſecours n'excède pas votre propre fortune. Ruinez-vous pour votre pays, mais ne ruinez que vous. L'amour de la patrie doit être ſubordonné aux loix de l'honneur & de la juſtice.

Ne vous mettez jamais dans le cas d'aller montrer vos larmes & votre déſeſpoir à une cour qui vous paiera froidement du motif

de la néceſſité publique & de l'offre honteuſe d'un ſauf-conduit. Ce n'eſt pas dans le miniſtère d'une nation, c'eſt en vous que l'étranger & le citoyen ont eu confiance. C'eſt dans vos mains qu'ils ont dépoſé leurs fonds; & rien ne peut vous ſauver de leurs reproches & de ceux de votre conſcience, ſi vous en avez une.

Vous ſerez bien ſages, ſi vous ne formez d'autres entrepriſes que celles qui peuvent échouer, ſans attriſter votre famille & ſans troubler votre repos.

Ne ſoyez ni puſillanimes, ni téméraires. La puſillanimité vous fixeroit dans la médiocrité; la témérité vous raviroit en un jour le fruit du travail de pluſieurs années.

Il n'y a nulle comparaiſon entre la fortune & le crédit. La fortune, ſans crédit, eſt peu de choſe. Le crédit, ſans fortune, n'a point de limites. Tant que le crédit reſte, la ruine n'eſt pas conſommée. Le moindre ébranlement en crédit peut être ſuivi du dernier déſaſtre. J'ai vu qu'au bout de vingt années, on n'avoit pas encore oublié que la caiſſe d'une compagnie opulente avoit été fermée vingt-quatre heures.

Le crédit d'un commerçant renaît plus difficilement encore que l'honneur d'une femme. Il n'y a qu'une eſpèce de miracle qui puiſſe faire ceſſer une alarme qui ſe répand en un clin-d'œil d'un hémiſphère de la terre à l'autre.

Le commerçant ne doit pas être moins jaloux de ſon crédit, que le militaire de ſon honneur.

Si vous avez de l'élévation dans l'ame, vous aimerez mieux ſervir vos concitoyens avec moins d'avantage, que l'étranger avec moins de haſards, moins de peines & plus de profits.

Suivez une ſpéculation honnête, de préférence à une ſpéculation plus lucrative.

On a dit que le négociant, le banquier, le commiſſionnaire, coſmopolites par état, n'étoient citoyens d'aucun pays. Faites ceſſer ce propos injurieux.

Si, quand vous quitterez le commerce, vous ne jouiſſez parmi vos concitoyens que de la conſidération accordée à de grandes richeſſes, vous n'aurez pas acquis tout ce que le commerce pouvoit vous rendre.

Le mépris de la richeſſe eſt peut-être in-

compatible avec l'eſprit du commerce : mais malheur à celui en qui cet eſprit ſeroit excluſif du ſentiment de l'honneur.

J'ai élevé dans mon cœur un autel à quatre claſſes de citoyens : au philoſophe qui cherche la vérité, qui éclaire les nations, & qui prêche d'exemple la vertu aux hommes : au magiſtrat qui ſait tenir égale la balance de la juſtice : au militaire qui défend ſa patrie ; & au commerçant honnête qui l'enrichit & qui l'honore. J'oubliois l'agriculteur qui la nourrit ; & je lui en demande pardon.

Si le négociant ne ſe voit pas lui-même dans ce rang diſtingué des citoyens, il ne s'eſtime pas aſſez. Il oublie que, dans ſa matinée, quelques traits de ſa plume mettent en mouvement les quatre coins du monde pour leur bonheur mutuel.

Loin de vous toute baſſe jalouſie de la proſpérité d'un autre. Si vous traverſez ſes opérations ſans motif, vous êtes un pervers. Si vous parvenez à découvrir ſes opérations & que vous vous les appropriez, vous l'aurez volé.

L'influence de l'or eſt auſſi funeſte aux particuliers, qu'aux nations. Si vous n'y prenez

prenez garde, vous en aurez l'ivreſſe. Après avoir entaſſé, vous voudrez entaſſer encore; & vous deviendrez avares ou diſſipateurs. Avares, vous ſerez durs, & le ſentiment de la commiſération, de la bienfaiſance s'éteindra en vous. Diſſipateurs, après avoir conſumé vos belles années à acquérir la richeſſe, vous ſerez jettés dans l'indigence par des dépenſes extravagantes; & ſi vous échappez à ce malheur, vous n'échapperez pas au mépris.

Ouvrez quelquefois votre bourſe à l'homme induſtrieux & malheureux.

Voulez-vous être honoré pendant votre vie & après votre mort, conſacrez une portion de votre fortune à quelques monumens d'une utilité publique. Malheur à vos héritiers, ſi cette dépenſe les afflige.

Songez que quand celui qui n'a que de la richeſſe vient à mourir, il n'y a rien de perdu.

Ces maximes, que nous nous ſommes permis de rappeller, ont toujours été, ſeront toujours vraies. S'il arrivoit qu'elles paruſſent problêmatiques à quelques-uns de ceux dont elles doivent diriger les actions,

il faudroit s'en prendre à l'autorité publique. Par-tout le fiſc avide & rampant encourage à des injuſtices particulières, par les injuſtices générales qu'on lui voit commettre. Il opprime le commerce par les impôts ſans nombre dont il le ſurcharge. Il dégrade les négocians par les ſoupçons injurieux qu'il ne ceſſe de jetter ſur leur probité. Il rend, en quelque ſorte, la fraude néceſſaire, par la funeſte invention des monopoles.

Qu'eſt-ce donc que le monopole ? C'eſt le privilège excluſif d'un citoyen ſur tout autre de vendre ou d'acheter. A cette définition, tout homme ſenſé s'arrête & dit : Entre des citoyens, tous égaux, tous ſervant la ſociété, tous contribuant à ſes charges à proportion de leurs moyens, comment un d'entre eux peut-il avoir un droit dont un autre ſoit légitimement privé ? Quelle eſt donc cette choſe ſi ſacrée par ſa nature, qu'un homme, quel qu'il ſoit, ne puiſſe l'acquérir ſi elle lui manque, ou s'en défaire ſi elle lui appartient ?

Si quelqu'un pouvoit prétendre à ce privilège, ce ſeroit ſans doute le ſouverain. Cependant il ne le peut pas : car il n'eſt

que le premier des citoyens. Le corps de la nation peut l'en gratifier : mais alors c'eſt un acte de déférence, & non la conſéquence d'une prérogative qui ſeroit néceſſairement tyrannique. Que ſi le ſouverain ne peut ſe l'arroger à lui-même, bien moins encore le peut-il conférer à un autre. On ne donne point ce dont on n'a pas la propriété légitime.

Mais ſi contre la nature des choſes, il exiſte un peuple qui ait quelque prétention à la liberté, & où le chef ſe ſoit toute-fois arrogé à lui-même ou ait conféré le monopole à un autre, quelle a été la ſuite de cette infraction au droit général ? La révolte, ſans doute ? Non; cela auroit dû être, mais n'a pas été. Et pourquoi ? C'eſt qu'une ſociété eſt un aſſemblage d'hommes occupés de différentes fonctions, diviſés d'intérêt, jaloux, puſillanimes, préférant la jouiſſance paiſible de ce qu'on leur laiſſe à la défenſe armée de ce qu'on leur enlève, vivant à côté les uns des autres, ſe preſſant, ſans aucun concours de volontés : c'eſt que ce concert, ſi raiſonnable, ſi utile, quand il ſubſiſteroit entre eux, ne leur donneroit, ni le courage, ni la force qui leur manque,

ni par conſéquent ou l'eſpoir de vaincre, ou la réſolution de périr : c'eſt qu'ils verroient pour eux un danger éminent dans une tentative infructueuſe, & qu'ils ne verroient dans le ſuccès que l'avantage de leurs deſcendans, qu'ils aiment moins qu'eux..... Cependant il eſt arrivé quelquefois..... Oui, par l'enthouſiaſme du fanatiſme.....

Mais en quelque contrée que le monopole ait eu lieu, qu'y a-t-il produit ? Ce qu'il y a produit ? la dévaſtation. Les priviléges excluſifs ont ruiné l'ancien & le Nouveau-Monde. Aucune colonie naiſſante dans l'autre hémiſphère dont ils n'aient prolongé la foibleſſe ou qu'ils n'aient étouffée au berceau. Sous le nôtre, aucune contrée floriſſante dont ils n'aient détruit la ſplendeur ; aucune entrepriſe quelque brillante qu'elle fût, qu'ils n'aient détériorée ; aucune circonſtance plus ou moins flatteuſe, qu'ils n'aient tournée au détriment général.

Mais par quelle fatalité tout cela eſt-il arrivé ? Ce n'étoit point une fatalité, c'étoit une néceſſité. Cela s'eſt fait, parce qu'il falloit que cela ſe fît. Et pourquoi ? C'eſt qu'un poſſeſſeur privilégié, quelque puiſſant

qu'il ſoit, ne peut jamais avoir, ni le crédit, ni les reſſources d'une nation entière. C'eſt que ſon monopole ne pouvant toujours durer, il en tire parti le plus rapidement qu'il peut; il ne voit que le moment. Tout ce qui eſt au-delà du terme de ſon excluſif n'eſt rien à ſes yeux. Il aime mieux être moins riche ſans attendre, que plus riche en attendant. Par un inſtinct naturel à l'homme dont la jouiſſance eſt fondée ſur l'injuſtice, la tyrannie & les vexations, il craint ſans ceſſe la ſuppreſſion d'un droit fatal à tous. C'eſt que ſon intérêt eſt tout pour lui & que l'intérêt de la nation ne lui eſt rien. C'eſt que pour un petit bien, pour un avantage momentané, mais ſûr, il ne balance pas à faire un grand mal, un mal durable. C'eſt qu'en mettant le pied dans le lieu de ſon exercice, le privilège excluſif y introduit avec lui le cortège de toutes les ſortes de perſécutions. C'eſt que par la folie, le vague, l'étendue ou l'extenſion des conditions de ſon octroi, & par la puiſſance de celui qui l'a accordé ou qui le protège, maître de tout, il s'immiſce de tout, il gêne tout, il détruit tout; il découragera, il anéantira un genre d'in-

duſtrie qui ſert à tous, pour y forcer un genre d'induſtrie qui nuit à tous, mais qui lui ſert; il prétendra commander au ſol, comme il a commandé aux bras; & il faudra qu'il ceſſe de produire ce qui lui eſt propre, pour ne produire que ce qui convient au monopole ou pour devenir ſtérile: car il préférera la ſtérilité à une fertilité qui le croiſe, la diſette qu'il ne ſentira pas à l'abondance qui diminueroit ſes rentrées. C'eſt que ſelon la nature de la choſe dont il a le commerce excluſif, ſi elle eſt de première néceſſité, il affamera tout-à-coup une contrée ou la mettra toute nue; ſi elle n'eſt pas de première néceſſité, il parviendra à la rendre telle par des contre-coups; & affamera, mettra encore toute nue la contrée à laquelle il ſaura bien ôter les moyens de ſe la procurer. C'eſt qu'il eſt preſque toujours poſſible à celui qui eſt vendeur unique de ſe rendre par des opérations auſſi ſubtiles, auſſi profondes qu'atroces, le ſeul acheteur; & qu'alors il met à la choſe qu'il vend un prix auſſi exhorbitant, à celle qu'on eſt forcé de lui vendre un prix auſſi bas qu'il lui plaît. C'eſt qu'alors, le vendeur ſe dégoûtant d'une

induſtrie, d'une culture, d'un travail qui ne lui rend pas l'équivalent de ſes dépenſes, tout périt. La nation tombe dans la miſère.

Le terme de l'excluſif expire, & ſon poſſeſſeur ſe retire opulent : mais que produit l'opulence d'un ſeul élevé ſur la ruine de la multitude ? Un grand mal. Si c'eſt un grand mal, pourquoi n'y a-t-on pas obvié ? Pourquoi ne s'y oppoſe-t-on pas ? Par le préjugé auſſi *cruel* qu'*abſurde*, qu'il eſt indifférent pour l'état, que la richeſſe ſoit dans la bourſe de celui-ci ou de celui-là, dans une ou pluſieurs bourſes. *Abſurde*, parce que dans tous les cas, dans les grandes néceſſités principalement, le ſouverain s'adreſſe à la nation, c'eſt-à-dire à un grand nombre d'hommes qui n'ont preſque rien & qu'on achève d'écraſer par le peu qu'on en arrache, & à un très-petit nombre qui ont beaucoup, qui donnent peu, ou qui ne donnent jamais en proportion de ce qu'ils ont, & dont la contribution, fût-elle au niveau de leur richeſſe, ne rendroit jamais la centième partie de ce qu'on auroit obtenu ſans exaction, ſans plainte d'un peuple nombreux & aiſé. *Cruel*, parce qu'à égalité d'avantages, il y

auroit de l'inhumanité à condamner la multitude, à manquer & à ſouffrir.

Mais le privilège excluſif ſe donne-t-il pour rien ? Quelquefois. C'eſt alors une marque de reconnoiſſance ou pour de grands ſervices, ou pour de longues baſſeſſes, ou le réſultat des intrigues d'une chaîne de ſubalternes, achetés, vendus, dont une des extrémités part des dernières conditions de la ſociété, l'autre touche au trône ; & c'eſt ce qu'on appelle la protection. Lorſqu'il ſe vend, eſt-il vendu ſon prix ? Jamais. Non, jamais, & pour pluſieurs raiſons. Il eſt impoſſible que le prix qu'on en tire puiſſe compenſer le ravage qu'il fait. Sa valeur n'en peut encore être connue, ni du chef de la nation qui ne s'entend à rien ; ni de ſon repréſentant, ſouvent auſſi peu inſtruit, & quelquefois traître à ſon maître & à la patrie ; ni de l'acquéreur lui-même, qui calcule toujours ſon acquiſition d'après ſon moindre produit. Enfin ces honteux marchés ſe faiſant le plus ſouvent dans des tems de criſe, l'adminiſtration accepte une ſomme peu proportionnée à la valeur réelle de la choſe, mais avancée dans le moment d'un

beſoin, ou ce qui eſt plus ordinaire d'une fantaiſie urgente.

Et quel eſt, en dernière analyſe, le réſultat de ces opérations réitérées, des déſaſtres qui les ſuivent ? La ruine de l'état, le mépris de la foi publique. Après ces infidélités, dont le nom même ne peut ſe prononcer ſans rougir, la nation eſt plongée dans la déſolation. Au milieu de pluſieurs millions de malheureux, s'élève la tête altière de quelques concuſſionnaires, gorgés de richeſſes & inſultant à la miſère de tous. L'empire énervé chancèle quelque tems au bord de l'abyme, dans lequel il tombe, aux éclats du mépris & de la riſée de ſes voiſins; à moins que le ciel ne lui ſuſcite un ſauveur qu'il attend & qui ne vient pas toujours, ou que la perſécution générale des ſcélérats qui le redoutent a bientôt dégoûté.

Les obſtacles que les divers gouvernemens mettent au commerce que leurs ſujets font ou devroient faire entre eux, ſont bien plus multipliés encore dans celui d'un état avec les autres. On prendroit cette jalouſie, preſque moderne, des puiſſances, pour une conſpiration ſecrète de ſe ruiner toutes,

ſans avantage pour aucune. Ceux qui conduiſent les peuples mettent la même adreſſe à ſe défendre de l'induſtrie des nations, qu'à ſe garantir des ſoupleſſes des intrigans qui les entourent. Par-tout on repouſſe, partout on eſt repouſſé. Quelques hommes ignorans, bas ou corrompus ont rempli l'Europe, le monde entier de mille contraintes inſoutenables qui ſe ſont de plus en plus étendues. La terre & l'eau ont été couvertes de guérites & de barrières. Le voyageur n'a point de repos, le marchand point de propriété; l'un & l'autre ſont expoſés à tous les pièges d'une légiſlation artificieuſe, qui ſème les crimes avec les défenſes, les peines avec les crimes. On ſe trouve coupable, ſans le ſavoir ni le vouloir; & l'on eſt arrêté, taxé, dépouillé, ſans avoir de reproche à ſe faire. Tel eſt le commerce en tems de paix. Que reſte-t-il à dire des guerres de commerce?

Qu'un peuple confiné dans les glaces de l'ourſe, arrache le fer aux entrailles de la terre, qui lui refuſe la ſubſiſtance, & qu'il aille le glaive à la main couper les moiſſons d'un autre peuple; la faim, qui n'ayant point de loix n'en peut violer aucune,

ſemble excuſer ſes hoſtilités. Il faut bien qu'il vive de carnage, lorſqu'il n'a point de grains. Mais quand une nation jouit d'un grand commerce, & peut faire ſubſiſter pluſieurs états du ſuperflu de ſes richeſſes, quel intérêt l'excite à déclarer la guerre à d'autres nations induſtrieuſes; à les empêcher de naviguer & de travailler; en un mot, à leur défendre de vivre ſous peine de mort? Pourquoi s'arroge-t-elle une branche excluſive de commerce, un droit de pêche & de navigation à titre de propriété, comme ſi la mer devoit être diviſée en arpens de même que la terre? Sans doute on voit le motif de ces guerres; on ſait que la jalouſie de commerce n'eſt qu'une jalouſie de puiſſance. Mais une nation a-t-elle droit d'empêcher le travail qu'elle ne peut faire elle-même, & d'en condamner une autre à l'oiſiveté, parce qu'elle s'y dévoue?

Des guerres de commerce. Quel mot contre nature! Le commerce alimente, & la guerre détruit. Le commerce peut bien enfanter & nourrir la guerre: mais la guerre coupe toutes les veines du commerce. Tout ce qu'une nation gagne ſur une autre dans le commerce,

eſt un germe de travail & d'émulation pour toutes les deux. Dans la guerre, c'eſt une perte pour l'une & pour l'autre: car le pillage, & le fer, & le feu, n'engraiſſent ni les terres, ni les hommes. Les guerres de commerce ſont d'autant plus funeſtes, que par l'influence actuelle de la mer ſur la terre, & de l'Europe ſur les trois autres parties du monde, l'embrâſement devient général; & que les diſſentions de deux peuples maritimes répandent la diſcorde chez tous leurs alliés, & l'inertie dans le parti même de la neutralité.

Toutes les côtes & toutes les mers rougies de ſang & couvertes de cadavres; les foudres de la guerre tonnant d'un pole à l'autre, entre l'Afrique, l'Aſie & l'Amérique, ſur l'océan qui nous ſépare du Nouveau-Monde, ſur la vaſte étendue de la mer Pacifique: voilà ce qu'on a vu dans les deux dernières guerres, où toutes les puiſſances de l'Europe ont tour-à-tour éprouvé des ſecouſſes & frappé de grands coups. Cependant la terre ſe dépeuploit de ſoldats, & le commerce ne la repeuploit pas; les campagnes étoient deſſéchées par les impôts, & les canaux de

la navigation n'arroſoient pas l'agriculture. Les emprunts de l'état ruinoient d'avance la fortune des citoyens par les bénéfices uſuraires, pronoſtics des banqueroutes. Les nations même victorieuſes, ſuccomboient ſous le faix des conquêtes ; & s'emparant de plus de pays qu'elles n'en pouvoient garder ou cultiver, s'anéantiſſoient, pour ainſi dire, dans la ruine de leurs ennemis. Les nations neutres, qui vouloient s'enrichir en paix au milieu de cet incendie, recevoient & ſouffroient des inſultes plus flétriſſantes que les défaites d'une guerre ouverte.

L'eſprit de diſcorde avoit paſſé des ſouverains aux peuples. Les citoyens des divers états armoient pour ſe dépouiller réciproquement. On ne voyoit que vaiſſeaux marchands changés en vaiſſeaux corſaires. Ceux qui les montoient n'étoient pas pouſſés par leurs beſoins à ce vil métier. Quelques-uns avoient de la fortune, & des ſalaires avantageux s'offroient de toutes parts aux autres. Une paſſion effrénée pour le brigandage excitoit ſeule leur perverſité. La rencontre d'un navigateur paiſible les rempliſſoit

d'une joie féroce qui ſe manifeſtoit par les plus vifs tranſports. Ils étoient cruels & homicides. Un ennemi plus heureux, plus fort ou plus hardi pouvoit ravir à ſon tour leur proie, leur liberté, leur vie : mais la vue d'un péril ſi ordinaire ne rallentiſſoit ni leur avarice, ni leur rage. Cette frénéſie n'étoit pas nouvelle. On l'avoit connue dans les ſiècles les plus reculés. Elle s'étoit perpétuée d'âge en âge. Toujours l'homme, même ſans être preſſé par l'aiguillon indomptable de la faim, cherche à dévorer l'homme. Cependant la calamité qu'on déplore ici n'étoit jamais montée au point où nous l'avons vue. L'activité de la piraterie a augmenté à meſure que les mers ont fourni plus d'alimens à ſon avidité, à ſon inquiétude.

Les nations ne ſe convaincront-elles donc jamais de la néceſſité de mettre fin à ces barbaries ? Un frein qui les arrêteroit ne ſeroit-il pas d'une utilité ſenſible ? Pourquoi faut-il que les denrées des deux mondes ſoient abymées dans les gouffres de l'océan avec les bâtimens qui les tranſportent, ou qu'elles ſervent d'aliment aux vices & aux débauches de quelques vagabonds ſans mœurs

& ſans principes ? Cet aveuglement durera-t-il encore, ou les adminiſtrateurs des empires ouvriront-ils enfin les yeux à la lumière ? Si quelque jour on réuſſit à leur faire connoître leurs vrais intérêts, les intérêts eſſentiels des ſociétés dont ils ſont les chefs, leur politique ne ſe bornera pas à purger la mer de forbans, elle s'élevera juſqu'à laiſſer un libre cours aux liaiſons de leurs ſujets reſpectifs durant ces hoſtilités meurtrières & deſtructives qui fatiguent, qui ravagent ſi ſouvent le globe.

Ils ſont heureuſement paſſés ces tems déplorables où les nations ſe battoient pour leur mutuel anéantiſſement. Les troubles qui diviſent aujourd'hui l'Europe n'ont pas un but ſi funeſte. Rarement ſe propoſa-t-on d'autre objet que la réparation de quelque injuſtice, ou le maintien d'un certain équilibre entre les empires. Sans doute, les puiſſances belligérantes chercheront à ſe nuire, à s'affoiblir autant qu'il leur ſera poſſible : mais ſi elles ne pouvoient faire que le mal qu'elles recevroient, ne ſeroit-il pas d'une utilité commune qu'on arrêtât ces calamités ? Or, c'eſt ce qui arrive aſſez conſtamment

lorſque la guerre ſuſpend les opérations du commerce.

Alors un état repouſſe les productions & l'induſtrie de l'état ennemi, & voit repouſſer ſes productions & ſon induſtrie. C'eſt des deux côtés une diminution de travail, de gain & de jouiſſances. L'intervention des peuples neutres, dans ces circonſtances, n'eſt pas auſſi favorable qu'on eſt peut-être accoutumé à le penſer. Outre que leur miniſtère eſt néceſſairement fort cher, ils cherchent encore à s'élever ſur les ruines de ceux qu'ils ſemblent ſervir. Ce que leur ſol, ce que leurs atteliers peuvent fournir eſt ſubſtitué, autant qu'il eſt poſſible, à ce qui ſortoit du ſol & des atteliers des puiſſances armées, qui ſouvent ne recouvrent pas à la paix ce que les hoſtilités leur avoient fait perdre. Il ſera donc toujours dans les intérêts bien combinés des nations qui ſe combattront, de continuer, ſans aucune entrave, les échanges qu'elles faiſoient avant leurs querelles.

Toutes les vérités ſe tiennent. Que celle dont on vient d'établir l'importance, dirige la conduite des gouvernemens, & bientôt tomberont ces innombrables barrières qui, dans

le

le tems même de la plus profonde tranquillité, ſéparent les nations, quels que ſoient les rapports que la nature ou le haſard aient formé entre elles.

Les démêlés les plus ſanglans n'étoient autrefois qu'une exploſion paſſagère, après laquelle chaque peuple ſe repoſoit ſur ſes armes briſées ou triomphantes. La paix étoit la paix. Elle n'eſt aujourd'hui qu'une guerre ſourde. Tout état repouſſe les productions étrangères, ou par des prohibitions, ou par des gênes ſouvent équivalentes à des prohibitions; tout état refuſe les ſiennes aux conditions qui pourroient les faire rechercher, en étendre la conſommation. L'ardeur de ſe nuire réciproquement s'étend d'un pole à l'autre. En vain la nature avoit réglé que, ſous ſes ſages loix, chaque contrée ſeroit opulente, forte & heureuſe de la richeſſe, de la puiſſance, du bonheur des autres. Elles ont, comme de concert, dérangé ce plan d'une bienveillance univerſelle, au détriment de toutes. Leur ambition les a portées à s'iſoler; & cette ſituation ſolitaire leur a fait deſirer une proſpérité excluſive. Alors le mal a été rendu

pour le mal. On a oppoſé les artifices aux artifices, les proſcriptions aux proſcriptions, les fraudes aux fraudes. Les nations ſe ſont énervées, en voulant énerver les nations rivales; & il étoit impoſſible qu'il en fût autrement. Les rapports du commerce ſont tous très-intimes. Une de ſes branches ne peut éprouver quelque contrariété, ſans que les autres n'en reſſentent le contre-coup. Il entrelace les peuples, les fortunes, les échanges. C'eſt un tout dont les diverſes parties s'attirent, ſe ſoutiennent & ſe balancent. Il reſſemble au corps humain dont toutes les parties ſont affectées lorſqu'une d'entre elles ne remplit pas les fonctions qui lui étoient deſtinées.

Voulez-vous terminer les maux que des ſyſtêmes mal combinés ont faits à la terre entière? abbatez les funeſtes murs dont les nations ſe ſont entourées. Rétabliſſez cette heureuſe fraternité qui faiſoit le charme des premiers âges. Que les peuples, dans quelque contrée où le ſort les ait placés, à quelque gouvernement qu'ils ſoient ſoumis, quelque culte qu'ils profeſſent, communiquent auſſi librement entre eux que les habitans d'un

hameau avec ceux d'un hameau voiſin, avec ceux de la ville la plus prochaine, avec tous ceux du même empire; c'eſt-à-dire ſans droits, ſans formalités, ſans prédilection.

Alors, mais pas plutôt, le globe ſe remplira de productions, & de productions toutes d'une qualité exquiſe. La manie des impoſitions, des prohibitions, réduiſoit chaque état à cultiver des denrées que ſon ſol, que ſon climat repouſſoient, & qui n'étoient jamais ni bonnes, ni abondantes. Il donnera une autre direction à ſes travaux, lorſqu'il pourra ſatisfaire à ſes beſoins plus agéablement & à meilleur compte. Toute ſon activité ſe tournera vers les objets que la nature lui avoit deſtinés, & qui, étant ce qu'ils doivent être, trouveront un débouché avantageux dans les lieux où une économie éclairée aura déterminé à les négliger.

Alors, mais pas plutôt, toutes les nations arriveront au degré de proſpérité où il leur eſt permis d'aſpirer: elles jouiront de leurs propres richeſſes & des richeſſes des autres nations. Les peuples qui avoient eu quelque ſuccès dans le commerce ont cru juſqu'à nos jours que leur voiſin ne pourroit faire fleurir

le ſien qu'aux dépens du leur. Cette perſuaſion leur avoit fait jetter un œil inquiet & ſoupçonneux ſur les efforts qu'il faiſoit pour améliorer ſa ſituation, les avoit pouſſé à interrompre par les manœuvres d'une cupidité active & injuſte des travaux dont ils redoutoient les conſéquences. Ils changeront de conduite lorſqu'ils auront compris que l'ordre phyſique & moral eſt interverti par l'état actuel des choſes; que l'oiſiveté d'une contrée nuit à toutes les autres, ou parce qu'elle les condamne à plus de labeurs, ou parce qu'elle les prive de quelques jouiſſances; que l'induſtrie étrangère, loin de retrécir la leur, l'élargira; que plus les biens ſe multiplieront autour d'eux, plus il leur ſera facile d'étendre leurs commodités & leurs échanges; que leurs moiſſons & leurs atteliers tomberont néceſſairement, ſi les débouchés & les retours doivent leur manquer; que les états comme les particuliers ont viſiblement intérêt à vendre habituellement au plus haut prix poſſible, à acheter habituellement au meilleur prix poſſible, & que ce double avantage ne ſe peut trouver que dans la plus grande concurrence, dans la plus

grande aiſance des vendeurs & des acheteurs. C'eſt l'intérêt de chaque gouvernement; c'eſt donc l'intérêt de tous.

Et qu'on ne diſe pas que dans le ſyſtême d'une liberté générale & illimitée, quelques peuples prendroient un aſcendant trop décidé ſur les autres. Les nouvelles combinaiſons n'ôteront à aucun état, ni ſon ſol, ni ſon génie. Ce que chacun avoit d'avantages dans les tems de prohibition, il les conſervera ſous de meilleurs principes. Leur utilité augmentera même & augmentera beaucoup, parce que ſes voiſins, jouiſſant de plus de richeſſes, étendront de plus en plus leurs conſommations.

S'il exiſtoit un pays auquel il fût permis d'avoir quelque éloignement pour l'abolition du régime prohibitif, ce ſeroit celui-là ſans doute qu'une nature avare a condamné à une éternelle pauvreté. Accoutumé à repouſſer par des loix ſomptuaires les délices des contrées plus fortunées, il pourroit craindre qu'une communication abſolument libre avec elles ne dérangeât ſes maximes, ne corrompît ſes mœurs, ne préparât ſa ruine. Ces alarmes ſeroient mal fondées. Hors quelques inſtans

d'illuſion peut-être tout peuple réglera ſes beſoins ſur ſes facultés.

Heureuſe donc, & infiniment heureuſe la puiſſance qui, la première ſe débarraſſera des entraves, des taxes, des prohibitions qui arrêtent & oppriment par-tout le commerce. Attirés par la liberté, par la facilité, par la ſûreté, par la multiplicité des échanges, les vaiſſeaux, les productions, les marchandiſes, les négocians de toutes les contrées de la terre rempliront ſes ports. Les cauſes d'une proſpérité ſi éclatante ne tarderont pas à être pénétrées; & les nations, abdiquant leurs anciennes erreurs, leurs préjugés deſtructeurs, ſe hâteront d'adopter des principes ſi féconds en bons événemens. La révolution ſera générale. Par-tout ſeront diſſipés les nuages. Un jour ſerein luira ſur le globe entier. La nature reprendra les rênes du monde. Alors, ou jamais, éclorra cette paix univerſelle qu'un roi guerrier mais humain ne croyoit pas chimérique. Si un bien ſi deſiré & ſi peu attendu ne ſort pas de ce nouvel ordre de choſes, de ce grand développement de la raiſon, du moins la félicité générale des hommes portera-t-elle ſur une baſe plus ſolide.

VII. Agriculture.

Le commerce qui ſort naturellement de l'agriculture, y revient par ſa pente & ſa circulation. Ainſi les fleuves retournent à la mer qui les a produits par l'exhalaiſon de ſes eaux en vapeurs, & par la chûte de ſes vapeurs en eaux. La pluie d'or qu'attirent le tranſport & la conſommation des fruits de la terre, retombe enfin ſur les campagnes, pour y reproduire tous les alimens de la vie & les matières du commerce. Sans la culture des terres, tout commerce eſt précaire, parce qu'il manque des premiers fonds, qui ſont les productions de la nature. Les nations qui ne ſont que maritimes ou commerçantes, ont bien les fruits du commerce : mais l'arbre en appartient aux peuples agricoles. L'agriculture eſt donc la première & la véritable richeſſe d'un état.

On ne jouiſſoit pas de ſes bienfaits dans l'enfance du monde. Les premiers habitans du globe n'attendoient une nourriture incertaine que du haſard & de leur adreſſe. Ils erroient de région en région. Sans ceſſe occupés de leurs beſoins ou de leurs craintes, ils ſe fuyoient, ils ſe détruiſoient réciproquement. La terre fut fouillée, & les miſères

d'une vie vagabonde ſe trouvèrent adouciès. A meſure que l'agriculture s'étendit, les hommes ſe multiplièrent avec les ſubſiſtances. Il ſe forma des peuples & de grands peuples. Quelques-uns dédaignèrent les ſources de leur proſpérité, & ils furent punis de ce fol orgueil par l'invaſion. Sur le débris de vaſtes monarchies engourdies par l'abandon des travaux utiles s'élevèrent de nouveaux états qui ayant contracté à leur tour l'habitude de ſe repoſer ſur leurs eſclaves du ſoin de leur nourriture, ne purent réſiſter à des nations pouſſées par l'indigence & la barbarie.

Tel fut le ſort de Rome. Enorgueillie des dépouilles de l'univers, elle mépriſa les occupations champêtres de ſes fondateurs, de ſes plus illuſtres citoyens. Des retraites délicieuſes couvrirent ſes campagnes. On ne vécut plus que des contributions étrangères. Le peuple corrompu par des largeſſes continuelles, abandonna le labourage. Toutes les places utiles ou honorables furent achetées par d'abondantes diſtributions de bled. La faim donna la loi dans les comices. Tous les ordres de la république ne furent plus gouvernés que par du pain & par des ſpectacles.

Alors ſuccomba l'empire, plutôt détruit par ces vices intérieurs que par les barbares qui le déchirèrent.

Le mépris que les Romains avoient eu pour l'agriculture dans l'ivreſſe de ces conquêtes qui leur avoient donné toute la terre ſans la cultiver, ce mépris ſe perpétua. Il fut adopté par ces hordes de ſauvages qui détruiſant par le fer une puiſſance établie par le fer, laiſſèrent à des ſerfs l'exploitation des champs, dont ils ſe réſervoient les fruits & la propriété. On méconnut ce premier des arts, même dans le ſiècle qui ſuivit la découverte des deux Indes; ſoit qu'en Europe on fût trop occupé de guerres d'ambition ou de religion; ſoit qu'en effet les conquêtes faites par le Portugal & par l'Eſpagne au-delà des mers, nous ayant rapporté des tréſors ſans travail, on ſe fût contenté d'en jouir par le luxe & les arts, avant de ſonger à perpétuer ces richeſſes.

Mais le tems vint, où le pillage ceſſa faute de pâture. Après qu'on ſe fut diſputé & partagé les terres conquiſes dans le Nouveau-Monde, il fallut les défricher, & nourrir les colons de ces établiſſemens. Comme c'é-

toient des Européens, ils cultivoient pour l'Europe des productions qu'elle n'avoit pas, & lui demandoient en retour des alimens auxquels l'habitude les avoit naturalisés. A mesure que les colonies se peuplèrent, & que leurs productions multiplièrent les navigateurs & les manufacturiers, nos terres dûrent fournir un surcroît de subsistance pour un surplus de population ; une augmentation de denrées indigènes, pour des objets étrangers d'échange & de consommation. Les travaux pénibles de la navigation, l'altération des alimens par le transport, occasionnant une plus grande déperdition de substances & de fruits, on fut obligé de solliciter, de remuer la terre, pour en tirer une surabondance de fécondité. La consommation des denrées de l'Amérique, loin de diminuer celle des productions d'Europe, ne fit que l'accroître & l'étendre sur toutes les mers, dans tous les ports, dans toutes les villes de commerce & d'industrie. Ainsi les nations les plus commerçantes, dûrent devenir en même tems les plus agricoles.

L'Angleterre eut les premières idées de ce nouveau système. Elle l'établit & le per-

ſectionna par des honneurs & des prix propoſés aux cultivateurs. Une médaille fut frappée & adjugée au duc de Bedfort, avec cette inſcription : POUR AVOIR SEMÉ DU GLAND. Triptolème & Cérès ne furent adorés dans l'antiquité, qu'à des titres ſemblables; & l'on érige encore des temples & des autels à des moines fainéans ! O Dieu de la nature, tu veux donc que les hommes périſſent ! Non : tu as gravé dans les ames généreuſes, dans tous les eſprits ſublimes, dans le cœur des peuples & des rois éclairés, que le travail eſt le premier devoir de l'homme, & que le premier travail eſt celui de la terre. L'éloge de l'agriculture eſt dans ſa récompenſe, dans la ſatisfaction de nos beſoins. *Si j'avois un homme qui me produiſît deux épis de bled au lieu d'un*, diſoit un monarque, *je le préférerois à tous les génies politiques.* Pourquoi faut-il que ce roi, que ce mot, ne ſoient qu'une fiction du philoſophe Swif ! Mais une nation qui produiſit de tels écrivains, devoit réaliſer cette belle ſentence. L'Angleterre doubla le produit de ſa culture. L'Europe eut ſous les yeux pendant plus d'un demi-ſiècle ce grand exemple, ſans en être aſſez

vivement frappée pour le ſuivre. Les François qui, ſous le miniſtère de trois cardinaux, n'avoient guère pu s'occuper d'idées publiques, oſèrent enfin vers l'an 1750, écrire ſur des matières ſolides, & d'un intérêt ſenſible. L'entrepriſe d'un dictionnaire univerſel des ſciences & des arts, mit tous les grands objets ſous les yeux, tous les bons eſprits en action. L'eſprit des loix parut, & l'horiſon du génie fut agrandi. L'hiſtoire naturelle d'un Pline François, qui ſurpaſſa la Grèce & Rome dans l'art de connoître & de peindre la phyſique; cette hiſtoire hardie & grande comme ſon ſujet, échauffa l'imagination des lecteurs, & les attacha fortement à des contemplations dont un peuple ne ſauroit deſcendre ſans retomber dans la barbarie. Alors un aſſez grand nombre de citoyens furent éclairés ſur les vrais beſoins de leur patrie. Le gouvernement lui-même parut entrevoir que toutes les richeſſes ſortoient de la terre. Il accorda quelques encouragemens à l'agriculture, mais ſans avoir le courage de lever les obſtacles qui s'oppoſoient à ſes progrès.

Le laboureur François ne jouit pas encore

du bonheur de n'être taxé qu'en proportion de ſes facultés. Des impôts arbitraires continuent à l'inquiéter & à l'écraſer. Des voiſins jaloux ou avides peuvent toujours exercer contre lui leur cupidité ou leur vengeance. On ne ceſſe d'ajouter au poids de ſa contribution des frais plus conſidérables que la contribution même pour hâter un paiement injuſte & impoſſible. Un receveur cruel, un ſeigneur orgueilleux, un privilégié arrogant, un parvenu plus deſpote que tous les autres, peuvent l'humilier, le battre, le dépouiller, le priver en un mot de tous les droits de l'homme, de la propriété, de la ſûreté, de la liberté. Abruti par cette eſpèce d'abjection, ſon vêtement, ſes manières, ſon langage, deviennent un objet de dériſion pour tous les autres ordres, & l'autorité appuie ſouvent par ſa conduite cet excès d'extravagance.

Je l'ai entendu cet adminiſtrateur ſtupide & féroce, & peu s'en faut que dans l'indignation dont je ſuis pénétré, je ne le nomme, & que je ne livre ſa mémoire à l'exécration de tous les hommes honnêtes & ſenſés; je l'ai entendu. Il diſoit que les travaux de la

campagne étoient ſi pénibles, que ſi l'on permettoit au cultivateur d'acquérir de l'aiſance, il abandonneroit ſa charrue & laiſſeroit ſes terres en friche. Son avis étoit donc de perpétuer la fatigue par la miſère, & de condamner à l'indigence l'homme ſans les ſueurs duquel il ſeroit mort de faim. Il ordonnoit d'engraiſſer le bœuf, & il retranchoit la ſubſiſtance du laboureur. Il gouvernoit une province, & il ne concevoit pas que c'eſt l'impoſſibilité d'amaſſer un peu d'aiſance, & non le péril de la fatigue qui dégoûtent le travailleur de ſon état. Il ignoroit que la condition dans laquelle on ſe preſſe d'entrer eſt celle dont on eſpère de ſortir par la richeſſe, & que quelque dure que ſoit la journée de l'agriculteur, l'agriculture trouvera d'autant plus de bras que la récompenſe de ſes peines ſera plus ſûre & plus abondante. Il n'avoit pas vu dans les villes une multitude de profeſſions abréger la vie des ouvriers ſans en être moins remplacés. Il ne ſavoit pas que dans de vaſtes contrées, des mineurs ſe réſignoient à périr dans les entrailles de la terre, & à y périr avant l'âge de trente ans, à la condition de re-

cueillir de ce ſacrifice le vêtement & la nourriture de leurs femmes & de leurs enfans. Il ne lui étoit jamais venu dans l'eſprit que dans tous les métiers, l'aiſance qui permet d'appeller des auxiliaires, en adoucit la fatigue, & que d'exclure inhumainement le payſan de la claſſe des propriétaires, c'étoit arrêter les progrès du premier des arts, qui ne pouvoit devenir floriſſant, tant que celui qui bêchoit la terre ſeroit réduit à la bêcher pour autrui. Cet homme d'état n'avoit jamais comparé avec ſes immenſes côteaux, le petit quartier de vigne qui appartenoit à ſon vigneron, & connu la différence de la terre cultivée pour ſoi, & de la terre cultivée pour les autres.

Heureuſement pour la France, tous les agens du gouvernement n'ont pas eu des préjugés auſſi deſtructeurs, & plus heureuſement encore, on y a ſouvent ſurmonté les obſtacles qui s'oppoſoient à l'amélioration des terres & de la culture. L'Allemagne, & le Nord enſuite, ont été entraînés par le goût du ſiècle, que les bons eſprits avoient tourné vers ces grands objets. Ces vaſtes régions ont enfin compris que les contrées les plus

étendues étoient ſans valeur, ſi des travaux opiniâtres ne les rendoient utiles; que défricher un ſol, c'étoit l'agrandir; & que les campagnes les moins favoriſées de la nature, pouvoient devenir fécondes par des avances faites avec intelligence. Des productions abondantes & variées ont été la récompenſe d'une conduite ſi judicieuſement ordonnée. Des peuples qui avoient manqué du néceſſaire, ſe ſont trouvés en état de fournir des alimens, même aux parties méridionales de l'Europe.

Mais comment des hommes placés ſur un terrein ſi riche ont-ils pu avoir beſoin de ſecours étrangers pour vivre? Peut-être par la raiſon même que le terrein étoit excellent. Dans les pays que le ſort n'a pas traité favorablement, il a fallu que le cultivateur eût des fonds conſidérables, ſe condamnât à des veilles aſſidues, pour arracher des entrailles d'un ſol ingrat ou rébelle, des moiſſons un peu abondantes. Il n'a eu, pour ainſi dire, qu'à gratter la terre ſous un ciel plus fortuné, & cet avantage l'a plongé dans la miſère & dans l'indolence. Le climat a encore augmenté ces calamités, &

les

les inſtitutions religieuſes y ont mis le comble.

Le ſabat, à ne l'enviſager même que ſous un point de vue politique, eſt une inſtitution admirable. Il convenoit de donner un jour périodique de repos aux hommes, pour qu'ils euſſent le tems de ſe redreſſer, de lever leurs yeux vers le ciel, de jouir avec réflexion de la vie, de méditer ſur les événemens paſſés, de raiſonner les opérations actuelles, de combiner un peu l'avenir. Mais en multipliant ces jours d'inaction, n'a-t-on pas fait pour les individus, pour les ſociétés, un fléau de ce qui avoit été établi pour leur avantage? Un ſol que des bras nerveux, que des animaux vigoureux remueroient trois cens jours chaque année, ne donneroit-il pas un double produit de celui qui ne les occuperoit que cent cinquante? Quel ſingulier aveuglement! mille fois on a fait couler des ruiſſeaux de ſang pour empêcher le démembrement d'un territoire, mille fois on en a fait couler pour donner plus d'étendue à ce territoire; & les puiſſances chargées du maintien, du bonheur des empires, ont patiemment ſouffert qu'un

prêtre, & quelquefois un prêtre étranger, envahît ſucceſſivement le tiers de ce territoire : par la diminution équivalente du travail, qui pouvoit ſeul le fertiliſer. Ce déſordre inconcevable a ceſſé dans pluſieurs états : mais il continue au midi de l'Europe. C'eſt un des plus grands obſtacles à la multiplication de ſes ſubſiſtances, à l'accroiſſement de ſa population. On y commence cependant à ſentir l'importance du labourage. L'Eſpagne même s'eſt remuée ; & faute d'habitans qui vouluſſent s'en occuper, elle a du - moins attiré des laboureurs étrangers dans ſes provinces en friche.

Malgré cette émulation preſque univerſelle, on doit convenir que l'agriculture n'a pas fait le même progrès que les autres arts. Depuis la renaiſſance des lettres, le génie de l'homme a meſuré la terre, calculé le mouvement des aſtres, peſé l'air. Il a percé les ténèbres qui lui cachoient le ſyſtême phyſique & moral du monde. La nature interrogée lui a découvert une infinité de ſecrets dont toutes les ſciences ſe ſont enrichies. Son empire s'eſt étendu ſur mille objets néceſſaires au bonheur des peuples. Dans cette

fermentation des eſprits, la phyſique expérimentale, qui n'avoit que très-imparfaitement éclairé l'ancienne philoſophie, a trop rarement tourné ſes obſervations vers la partie du règne végétal la plus importante. On ignore encore les différentes qualités des terres, dont le nombre eſt infiniment varié; quelles ſont les plus propres à chaque production; la quantité, la qualité des ſemences qu'il convient de leur confier; les tems propices pour les labourer, les enſemencer, les dépouiller; les eſpèces d'engrais qui doivent augmenter leur fertilité. On n'eſt pas mieux inſtruit ſur la manière la plus avantageuſe de multiplier les troupeaux, de les élever, de les nourrir, de rendre leur toiſon meilleure. On n'a pas porté un plus grand jour ſur ce qui peut concerner les arbres. Nous n'avons guère, ſur toutes ces matières de néceſſité première, que des notions imparfaites, telles qu'une routine tout-à-fait aveugle ou une pratique peu réfléchie ont dû nous les tranſmettre. L'Europe ſeroit encore plus reculée, ſans les méditations de quelques écrivains Anglois, qui ont réuſſi à déraciner un aſſez grand nombre

de préjugés, à introduire pluſieurs méthodes excellentes. Ce zèle pour le premier des arts s'eſt communiqué aux laboureurs de leur nation. Fair Child, un d'entr'eux, a pouſſé l'enthouſiaſme juſqu'à ordonner que la dignité de ſa profeſſion ſeroit annuellement célébrée par un diſcours public. Sa volonté a été exécutée pour la première fois en 1760, dans l'égliſe de S. Léonard de Londres ; & une cérémonie ſi utile n'a pas été interrompue depuis cette époque mémorable.

Il eſt ſingulier, & pourtant naturel, que les hommes ne ſoient revenus au premier des arts, qu'après avoir parcouru tous les autres. C'eſt la marche de l'eſprit humain de ne rentrer dans le bon chemin, que lorſqu'il s'eſt épuiſé dans les fauſſes routes. Il va toujours en avant ; & comme il eſt parti de l'agriculture pour ſuivre la carrière du commerce & du luxe, il fait rapidement le tour du cercle, & ſe retrouve enfin dans le berceau de tous les arts, où il s'attache par ce même eſprit d'intérêt qui l'en avoit fait ſortir. Tel l'homme avide & curieux, qui s'expatrie dans ſa jeuneſſe, las de courir

le monde, revient vivre & mourir ſous le toît de ſa naiſſance.

Tout, en effet, dépend & réſulte de la culture des terres. Elle fait la force intérieure des états ; elle y attire les richeſſes du dehors. Toute puiſſance qui vient d'ailleurs que de la terre, eſt artificielle & précaire, ſoit dans le phyſique, ſoit dans le moral. L'induſtrie & le commerce qui ne s'exercent pas en premier lieu ſur l'agriculture d'un pays, ſont au pouvoir des nations étrangères, qui peuvent, ou les diſputer par émulation, ou les ôter par envie ; ſoit en établiſſant la même induſtrie chez elles ; ſoit en ſupprimant l'exportation de leurs matières en nature, ou l'importation de ces matières en œuvre. Mais un état bien défriché, bien cultivé, produit les hommes par les fruits de la terre, & les richeſſes par les hommes. Ce ne ſont pas les dents du dragon qu'il ſeme pour enfanter des ſoldats qui ſe détruiſent ; c'eſt le lait de Junon qui peuple le ciel d'une multitude innombrable d'étoiles.

Le gouvernement doit donc ſa protection aux campagnes plutôt qu'aux villes. Les unes ſont des mères & des nourrices.

toujours fécondes ; les autres ne ſont que des filles ſouvent ingrates & ſtériles. Les villes ne peuvent guère ſubſiſter que du ſuperflu de la population & de la réproduction des campagnes. Les places même & les ports de commerce, qui, par leurs vaiſſeaux, ſemblent tenir au monde entier, qui répandent plus de richeſſes qu'ils n'en poſſèdent, n'attirent cependant tous les tréſors qu'ils verſent, qu'avec les productions des campagnes qui les environnent. C'eſt donc à la racine qu'il faut arroſer l'arbre. Les villes ne ſeront floriſſantes, que par la fécondité des champs.

Mais cette fertilité dépend moins encore du ſol, que de ſes habitans. Quelques contrées, quoique ſituées ſous le climat le plus favorable à l'agriculture, produiſent moins que d'autres en tout inférieures, parce que le gouvernement y étouffe la nature de mille manières. Par-tout où la nation eſt attachée à ſa patrie par la propriété, par la ſûreté de ſes fonds & de ſes revenus, les terres fleuriſſent & proſpèrent. Par-tout où les privilèges ne ſeront pas pour les villes, & les corvées pour les campagnes, on verra chaque propriétaire, amoureux de l'héritage de ſes

pères, l'accroître & l'embellir par une culture aſſidue, y multiplier ſes enfans à proportion de ſes biens, & ſes biens à proportion de ſes enfans.

L'intérêt du gouvernement eſt donc de favoriſer les cultivateurs, avant toutes les claſſes oiſeuſes de la ſociété. La nobleſſe n'eſt qu'une diſtinction odieuſe, quand elle n'eſt pas fondée ſur des ſervices réels & vraiment utiles à l'état, comme celui de défendre la nation contre les invaſions de la conquête, & contre les entrepriſes du deſpotiſme. Elle n'eſt que d'un ſecours précaire & ſouvent ruineux, quand après avoir mené une vie molle & licentieuſe dans les villes, elle va prêter une foible défenſe à la patrie ſur les flottes & dans les armées, revient à la cour mendier, pour récompenſe de ſes lâchetés, des places & des honneurs outrageans & onéreux pour les peuples. Le clergé n'eſt qu'une profeſſion au-moins ſtérile pour la terre, lors même qu'il s'occupe à prier. Mais quand, avec des mœurs ſcandaleuſes, il prêche une doctrine que ſon exemple & ſon ignorance rendent doublement incroyable, impraticable; quand, après avoir dés-

honoré, décrié, renverſé la religion par un tiſſu d'abus, de ſophiſmes, d'injuſtices & d'uſurpations, il veut l'étayer par la perſécution: alors ce corps privilégié, pareſſeux & turbulent, devient le plus cruel ennemi de l'état & de la nation. Il ne lui reſte de ſain & de reſpectable, que cette claſſe de paſteurs, la plus avilie & la plus ſurchargée, qui, placée parmi les peuples des campagnes, travaille, édifie, conſeille, conſole & ſoulage une multitude de malheureux.

Les cultivateurs méritent la préférence du gouvernement, même ſur les manufactures & les arts, ſoit méchaniques, ſoit libéraux. Honorer & protéger les arts de luxe, ſans ſonger aux campagnes, ſource de l'induſtrie qui les a créés & les ſoutient, c'eſt oublier l'ordre des rapports de la nature & de la ſociété. Favoriſer les arts & négliger l'agriculture, c'eſt ôter les pierres des fondemens d'une pyramide, pour en élever le ſommet. Les arts mécaniques attirent aſſez de bras par les richeſſes qu'ils procurent aux entrepreneurs, par les commodités qu'ils donnent aux ouvriers, par l'aiſance, les plaiſirs & les commodités qui

naiſſent dans les cités où ſont les rendez-vous de l'induſtrie. C'eſt le ſéjour des campagnes qui a beſoin d'encouragement pour les travaux les plus pénibles, de dédommagement pour les ennuis & les privations. Le cultivateur eſt éloigné de tout ce qui peut flatter l'ambition ou charmer la curioſité. Il vit ſéparé des honneurs & des agrémens de la ſociété. Il ne peut, ni donner à ſes enfans une éducation civile ſans les perdre de vue, ni les mettre dans une route de fortune qui les diſtingue & les avance. Il ne jouit point des ſacrifices qu'il fait pour eux, lorſqu'ils ſont élevés loin de ſes yeux. En un mot, il a toutes les peines de la nature : mais en a-t-il les plaiſirs, s'il n'eſt pas ſoutenu par les ſoins paternels du gouvernement ? Tout eſt onéreux & humiliant pour lui, juſqu'aux impôts, dont le nom ſeul rend quelquefois ſa condition mépriſable à toutes les autres.

Les arts libéraux attachent par le talent même, qui en fait une ſorte de paſſion ; par la conſidération qu'ils réfléchiſſent ſur ceux qui s'y diſtinguent. On ne peut admirer les ouvrages qui demandent du génie, ſans

eſtimer & rechercher les hommes doués de ce don précieux de la nature. Mais l'homme champêtre, s'il ne jouit en paix de ce qu'il poſſède & qu'il recueille ; s'il ne peut cultiver les vertus de ſon état, parce qu'on lui en ôte les douceurs ; ſi les milices, les corvées & les impôts viennent lui arracher ſon fils, ſes bœufs & ſes grains, que lui reſtera-t-il, qu'à maudire le ciel & la terre qui l'affligent ? Il abandonnera ſon champ & ſa patrie.

Un gouvernement ſage ne ſauroit donc, ſans ſe couper les veines, refuſer ſes premières attentions à l'agriculture. Le moyen le plus prompt & le plus actif de la ſeconder, c'eſt de favoriſer la multiplication de toutes les eſpèces de productions, par la circulation la plus libre & la plus illimitée.

Une liberté indéfinie dans le commerce des denrées, rend en même tems un peuple agricole & commerçant ; elle étend les vues du cultivateur ſur le commerce, les vues du négociant ſur la culture ; elle lie l'un à l'autre par des rapports ſuivis & continus. Tous les hommes tiennent enſemble aux campagnes & aux villes. Les provinces ſe connoiſſent & ſe fréquentent. La circulation des denrées

amène vraiment l'âge d'or, où les fleuves de lait & de miel coulent dans les campagnes. Toutes les terres ſont miſes en valeur. Les prés favoriſent le labourage, par les beſtiaux qu'ils engraiſſent; la culture des bleds encourage celle des vins, en fourniſſant une ſubſiſtance toujours aſſurée à celui qui ne ſème, ni ne moiſſonne; mais plante, taille & cueille.

Prenez un ſyſtême oppoſé. Entreprenez de régler l'agriculture & la circulation de ſes produits par des loix particulières : que de calamités! L'autorité voudra non-ſeulement tout voir, tout ſavoir, mais tout faire, & rien ne ſe fera. Les hommes ſeront conduits comme leurs troupeaux & leurs grains; ils ſeront ramaſſés en tas, & diſperſés au gré d'un deſpote, pour être égorgés dans les boucheries de la guerre, ou pour dépérir inutilement ſur les flottes & dans les colonies. La vie d'un état en deviendra la mort. Ni les terres, ni les hommes ne pourront proſpérer; & les états marcheront promptement à leur diſſolution, à ce démembrement, qui eſt toujours précédé du maſſacre des peuples & des tyrans. Que deviendront alors les manufactures?

VIII. Manufactures.

Les arts naiſſent de l'agriculture, lorſqu'elle eſt portée à ce degré d'abondance & de perfection, qui laiſſe aux hommes le loiſir d'imaginer & de ſe procurer des commodités; lorſqu'elle produit une population aſſez nombreuſe pour être employée à d'autres travaux que ceux de la terre. Alors il faut néceſſairement qu'un peuple devienne ou ſoldat, ou navigateur, ou fabriquant. Dès que la guerre a émouſſé la rudeſſe & la férocité d'une nation robuſte; dès qu'elle a circonſcrit à-peu-près l'étendue d'un empire, les bras qu'elle exerçoit aux armes, doivent manier la rame, les cordages, le ciſeau, la navette, tous les outils, en un mot, du commerce & de l'induſtrie: car la terre qui nourriſſoit tant d'hommes ſans leur ſecours, n'a pas beſoin qu'ils revienent à la charrue. Comme les arts ont toujours une contrée, un aſyle, où ils s'exercent & fleuriſſent en paix, il eſt plus aiſé d'aller les y chercher & de les attirer, que d'attendre chez ſoi leur naiſſance & leurs progrès de la lenteur des ſiècles & de la faveur du haſard, qui préſide aux découvertes du génie. Auſſi toutes les nations induſtrieuſes de l'Eu-

rope ont-elles pris la plus riche partie de leurs arts en Aſie. C'eſt-là que l'invention paroît être auſſi ancienne que le genre-humain.

La beauté, la fécondité du climat y engendra de tout tems, avec l'abondance de tous les fruits, une population nombreuſe. La ſtabilité des empires y fonda les loix & les arts, enfans du génie & de la paix. La richeſſe du ſol y produiſit le luxe, créateur des jouiſſances de l'induſtrie. L'Inde & la Chine, la Perſe & l'Egypte, poſſédèrent avec tous les tréſors de la nature, les plus brillantes inventions de l'art. La guerre y a ſouvent détruit les monumens du génie: mais ils y renaiſſent de leurs cendres, de même que les hommes. Semblables à ces eſſaims laborieux, que l'aquilon des hivers fait périr dans les ruches, & qu'on voit ſe reproduire au printems avec le même amour du travail & de l'ordre; certains peuples de l'Aſie, malgré les invaſions & les conquêtes des Tartares, ont toujours conſervé les arts du luxe avec ſes matériaux.

Ce fut dans un pays ſucceſſivement conquis par les Scythes, les Romains & les Sarraſins, que les nations de l'Europe, qui

n'avoient pu être civiliſées ni par le chriſtianiſme, ni par les ſiècles, retrouvèrent les ſciences & les arts qu'ils ne cherchoient point. Les croiſés épuiſèrent leur fanatiſme & perdirent leur barbarie à Conſtantinople. C'eſt en allant au tombeau de leur Dieu, né dans une crêche & mort ſur une croix, qu'ils prirent le goût de la magnificence, du faſte & des richeſſes. Ils rapportèrent la pompe Aſiatique dans les cours de l'Europe. L'Italie, d'où la religion dominoit ſur les autres contrées, adopta la première une induſtrie utile à ſes temples, aux cérémonies de ſon culte, à ces ſpectacles qui nourriſſent la dévotion par les ſens, quand elle s'eſt une fois emparée de l'ame. Rome chrétienne, qui avoit emprunté ſes rites de l'Orient, devoit en tirer ce qui les ſoutient, l'éclat des richeſſes.

Veniſe, qui avoit des vaiſſeaux ſous l'étendard de la liberté, ne pouvoit manquer d'induſtrie. Les Italiens élevèrent des manufactures, & furent long-tems en poſſeſſion de tous les arts, même quand la conquête des deux Indes eut fait déborder en Europe les tréſors du monde entier. La Flandre tira

ſes métiers de l'Italie, l'Angleterre eut les ſiens de la Flandre, & la France emprunta ſon induſtrie de toutes les nations. Elle acheta des Anglois le métier à bas, qui travaille dix fois plus vîte que l'aiguille. Les doigts que ce métier faiſoit repoſer, ſe conſacrèrent à la dentelle, qu'on déroba aux Flamands. Paris ſurpaſſa les tapis de Perſe & les tentures de Flandre, par ſes deſſins & ſes teintures; les glaces de Veniſe, par la tranſparence & la grandeur. La France apprit à ſe paſſer de l'Italie, pour une partie de ſes ſoies; & de l'Angleterre, pour les draps. L'Allemagne a gardé, avec les mines de fer & de cuivre, la ſupériorité dans l'art de fondre, de tremper & de travailler ces métaux. Mais l'art de polir & de façonner toutes les matières qui peuvent entrer dans les décorations du luxe & dans les agrémens de la vie, ſemble appartenir aux François; ſoit qu'ils trouvent dans la vanité de plaire, les moyens d'y réuſſir par tous les dehors brillans; ſoit qu'en effet la grace & l'aiſance accompagnent partout un peuple vif & gai, qui poſſède le goût par un inſtinct naturel.

Toute nation agricole doit avoir des arts pour employer ſes matières, & doit augmenter ſes productions pour entretenir ſes artiſans. Si elle ne connoiſſoit que les travaux de la terre, ſon induſtrie ſeroit bornée dans ſes cauſes, ſes moyens & ſes effets. Avec peu de deſirs & de beſoins, elle feroit peu d'efforts, elle emploieroit moins de bras, & travailleroit moins de tems. Elle ne ſauroit accroître ni perfectionner la culture. Si cette nation avoit à proportion plus d'arts que de matières, elle tomberoit à la merci des étrangers, qui ruineroient ſes manufactures, en faiſant baiſſer le prix de ſon luxe, & monter le prix de ſa ſubſiſtance. Mais quand un peuple agricole réunit l'induſtrie à la propriété, la culture des productions à l'art de les employer, il a dans lui-même toutes les facultés de ſon exiſtence & de ſa conſervation, tous les germes de ſa grandeur & de ſa proſpérité. C'eſt à ce peuple qu'il eſt donné de pouvoir tout ce qu'il veut, & de vouloir tout ce qu'il peut.

Rien n'eſt plus favorable à la liberté, que les arts. Elle eſt leur élément, & ils ſont, par leur nature, coſmopolites. Un habile artiſte

artiſte peut travailler dans tous les pays du monde, parce qu'il travaille pour le monde entier. Les talens fuient par-tout l'eſclavage, que des ſoldats trouvent par-tout. Les Proteſtans chaſſés de la France par l'intolérance eccléſiaſtique, s'ouvrirent un refuge dans tous les états civiliſés de l'Europe; & des prêtres, bannis de leur patrie, n'ont eu d'aſyle nulle part, pas même dans l'Italie, berceau du monachiſme & de l'intolérance.

Les arts multiplient les moyens de fortune, & concourent, par une plus grande diſtribution de richeſſes, à une meilleure répartition de la propriété. Alors ceſſe cette inégalité exceſſive, fruit malheureux de l'oppreſſion, de la tyrannie & de l'engourdiſſement de toute une nation.

Que d'objets d'inſtruction & d'admiration dans les manufactures & les atteliers pour l'homme le plus inſtruit! Il eſt beau ſans doute d'étudier les productions de la nature: mais les différens moyens que les arts emploient, ſoit pour adoucir les maux, ſoit pour augmenter les agrémens de la vie, ne ſont-ils pas encore plus intéreſſans à

connoître ? Si vous cherchez le génie, entrez dans les atteliers, & vous l'y trouverez ſous mille formes diverſes. Si un ſeul homme avoit été l'inventeur du métier à figurer les étoffes, il eût montré plus d'intelligence que Leibnitz ou Newton ; & j'oſe aſſurer que dans les principes mathématiques du dernier, il n'y a aucun problême plus difficile à réſoudre que celui d'exécuter une maille à l'aide d'une machine. N'eſt-il pas honteux de voir les objets, dont on eſt environné, ſe répéter dans une glace, & d'ignorer comment la glace ſe coule & ſe met au teint ; de ſe garantir des rigueurs du froid par le velours, & de ne pas ſavoir comment il ſe fabrique ? Hommes inſtruits, allez aider de vos lumières ce malheureux artiſan condamné à ſuivre aveuglément ſa routine, & ſoyez ſûrs d'en être dédommagés par les ſecrets qu'il vous confiera.

Le flambeau de l'induſtrie éclaire à la fois un vaſte horizon. Aucun art n'eſt iſolé. La plupart ont des formes, des modes, des inſtrumens, des élémens qui leur ſont communs. La méchanique ſeule a dû prodigieuſement étendre l'étude des mathéma-

tiques. Toutes les branches de l'arbre généalogique des ſciences ſe ſont développées avec les progrès des arts & des métiers. Les mines, les moulins, les draperies, les teintures ont agrandi la ſphère de la phyſique & de l'hiſtoire naturelle. Le luxe a créé l'art de jouir, qui dépend tout entier des arts libéraux. Dès que l'architecture admet des ornemens au-dehors, elle attire la décoration au-dedans. La ſculpture & la peinture travaillent auſſi-tôt à l'embelliſſement, à l'agrément des édifices. L'art du deſſin s'empare des habits & des meubles. Le crayon, fertile en nouveautés, varie à l'infini ſes traits & ſes nuances ſur les étoffes & les porcelaines. Le génie de la penſée & de la parole médite à loiſir les chefs-d'œuvre de la poéſie & de l'éloquence, ou ces heureux ſyſtêmes de la politique & de la philoſophie qui rendent aux peuples tous leurs droits, aux ſouverains toute leur gloire, celle de régner ſur les eſprits & ſur les cœurs, ſur l'opinion & ſur la volonté, par la raiſon & l'équité.

C'eſt alors que les arts enfantent cet eſprit de ſociété qui fait le bonheur de la vie

civile, qui délaſſe des travaux ſérieux par des repas, des ſpectacles, des concerts, des entretiens, par toute ſorte de divertiſſemens agréables. L'aiſance donne à toutes les jouiſſances honnêtes un air de liberté qui lie & mêle les conditions. L'occupation ajoute du prix ou du charme aux plaiſirs qui ſont ſa récompenſe. Chaque citoyen, aſſuré de ſa ſubſiſtance par le produit de ſon induſtrie, vaque à toutes les occupations agréables ou pénibles de la vie, avec ce repos de l'ame qui mène au doux ſommeil. Ce n'eſt pas que la cupidité ne faſſe beaucoup de victimes: mais encore moins que la guerre ou que la ſuperſtition, fléaux continuels des peuples oiſifs.

Après la culture des terres, c'eſt donc celle des arts qui convient le plus à l'homme. L'une & l'autre ſont aujourd'hui la force des états policés. Si les arts ont affoibli les hommes, ce ſont donc les peuples foibles qui ſubjuguent les forts: car la balance de l'Europe eſt dans les mains des nations artiſtes.

Depuis que l'Europe eſt couverte de manufactures, l'eſprit & le cœur humain ſem-

blent avoir changé de pente. Le desir des richesses est né par-tout de l'amour du plaisir. On ne voit plus de peuple qui consente à être pauvre, parce que la pauvreté n'est plus le rempart de la liberté. Faut-il le dire ? les arts tiennent lieu de vertus sur la terre. L'industrie peut enfanter des vices : mais, du moins, elle bannit ceux de l'oisiveté, qui sont mille fois plus dangereux. Les lumières étouffant par degrés toute espèce de fanatisme, tandis qu'on travaille par besoin de luxe, on ne s'égorge point par superstition. Le sang humain, du-moins, n'est jamais versé sans une apparence d'intérêt ; & peut-être la guerre ne moissonne-t-elle que ces hommes violens & féroce qui, dans tous les états, naissent ennemis & perturbateurs de l'ordre, sans autre talent, sans autre instinct que celui de détruire. Les arts contiennent cet esprit de dissention, en assujettissant l'homme à des travaux assidus & réglés. Ils donnent à toutes les conditions des moyens & des espérances de jouir, même aux plus basses une sorte de considération & d'importance, par l'utilité qu'elles rapportent. Tel ouvrier, à l'âge de

quarante ans, a plus valu d'argent à l'état ; qu'une famille entière de ſerfs cultivateurs n'en rendoit autrefois au gouvernement féodal. Une riche manufacture attire plus d'aiſance dans un village que vingt châtaux de vieux barons chaſſeurs ou guerriers n'en rendoient dans une province.

S'il eſt vrai que, dans l'état actuel du monde, les peuples les plus induſtrieux doivent être les plus heureux & les plus puiſſans ; ſoit que dans des guerres inévitables ils fourniſſent par eux-mêmes, ou qu'ils achètent par leurs richeſſes plus de ſoldats, de munitions & de forces maritimes ou terreſtres ; ſoit qu'ayant un plus grand intérêt à la paix, ils évitent ou terminent les querelles par des négociations ; ſoit que dans les défaites ils réparent plus promptement leurs pertes à force de travail ; ſoit qu'ils jouiſſent d'un gouvernement plus doux, plus éclairé, malgré les inſtrumens de corruption & de ſervitude que la molleſſe du luxe prête à la tyrannie : ſi les arts, en un mot, civiliſent les nations, un état doit chercher tous les moyens de faire fleurir les manufactures.

Ces moyens dépendent du climat qui,

dit Polybe, forme la figure, la couleur & les mœurs des nations. Le climat le plus tempéré doit être le plus favorable à l'induſtrie ſédentaire. S'il eſt trop chaud, il s'oppoſe à l'établiſſement des manufactures qui demandent le concours de pluſieurs hommes réunis au même ouvrage; il exclut tous les arts qui veulent des fourneaux ou beaucoup de lumière. S'il eſt trop froid, il ne peut admettre les arts qui cherchent le grand air. Trop loin ou trop près de l'équateur, l'homme eſt inhabile à différens travaux qui ſemblent propres à une température douce. Pierre-le-grand alla vainement chercher dans les états les mieux policés de l'Europe, tous les arts qui pouvoient humaniſer ſa nation: depuis cinquante ans, aucun de ces germes de vie n'a pu prendre racine au milieu des glaces de la Ruſſie. Tous les artiſtes y ſont étrangers, & meurent bientôt avec leur talent & leur travail s'ils veulent y ſéjourner. En vain les proteſtans que Louis XIV perſécuta dans ſa vieilleſſe, comme ſi cet âge étoit celui des proſcriptions, apportèrent les arts & les métiers chez tous les peuples qui les accueilloient;

ils ne purent y faire les mêmes ouvrages qu'en France. L'art dépérit ou déclina dans leurs mains également actives & laborieuſes, parce qu'il n'étoit pas échauffé ou éclairé des mêmes rayons du ſoleil.

A la faveur du climat pour l'encouragement des manufactures, doit ſe réunir l'avantage de la ſituation politique d'un état. S'il eſt d'une étendue qui ne lui laiſſe rien à craindre ou à deſirer pour ſa ſtabilité: s'il eſt voiſin de la mer pour l'abord des matières & l'iſſue des ouvrages, entre des puiſſances à mines de fer pour exercer ſon induſtrie, & des états à mines d'or pour les payer; s'il a des nations à droite & à gauche, des ports & des chemins ouverts de toutes parts: cet état aura tous les dehors qui peuvent exciter un peuple à ouvrir des manufactures.

Mais un avantage plus eſſentiel encore, c'eſt la fertilité du ſol. Si la culture demande trop de bras, elle ne pourra fournir des ouvriers, ou les campagnes ſe trouveront dépeuplées par les atteliers; & dès-lors la cherté des denrées diminuera le nombre des métiers en hauſſant le prix des ouvrages.

Au défaut de la fécondité des terres, les manufactures veulent au-moins la frugalité des hommes. Une nation qui conſommeroit beaucoup de ſubſiſtances, abſorberoit tout le gain de ſon induſtrie. Quand le luxe monte plus vîte & plus haut que le travail, il dépérit dans ſa ſource, il flétrit & deſſèche le tronc qui lui donne la ſève. Quand l'ouvrier veut ſe nourrir & ſe vêtir comme le fabriquant qui l'emploie, la fabrique eſt bientôt ruinée. La frugalité que les républicains obſervent par vertu, les manufacturiers doivent la garder par avarice. C'eſt pour cela peut-être que les arts, même de luxe, conviennent mieux aux républiques qu'aux monarchies : car la pauvreté du peuple dans un état monarchique, n'eſt pas toujours un vif aiguillon d'induſtrie. Le travail de la faim eſt toujours borné comme elle : mais le travail de l'ambition croît avec ce vice même.

Le caractère national influe beaucoup ſur le progrès des arts de luxe & d'ornement. Un certain peuple eſt propre à l'invention par la légéreté même qui le porte à la nouveauté. Ce même peuple eſt propre

aux arts par ſa vanité, qui le porte à la parure. Une autre nation moins vive a moins de goût pour les choſes frivoles, & n'aime pas à changer de mode. Plus mélancolique, elle a plus de pente aux débauches de la table, à l'ivrognerie qui la délivre de ſes ennemis. L'une de ces nations doit mieux réuſſir que ſa rivale dans les arts de décoration: elle doit primer ſur elle chez tous les autres peuples qui recherchent les mêmes arts.

Après la nature, c'eſt le gouvernement qui fait proſpérer les fabriques. Si l'induſtrie favoriſe la liberté nationale, à ſon tour la liberté doit favoriſer l'induſtrie. Les privilèges excluſifs ſont les ennemis des arts & du commerce, que la concurrence ſeule peut encourager. C'eſt encore une eſpèce de monopole que le droit d'apprentiſſage & le prix des maîtriſes. Cette ſorte de privilège qui favoriſe les corps de métiers, c'eſt-à-dire, de petites communautés aux dépens de la grande, eſt nuiſible à l'état. En ôtant aux gens du peuple la liberté de choiſir la profeſſion qui leur convient, on remplit toutes les profeſſions de mauvais ouvriers.

Celles qui demandent le plus de talent ſont exercées par les mains qui ont le plus d'argent ; les plus viles & les moins chères tombent ſouvent à des gens nés pour exceller dans un art diſtingué. Les uns & les autres, dans un métier dont ils n'ont pas le goût, négligent l'ouvrage & perdent l'art : les premiers, parce qu'ils ſont au-deſſous : les ſeconds, parce qu'ils ſe ſentent au-deſſus. Mais l'exemption des maîtriſes produit la concurrence des ouvriers, & dès-lors l'abondance & la perfection des ouvrages.

On peut mettre en queſtion, s'il eſt utile de raſſembler les manufactures dans les grandes villes, ou de les diſperſer dans les campagnes ? Le fait a décidé la queſtion. Les arts de première néceſſité ſont reſtés où ils ſont nés, dans les lieux qui leur ont fourni de la matière. Les forges ſont près des mines, & les toiles près des chanvres. Mais les arts compliqués d'induſtrie & de luxe, ne ſauroient habiter les campagnes. Diſperſez dans un vaſte territoire tous les arts qui concourent à la fabrication de l'horlogerie, & vous perdez Genève avec tous les métiers qui la font vivre. Diſperſez dans

les différentes provinces de France les soixante mille ouvriers courbés sur des métiers de la fabrique des étoffes de Lyon, & vous anéantirez le goût qui ne se soutient que par la concurrence d'un grand nombre de rivaux, sans cesse occupés à se surpasser. La perfection des étoffes veut qu'elles se fabriquent dans une ville, où l'on peut réunir à la fois les bonnes teintures avec les beaux dessins; l'art de filer les laines & les soies, à l'art de tirer l'or & l'argent. S'il faut dix-huit mains pour former une épingle, par combien d'arts & de métiers a dû passer un habit galonné, une veste brodée? Comment trouver au fond d'une province intérieure & centrale, l'attirail immense des arts qui servent à l'ameublement d'un palais, aux fêtes d'une cour? Reléguez donc, ou retenez dans les campagnes les arts innocens & simples qui vivent isolés. Fabriquez dans les provinces les draps communs qui habillent le peuple. Etablissez entre la capitale & les autres villes une dépendance réciproque de besoins ou de commodités, des matières & des ouvrages. Mais encore n'établissez rien, n'ordonnez rien; laissez agir

les hommes qui travaillent. Liberté de commerce, liberté d'induſtrie : vous aurez des manufactures ; vous aurez une grande population.

IX. Population.

Le monde a-t-il été plus peuplé dans un tems que dans un autre ? C'eſt ce qu'on ne peut ſavoir par l'hiſtoire ; parce que la moitié du globe habité n'a point eu d'hiſtoriens, & que la moitié de l'hiſtoire eſt pleine de menſonges. Qui jamais a fait ou pu faire le dénombrement des habitans de la terre ? Elle étoit, dit-on, plus féconde dans ſa jeuneſſe. Mais où eſt ce ſiècle d'or ? Eſt-ce quand un ſable aride ſort du lit des mers, & vient s'épurer aux rayons du ſoleil ? eſt-ce alors que le limon produit les végétaux, & l'animal & l'homme ? Mais toute la terre doit avoir été ſucceſſivement couverte par l'océan. Elle a donc toujours eu, comme l'individu de toutes les eſpèces, une enfance foible & ſtérile, avant de parvenir à l'âge de ſa fécondité. Tous les pays ont été longtems morts ſous les eaux, incultes ſous les ſables & les marécages, déſerts ſous les ronces & les forêts, juſqu'à ce que le germe de l'eſpèce humaine ayant par haſard été

jetté dans ces fondrières & ces ſolitudes ſauvages, ait défriché, changé, peuplé la terre. Mais toutes les cauſes de la population étant ſubordonnées aux loix phyſiques qui gouvernent le monde, aux influences du ſol & de l'atmoſphère qui ſont ſujettes à mille fléaux; elle a dû varier avec les périodes de la nature, contraires ou favorables à la multiplication des hommes. Cependant, comme le ſort de chaque eſpèce ſemble avoir été réſigné, pour ainſi dire, à ſes facultés; c'eſt dans l'hiſtoire du développement de l'induſtrie humaine, qu'il faut chercher en général l'hiſtoire des populations de la terre. D'après cette baſe de calcul, on doit au moins douter que le monde fût autrefois plus habité, plus peuplé qu'aujourd'hui.

Laiſſons l'Aſie ſous le voile de cette antiquité, qui nous la montre de tout tems couverte de nations innombrables, & d'eſſaims ſi prodigieux, que, malgré la fertilité d'un ſol qui n'a beſoin que d'un regard du ſoleil pour engendrer toutes ſortes de fruits, les hommes ne faiſoient qu'y paroître, & les générations s'y ſuccédoient par torrens,

engloutis par la famine, par la peſte, ou par la guerre. Arrêtons-nous à l'Europe, qui ſemble avoir pris la place de l'Aſie, en donnant à l'art tout le pouvoir de la nature.

Pour décider ſi notre continent étoit anciennement plus habité que de nos jours, il faudroit ſavoir ſi la ſûreté publique y étoit mieux établie, ſi les arts y étoient plus floriſſans, ſi la terre y étoit mieux cultivée. C'eſt ce qu'il faut examiner.

D'abord, à ces époques reculées, la plupart des inſtitutions politiques étoient très-vicieuſes. Des factions continuelles agitoient ces gouvernemens mal ordonnés. Les guerres civiles qui naiſſoient de ces diviſions, étoient fréquentes & cruelles. Souvent la moitié du peuple étoit maſſacrée par l'autre. Ceux des citoyens qui avoient échappé au glaive du parti vainqueur ſe réfugioient ſur un territoire mal affectionné. De cet aſyle, ils cauſoient à un ennemi impitoyable tout le dommage qui étoit poſſible, juſqu'à ce qu'une nouvelle révolution les mît en état de tirer une vengeance éclatante & complette des maux qu'on leur avoit fait ſouffrir.

Les arts n'avoient pas plus de vigueur que les loix. Le commerce étoit ſi borné qu'il ſe réduiſoit à l'échange d'un petit nombre de productions particulières à quelques terroirs, à quelques climats. Les manufactures étoient ſi peu variées, que les deux ſexes s'habilloient également d'une étoffe de laine, qu'on ne faiſoit même teindre que fort rarement. Tous les genres d'induſtrie étoient ſi peu avancés, qu'il n'exiſtoit pas une ſeule ville qui leur dût ſon accroiſſement ou ſa proſpérité. C'étoit l'effet, c'étoit la cauſe du mépris qu'on avoit généralement pour ces diverſes occupations.

Il étoit difficile que dans des régions où les arts languiſſoient, les denrées trouvâſſent un débouché ſûr & avantageux. Auſſi la culture ſe reſſentoit-elle de ce défaut de conſommation. La preuve que la plupart de ces belles contrées étoient en friche, c'eſt que le climat y étoit ſenſiblement plus rude qu'il ne l'a été depuis. Si d'immenſes forêts n'avoient privé les campagnes de l'action de l'aſtre bienfaiſant qui anime tout, nos ancêtres auroient-ils eu plus à ſouffrir de la rigueur des ſaiſons que nous ?

Ces

Ces faits, ſur leſquels il n'eſt pas poſſible d'élever un doute raiſonnable, ne démontrent-ils pas que le nombre des hommes étoit alors exceſſivement borné en Europe; & qu'à l'exception d'une ou deux contrées qui peuvent avoir déchû de leur antique population, tout le reſte ne comptoit que peu d'habitans?

Cette multitude de peuples, que Céſar comptoit dans la Gaule, qu'étoit-ce autre choſe que des eſpèces de nations ſauvages, plus redoutables par leurs noms que par leur nombre? Tous ces Bretons, qui furent ſubjugués dans leur iſle par deux légions Romaines, étoient-ils beaucoup plus nombreux que ne le ſont les Corſes? Le Nord ne devoit-il pas être moins peuplé encore? Des régions où l'aſtre du jour paroît à peine au-deſſus de l'horizon; où le cours des ondes eſt ſuſpendu huit mois de l'année; où des neiges entaſſées ne couvrent pas moins de tems un ſol ſouvent ſtérile; où le ſouffle des vents fait éclater le tronc des arbres; où les graines, les plantes, les ſources, tout ce qui ſoutient la vie eſt mort; où la douleur ſort de tous les corps; où le

repos, plus funeſte que les fatigues exceſſives, eſt ſuivi des pertes les plus cruelles; où les bras que l'enfant tend à ſa mère ſe roidiſſent, & ſes larmes ſe vitrifient ſur ſes joues; où la nature..... de telles régions ne dûrent être habitées que tard, & ne purent l'être que par des malheureux qui fuyoient l'eſclavage ou la tyrannie. Jamais ils ne ſe multiplièrent ſous ce ciel de fer. Sur le globe entier, les ſociétés nombreuſes ont laiſſé des monumens durables ou des ruines: mais dans le Nord, il n'eſt rien reſté, rien abſolument qui portât l'empreinte de la force ou de l'induſtrie humaines.

La conquête de la plus belle partie de l'Europe, dans l'eſpace de trois ou quatre ſiècles, par les habitans des régions hyperborées, paroît dépoſer au premier coup-d'œil contre ce qui vient d'être dit. Mais obſervez que ce fut la population d'un terrein décuple, qui s'empara d'un pays rempli, de nos jours, par trois ou quatre nations; que ce ne fut point par le nombre de ſes vainqueurs, mais par la défection de ſes ſujets, que l'empire Romain fut détruit & ſubjugué. Dans cette étonnante révolution, croyez que les

nations conquérantes ne firent jamais la vingtième partie des nations conquiſes; parce que les unes attaquoient avec la moitié de leur population, & les autres ne ſe défendoient qu'avec le centième de leurs habitans. Mais un peuple qui combat tout entier pour lui-même, eſt plus fort que dix armées de princes ou de rois.

Au reſte, ces guerres longues & cruelles, qui rempliſſent l'hiſtoire ancienne, détruiſent l'exceſſive population qu'elles ſemblent annoncer. Si, d'un côté, les Romains travailloient à réparer, au-dedans, les vuides que la victoire faiſoit dans leurs armées, cet eſprit de conquête, dont ils étoient dévorés, conſumoit au-moins les autres nations. A peine les avoient-ils ſoumiſes, qu'ils les incorporoient dans leurs armées, & les minoient doublement par les recrues & les tributs. On ſait avec quelle rage les peuples anciens faiſoient la guerre; que ſouvent, dans le ſiège d'une ville, hommes, femmes, enfans, tout ſe jettoit dans les flammes, plutôt que de tomber au pouvoir du vainqueur; que, dans les aſſauts, tous les habitans étoient paſſés au fil de l'épée; que,

dans les combats, on aimoit mieux périr les armes à la main, que d'être conduit en triomphe dans des fers éternels. Ces uſages barbares de la guerre, ne s'oppoſoient-ils pas à la population ? Si l'eſclavage des vaincus conſervoit des victimes, comme on ne peut en diſconvenir, il étoit, d'un autre côté, peu favorable à la multiplication des hommes, en établiſſant, dans un état, cette extrême inégalité des conditions entre des êtres égaux par la nature. Si la diviſion des ſociétés, en petites peuplades ou républiques, étoit propre à multiplier les familles par la diviſion des terres, elle brouilloit auſſi plus ſouvent les nations entre elles; & comme ces petits états ſe touchoient, pour ainſi dire, par une infinité de points, il falloit, pour les défendre, que tous les habitans priſſent les armes. Les grands corps réſiſtent au mouvement par leur maſſe; les petits ſont dans un choc perpétuel qui les briſe.

Si la guerre détruiſoit les populations anciennes, la paix ne les rétabliſſoit pas toujours. Autrefois, tout étoit ſous le deſpotiſme ou l'ariſtocratie; & ces deux ſortes

de gouvernemens ne multiplient pas l'eſpèce humaine. Les villes libres de la Grèce avoient des loix ſi compliquées, qu'il en réſultoit une diſſention continuelle entre les citoyens. La populace même, qui n'avoit point droit de ſuffrage, ne laiſſoit pas de faire la loi dans les aſſemblées publiques, où l'homme de génie, avec la parole, pouvoit remuer tant de bras. Et puis, dans ces états, la population tendoit à ſe concentrer dans la ville, avec l'ambition, le pouvoir, les richeſſes, tous les fruits & les reſſorts de la liberté. Ce n'eſt pas que les campagnes ne duſſent être bien cultivées & bien peuplées, ſous un gouvernement démocratique: mais il y avoit peu de démocraties; & comme elles étoient toutes ambitieuſes, ſans autre moyen de s'agrandir que la guerre, ſi l'on en excepte Athènes, qui ne parvint encore au commerce que par les armes, la terre ne pouvoit long-tems fleurir & produire des hommes. Enfin, la Grèce & l'Italie furent, au plus, les ſeuls pays de l'Europe mieux peuplés qu'aujourd'hui.

Après la Grèce, qui repouſſa, contint & ſubjugua l'Aſie; après Carthage, qui parut

un moment ſur les bords de l'Afrique, & retomba dans le néant; après Rome, qui ſoumit & détruiſit tous les peuples connus: où vit-on une population comparable à celle qu'un voyageur trouve aujourd'hui ſur toutes les côtes de la mer, le long des grands fleuves, & ſur la route des capitales? Que de vaſtes forêts changées en guérets? Que de moiſſons flottantes à la place des joncs qui couvroient des marais? Que de peuples policés, qui vivent de poiſſons ſéchés & de viandes boucanées?

Cependant il s'eſt élevé depuis quelques années un cri preſque univerſel ſur la dépopulation de tous les états. Quelle peut être la cauſe de ces étranges déclamations? Nous croyons l'entrevoir. Les hommes, en ſe repouſſant, pour ainſi dire, les uns ſur les autres, ont laiſſé derrière eux des contrées moins habitées; & l'on a pris pour une diminution de citoyens leur différente diſtribution.

Pendant une longue ſuite de ſiècles, les empires furent partagés en autant de ſouverainetés qu'il y avoit de ſeigneurs particuliers. Alors les ſujets, ou les eſclaves

de ces petits deſpotes étoient fixés, & fixés pour toujours ſur le territoire qui les avoit vus naître. A la chûte du ſyſtême féodal, lorſqu'il n'y eut plus qu'un maître, un roi, une cour, on ſe porta avec affluence au lieu d'où découloient les graces, les richeſſes & les honneurs. Telle fut l'origine de ces orgueilleuſes capitales, où les peuples ſe ſont ſucceſſivement entaſſés, & qui ſont devenues peu-à-peu comme l'aſſemblée générale de chaque nation.

D'autres villes, moins monſtrueuſes, mais pourtant très-conſidérables, ſe ſont auſſi élevées dans chaque province, à meſure que l'autorité ſuprême s'affermiſſoit. Ce ſont les tribunaux, les affaires, les arts qui les ont formées, & le goût des commodités, des plaiſirs, de la ſociété qui les a toujours de plus en plus agrandies.

Ces nouveaux établiſſemens ne pouvoient ſe faire qu'aux dépens des campagnes. Auſſi n'y eſt-il guère reſté d'habitans que ce qu'il en falloit pour l'exploitation des terres & pour les métiers qui en ſont inſéparables. Les productions n'ont pas ſouffert de cette révolution. Elles ſont devenues même plus

abondantes, plus variées & plus agréables; parce qu'on en a demandé davantage & qu'on les a mieux payées; parce que les méthodes & les inſtrumens ont acquis un degré de ſimplicité & de perfection qu'ils n'avoient pas; parce que les cultivateurs, encouragés de mille manières, ſont devenus plus actifs & plus intelligens.

On trouve dans la police, la morale & la politique modernes, des cauſes de propagation qui n'étoient pas chez les anciens: mais on y voit auſſi des obſtacles qui peuvent empêcher ou diminuer, parmi nous, cette ſorte de progrès, qui, dans notre eſpèce, doit être le comble de ſa perfectibilité. Car jamais les hommes ne ſeront plus nombreux, s'ils ne ſont plus heureux.

La population dépend beaucoup de la diſtribution des biens fonds. Les familles ſe multiplient comme les poſſeſſions; & quand elles ſont trop vaſtes, leur étendue démeſurée arrête toujours la population. Un grand propriétaire, ne travaillant que pour lui ſeul, conſacre une moitié de ſes terres à ſes revenus, & l'autre à ſes plaiſirs. Tout ce qu'il donne à la chaſſe, eſt doublement perdu

pour la culture ; parce qu'il nourrit des bêtes dans le terrein des hommes, au lieu de nourrir des hommes dans le terrein des bêtes. Il faut des bois dans un pays, pour la charpente & le chauffage : mais faut-il tant d'allées dans un parc ; & des parterres, des potagers ſi grands pour un château ? Ici, le luxe, qui, dans ſon étalage, alimente les arts, favoriſe-t-il autant la population des hommes, qu'il pourroit la ſeconder par un meilleur emploi des terres ? Trop de grandes terres, & trop peu de petites ; premier obſtacle à la population.

Second obſtacle, les domaines inaliénables du clergé. Lorſque tant de propriétés ſeront éternelles dans la même main, comment fleurira la population, qui ne peut naître que de l'amélioration des terres par la multiplication des propriétés ? Quel intérêt a le bénéficier de faire valoir un fonds qu'il ne doit tranſmettre à perſonne ; de ſemer ou de planter pour une poſtérité qui ne ſera pas la ſienne ? Loin de retrancher ſur ſes revenus pour augmenter ſa terre, ne riſquera-t-il pas de détériorer ſon bénéfice, pour augmenter des rentes qui ne ſont pour lui que viagères ?

Les ſubſtitutions des biens nobles, ne ſont pas moins nuiſibles à la propagation de l'eſpèce. Elles diminuent à la fois, & la nobleſſe & les autres conditions. De même que la primogéniture, chez les nobles, ſacrifie pluſieurs cadets à l'aîné d'une maiſon, les ſubſtitutions immolent pluſieurs familles à une ſeule. Preſque toutes les terres ſubſtituées tombent en friche, par la négligence d'un propriétaire, qui ne s'attache point à des biens dont il ne peut diſpoſer, qu'on ne lui a cédés qu'à regret, & qu'on a donnés d'avance à ſes ſucceſſeurs, qui ne doivent pas être ſes héritiers, puiſqu'il ne les a pas nommés. Le droit de primogéniture & de ſubſtitution, eſt donc une loi qu'on diroit faite à deſſein de diminuer la population de l'état.

De ces obſtacles qu'un vice de légiſlation apporte à la multiplication des hommes, en naît un autre, qui eſt la pauvreté du peuple. Par-tout où les payſans n'ont point de propriété foncière, leur vie eſt miſérable & leur ſort précaire. Mal aſſurés d'une ſubſiſtance qui dépend de leur ſanté, comptant peu ſur des forces qu'ils ſont obligés de

vendre, maudiſſant le jour qui les a vus naître, ils craignent d'enfanter des malheureux. En vain croit-on qu'il naît beaucoup d'enfans à la campagne, quand il en meurt chaque année autant & plus qu'on n'en voit naître. Les travaux des pères & le lait des mères, ſont perdus pour eux & pour leurs enfans. Ils ne parviendront pas à la fleur de leur âge, à la maturité, qui récompenſe, par des fruits, toutes les peines de la culture. Avec un peu de terre, la mère pourroit nourrir ſon enfant & cultiver ſon champ; tandis que le père augmenteroit au-dehors, du prix de ſon travail, l'aiſance de ſa famille. Sans propriété, ces trois êtres languiſſent du peu que gagne un ſeul, ou l'enfant périt des travaux de ſa mère.

Que de maux naiſſent d'une légiſlation vicieuſe ou défectueuſe! Les vices & les fléaux ont une filiation immenſe; ils ſe reproduiſent pour tout dévorer, & croiſſent les uns des autres juſqu'au néant. L'indigence des campagnes produit la multiplication des troupes; fardeau ruineux par ſa nature, deſtructeur des hommes durant la guerre, & des terres durant la paix. Oui, les ſoldats

ruinent les champs qu'ils ne cultivent pas; parce que chacun d'eux prive l'état d'un laboureur, & le ſurcharge d'un conſommateur oiſif ou ſtérile. Il n'eſt le défenſeur de la patrie, en tems de paix, que par un ſyſtême funeſte, qui, ſous prétexte de défenſe, rend tous les peuples aggreſſeurs. Si tous les états vouloient, & ils le pourroient, laiſſer à la culture les bras qu'ils lui dérobent par la milice; la population, en peu de tems, augmenteroit conſidérablement dans toute l'Europe, de laboureurs & d'artiſans. Toutes les forces de l'induſtrie humaine s'emploieroient à ſeconder les bienfaits de la nature, à vaincre ſes difficultés: tout concourroit à la création, & non à la deſtruction.

Les déſerts de la Ruſſie ſeroient défrichés, & les champs de la Pologne ne ſeroient point ravagés. La vaſte domination des Turcs ſeroit cultivée, & la bénédiction de leur prophète ſe répandroit ſur une immenſe population. L'Egypte, la Syrie & la Paleſtine, redeviendroient ce qu'elles furent du tems des Phéniciens, des rois paſteurs, des Juifs heureux & pacifiques ſous des juges. Les montagnes arides de la Sierra-Morena, ſeroient

fécondées, les landes de l'Aquitaine ſe purgeroient d'inſectes & ſe couvriroient d'hommes.

Mais le bien général eſt un doux rêve des ames débonnaires. O tendre paſteur de Cambrai ! ô bon abbé de Saint-Pierre ! Vos ouvrages ſont faits pour peupler les déſerts, non pas de ſolitaires qui fuient les malheurs & les vices du monde : mais de familles heureuſes, qui chanteroient la magnificence de Dieu ſur la terre, comme les aſtres l'annoncent dans le firmament. C'eſt dans vos écrits vraiment inſpirés, puiſque l'humanité eſt un préſent du ciel, que ſe trouve la vie & l'humanité. Soyez aimés des rois, & les rois ſeront aimés des peuples.

Un des moyens de favoriſer la population, faut-il le dire, c'eſt de ſupprimer le célibat du clergé ſéculier & régulier. L'inſtitution monaſtique tient à deux époques remarquables dans l'hiſtoire du monde. Environ l'an ſept cent de Rome, une nouvelle religion naquit en Orient avec le Meſſie, & l'empire Romain déclina promptement avec le paganiſme. Deux ou trois cens ans après la mort du Meſſie, l'Egypte & la Paleſtine ſe remplirent de moines. Environ

l'an ſept cent de l'ère chrétienne, une nouvelle religion parut en Orient, avec Mahomet, & le chriſtianiſme refoula dans l'Europe, pour s'y concentrer. Trois ou quatre cens ans après, s'élevèrent une foule d'ordres religieux. Au tems de la naiſſance du Chriſt, les livres de David & ceux de la Sybille, annoncèrent la chûte du monde, un déluge, ou plutôt un incendie univerſel, un jugement de tous les hommes ; & tous les peuples, foulés par la domination des Romains, ſouhaitèrent & crurent la diſſolution de toutes choſes. Mille ans après l'ère chrétienne, les livres de David & ceux de la Sybille, annoncèrent encore le jugement dernier ; & des pénitens féroces & barbares, dans la piété comme dans le crime, vendirent leurs biens pour aller vaincre & mourir ſur le tombeau de leur rédempteur. Les nations foulées par la tyrannie du gouvernement féodal, deſirèrent & crurent encore la fin du monde.

Tandis qu'une partie des chrétiens frappés de terreur, alloit périr dans les croiſades, une autre partie s'enſeveliſſoit dans les cloîtres. Voilà l'origine de la vie monaſtique

en Europe. L'opinion fit les moines ; l'opinion les détruira. Leurs biens reſteront dans la ſociété, pour y engendrer des familles. Toutes les heures perdues à des prières ſans ferveur, ſeront conſacrées à leur deſtination primitive, qui eſt le travail. Le clergé ſe ſouviendra que dans ſes livres ſacrés, Dieu dit à l'homme innocent : *croiſſez & multipliez* ; que Dieu dit à l'homme pécheur : *laboure & travaille.* Si les fonctions du ſacerdoce ſemblent interdire au prêtre les ſoins d'une famille & d'une terre, les fonctions de la ſociété proſcrivent encore plus hautement le célibat. Si les moines défrichèrent autrefois les déſerts qu'ils habitoient, ils dépeuplent aujourd'hui les villes où ils fourmillent. Si le clergé a vécu des aumônes du peuple, il réduit à ſon tour les peuples à l'aumône. Parmi les claſſes oiſeuſes de la ſociété, la plus nuiſible eſt celle qui, par ſes principes, doit porter tous les hommes à l'oiſiveté ; qui conſume à l'autel & l'ouvrage des abeilles, & le ſalaire des ouvriers ; qui allume durant le jour, les lumières de la nuit, & fait perdre dans les temples le tems que l'homme doit aux ſoins de ſa maiſon ; qui fait demander au

ciel une ſubſiſtance que la terre ſeule donne ou vend au travail.

C'eſt encore une des cauſes de la dépopulation de certains états, que cette intolérance qui perſécute & proſcrit toute autre religion que celle du prince. C'eſt un genre d'oppreſſion & de tyrannie particulier à la politique moderne, que celui qui s'exerce ſur les penſées & les conſciences; que cette piété cruelle qui, pour des formes extérieures de culte, anéantit, en quelque ſorte, Dieu même, en détruiſant une multitude de ſes adorateurs; que cette impiété plus barbare encore, qui, pour des choſes auſſi indifférentes que doivent paroître des cérémonies de religion, anéantit une choſe auſſi eſſentielle que doit l'être la vie des hommes & la population des états. Car on n'augmente point le nombre ni la fidélité des ſujets, en exigeant des ſermens contraires à la conſcience, en contraignant à des parjures ſecrets ceux qui s'engagent dans les liens du mariage, ou dans les diverſes profeſſions du citoyen. L'unité de religion n'eſt bonne que lorſqu'elle ſe trouve naturellement établie par la perſuaſion. Dès que la conviction ceſſe,

ceſſe, un moyen de rendre aux eſprits la tranquillité, c'eſt de leur laiſſer la liberté. Lorſqu'elle eſt égale, pleine & entière pour tous les citoyens, elle ne peut jamais troubler la paix des familles.

Après le célibat eccléſiaſtique & le célibat militaire, l'un de profeſſion, l'autre d'uſage; il en eſt un troiſième de convenance, introduit par le luxe : c'eſt celui des rentiers viagers. Admirez ici la chaîne des cauſes. En même-tems que le commerce favoriſe la population par l'induſtrie de mer & de terre, par tous les objets & les travaux de la navigation, par tous les arts de culture & de fabrique; il diminue cette même population par tous les vices qu'amène le luxe. Quand les richeſſes ont pris un aſcendant général ſur les ames, alors les opinions & les mœurs s'altèrent par le mêlange des conditions. Les arts & les talens agréables, en poliçant la ſociété, la corrompent. Les ſexes venant à ſe rapprocher, à ſe ſéduire mutuellement; le plus foible entraîne le plus fort dans ſes goûts frivoles de parure & d'amuſement. La femme devient enfant, & l'homme devient femme. On ne parle, on ne s'occupe que

de jouir. Les exercices mâles & robuſtes qui diſciplinoient la jeuneſſe & la préparoient aux profeſſions graves & périlleuſes, font place à l'amour des ſpectacles, où l'on prend toutes les paſſions qui peuvent efféminer un peuple, quand on n'y voit pas un certain eſprit de patriotiſme. L'oiſiveté gagne dans les conditions aiſées; le travail diminue dans les claſſes occupées. L'accroiſſement des arts multiplie les modes; les modes augmentent les dépenſes; le luxe devient un beſoin; le ſuperflu prend la place du néceſſaire; on s'habille mieux, on vit moins bien; l'habit ſe fait aux dépens du corps. L'homme du peuple connoît la débauche avant l'amour, & ſe mariant plus tard, a moins d'enfans, ou des enfans plus foibles: le bourgeois cherche une fortune avant une femme, & perd d'avance l'une & l'autre dans le libertinage. Les gens riches, mariés ou non, vont ſans ceſſe corrompant les femmes de tout état, ou débauchant les filles pauvres. La difficulté de ſoutenir les dépenſes du mariage, & la facilité d'en trouver les plaiſirs, ſans en avoir les peines, multiplient les célibataires dans toutes les claſſes.

L'homme qui renonce à être père de famille, conſomme ſon patrimoine; & d'accord avec l'état, qui lui en double la rente par des emprunts ruineux, il fond pluſieurs générations dans une ſeule; il éteint ſa poſtérité, celle des femmes dont il eſt payé, & celle des filles qu'il paie. Tous les genres de proſtitution s'attirent à la fois. On trahit ſon honneur & ſon devoir dans toutes les conditions. La déroute des femmes ne fait que précéder celle des hommes.

Une nation galante, ou plutôt libertine, ne tarde pas à être défaite au-dehors, & ſubjuguée au-dedans. Plus de nobleſſe, plus de corps qui défende ſes droits, ni ceux du peuple; parce que tout ſe diviſe & qu'on ne ſonge qu'à ſoi. Nul homme ne veut périr ſeul. L'amour des richeſſes étant l'unique appât, l'homme honnête craint de perdre ſa fortune, & l'homme ſans honneur veut faire la ſienne. L'un ſe retire, l'autre ſe vend, & l'état eſt perdu. Tels ſont les progrès infaillibles du commerce dans une monarchie. On ſait, par l'hiſtoire ancienne, quels ſont ſes effets dans une république. Cependant il faut aujourd'hui porter les hommes

au commerce, parce que la ſituation actuelle de l'Europe eſt favorable au commerce, & que le commerce eſt lui-même favorable à la population.

Mais on demandera ſi la grande population eſt utile au bonheur du genre-humain ? Queſtion oiſeuſe. Il ne s'agit pas en effet de multiplier les hommes pour les rendre heureux : mais il ſuffit de les rendre heureux pour qu'ils ſe multiplient. Tous les moyens qui concourent à la proſpérité d'un état, aboutiſſent d'eux-mêmes à la propagation de ſes citoyens. Un légiſlateur qui ne voudroit peupler que pour avoir des ſoldats, avoir des ſujets que pour ſoumettre ſes voiſins, ſeroit un monſtre ennemi de la nature humaine, puiſqu'il ne créeroit que pour détruire. Mais celui qui, comme Solon, feroit éclorre une république, dont les eſſaims iroient peupler les côtes déſertes de la mer ; celui qui, comme Penn, ordonneroit la cultivation de ſa colonie, & lui défendroit la guerre, celui-là, ſans doute, ſeroit un dieu ſur la terre. Quand même il ne jouiroit pas de l'immortalité de ſon nom, il vivroit heureux & mourroit content ; ſur-tout s'il

pouvoit ſe promettre de laiſſer des loix aſſez ſages pour garantir à jamais les peuples de la vexation des impôts.

X. Impôts.

Sur ce que nous connoiſſons de l'état des ſauvages, il eſt à préſumer que l'avantage de n'être point aſſujettis par les entraves de nos ridicules vêtemens, la clôture inſalubre de nos ſuperbes édifices, & la tyrannie compliquée de nos uſages, de nos loix & de nos mœurs, n'eſt point la compenſation d'une vie précaire & des meurtriſſures, des combats journaliers pour un coin de forêt, une caverne, un arc, une flèche, un fruit, un poiſſon, un oiſeau, un quadrupède, la peau d'une bête, ou la poſſeſſion d'une femme. Que la miſanthropie exagère, tant qu'il lui plaira, les vices de nos cités, elle ne réuſſira pas à nous dégoûter de ces conventions expreſſes ou tacites, & de ces vertus artificielles qui ſont la ſécurité & le charme de nos ſociétés.

Sans doute, il y a parmi nous des aſſaſſins; il y a des violateurs d'aſyle; il y a des monſtres que l'avidité, l'indigence & la pareſſe révoltent contre l'ordre ſocial. Il y a d'autres monſtres plus déteſtables peut-

être qui, poſſeſſeurs d'une abondance qui ſuffiroit à deux ou trois mille familles, ne ſont occupés que d'en accroître la miſère. Je n'en bénirai pas moins la force publique qui garantit le plus ordinairement ma perſonne & mes propriétés, au moyen des contributions qu'elle me fait payer.

L'impôt peut être défini le ſacrifice d'une partie de la propriété pour la défenſe & la conſervation de l'autre. Il ſuit de-là qu'il ne doit y avoir d'impôt ni chez les peuples eſclaves, ni chez les peuples ſauvages; parce que les uns n'ont plus de propriété, & que les autres n'en ont pas encore.

Mais lorſqu'une nation jouit d'une propriété qui mérite d'être gardée; que ſa fortune eſt aſſez fixe, aſſez conſidérable pour exiger des dépenſes de gouvernement; qu'elle a des poſſeſſions, un commerce, des richeſſes capables de tenter la cupidité de ſes voiſins, pauvres ou ambitieux: alors, pour garantir ſes frontières ou ſes provinces, pour protéger ſa navigation & maintenir ſa police, il lui faut des forces & un revenu. Il eſt juſte & indiſpenſable que les citoyens occupés de quelque manière que ce ſoit au

bien public, ſoient entretenus par tous les ordres de la confédération.

Il y a eu des pays & des tems où l'on aſſignoit une portion du territoire pour les dépenſes communes du corps politique. Le gouvernement ne pouvant faire valoir lui-même des poſſeſſions ſi étendues, étoit obligé de confier ce ſoin à des adminiſtrateurs qui les négligeoient ou qui s'en approprioient le revenu. Cet uſage entraînoit de plus grands inconvéniens encore. Ou le domaine du roi étoit trop conſidérable pendant la paix, ou il étoit inſuffiſant pour les tems de guerre. Dans le premier cas, la liberté de la république étoit opprimée par le chef de l'état, & dans le ſecond par les étrangers. Il a donc fallu recourir aux contributions des citoyens.

Ces fonds furent peu conſidérables dans les premiers tems. La ſolde n'étoit alors qu'un ſimple dédommagement donné par l'état à ceux que ſon ſervice détournoit des travaux & des ſoins néceſſaires à leur ſubſiſtance. La récompenſe conſiſtoit dans cette jouiſſance délicieuſe que nous éprouvons par le ſentiment intime de notre vertu, & à la vue

des hommages qui lui ſont rendus par les autres hommes. Ces richeſſes morales étoient les plus grands tréſors des ſociétés naiſſantes ; c'étoit une ſorte de monnoie qu'il importoit dans l'ordre politique, autant que dans l'ordre moral, de ne pas altérer.

L'honneur ne tint guère moins lieu d'impôts dans les beaux jours des Grecs, que dans les ſociétés naiſſantes. Ceux qui ſervoient la patrie ne ſe croyoient pas en droit de la dévorer. L'impoſition miſe par Ariſtide ſur toute la Grèce, pour ſoutenir la guerre contre la Perſe, fut ſi modérée, que les contribuables la nommèrent eux-mêmes, *l'heureux ſort de la Grèce.* Quel tems & quel pays où les taxes faiſoient le bonheur des peuples !

Les Romains marchèrent à la domination, ſans preſqu'aucun ſecours de la part du fiſc. L'amour des richeſſes les eût détournés de la conquête du monde. Le ſervice public fut fait avec déſintéreſſement, après même que les mœurs ſe furent corrompues.

Sous le gouvernement féodal il n'y eut point d'impôts. Où les auroit-on pris ? L'homme & la terre étoient la propriété

du maître. C'étoit une ſervitude réelle & une ſervitude perſonnelle.

Lorſque le jour commença à luire ſur l'Europe, les nations s'occupèrent de leur ſûreté. Elles fournirent volontairement des contributions pour réprimer les ennemis domeſtiques & étrangers : mais ces tributs furent modérés, parce que les princes n'étoient pas encore aſſez abſolus pour les détourner au gré de leurs caprices, ou au profit de leur ambition.

Le Nouveau-Monde fut découvert, & la paſſion des conquêtes s'empara de tous les peuples. Cet eſprit d'agrandiſſement ne pouvoit ſe concilier avec la lenteur des aſſemblées populaires; & les ſouverains réuſſirent, ſans beaucoup d'efforts, à s'approprier plus de droits qu'ils n'en avoient eus. L'impoſition des taxes fut la plus importante de leurs uſurpations. C'eſt celle dont les ſuites ont été le plus funeſtes.

On n'a pas craint d'imprimer le ſceau de la ſervitude ſur le front des hommes, en taxant leur tête. Indépendamment de l'humiliation, eſt-il rien de plus arbitraire qu'un pareil impôt ?

L'aſſeoira-t-on ſur des déclarations ? Mais il faudroit entre le monarque & les ſujets, une conſcience morale qui les liât l'un à l'autre par un mutuel amour du bien général, ou du-moins une conſcience publique qui les raſſurât l'un envers l'autre par une communication ſincère & réciproque de leurs lumières & de leurs ſentimens. Or, comment établir cette conſcience publique, qui ſerviroit de flambeau, de guide & de frein dans la marche des gouvernemens ?

Percera-t-on dans le ſanctuaire des familles, dans le cabinet du citoyen, pour ſurprendre & mettre au jour ce qu'il ne veut pas révéler ; ce qu'il lui importe même ſouvent de ne pas révéler ? Quelle inquiſition ! quelle violence révoltante ! Quand même on parviendroit à connoître les reſſources de chaque particulier, ne varient-elles pas d'une année à l'autre, avec les produits incertains & précaires de l'induſtrie ? Ne diminuent-elles pas avec la multiplication des enfans, avec le dépériſſement des forces par les maladies, par l'âge & par le travail ? Les facultés de l'humanité, utiles & laborieuſes, ne changent-elles pas avec les vi-

ciſſitudes, que le tems apporte dans tout ce qui dépend de la nature & de la fortune ? La taxe perſonnelle eſt donc une vexation individuelle, ſans utilité commune. La capitation eſt un eſclavage affligeant pour l'homme, ſans profit pour l'état.

Après s'être permis l'impôt, qui eſt la preuve du deſpotiſme, ou qui y conduit un peu plutôt, un peu plus tard, on s'eſt jetté ſur les conſommations. Les ſouverains ont affecté de regarder ce nouveau tribut comme volontaire, en quelque ſorte, puiſque ſa quantité dépend des dépenſes que tout citoyen eſt libre d'augmenter ou de diminuer, au gré de ſes facultés & de ſes goûts, la plupart factices.

Mais ſi la taxe porte ſur les denrées de premier beſoin, c'eſt le comble de la cruauté. Avant toutes les loix ſociales, l'homme avoit le droit de ſubſiſter. L'a-t-il perdu par l'établiſſement des loix ? Survendre au peuple les fruits de la terre, c'eſt les lui ravir; c'eſt attaquer le principe de ſon exiſtence, que de le priver par un impôt, des moyens de la conſerver. En preſſurant la ſubſiſtance de l'indigent, l'état lui ôte les forces avec

les alimens. D'un homme pauvre, il fait un mendiant; d'un travailleur, un oiſif; d'un malheureux, un ſcélérat : c'eſt-à-dire, qu'il conduit un famélique à l'échafaud par la miſère.

Si la taxe porte ſur des denrées moins néceſſaires : que de bras perdus pour l'agriculture & pour les arts ſont employés, non pas à garder les boulevards de l'empire, mais à hériſſer un royaume d'une infinité de petites barrières; à embarraſſer les portes des villes; à infeſter les chemins & les paſſages du commerce; à fureter dans les caves, dans les greniers, dans les magaſins! Quel état de guerre entre le prince & le peuple; entre le citoyen & le citoyen! Que de priſons, de galères, de gibets, pour une foule de malheureux qui ont été pouſſés à la fraude, à la contrebande, à la révolte même par l'iniquité des loix fiſcales?

L'avidité des ſouverains s'eſt étendue des conſommations aux marchandiſes, que les états ſe vendent les uns aux autres. Deſpotes inſatiables! ne comprendrez-vous jamais que ſi vous mettez des droits ſur ce que vous offrez à l'étranger, il achetera moins cher,

il ne donnera que la valeur qui lui ſera donnée par les autres nations ? Vos ſujets fuſſent-ils ſeuls propriétaires de la production aſſujettie aux taxes, ils ne parviendroient pas encore à faire la loi, parce qu'alors on en demanderoit en moindre quantité, & que ſa ſurabondance les forceroit à en diminuer le prix, pour en trouver la conſommation.

L'impôt ſur les marchandiſes que votre empire reçoit de ſes voiſins, n'a pas une baſe plus raiſonnable. Leur prix étant réglé par la concurrence des autres peuples, ce ſeront vos ſujets qui paieront ſeuls les droits. Peut-être ce renchériſſement des productions étrangères en fera-t-il diminuer l'uſage ? Mais ſi l'on vous vend moins, on achetera moins de vous. Le commerce ne donne qu'en proportion de ce qu'il reçoit. Il n'eſt au fond qu'un échange de valeur pour valeur. Vous ne pouvez donc vous oppoſer aux cours de ces échanges, ſans faire tomber le prix de vos productions, en retréciſſant leur débit.

Soit que vous mettiez des droits ſur les marchandiſes étrangères ou ſur les vôtres,

l'induſtrie de vos ſujets en ſouffrira néceſſairement. Il y aura moins de moyens pour la payer, & moins de matières premières pour l'occuper. Plus la maſſe des reproductions annuelles diminuera, plus la ſomme des travaux diminuera auſſi. Alors toutes les loix que vous pourrez établir contre la mendicité, ſeront impuiſſantes, parce qu'il faut bien que l'homme vive de ce qu'on lui donne, quand il ne peut pas vivre de ce qu'il gagne.

Mais quelle eſt donc la forme d'impoſition la plus propre à concilier les intérêts publics avec les droits des citoyens ? C'eſt la taxe ſur la terre. Un impôt eſt une dépenſe qui ſe renouvelle tous les ans pour celui qui en eſt chargé. Un impôt ne peut donc être aſſis que ſur un revenu annuel : car il n'y a qu'un revenu annuel qui puiſſe acquitter une dépenſe annuelle. Or, on ne trouvera jamais de revenu annuel que celui des terres. Il n'y a qu'elles qui reſtituent chaque année les avances qui leur ſont faites, & de plus un bénéfice dont il ſoit poſſible de diſpoſer. On commence depuis long-tems à ſoupçonner cette importante vérité. De bons eſprits la

porteront un jour à la démonſtration ; & le premier gouvernement qui en fera la baſe de ſon adminiſtration, s'élèvera néceſſairement à un degré de proſpérité inconnue à toutes les nations & à tous les ſiècles.

Peut-être n'y a-t-il en ce moment aucun peuple de l'Europe, à qui ſa ſituation permette ce grand changement. Par-tout les impoſitions ſont ſi fortes, les dépenſes ſi multipliées, les beſoins ſi preſſans ; par-tout le fiſc eſt ſi obéré, qu'une révolution ſubite dans la perception des revenus publics, altéreroit infailliblement la confiance & la félicité des citoyens. Mais une politique éclairée & prévoyante, tendra, à pas lents & meſurés, vers un but ſi ſalutaire. Elle écartera avec courage & avec prudence, tous les obſtacles que les préjugés, l'ignorance, les intérêts privés pourroient oppoſer à un ſyſtême d'adminiſtration, dont les avantages nous paroiſſent au-deſſus de tous les calculs.

Pour que rien ne puiſſe diminuer les avantages de cette heureuſe innovation, il faudra que toutes les terres, indiſtinctement, ſoient aſſujetties à l'impôt. Le bien public eſt un tréſor commun, dans lequel chaque citoyen

doit dépoſer ſes tributs, ſes ſervices & ſes talens. Jamais des noms & des titres ne changeront la nature des hommes & des poſſeſſions. Ce ſeroit le comble de la baſſeſſe & de la folie, de faire valoir les diſtinctions qu'on a reçues de ſes pères, pour ſe ſouſtraire aux charges de la ſociété. Toute prééminence qui ne tourneroit pas au profit général, ſeroit deſtructive; elle ne peut être juſte, qu'autant qu'elle eſt un engagement formel de dévouer plus particuliérement ſa fortune & ſa vie au ſervice de la patrie.

Si de nos jours, pour la première fois, les terres étoient impoſées, ne jugeroit-on pas néceſſairement que la contribution doit être proportionnée à l'étendue & à la fertilité des poſſeſſions? Quelqu'un oſeroit-il alléguer ſes places, ſes ſervices, ſes dignités, pour ſe ſouſtraire aux tributs qu'exige le ſervice public? Qu'ont de commun les taxes avec les rangs, les titres & les conditions? Elles ne touchent qu'aux revenus; & ces revenus ſont à l'état, dès qu'ils ſont néceſſaires à ſa défenſe.

La manière, dont l'impôt devroit être aſſis ſur les terres, eſt plus difficile à trouver.

Quelques

Quelques écrivains ont penſé que la dîme eccléſiaſtique, malheureuſement perçue dans la plus grande partie de l'Europe, ſeroit un modèle à ſuivre. Dans ce ſyſtême, a-t-on dit, il n'y auroit ni infidélité, ni faveur, ni mépriſe. Selon que les circonſtances exigeroient plus ou moins d'efforts de la part des peuples, le fiſc prendroit la quatrième, la cinquième, la ſixième partie des productions, au moment même de la récolte; & tout ſe trouveroit conſommé ſans contrainte, ſans ſurpriſe, ſans défiance & ſans vexation.

Mais dans cette forme de perception, comment ſe feroient les recouvremens? Pour des objets ſi multipliés, ſi variables & ſi peu connus, une régie n'exigeroit-elle pas des frais énormes? La ferme ne donneroit-elle pas occaſion à des profits trop conſidérables? Ainſi, quand cet ordre de choſes paroîtroit le plus favorable au citoyen, ne ſeroit-il pas un des plus funeſtes au gouvernement? Or qui peut douter que les intérêts de l'individu ne ſoient les mêmes que ceux de la ſociété? Quelqu'un ignoreroit-il encore le rapport intime qui eſt entre le ſouverain qui demande & les ſujets qui donnent?

D'ailleurs cette impoſition, ſi égale en apparence, ſeroit, dans la réalité, la plus diſproportionnée de toutes celles que l'ignorance ait jamais imaginées. Tandis qu'on n'exigeroit d'un contribuable que le quart de ſon revenu, on en prendroit la moitié, quelquefois davantage à d'autres qui, pour avoir la même quantité de productions, auroient été obligés par la nature d'un ſol ingrat ou d'une exploitation difficile, à des dépenſes infiniment plus conſidérables.

Ces inconvéniens ont fait rejetter une idée, propoſée ou appuyée par des hommes peu verſés dans l'économie politique, mais révoltés avec raiſon de la manière arbitraire dont ils voyoient taxer les terres. Vous prendrez pour règle l'étendue des domaines? Mais ignoreriez- vous qu'il y en a qui peuvent payer beaucoup, qu'il y en a qui ne peuvent payer que peu, qu'il y en a même qui ne peuvent rien payer, parce que ce qui reſte au-delà des frais eſt à peine ſuffiſant pour déterminer l'homme le plus intelligent à les cultiver? Vous ferez repréſenter les baux? Mais les fermiers & les propriétaires n'agiront-ils pas de concert pour vous

tromper ? & quels moyens aurez-vous pour découvrir une fraude artificieuſement tramée ? Vous admettrez les déclarations ? Mais pour une ſincère, n'y en aura-t-il pas cent de fauſſes ? & le citoyen d'une probité exacte ne ſera-t-il pas la victime du citoyen dénué de principes ? Vous aurez recours à une eſtimation ? Mais le prépoſé du fiſc ne ſe laiſſera-t-il pas ſuborner par des contribuables intéreſſés à le corrompre ? Vous laiſſerez aux habitans de chaque canton le ſoin des répartitions ? C'eſt, ſans doute, la règle la plus équitable, la plus conforme aux droits de la nature & de la propriété ; cependant elle doit engendrer néceſſairement tant de cabales, tant d'altercations, tant d'animoſités, un choc ſi violent entre les paſſions qui ſe heurteront, qu'il n'en ſauroit réſulter cette juſtice, qui pourroit faire le bonheur public.

Un cadaſtre qui meſureroit avec ſoin les terres, qui apprécieroit avec équité leur valeur, ſeroit ſeul capable d'opérer cette heureuſe révolution. On n'a que rarement, qu'imparfaitement appliqué un principe ſi ſimple & ſi lumineux. Il faut eſpérer que

cette belle inſtitution, quoique vivement repouſſée par le crédit & la corruption, ſera perfectionnée dans les états où elle a été adoptée, & qu'elle ſera introduite dans les empires où elle n'exiſte pas encore. Le monarque qui ſignalera ſon règne par ce grand bienfait, ſera béni pendant ſa vie; il laiſſera un nom cher à la poſtérité; & ſa félicité s'étendra au-delà des ſiècles, ſi, comme on n'en peut douter, il exiſte un Dieu rémunérateur.

Mais que le gouvernement, ſous quelque forme qu'il ait été établi ou qu'il ſubſiſte, n'outre jamais la meſure des impoſitions. Dans leur origine, elles ont rendu, dit-on, les hommes plus actifs, plus ſobres, plus intelligens, & ont ainſi contribué à la proſpérité des empires. Cette opinion n'eſt pas ſans vraiſemblance: mais il eſt plus certain encore que pouſſées au-delà des limites convenables, les taxes ont arrêté les travaux, étouffé l'induſtrie, produit le découragement.

Quoique l'homme ait été condamné par la nature à des veilles continuelles pour s'aſſurer une ſubſiſtance, ce ſoin preſſant

n'a pas concentré toute ſon action. Ses deſirs ſe ſont étendus beaucoup au-delà ; & plus il eſt entré d'objets dans le plan de ſon bonheur, plus il a multiplié ſes efforts pour les obtenir. A-t-il été réduit par la tyrannie à n'eſpérer d'un labeur opiniâtre que ce qui étoit de néceſſité première, ſon mouvement s'eſt rallenti. Il a retréci lui-même la ſphère de ſes beſoins. Troublé, aigri, deſſéché par l'eſprit oppreſſeur du fiſc, on l'a vu, ou languiſſant dans ſes déplorables foyers, ou s'expatriant pour chercher une deſtinée moins malheureuſe, ou errant & vagabond ſur des provinces déſolées. La plupart des ſociétés ont, à des époques différentes, ſouffert ces calamités, préſenté ce hideux tableau.

Auſſi eſt-ce une erreur & une grande erreur de juger de la puiſſance des empires par le revenu du ſouverain. Cette baſe de calcul ſeroit la meilleure qu'on pût établir, ſi les tributs n'étoient que le thermomètre des facultés des citoyens : mais lorſque la république eſt opprimée par le poids ou la variété des impoſitions, loin que cette richeſſe ſoit un ſigne de proſpérité nationale, elle eſt

un principe de dépériſſement. Réduits à l'impuiſſance de fournir des ſecours extraordinaires à la patrie menacée ou envahie, les peuples ſubiſſent un joug étranger, ou reçoivent des loix honteuſes & ruineuſes. La cataſtrophe eſt précipitée, lorſque le fiſc a recours aux fermes pour faire ſes recouvremens.

La contribution des citoyens au tréſor public eſt un tribut. Ils doivent le préſenter eux-mêmes au ſouverain, qui de ſon côté en doit diriger ſagement l'emploi. Tout agent intermédiaire détruit ces rapports qui ne ſauroient être aſſez rapprochés. Son influence devient une ſource inévitable de diviſion & de ravage. C'eſt ſous cet odieux aſpect qu'ont toujours été regardés les fermiers des taxes.

Le fermier imagine les impôts. Son talent eſt de les multiplier. Il les enveloppe de ténèbres pour leur donner l'extenſion qui lui conviendra. Des juges de ſon choix appuient ſes intérêts. Toutes les avenues du trône lui ſont vendues, & il fait, à ſon gré, vanter ſon zèle ou calomnier les peuples mécontens avec raiſon de ſes vexations. Par

ces vils artifices, il précipite les provinces au dernier terme de dégradation, mais ſes coffres regorgent de richeſſes. Alors, on lui vend au plus vil prix les loix, les mœurs, l'honneur, le peu qui reſte de ſang à la nation. Ce traitant jouit ſans honte & ſans remords de ces infâmes & criminels avantages juſqu'à ce qu'il ait détruit l'état, le prince & lui-même.

Les peuples libres n'ont que rarement éprouvé ce ſort affreux. Des principes humains & réfléchis leur ont fait préférer une régie preſque toujours paternelle pour recevoir les contributions du citoyen. C'eſt dans les gouvernemens abſolus que l'uſage tyrannique des fermes s'eſt concentré. Quelquefois l'autorité a été effrayée des ravages qu'elles faiſoient: mais des adminiſtrateurs timides, ignorans ou pareſſeux ont craint, dans la confuſion où étoient les affaires, un bouleverſement entier au moindre changement qu'on ſe permettroit. Pourquoi donc le tems de la maladie ne ſeroit-il pas celui du remède? C'eſt alors que les eſprits ſont mieux diſpoſés, que les contradictions ſont moindres, que la révolution eſt plus aiſée.

Cependant il ne ſuffit pas que l'impôt ſoit réparti avec juſtice, qu'il ſoit perçu avec modération, il faut encore qu'il ſoit proportionné aux beſoins du gouvernement; & ces beſoins ne ſont pas toujours les mêmes. La guerre exigea par-tout, & dans tous les ſiècles, des dépenſes plus conſidérables que la paix. Les peuples anciens y fourniſſoient par les économies qu'ils faiſoient dans des tems de calme. Depuis que les avantages de la circulation & les principes de l'induſtrie ont été mieux développés, la méthode d'accumuler ainſi les métaux, a été proſcrite. On a préféré, avec raiſon, la reſſource des impoſitions extraordinaires. Tout état qui ſe les interdiroit, ſe verroit contraint, pour retarder ſa chûte, de recourir aux voies pratiquées à Conſtantinople. Le ſultan qui peut tout, excepté augmenter ſes revenus, eſt réduit à livrer l'empire aux vexations de ſes délégués, pour les dépouiller enſuite eux-mêmes de leurs brigandages.

Pour que les taxes ne ſoient jamais exceſſives, il faut qu'elles ſoient ordonnées, réglées & adminiſtrées par les repréſentans des nations. L'impôt a toujours dépendu de

la propriété. N'eſt pas maître du champ, qui ne l'eſt pas du fruit. Auſſi, chez tous les peuples, les tributs ne furent-ils établis dans leur origine ſur les propriétaires, que par eux-mêmes; ſoit que les terres fuſſent réparties entre les conquérans; ſoit que le clergé les eût partagées avec la nobleſſe; ſoit qu'elles euſſent paſſé par le commerce & l'induſtrie entre les mains de la plupart des citoyens. Par-tout, ceux qui les poſſédoient avoient conſervé le droit naturel, inaliénable & ſacré, de n'être point taxés ſans leur conſentement. Otez ce principe, il n'y a plus de monarchie, il n'y a plus de nation; il ne reſte qu'un deſpote & un troupeau d'eſclaves.

Peuples, chez qui les rois ordonnent aujourd'hui tout ce qu'ils veulent, reliſez votre hiſtoire; vous verrez que vos aïeux s'aſſembloient, qu'ils délibéroient toutes les fois qu'il s'agiſſoit d'un ſubſide. Si l'uſage en eſt paſſé, le droit n'en eſt pas perdu. Il eſt écrit dans le ciel, qui a donné la terre à tout le genre-humain, pour la poſſéder. Il eſt écrit ſur ce champ que vous avez pris la peine d'enclorre, pour vous en aſſurer la

jouiſſance. Il eſt écrit dans vos cœurs, où la divinité a imprimé l'amour de la liberté. Cette tête élevée vers les cieux, n'eſt pas faite à l'image du créateur, pour ſe courber devant un homme. Aucun n'eſt plus qu'un autre, que par le choix, que de l'aveu de tous. Gens de cour, votre grandeur eſt dans vos terres, & non pas aux pieds d'un maître. Soyez moins ambitieux, & vous ſerez plus riches. Allez rendre la juſtice à vos vaſſaux, & vous augmenterez votre fortune, en augmentant la maſſe du bonheur commun. Que gagnez-vous à élever l'édifice du deſpotiſme ſur les ruines de toute eſpèce de liberté, de vertu, de ſentiment, de propriété ? Songez qu'il vous écrâſera tous. Autour de ce coloſſe de terreur, vous n'êtes que des figures de bronze, qui repréſentent les nations enchaînées aux pieds d'une ſtatue.

Si le prince a ſeul le droit des tributs, quoiqu'il n'ait pas intérêt à ſurcharger, à vexer les peuples, ils ſeront ſurchargés & vexés. Les fantaiſies, les profuſions, les entrepriſes du ſouverain, ne connoîtront plus de bornes dès qu'elles ne trouveront plus d'obſtacles. Bientôt une politique fauſſe

& cruelle, lui perſuadera que des ſujets riches deviennent toujours inſolens; qu'il faut les ruiner pour les aſſervir, & que la pauvreté eſt le rempart le plus aſſuré du trône. Il ira juſqu'à croire que tout eſt à lui, rien à ſes eſclaves, & qu'il leur fait grace de tout ce qu'il leur laiſſe.

Le gouvernement s'emparera de toutes les avenues & les iſſues de l'induſtrie, pour la traire à l'entrée & à la ſortie, pour l'épuiſer dans ſa route. Le commerce n'obtiendra de circulation que par l'entremiſe & au profit de l'adminiſtration fiſcale. La culture ſera négligée par des mercenaires, qui ne peuvent jamais eſpérer de propriété. La nobleſſe ne ſervira & ne combattra que pour une ſolde. Le magiſtrat ne jugera que pour des épices & pour des gages. Les négocians mettront leur fortune à couvert, pour la tranſporter hors d'un pays où il n'y a plus de patrie ni de ſûreté. La nation n'étant plus rien, prendra de l'indifférence pour ſes rois; ne verra ſes ennemis que dans ſes maîtres; eſpérera quelquefois un adouciſſement de ſervitude dans un changement de joug; attendra ſa délivrance d'une révolu-

tion, & ſa tranquillité d'un bouleverſement.

« Ce tableau eſt effrayant, me diſoit un „ viſir, & il y a des viſirs par-tout. J'en „ gémis. Mais ſans contribution, comment „ puis-je maintenir cette force publique „ dont vous reconnoiſſez vous-même & la „ néceſſité & les avantages? Il faut qu'elle „ ſoit permanente & toujours égale, ſans „ quoi plus de ſécurité pour vos perſonnes, „ vos propriétés, votre induſtrie. Le bon- „ heur ſans défenſe n'eſt qu'un fantôme. Mes „ dépenſes ſont indépendantes de la variété „ des ſaiſons, de l'inclémence des élémens, „ de tous les accidens. Il faudra donc que „ vous y fourniſſiez, la peſte eût-elle dé- „ truit vos troupeaux, l'inſecte eût-il dévoré „ votre vigne, la grêle eût-elle moiſſonné „ vos champs. Vous paierez, ou je tour- „ nerai contre vous cette force publique qui „ a été créée pour votre ſûreté, & que vous „ devez alimenter ».

Ce ſyſtême oppreſſeur ne regardoit que les propriétaires des terres. Le viſir ne tarda pas à m'apprendre les moyens dont il ſe ſervoit pour aſſervir au fiſc les autres membres de la confédération.

« C'eſt principalement dans les villes que
„ les arts méchaniques & libéraux, d'utilité
„ & d'agrément, de néceſſité ou de fantaiſie,
„ ont leur foyer, ou du moins leur acti-
„ vité, leur développement, leur perfection.
„ C'eſt-là que le citoyen riche, & par
„ conſéquent oiſif, attiré ou fixé par les
„ douceurs de la ſociété, cherche à tromper
„ ſon ennui par des beſoins factices; c'eſt-là
„ que pour y ſatisfaire, il exerce le pauvre,
„ ou, ce qui revient au même, l'induſtrieux.
„ Celui-ci, à ſon tour, pour ſatisfaire aux
„ beſoins de première néceſſité qui ne ſont
„ pas long-tems les ſeuls qui le tourmen-
„ tent, cherche à multiplier les beſoins
„ factices de l'homme riche; d'où naît entre
„ l'un & l'autre une dépendance mutuelle
„ fondée ſur leurs intérêts reſpectifs; l'in-
„ duſtrieux veut travailler, le riche veut
„ jouir. Si donc je parviens à impoſer les
„ beſoins de tous les habitans des villes, in-
„ duſtrieux ou oiſifs, c'eſt-à-dire à renchérir,
„ au profit de l'état, les denrées & les mar-
„ chandiſes qui y ſont conſommées par les
„ beſoins des uns & des autres; alors j'aurai
„ ſoumis à l'impôt toutes les eſpèces d'in-

„ duſtrie, & je les aurai amenées à la con-
„ dition de l'induſtrie agricole. J'aurai fait
„ mieux; & que ce point ſur-tout ne vous
„ échappe pas. J'aurai fait payer le riche
„ pour le pauvre, parce que celui-ci ne
„ manquera pas de renchérir ſes productions
„ à proportion du renchériſſement de ſes
„ beſoins ».

Ah! viſir, je te conjure d'épargner au moins l'air, l'eau, le feu, & même le bled qui n'eſt pas moins que ces trois élémens la légitime ſacrée de tout homme ſans exception. Sans cette légitime, nul ne peut vivre & agir; & ſans vie & ſans action point d'induſtrie.

« J'y penſerai. Mais ſuivez-moi dans les
» différentes combinaiſons par leſquelles j'en-
» lace dans mes filets tous les autres objets
» de beſoin, ſur-tout dans les villes. D'a-
» bord, maître des frontières de l'empire,
» je ne laiſſe rien venir de l'étranger; je n'y
» laiſſe rien aller qu'en payant à raiſon du
» nombre, du poids & de la valeur. Par ce
» moyen celui qui a fabriqué, ou qui en-
„ voie, me cede une partie de ſon bénéfice;
„ & celui qui reçoit, ou qui conſomme, me

„ rend quelque choſe en ſus de ce qui re-
„ vient au marchand ou fabriquant ».

Fort bien, viſir : mais en te gliſſant ainſi entre le vendeur & l'acheteur ; entre le fabriquant ou le marchand & le conſommateur, ſans avoir été appellé, ſans que ton entremiſe leur profite, puiſqu'au contraire tu l'entretiens à leur détriment ; n'arrive-t-il pas qu'ils cherchent de leur côté, en te trompant d'une ou d'autre manière, à diminuer ou même à te fruſtrer de ta part ?

« Sans doute : mais à quoi me ſerviroit » donc la force publique, ſi je ne l'em-» ployois pas à démêler leur fraude, à » m'en garantir & à la châtier ? Si l'on eſſaie „ à garder ou à diminuer ma part, je prends » tout, & même quelque choſe au-delà »

J'entends, viſir. Et voilà donc encore la guerre & l'exaction établies ſur les frontières aux limites des provinces ; & cela pour preſſurer cette heureuſe induſtrie, le lien des nations les plus éloignées & des peuples les plus ſéparés par les mœurs & les religions.

« J'en ſuis fâché. Mais il faut tout ſacrifier » à la force publique, à ce rempart élevé

» contre la jalouſie & la rapacité des voiſins.
» D'ailleurs l'intérêt de tel ou tel individu
» ne s'accorde pas toujours avec l'intérêt
» du grand nombre. Un effet de la manœuvre
» dont vous vous plaignez, c'eſt de vous
» conſerver des denrées & des productions
» dont le calcul de la perſonnalité vous pri-
» veroit par l'exportation à l'étranger; &
» je repouſſe des marchandiſes étrangères
» qui, par la ſurabondance qu'elles feroient
» avec les vôtres, rabaiſſeroient le prix de
» celles-ci ».

Je te remercie, viſir. Mais pourquoi faut-il que tu aies auſſi tes troupes? Ces troupes-là ſont bien incommodes. Ne pourrois-tu pas me ſervir ſans me faire la guerre?

« Si vous m'interrompez ſans ceſſe, vous
» perdrez le fil de mes ſubtiles & merveil-
» leuſes opérations. Après avoir impoſé la
» marchandiſe à l'entrée & à la ſortie de
» l'empire, au paſſage d'une province dans
» une autre, je ſuis à la piſte le conduc-
» teur, le voyageur qui parcourt ma con-
» trée pour ſes affaires, par curioſité; le
» payſan qui porte à la ville le produit de
» ſon champ ou de ſa baſſe-cour; & lorſque
» la

» la ſoif le pouſſe dans une hôtellerie, au
» moyen d'une aſſociation avec le maître »....

Quoi, viſir, le cabaretier eſt ton aſſocié!

« Aſſurément. Eſt-ce qu'il y a quelque
» choſe de vil quand il s'agit du maintien
» de la force publique, & par conſéquent de
» la richeſſe du fiſc? Au moyen de cette
» aſſociation, je reçois une partie du prix
» de la boiſſon conſommée ».

Mais, viſir, comment te trouves-tu l'aſſocié
» d'un aubergiſte, d'un tavernier dans le
» débit de ſes boiſſons. Serois-tu ſon pour-
» voyeur?

« Moi, ſon pourvoyeur? je m'en ſuis
» bien gardé. Où ſeroit le bénéfice de vendre
» le vin que le vigneron m'auroit donné
» pour le tribut de ſon induſtrie? J'entends
» un peu mieux mes affaires. J'ai d'abord
» avec le vigneron ou propriétaire, avec
» le braſſeur, le diſtillateur de l'eau-de-vie
» une aſſociation par laquelle j'obtiens une
» partie du prix qu'ils vendent à l'auber-
» giſte, au cabaretier; enſuite j'en ai avec
» celui-ci une ſeconde par laquelle il me
» compte à ſon tour d'une portion du prix
» qu'il reçoit du conſommateur, ſauf au

» vendeur à retrouver ſur le conſommateur
» la quotité du prix qui me revient de la
» conſommation ».

Cela eſt très-beau, il faut en convenir. Mais, viſir, comment aſſiſtes-tu à tous les marchés de boiſſons qui ſe font dans l'empire ? Comment n'es-tu pas pillé par ce cabaretier de mauvaiſe foi, dès le tems de Rome, quoique le queſteur ne fût pas ſon collègue ? Après ce que tu m'as confié, je ne doute de rien ; mais je ſuis curieux.

« C'eſt ici que je te paroîtrai impudent,
» mais profond. On ne ſauroit aſpirer à
» toute ſorte de mérite & de gloire. D'a-
» bord, nul ne peut déplacer une pièce de
» vin, de cidre, de bière, d'eau-de-vie ;
» ſoit du lieu de la récolte ou de la fa-
» brication ; ſoit du cellier, ſoit de la cave,
» ſoit pour vendre, ſoit pour envoyer,
» n'importe à quelle deſtination, ſans ma
» permiſſion par écrit. Je ſais par-là ce
» qu'elles deviennent. Si l'on en rencontre
» quelqu'une ſans ce paſſe-port, je m'en
» empare ; & le propriétaire me paie ſur le
» champ, en ſus, le triple ou le quadruple
» de la valeur. Enſuite, les mêmes agens

» qui circulent nuit & jour de toutes parts
» pour m'assurer de la fidélité des proprié-
» taires ou marchands en gros à tenir leur
» pacte d'association, descendent tous les
» jours, plutôt deux fois qu'une, chez
» chaque cabaretier ou aubergiste, sondent
» les tonneaux, comptent les bouteilles;
» & pour peu qu'on soit soupçonné de
» quelque escamotage sur ma part, on est
» si sévérement puni qu'on n'en est pas
» tenté davantage ».

Mais, visir, pour te plaire, tes agens ne sont-ils pas autant de petits tyrans subalternes?

« Je n'en doute pas; & je les en récom-
» pense bien ».

A merveille. Mais, visir, j'ai un scrupule. Ces associations avec le propriétaire, le marchand en gros, le détailleur, ont un peu l'air de celles que le voleur de grand chemin contracteroit avec le passant qu'il détrousse.

« Vous n'y pensez pas. Les miennes sont
» autorisées par la loi & par l'institution
» sacrée de la force publique. Rien ne vous
» en impose-t-il donc? Mais venez mainte-
» nant aux portes de la cité, où je ne suis

» pas moins admirable. Rien n'y entre, ſans
» verſer dans mes mains. Si ce ſont des
» boiſſons, elles contribuent, non en raiſon
» du prix, comme dans mes autres arran-
» gemens, mais en raiſon de la quantité, &
» ſoyez ſûr que je ne ſuis pas dupe. L'au-
» bergiſte ou le citoyen n'a rien à dire,
» quoique j'aie d'ailleurs affaire à lui lors
» de l'achat & du débit, puiſque ce n'eſt
» pas de la même manière. Si ce ſont des
» comeſtibles, j'ai mes agens, non-ſeule-
» ment aux portes, mais aux boucheries,
» mais dans les marchés au poiſſon; & nul
» n'eſſaieroit à me voler ſans riſquer plus
» que ſon vol ne lui rendroit. Si c'eſt du
» bois, des fourrages, du papier, il y a
» moins de précautions à prendre. Ces mar-
» chandiſes ne ſe filoutent pas comme un
» flacon de vin; cependant j'ai mes ſurveil-
« lans ſur les routes & les endroits dé-
» tournés; & malheur à celui qu'on ſur-
» prendroit en devoir de m'échapper. Vous
» voyez donc que quiconque habite les
» villes; qu'on y ſubſiſte de ſon induſtrie;
» qu'on y emploie ſon revenu ou une por-
» tion de ſon lucre à ſalarier un homme

» induſtrieux, perſonne ne peut conſommer
» ſans payer, & que tous paient plus ſur
» les conſommations uſuelles & indiſpen-
» ſables que ſur les autres. J'ai mis à con-
» tribution toute ſorte d'induſtrie ſans qu'elle
» s'en apperçoive. Il en eſt cependant quel-
« ques-unes avec leſquelles j'ai eſſayé de
» traiter plus directement, parce qu'elles
» n'ont pas leur aſyle ordinaire dans les
» villes, & que j'ai imaginé qu'elles me
» rendroient davantage par une contribution
» ſpéciale. Par exemple, j'ai des agens dans
» les forges & fourneaux où l'on fabrique
» & où l'on pèſe le fer qui a tant d'uſages
» différens ; j'en ai dans les atteliers des
» tanneurs où ſont manufacturés les cuirs
» qui ſervent à tant de choſes. J'en ai chez
» tous ceux qui travaillent l'or, l'argent,
» la vaiſſelle, les bijoux ; & vous ne me
» reprocherez pas ici d'attaquer les objets
» de première néceſſité. A meſure que les
» tentatives me réuſſiſſent, je les étends. Je
» me flatte bien d'établir un jour mes ſatel-
» lites à côté du métier à ourdir la toile ;
» elle eſt d'une utilité ſi générale. Mais
» gardez-moi le ſecret. Mes ſpéculations ne

» s'éventent jamais qu'à mon détriment ».

Je ſuis vraiment frappé de ta ſagacité, viſir, ou de celle de tes ſublimes précurſeurs. Ils ont creuſé des mines d'or par-tout. Ils ont fait de ton pays un Pérou, dont les habitans ont eu peut-être le ſort de ceux de l'autre continent; mais que t'importe? Le ſel & le tabac que tu débites au décuple de leur valeur intrinſèque, quoique après le pain & l'eau, le ſel ſoit de première néceſſité, tu ne m'en as rien dit. Que ſignifie cette réticence? Aurois-tu ſenti la contradiction entre cette vente & ton refus de percevoir les autres contributions en nature, ſous prétexte de l'embarras de la revente?

« Point du tout. La différence eſt facile à » ſaiſir. Si je recevois du propriétaire ou du » cultivateur ſa portion de contribution en » nature, pour la revendre enſuite, je me » trouverois en concurrence avec lui dans » les marchés. Mes prédéceſſeurs ont été » ſages en s'en réſervant la diſtribution ex- » cluſive. Cela ſouffroit des difficultés. Pour » amener ces deux fleuves d'or dans le ré- » ſervoir du fiſc, il fallut défendre la cul-

» ture & la fabrication nationales du tabac ; » ce qui ne me diſpenſe pas de tenir ſur la » frontière & même au-dedans de l'empire » une armée contre l'introduction & la con- » currence de tout autre tabac avec le mien ».

Et cela, viſir, t'a réuſſi ?

» Pas auſſi pleinement que j'aurois deſiré, » malgré la ſévérité des loix pénales. Pour » le ſel, la difficulté fut encore plus grande ; » il faut en convenir & s'en affliger. Mes » prédéceſſeurs commirent une bévue irré- » parable. Sous prétexte d'une faveur utile, » néceſſaire à certaines provinces maritimes, » ou peut-être à l'appât d'une ſomme forte, » ſans doute, mais momentanée, que d'au- » tres provinces payèrent pour ſe pourvoir » de ſel comme elles aviſeroient, ils ſe prê- » tèrent à des exceptions, en conſéquence » deſquelles dans un tiers ou environ de » l'étendue de l'empire, ce n'eſt pas moi qui » le vends. J'eſpère bien revenir là contre : » mais il faut attendre un moment de mi- » ſère ».

Ainſi, indépendamment des armées que tu nourris ſur la frontière contre le tabac & les marchandiſes de l'étranger, tu en as

encore dans l'intérieur pour que la vente du ſel des provinces libres ne concoure pas avec la vente du tien ?

» Il eſt vrai. Cependant il faut rendre » juſtice à nos anciens viſirs. Ils m'ont laiſſé » une légiſlation bien entendue. Par exem- » ple, ceux du pays libre qui avoiſinent les » provinces où je vends, ne peuvent fabri- » quer de leur ſel que le moins qu'il eſt » poſſible, afin de n'en point avoir à vendre » à mon préjudice ; & par une ſuite de la » même ſageſſe, ceux qui doivent acheter » de moi, & qui, voiſins du pays libre, » pourroient être tentés de s'y approvi- » ſionner à meilleur marché, ſont forcés » d'en prendre plus qu'ils n'en peuvent con- » ſommer ».

Et cela eſt conſacré par la loi ?

» Et maintenu par l'auguſte force publique. » Je ſuis autoriſé au dénombrement des fa- » milles ; & ſi quelqu'une n'achète pas la » quantité de ſel que je préſume néceſſaire » à ſa conſommation, elle le paie comme » ſi elle s'en étoit pourvue ».

Et quiconque ſale ſes mêts avec d'autre ſel que le tien s'en trouve mal ?

» Très-mal. Outre la ſaiſie de ce ſel d'iniquité, il lui en coûte plus qu'il ne dépenſeroit à l'approviſionnement de ſa maiſon pendant pluſieurs années ».

Et le vendeur ?

« Le vendeur ? C'eſt comme de raiſon, un voleur, un brigand, un malfaiteur que je réduis à la beſace, s'il a quelque choſe, ou que j'envoie aux galères, s'il n'a rien ».

Mais, viſir, tu dois avoir des procès ſans fin ?

« J'en ai beaucoup : mais il y a une cour de magiſtrature expreſſe qui en a l'attribution excluſive ».

Et comment te tires-tu de-là ? par l'intervention de la force publique, ton grand cheval de bataille.

« Et avec de l'argent ».

Ah, viſir, quelle tête & quel courage ! Quelle tête pour ſuffire à tant d'objets ! Quel courage pour faire face à tant d'ennemis ! Tu as été figuré dans les livres ſaints par Iſmaël, dont les mains étoient contre tous & les mains de tous contre lui.

« Hélas, j'en conviens. Mais telle eſt l'importance de la force publique & l'étendue

» de ſes beſoins, qu'il a fallu recourir à » d'autres reſſources. Outre ce que le pro- » priétaire me doit annuellement pour les » fruits de ſon fonds, s'il ſe réſout à le » vendre, l'acquéreur me paiera une ſomme » ſurajoutée au prix convenu avec ſon ven- » deur. J'ai tariffé tous les pactes humains; » & nul ne contracte ſans me fournir une » contribution proportionnée, ſoit à l'objet, » ſoit à la nature de la convention. Cet » examen ſuppoſe des agens profonds. Auſſi » en manqué-je ſouvent. Le plaideur ne peut » faire un ſeul pas, ſoit en demandant, ſoit » en défendant, ſans me trouver ſur ſon » chemin; & vous conviendrez que ce tribut » eſt bien innocent: car on n'eſt pas encore » dégoûté des procès ».

Viſir, quand ton énumération ne ſeroit pas à ſa fin, laiſſe-moi reſpirer. Tu as laſſé mon admiration; & je ne ſais plus quel doit être le plus grand objet de mon étonnement, ou d'une ſcience perfide, barbare, qui embraſſe tout, qui pèſe ſur tout; ou de la patience avec laquelle on ſupporte les actes réitérés d'une ſubtile tyrannie qui n'épargne rien. L'eſclave reçoit ſa ſubſiſtance

en échange de ſa liberté. Ton malheureux contribuable eſt privé de ſa liberté en te fourniſſant ſa ſubſiſtance.

Juſqu'à préſent, je me ſuis ſi fréquemment livré aux mouvemens de l'indignation que j'ai penſé que l'on me pardonneroit une fois d'avoir pris l'arme du ridicule & de l'ironie, qui a ſi ſouvent tranché les nœuds les plus importans. Je rentre dans le ton qui me convient; & je dis:

Il faut ſans doute, dans tout gouvernement, une force publique qui agiſſe intérieurement & extérieurement. Extérieurement, pour défendre la nation en corps contre la jalouſie, la cupidité, l'ambition, le mépris & la violence des autres nations; & cette protection ou la ſécurité qui doit en être l'effet, exige des armées, des flottes, des fortereſſes, des arſenaux, des alliés foibles à ſtipendier, des alliés puiſſans à ſeconder. Intérieurement, pour garantir le citoyen, ami de l'ordre ſocial, du trouble, des vexations, de l'injure du méchant qui ſe laiſſe égarer par ſes paſſions, ſon intérêt perſonnel, ſes vices, & qui n'eſt arrêté que par la menace de la juſtice & la vigilance de la police.

Nous dirons plus. Il eſt avantageux au plus grand nombre des citoyens que la force publique encourage l'induſtrie, aiguillonne le talent & ſecoure celui qui par un zèle inconſidéré, des malheurs imprévus, de fauſſes ſpéculations a perdu ſa force individuelle; d'où naît la néceſſité des écoles gratuites & des hôpitaux.

Je conſens même que le dépoſitaire & le moteur de la force publique, qu'il eſt de ſon devoir de faire craindre, reſpecter & chérir, pour en accroître l'énergie, ſur-tout dans les états monarchiques où elle ſemble diſtincte & ſéparée du reſte de la nation, en impoſe par un appareil de dignité, attire par la douceur & exhorte par les bienfaits.

Tous ces moyens ſont diſpendieux. Les dépenſes ſuppoſent un revenu; & le revenu des contributions. Il eſt juſte que ceux qui participent aux avantages de la force publique, fourniſſent à ſon maintien. Il y a entre le ſouverain & ſes ſujets un pacte tacite, mais ſacré, par lequel le premier s'engage de ſecourir d'autant de degrés de cette force qu'on en aura fourni de parts à la maſſe générale des contributions; & cette juſtice

diſtributive s'exécuteroit toute ſeule, par la nature même des choſes, ſi la corruption & le vice ne la troubloient ſans ceſſe.

Mais dans toute convention, il y a un rapport entre le prix & la valeur de la choſe acquiſe ; & ce rapport eſt néceſſairement en *moins* du côté du prix, en *plus* du côté des avantages. Je veux bien acheter une épée pour me défendre contre le voleur : mais ſi pour acquérir cette épée, il faut que je vuide ma bourſe ou que je vende ma maiſon, j'aime mieux compoſer avec le voleur.

Or, où eſt ce rapport, cette proportion des avantages de la force publique, *pour moi propriétaire*, avec le prix dont je les paie ; ſi chez la nation la plus policée de l'Europe, la moins expoſée aux incurſions & aux attaques étrangères, après avoir cédé une portion de ma poſſeſſion, je ſuis obligé, lorſque je vais habiter la ville, de ſuracheter, au profit d'une force publique, non-ſeulement les denrées des autres, mais les miennes, quand il me plaît de les conſommer ?

Pour moi, cultivateur, ſi forcé d'un côté à conſommer en nature une portion de mon

tems & des moyens de mon induſtrie pour la conſtruction & la réparation des routes, je ſuis encore obligé de rendre en argent une portion conſidérable des productions que ma ſueur & mes travaux ont tiré de la terre ?

Pour moi, artiſan, qui ne puis travailler ſans être nourri, logé, vêtu, éclairé & chauffé ; ni me pourvoir de nourriture, d'abri, de vêtement, de lumière & de feu, ſans contribuer, puiſque tous ces moyens de ſubſiſtance ſont impoſés ; ſi je ſuis encore obligé de rendre une partie du prix de mon tems & de mon talent à l'impoſition qui frappe directement ſur les productions de mon induſtrie ?

Pour moi, marchand, qui ai déja contribué de mille manières, & par mes conſommations perſonnelles, & par les conſommations de mes ſalariés, & par le ſurachat des matières premières ; ſi je ſuis encore obligé de céder une portion du prix de la marchandiſe que j'envoie, & dont il ne me reviendra peut-être rien du tout, dans le cas de quelques-uns de ces accidens ſans nombre, dont la force publique ne s'engage, ni de me garantir, ni de me dédommager ?

Pour nous tous, ſi après avoir contribué par chacun de nos beſoins, à chaque pas, à chaque mouvement de notre induſtrie, à la maſſe commune, d'un côté par une impoſition annuelle & générale, la capitation qui n'a aucune baſe, aucun rapport avec la propriété ni avec l'induſtrie, nous contribuons encore d'un autre côté par le ſel, denrée de première néceſſité qu'on porte au décuple de ſa valeur intrinſèque & naturelle ?

Pour nous tous encore une fois, ſi nous voyons toutes ces quotes parts exigées pour le maintien de la force publique, ſe fondre entre les mains des concuſſionnaires qui les perçoivent ; & le réſidu qui, après des circulations toutes diſpendieuſes, ſe rend au tréſor du ſouverain, y être pillé de cent manières diverſes, ou diſſipé en extravagances ?

Nous demanderons quel rapport il y a entre cette multitude biſarre & compliquée de contributions & les avantages que chacun de nous obtient de la force publique, s'il eſt vrai, comme certains calculateurs politiques le prétendent, que les ſommes des contribuables ſont égales à celles du revenu des propriétaires ?

Il ne faut chercher la réponſe à cette queſtion que dans le cœur du ſouverain. S'il eſt de bronze, le problême ne ſe réſoudra point, & le tems amenera, à la ſuite d'une longue oppreſſion, la ruine de l'empire. S'il a quelque ſenſibilité, le problême ſe réſoudra d'une manière utile aux ſujets.

Cependant que le chef de la nation ne ſe flatte pas d'opérer de grands biens, des biens durables, ſans un choix judicieux de l'homme chargé d'alimenter la force publique. C'eſt à ce grand inſtrument du gouvernement de diſtribuer & de rendre ſupportable à chacun le poids énorme des tributs par ſon équité & par ſon intelligence, à le répartir ſelon les degrés relatifs de force ou de foibleſſe des contribuables. Sans ces deux qualités, les peuples accablés ſeront conduits à un déſeſpoir plus ou moins éloigné, plus ou moins redoutable. Avec ces deux qualités ſoutenues par l'attente d'un ſoulagement plus ou moins prochain, ils ſouffriront avec patience, & ſe traîneront ſous leur fardeau avec quelque courage.

Mais quel eſt le miniſtre qui remplira une tâche auſſi difficile ? Sera-ce celui qui, par une

une odieuſe cupidité, aura ambitionné le maniment des revenus publics, & qui parvenu à ce poſte important, à force d'intrigues & de baſſeſſes, aura abandonné le fiſc en proie à ſes paſſions, à ſes amis, à ſes flatteurs, à ſes protégés, au détriment de la force publique ? Périſſe la mémoire d'un tel miniſtre.

Sera-ce celui qui n'aura vu, dans le pouvoir remis en ſes mains que l'inſtrument de ſes inimitiés ou de ſes averſions perſonnelles, & le moyen de réaliſer les fantômes de ſon imagination féroce & déſordonnée; qui traitera comme des abſurdités les opérations différentes de la ſienne; qui s'irritera contre des erreurs vraies ou prétendues, comme ſi c'étoient autant de crimes; qui mépriſera l'apologue des membres & de l'eſtomac; qui énervera la partie du corps politique qui lui déplaira, par des faveurs excluſivement accordées à celle que ſon goût, ſa fantaiſie, ſon intérêt ou ſes préjugés auront préférée; qui verra l'image du déſordre par-tout où les choſes ne ſeront pas analogues à ſes idées bizarres; qui dénué de la ſageſſe néceſſaire pour corriger ce qui eſt défectueux, ſubſti-

tuera des chimères à un ordre peut-être imparfait ; & qui pour corriger de prétendus abus, s'aveuglant ſur les ſuites d'une réforme mal entendue, briſera tout avec un ſouris dédaigneux : charlatan auſſi cruel qu'ignorant, qui, prenant les poiſons pour des remèdes, s'écriera *guériſon, guériſon*, lorſque des convulſions réitérées annonceront la mort prochaine du malade ? Périſſe la mémoire d'un tel miniſtre.

Souverains, qui n'êtes à l'abri, ni de l'erreur, ni du menſonge, ni de la ſéduction ; ſi vous avez été aſſez malheureux pour être aſſervis par de tels coopérateurs, ne les remplacez ni par l'homme foible & puſillanime qui, bien qu'inſtruit, doux, modeſte, & peut-être incapable d'une grande faute, tant qu'il agira par lui-même, ſe laiſſera égarer par les autres ; tombera dans les pièges qui lui ſeront tendus, & manquera du nerf néceſſaire, ſoit pour arrêter ou prévenir le mal, ſoit pour vous réſiſter à vous-mêmes, lorſque ſa conſcience & l'intérêt général l'exigeront.

Ni par l'homme farouche ou dédaigneux ; ni par l'homme trop auſtère ; encore moins

par l'homme impérieux & dur. L'impôt eſt un joug peſant. Comment le portera-t-on, s'il eſt aggravé par la manière de le préſenter? C'eſt une coupe amère que tous doivent boire. Si vous la portez bruſquement ou maladroitement à la bouche, quelqu'un la renverſera.

Ni par l'homme qui ignore la loi; ni par l'homme qui la mépriſe pour ne s'occuper que du fiſc. Il eſt de l'intérêt du ſouverain que la propriété & l'induſtrie ſoient protégées, contre ſa propre autorité, contre les entrepriſes du viſir ſouvent inconſidérées, quelquefois dangereuſes. Un miniſtre qui ſacrifiera tout au fiſc, remplira les coffres de ſon maître; il donnera à la nation & au trône l'éclat d'une puiſſance formidable: mais cet éclat paſſera comme l'éclair. Le déſeſpoir s'établira dans le cœur des ſujets. En mettant l'induſtrie aux abois, il aura tué la poule aux œufs d'or.

Ni par le légiſte hériſſé de formules & de ſubtilités juridiques; qui entretiendra une querelle continue entre le fiſc & la loi; rendra le fiſc trop odieux, & relâchera les liens d'une obéiſſance pénible, mais néceſſaire,

Ni par cet outré philantrope, qui ſe livrant à un patriotiſme mal entendu, oubliera le fiſc pour ſe livrer indiſcrètement à de ſéduiſantes impulſions de bienfaiſance & de popularité : impulſions toujours louables dans un philoſophe, mais auxquelles un miniſtre ne doit ſe prêter qu'avec circonſpection. Car enfin, il faut une force publique; il faut un fiſc qui l'alimente.

Ecartez ſur-tout le prodigue. Comment l'homme qui a mal géré ſes propres affaires, adminiſtrera-t-il celles d'un grand état? Quoi, il a diſſipé ſes fonds, & il ſera économe du revenu public? Il a de la probité, de la délicateſſe, des lumières même, le deſir ſincère de bien ſervir l'état : mais dans une circonſtance & ſur un objet de l'importance de celui dont il s'agit, ne vous en fiez qu'aux vertus de tempérament. Combien ſont entrés vertueux dans le miniſtère, & qu'on ne reconnoiſſoit plus, qui ne ſe reconnoiſſoient plus eux-mêmes, en moins de ſix mois. Il y a peut-être moins de ſéductions au pied du trône que dans l'antichambre d'un miniſtre; & moins encore au pied du trône & dans l'antichambre des autres mi-

niſtres qu'à l'entrée du cabinet du miniſtre de la finance. Mais c'eſt trop s'arrêter ſur les impôts. Il faut parler de ce qu'on a imaginé pour y ſuppléer, le crédit public.

XI. Crédit public.

En général, ce qu'on nomme crédit n'eſt qu'un délai donné pour payer. L'uſage en fut inconnu dans les premiers âges. Chaque famille ſe contentoit de ce qu'une nature brute, de ce que des travaux groſſiers lui fourniſſoient. Bientôt commencèrent quelques échanges, mais ſeulement entre parens, entre voiſins. Ces liaiſons s'étendirent partout où les progrès de la ſociété multiplioient les beſoins ou les délices. Avec le tems, il ne fut plus poſſible d'avoir des denrées avec des denrées. Les métaux les remplacèrent & devinrent inſenſiblement la meſure commune de toutes choſes. Il arriva que les agens d'un commerce qui devenoit tous les jours plus conſidérable, manquèrent de l'argent néceſſaire pour leurs ſpéculations. Alors les marchandiſes leur furent livrées pour être payées à des époques plus ou moins prochaines ; & cette heureuſe pratique dure encore & durera toujours.

Le crédit ſuppoſe une double confiance

confiance dans la perſonne qui en a beſoin, & confiance dans ſes facultés. La première eſt la plus néceſſaire. Il eſt trop ordinaire qu'un débiteur de mauvaiſe foi trahiſſe ſes engagemens quoiqu'il ait aſſez de fortune pour les remplir, ou qu'il diſſipe cette fortune par une conduite imprudente ou peu modérée. Mais l'homme intelligent & juſte peut, par des opérations bien combinées, acquérir ou remplacer les moyens qui lui auroient manqué.

Les convenances réciproques de ceux qui vouloient vendre, de ceux qui vouloient acheter, ont donné naiſſance au crédit qui exiſte entre les membres d'une ſociété, ou même de pluſieurs ſociétés. Il diffère du crédit public, en ce que ce dernier eſt le crédit d'une nation conſidérée comme ne formant qu'un ſeul corps.

Entre le crédit particulier & le crédit public, il y a cette différence que l'un a le gain pour but, & l'autre la dépenſe. Il ſuit de-là que le crédit eſt richeſſe pour les négocians, puiſqu'il devient pour eux un moyen de s'enrichir, & qu'il eſt pour les gouvernemens une cauſe d'appauvriſſement, puiſqu'il

ne leur procure que la faculté de ſe ruiner. Un état qui emprunte, aliène une portion de ſon revenu pour un capital qu'il dépenſe. Il eſt donc plus pauvre après ces emprunts qu'il ne l'étoit avant cette opération funeſte.

Malgré la rareté de l'or & de l'argent, les gouvernemens anciens ne connurent pas l'uſage du crédit public, même à l'époque des plus funeſtes criſes. On formoit durant la paix un tréſor qui s'ouvroit dans des tems de troubles. Alors les métaux rentrés dans la circulation excitoient l'induſtrie, & rendoient, en quelque manière, légères les calamités inévitables de la guerre. Depuis que la découverte du Nouveau-Monde a rendu les métaux plus communs, les adminiſtrateurs des empires ſe ſont généralement livrés à des entrepriſes ſupérieures aux facultés des nations qu'ils gouvernoient, & ils n'ont pas craint de charger les générations futures des dettes qu'ils s'étoient permis de contracter. Cette chaîne d'oppreſſion s'eſt prolongée; elle doit lier nos derniers neveux, & s'appeſantir ſur tous les peuples & ſur tous les ſiècles.

Ce ſont l'Angleterre, la Hollande & la France, c'eſt-à-dire les plus opulentes nations de l'Europe, qui ont donné un ſi mauvais exemple. Ces puiſſances ont trouvé du crédit par la même raiſon que vous ne prêtez pas à l'homme qui vous demande l'aumône, mais à celui dont le brillant équipage vous éblouit. La confiance eſt la mère du prêt, & la confiance naît d'elle-même à l'aſpect d'un pays où la richeſſe du ſol ſe multiplie par l'activité d'un peuple induſtrieux, à la vue de ces ports renommés où ſe réuniſſent toutes les productions de l'univers.

Le ſite de ces trois états a auſſi encouragé le prêteur. Son gage, ce ne ſont pas ſeulement les revenus publics, mais encore les revenus particuliers dans leſquels le fiſc trouve au beſoin, ſon aliment & ſes reſſources. Dans les contrées qui, comme l'Allemagne, ſont ouvertes de tous côtés, & n'ont ni barrières, ni défenſes naturelles, ſi l'ennemi qui peut y entrer librement vient à s'y établir ou ſeulement à y ſéjourner, auſſitôt il lève, à ſon profit les revenus publics & s'applique même, par des contributions, une partie des revenus particuliers.

Qu'arrive-t-il alors aux créanciers du gouvernement ? Ce qui eſt arrivé à ceux qui ont des rentes dans les Pays-Bas Autrichiens & auxquels il eſt dû plus de trente années d'arrérage. Avec l'Angleterre, avec la France, avec la Hollande, toutes trois un peu plus ou un peu moins à l'abri de l'invaſion, il n'y a à redouter que les cauſes d'épuiſement, dont l'effet eſt plus lent & par conſéquent plus éloigné.

Mais ne ſeroit-ce pas à l'indigent d'emprunter & au riche de prêter ? Pourquoi donc les états qui ont le plus de reſſources ſont-ils les plus endettés ? C'eſt que la folie des nations eſt la même que celle des particuliers : c'eſt que plus ambitieuſes, elles ſe forment plus de beſoins : c'eſt que la confiance qu'elles ont dans leurs facultés, les aveugle ſur les dépenſes qu'elles peuvent faire : c'eſt qu'il n'y a point d'action contre elles, & qu'elles ſe ſont liquidées, lorſqu'elles ont le front de dire, je ne dois plus rien : c'eſt que les ſujets ne peuvent pas traduire en juſtice leur ſouverain : c'eſt qu'on n'a point vu & qu'on ne verra peut-être jamais une puiſſance prendre les armes en

faveur de ſes citoyens volés, ſpoliés par une puiſſance étrangère : c'eſt qu'un état s'aſſujettit pour ainſi dire ſes voiſins par des emprunts : c'eſt que la Hollande craint, à chaque inſtant, que le premier coup de canon qui crévera le flanc d'un de ſes vaiſſeaux, n'acquitte l'Angleterre avec elle : c'eſt qu'un édit daté de Verſailles peut du ſoir au matin acquitter ſans conſéquence la France avec Genève : c'eſt que ces motifs qu'il ſeroit honteux de s'avouer, agiſſent ſourdement dans l'ame & les conſeils des rois puiſſans.

L'uſage du crédit public, quoique ruineux pour tous les états, ne l'eſt pas pour tous au même point. Une nation qui a beaucoup de riches productions, dont le revenu entier eſt libre ; qui a toujours reſpecté ſes engagemens ; qui n'a pas l'ambition des conquêtes ; qui ſe gouverne elle-même : une telle nation trouvera de l'argent à meilleur marché, qu'un empire dont le ſol n'eſt pas abondant ; qui eſt ſurchargé de dettes ; qui entreprend au-delà de ſes forces ; qui a trompé ſes créanciers ; qui gémit ſous un gouvernement arbitraire. Le prêteur qui dic-

tera néceſſairement la loi, en proportionnera toujours la rigueur aux riſques qu'il lui faudra courir. Ainſi, un peuple dont les finances ſont en déſordre, tombera rapidement dans les derniers malheurs, par le crédit public: mais le gouvernement le mieux ordonné, y trouvera auſſi le terme de ſa proſpérité.

Mais, diſent quelques arithméticiens politiques, n'eſt-il pas utile aux états d'appeller dans leur ſein l'argent des autres nations, & les emprunts publics ne produiſent-ils pas cet effet important? Oui, ſans doute, on attire les métaux des étrangers par cette voie, comme on l'attireroit en leur vendant une ou pluſieurs provinces de l'empire. Peut-être même ſeroit-il moins déraiſonnable de leur livrer le ſol, que de cultiver uniquement pour eux.

Mais ſi l'état n'empruntoit que de ſes ſujets, on ne livreroit pas le revenu national à des étrangers? Non; mais la république énerveroit pluſieurs de ſes membres pour en engraiſſer un ſeul. Ne faut-il pas augmenter les impoſitions, en raiſon des intérêts qu'il faut payer, des capitaux qu'il

faut rembourſer? Les propriétaires des terres, les cultivateurs, tous les citoyens ne ſe trouveront-ils pas plus chargés, que ſi on leur eût demandé directement & tout d'un coup, les ſommes empruntées par le gouvernement? Leur poſition eſt la même que s'ils euſſent emprunté eux-mêmes, au lieu de faire des économies ſur leurs dépenſes ordinaires, pour ſubvenir à une dépenſe accidentelle.

Mais les papiers publics qui réſultent des emprunts faits par le gouvernement, augmentent la maſſe des richeſſes circulantes, donnent une grande extenſion aux affaires, facilitent toutes les opérations. Hommes aveugles! voulez-vous voir tout le vice de votre politique? Pouſſez-la auſſi loin qu'elle peut aller; faites emprunter par l'état tout ce qu'il peut emprunter; accablez-le d'intérêts à payer; mettez-le ainſi dans la néceſſité de forcer tous les impôts: vous verrez qu'avec vos richeſſes circulantes, bientôt vous n'aurez plus de richeſſes renaiſſantes pour vos conſommations & pour le commerce. L'argent & les papiers qui le repréſentent, ne circulent pas d'eux-mêmes, &

ſans les mobiles qui les mettent en mouvement. Tous ces différens ſignes ne figurent qu'à raiſon des ventes & des achats qui ſe font. Couvrez d'or, ſi vous voulez, l'Europe entière. Si elle n'a point de marchandiſes dans le commerce, cet or ſera ſans activité. Multipliez ſeulement les effets commerçables, & ne vous embarraſſez pas des ſignes; la confiance & la néceſſité les ſauront bien établir ſans vous. Gardez-vous, ſur-tout, de vouloir les multiplier par des moyens qui diminueroient néceſſairement la maſſe de vos productions renaiſſantes.

Mais l'uſage du crédit public met une puiſſance en état de faire la loi aux autres puiſſances. Ne verra-t-on jamais que cette reſſource eſt commune à toutes les nations? Si c'eſt une eſpèce de grand chemin dont vous puiſſiez vous ſervir pour aller à votre ennemi, ne pourra-t-il pas s'en ſervir pour venir à vous? Le crédit des deux peuples ne ſera-t-il pas proportionné à leurs richeſſes reſpectives? & ne ſe trouveront-ils pas ruinés, ſans avoir eu l'un ſur l'autre d'autres avantages que ceux dont ils jouiſſoient indépendamment de tout emprunt? Quand je

vois des monarques & des empires ſe battre & s'acharner les uns ſur les autres, au milieu de leurs dettes, de leurs fonds publics, & de leurs revenus engagés ; il me ſemble voir, dit un écrivain philoſophe, des gens qui s'eſcriment avec des bâtons dans la boutique d'un fayancier au milieu des porcelaines.

Il y auroit peut-être de la témérité à aſſurer que, dans aucune circonſtance, le ſervice public ne pourra exiger l'aliénation d'une portion des revenus publics. Les ſcènes qui agitent la terre ſont ſi variées ; les empires ſont expoſés à de ſi étranges révolutions ; le champ des événemens eſt ſi étendu ; la politique frappe des coups ſi ſurprenans, qu'il n'eſt pas donné à la ſageſſe humaine de tout prévoir, de tout calculer. Mais ici, c'eſt la conduite pratique des gouvernemens qui nous occupe ; & non une ſituation bizarre, qui vraiſemblablement ne ſe préſentera jamais.

Tout état qui ne ſera pas détourné de la voie ruineuſe des emprunts par les conſidérations que nous venons de peſer, creuſera lui-même ſa tombe. La facilité d'avoir beau-

coup d'argent à la fois, jettera un gouvernement dans toutes ſortes d'entrepriſes injuſtes, téméraires, diſpendieuſes; lui fera hypothéquer l'avenir pour le préſent, & jouer le préſent pour l'avenir. Un emprunt en attirera un autre; & pour accélérer le dernier, on groſſira de plus en plus l'intérêt.

Ce déſordre fera paſſer le fruit du travail dans quelques mains oiſives. La facilité de jouir ſans rien faire, attirera tous les gens riches, tous les hommes vicieux, tous les intriguans dans une capitale, avec un cortège de valets dérobés à la charrue; des filles ravies à l'innocence & au mariage; des ſujets de tout ſexe voués au luxe; inſtrumens, victimes, objets ou jouets de la molleſſe & des voluptés.

La ſéduction des dettes publiques ſe communiquera de plus en plus. Dès qu'on peut moiſſonner ſans labourer, tout le monde ſe jette dans cette eſpèce de négoce, qui eſt, tout-à-la-fois, lucratif & facile. Les propriétaires & les négocians veulent devenir rentiers. On change ſon argent en papier d'état, parce que c'eſt le ſigne le plus portatif, le moins ſujet à l'altération du tems, à l'injure

des faiſons, à l'avidité des traitans. L'agriculture, le commerce & l'induſtrie, ſouffrent de la préférence qu'on donne aux ſignes ſur les choſes. Comme l'état dépenſe toujours mal ce qu'il a mal acquis, à meſure que ſes dettes s'accumulent, il augmente les impôts pour payer les intérêts. Ainſi toutes les claſſes actives & fécondes de la ſociété ſont dépouillées, épuiſées par la claſſe pareſſeuſe & ſtérile des rentiers. L'augmentation des impôts fait hauſſer le prix des denrées, & par-là celui de l'induſtrie. Dès-lors la conſommation diminue, parce que l'exportation ceſſe auſſi tôt que la marchandiſe eſt trop chère pour ſoutenir la concurrence. Les terres & les manufactures languiſſent également.

L'impuiſſance où ſe trouve l'empire de faire face à ſes engagemens, le réduit à s'en libérer par la voie la plus deſtructive de la liberté des citoyens & de la puiſſance du ſouverain, par la banqueroute. Alors les édits d'emprunts ſont payés en édits de réduction. Alors ſont trahis les ſermens du monarque & les droits des peuples. Alors eſt perdue ſans retour la baſe de tous les gouvernemens, la confiance publique. Alors eſt renverſée la

fortune

fortune de l'homme riche, eſt arraché au pauvre le fruit de ſes longues veilles, qu'il avoit confié au fiſc pour avoir une ſubſiſtance dans ſa vieilleſſe. Alors ſont ſuſpendus les travaux, les ſalaires, & tombent dans une eſpèce de paralyſie une multitude de bras laborieux, auxquels il ne reſte des mains que pour mendier. Alors les atteliers ſe vuident, les hôpitaux ſe rempliſſent comme dans une épidémie. Alors les cœurs ſont remplis de rage contre le prince, & tout retentit d'imprécations contre ſes agens. Alors eſt condamné aux larmes le foible qui peut ſe réſoudre à une vie miſérable; eſt armé d'un poignard, qu'il tourne contre lui-même ou contre ſon concitoyen, celui à qui la nature a donné une ame impatiente & forte. Alors ſont anéantis l'eſprit, les mœurs, la ſanté d'une nation; l'eſprit, par l'abattement & la douleur; les mœurs, par la néceſſité des reſſources urgentes, toujours criminelles ou malhonnêtes; la ſanté, par les mêmes ſuites qui naîtroient d'une diſette générale & ſubite. Miniſtres ſouverains, comment l'image d'une pareille calamité pourroit-elle vous laiſſer tranquilles & ſans remords? S'il

eſt un grand juge qui vous attende, comment oſerez-vous paroître devant lui ? Quelle ſentence en pourrez-vous eſpérer ? N'en doutez pas, ce ſera celle que les malheureux que vous avez faits, & dont il étoit l'unique vengeur, auront invoquée ſur vous. Maudits dans ce monde, vous le ſerez encore dans l'autre. Telle eſt la fin des emprunts ; jugez par-là de leur principe.

XII. Beaux arts & belles-lettres.

Après avoir examiné les pivots & les colonnes de toute ſociété policée, jettons un coup-d'œil ſur les ornemens & ſur la décoration de l'édifice. Ce ſont les beaux-arts & les belles-lettres.

La nature eſt le modèle des uns & des autres. La voir & la bien voir ; la choiſir ; la rendre ſcrupuleuſement ; en corriger les défauts ; l'embellir ou en rapprocher les beautés éparſes pour en former un tout merveilleux : ce ſont autant de talens infiniment rares. Quelques-uns peuvent naître avec l'homme de génie ; d'autres ſont le produit de l'étude & des travaux de pluſieurs grands hommes. On eſt ſublime ; mais on manque de goût. On a de l'imagination, de l'invention ; mais on eſt fougueux, incorrect. Il ſe

paſſe des ſiècles avant l'apparition d'un orateur, d'un poëte, d'un peintre, d'un ſtatuaire en qui le jugement qui compte ſes pas tempère la chaleur qui veut courir.

C'eſt principalement l'utilité qui a donné naiſſance aux lettres, & l'agrément aux beaux-arts.

Dans la Grèce, ils furent enfans du ſol même. Le Grec favoriſé du plus heureux climat, avoit ſans ceſſe ſous les yeux le ſpectacle d'une nature merveilleuſe, ſoit par ſes charmes, ſoit par ſon horreur; des fleuves rapides; des montagnes eſcarpées; d'antiques forêts; des plaines fertiles; de riantes valées; des côteaux délicieux; la mer tantôt calme, tantôt agitée: tout ce qui échauffe l'ame, tout ce qui émeut & agrandit l'imagination. Imitateur ſcrupuleux, il la rendit d'abord telle qu'il la voyoit. Bientôt il mit du diſcernement entre les modèles. Les principales fonctions des membres lui en indiquèrent les vices les plus groſſiers qu'il corrigea. Il en ſentit enſuite les moindres imperfections, qu'il corrigea encore; & ce fut ainſi qu'il s'éleva peu-à-peu au beau idéal, c'eſt-à-dire, au concept d'un être qui eſt poſſible

peut-être, mais qui n'exiſte pas: car la nature ne fait rien de parfait. Rien n'y eſt régulier, & rien n'y eſt déplacé. Trop de cauſes conſpirent en même tems au développement, je ne dis pas d'un animal entier, mais des moindres parties ſemblables d'un animal, pour qu'on y retrouve de la ſymmétrie. Le beau de la nature conſiſte dans un enchaînement rigoureux d'imperfections. On peut accuſer le tout, mais dans ce tout, chaque partie eſt parfaitement ce qu'elle doit être. L'étude d'une fleur, de la branche d'un arbre, d'une feuille, ſuffit pour s'en aſſurer.

Ce fut par cette voie lente & pénible que la peinture & la ſculpture arrivèrent à ce degré qui nous étonne dans le Gladiateur, dans l'Antinoüs, dans la Vénus de Médicis. Ajoutez à ces cauſes heureuſes une langue harmonieuſe dès ſon origine; avant la naiſſance des arts, un poëte ſublime, un poëte rempli d'images riantes & terribles; l'eſprit de la liberté; l'exercice des beaux-arts interdit à l'eſclave; le commerce des artiſtes avec les philoſophes; leur émulation ſoutenue par des travaux, des récompenſes & des éloges; la vue continuelle du corps

humain dans les bains & dans les gymnaſes, leçon aſſidue pour l'artiſte, & principe d'un goût délicat dans la nation ; les vêtemens larges & fluents qui ne déformoient aucune partie du corps, en la ſerrant, en la gênant ; des temples ſans nombre à décorer des ſtatues, des dieux & des déeſſes, & en conſéquence un prix ineſtimable attaché à la beauté qui devoit ſervir de modèle ; l'uſage de conſacrer par des monumens les actions mémorables & les grands hommes.

Homère avoit donné le ton à la poéſie épique. Les jeux olympiques hâtèrent les progrès de la poéſie lyrique, de la muſique & de la tragédie. L'enchaînement des arts les uns avec les autres, influa ſur l'architecture. L'éloquence prit de la grandeur & du nerf au milieu des intérêts publics.

Le Romain, imitateur des Grecs en tout genre, reſta au-deſſous de ſes modèles : il n'en eut ni la grace, ni l'originalité. A côté de ſes beautés réelles, on remarqua ſouvent l'effort d'un copiſte habile, & c'étoit preſque une néceſſité. Si les chefs-d'œuvre qu'il avoit ſous les yeux euſſent été anéantis, ſon génie abandonné à ſon propre élan & à ſon énergie

naturelle, auroit, après quelques eſſais, après quelques écarts, pouſſé très-loin ſa carrière; & ſes ouvrages auroient eu un caractère de vérité qu'ils ne pouvoient avoir, exécutés moitié d'après nature, moitié d'après les productions d'une école dont l'eſprit lui étoit inconnu. Il étoit devant ces originaux comme devant l'œuvre du créateur. On ignore comment il s'eſt fait.

Cependant un goût ſévère préſidoit à toutes les compoſitions de Rome. Il guidoit également les artiſtes & les écrivains. Leurs ouvrages étoient l'image ou la copie de la vérité. Le génie de l'invention, le génie de l'exécution ne franchiſſoient jamais les bornes convenables. Au milieu de l'abondance & des richeſſes, les graces étoient diſpenſées avec ſageſſe. Tout ce qui étoit au-delà du beau étoit habilement retranché.

C'eſt une expérience de toutes les nations & de tous les âges, que ce qui eſt arrivé à ſa perfection ne tarde pas à dégénérer. La révolution eſt plus ou moins rapide, mais toujours infaillible. Chez les Romains, elle fut l'ouvrage de quelques écrivains ambitieux qui ne voyant point de jour à ſurpaſſer ou

même à égaler leurs prédéceſſeurs, imaginèrent de s'ouvrir une nouvelle carrière. A des plans fortement conçus, à des idées lumineuſes & profondes, à des images pleines de nobleſſe, à des tours d'une grande énergie, à des expreſſions aſſorties à tous les ſujets, on ſubſtitua l'eſprit de ſaillie, des rapports plus ſinguliers que vrais, un contraſte continuel de mots ou de penſées, un ſtyle rompu, découſu, plus piquant que naturel; les défauts que produit le deſir habituel de briller & de plaire. Les arts furent entraînés dans le même tourbillon; ils furent outrés, maniérés, affectés comme l'éloquence & la poéſie. Toutes les productions du génie portèrent le même caractère de dégradation.

Elles en ſortirent, mais pour tomber dans une plus fâcheuſe encore. Les premiers hommes auxquels il fut donné de cultiver les arts, ſe propoſoient de faire des impreſſions vives & durables. Pour atteindre plus ſûrement leur but, ils crurent devoir agrandir tous les objets. Cette erreur, qui étoit une ſuite preſque néceſſaire de leur inexpérience, les pouſſa à l'exagération. Ce qu'on avoit fait d'abord par ignorance, fut renou-

velle depuis par flatterie. Les empereurs qui avoient élevé une puiſſance illimitée ſur les ruines de la liberté romaine, ne voulurent plus être de ſimples mortels. Pour ſatisfaire cet extravagant orgueil, il fallut leur donner les attributs de la divinité. Leurs images, leurs ſtatues, leurs palais, tout s'éloigna des vraies proportions, tout devint coloſſal. Les nations ſe proſternèrent devant ces idoles, & l'encens brûla ſur leurs autels. Les peuples & les artiſtes entraînèrent les poëtes, les orateurs & les hiſtoriens, dont la perſonne eût été expoſée, dont les écrits auroient paru des ſatyres, s'ils ſe fuſſent renfermés dans les bornes du vrai, du goût & de la décence.

Tel étoit au midi de l'Europe, le déplorable état des arts & des lettres, lorſque des hordes barbares ſorties des régions du Nord, anéantirent ce qui n'étoit que corrompu. Ces peuples, après avoir couvert les campagnes d'oſſemens, après avoir jonché les provinces de cadavres, ſe jettèrent avec la fureur qui leur étoit naturelle ſur les villes. Ils renverſèrent de fond en comble pluſieurs de ces ſuperbes cités où étoit réuni ce que

l'induſtrie, ce que le génie de l'homme avoit enfanté de plus parfait, les livres, les tableaux, les ſtatues. Ceux de ces précieux monumens qu'on n'avoit pas détruits ou incendiés, étoient mutilés ou conſacrés aux plus vils uſages. Des ruines ou des cendres couvroient obſcurément le peu qui avoit échappé à la dévaſtation. Rome même, pluſieurs fois ſaccagée par des brigands féroces, étoit à la fin devenue leur repaire. Cette maîtreſſe des nations, ſi long-tems la terreur & l'admiration de l'univers, n'étoit plus qu'un objet de mépris ou de pitié. Au milieu des décombres de l'empire, quelques malheureux échappés au glaive ou à la famine, languiſſoient honteuſement, eſclaves de ces ſauvages, dont ils avoient ignoré juſqu'au nom, ou qu'ils avoient enchaînés & foulés aux pieds.

L'hiſtoire a conſervé le ſouvenir de pluſieurs peuples belliqueux, qui ayant ſubjugué des nations éclairées, en avoient adopté les mœurs, les loix & les connoiſſances. A la trop funeſte époque qui nous occupe, ce furent les vaincus qui s'aſſimilèrent baſſement à leurs barbares vainqueurs. C'eſt

que les lâches qui ſubiſſoient un joug étranger avoient beaucoup perdu des lumières & du goût de leurs aïeux : c'eſt que le peu qui leur en reſtoit, n'étoit pas ſuffiſant pour éclairer un conquérant, plongé dans l'ignorance la plus groſſière, & que des ſuccès faciles avoient accoutumé à regarder les arts comme une occupation frivole, comme un inſtrument de ſervitude.

Avant ce ſiècle de ténèbres, le chriſtianiſme avoit détruit en Europe les idoles de l'antiquité païenne, & n'avoit conſervé quelques arts que pour ſervir de ſoutien à l'empire de la perſuaſion, & pour ſeconder la prédication de l'évangile. A la place d'une religion embellie, égayée par les divinités riantes de la Grèce & de Rome, il avoit ſubſtitué des images de terreur & de triſteſſe, conformes aux tragiques événemens qui avoient ſignalé ſa naiſſance & ſes progrès. Les ſiècles gothiques nous ont laiſſé des monumens, où la hardieſſe & la majeſté reſpirent à travers les ruines du goût & de l'élégance. Tous ces temples furent bâtis en croix, couverts de croix, remplis de croix, décorés de ſcènes horribles & funèbres, d'é-

chafauds, de ſupplices, de martyrs, de bourreaux.

Que devinrent les arts, condamnés à effaroucher continuellement l'imagination par des ſpectacles de ſang, de mort & d'enfer? Hideux comme leurs modèles; féroces comme les princes & les pontifes qui les employoient; bas & rampans comme les adorateurs de leurs ouvrages, ils épouvantèrent les enfans dès le berceau; ils aggravèrent les horreurs du tombeau par une perſpective éternelle d'ombres effrayantes; ils attriſtèrent la face de la terre.

Enfin le tems vint de diminuer ces échafaudages de la religion, de la police ſociale; & c'eſt la Grèce qui nous l'apprit.

Cette contrée eſt aujourd'hui barbare & très-barbare. Elle gémit dans les fers & dans l'ignorance. Son climat & des ruines ſont ce qui lui reſte. Nul veſtige d'urbanité, d'émulation, d'induſtrie. Plus d'entrepriſes pour le bien public, plus d'activité pour les productions du génie, plus de ferveur pour la reſtauration des arts, plus de zèle pour le recouvrement de la liberté. On ne ſonge ni à la gloire de Thémiſtocle & d'Alcibiade,

ni aux talens de Sophocle & de Démoſthene, ni aux lumières de Licurgue & de Platon, ni à la politique de Piſiſtrate & de Periclès, ni aux travaux de Phidias & d'Apelle. Tout a ſubi le joug du deſpotiſme, tout a péri; & une nuit profonde couvre cette région, autrefois ſi féconde en merveilles.

Les eſclaves qui marchent ſur les débris des ſtatues, des colonnes, des palais, des temples, des amphithéâtres, & qui foulent aveuglément tant de richeſſes, ont perdu juſqu'au ſouvenir des grandes choſes dont leur patrie fut le théâtre. Ils ont dénaturé juſqu'aux noms des villes & des provinces. On les voit ſurpris que le deſir d'acquérir des connoiſſances ramène dans leurs foyers des ſavans ou des artiſtes. Devenus inſenſibles aux reſtes inappréciables de leur ſplendeur anéantie, ils deſireroient au monde entier la même indifférence. Pour viſiter ces lieux intéreſſans, il faut en acheter chérement la permiſſion, courir de grands riſques, & s'appuyer encore de l'autorité.

Ces peuples, quoiqu'en proie durant dix ou douze ſiècles, dans l'intérieur de leur

empire, à des guerres civiles, à des guerres religieuſes, à des guerres ſcholaſtiques, & au-dehors expoſés à des combats ſanglans, à des invaſions deſtructives, à des pertes continuelles, conſervoient encore quelque goût & quelques lumières; lorſque les diſciples de Mahomet, qui armés du glaive & de l'alcoran avoient rapidement ſubjugué toutes les parties d'une ſi grande domination, s'emparèrent de la capitale même.

A cette époque, les beaux-arts tournèrent avec les lettres de la Grèce en Italie, par la Méditerranée, qui faiſoit commercer l'Aſie avec l'Europe. Les Huns, ſous le nom de Goths, les avoient chaſſés de Rome à Conſtantinople; ces mêmes Huns, ſous le nom de Turcs, les repouſſèrent de Conſtantinople à Rome. Cette ville, dont le deſtin étoit de dominer par la force ou par la ruſe, accueillit & reſſuſcita les arts enſevelis ſous des tombeaux antiques.

Des murailles, des colonnes, des ſtatues, des vaſes, ſortirent de la pouſſière des ſiècles & des ruines de l'Italie, pour ſervir de modèle à la régénération des beaux-arts. Le génie, qui préſide au deſſin, éleva trois arts

à la fois ; je veux dire l'architecture, où la commodité même ordonna les proportions de la ſymmétrie, qui contribue au plaiſir des yeux; la ſculpture, qui flatte les rois & récompenſe les grands hommes; la peinture, qui perpétue le ſouvenir des belles actions & les ſoupirs des ames tendres. L'Italie ſeule eut plus de villes ſuperbes, plus de magnifiques édifices, que tout le reſte de l'Europe enſemble. Rome, Florence & Veniſe enfantèrent trois écoles de peintres originaux. Tant le génie appartient à l'imagination, & l'imagination au climat. Si l'Italie eût poſſédé les tréſors du Mexique & les productions de l'Aſie, combien les arts ſe ſeroient encore plus enrichis de la découverte des deux Indes !

Cette région, autrefois féconde en héros, & depuis en artiſtes, vit refleurir les lettres, compagnes inſéparables des arts. Elles étoient étouffées par le barbariſme continuel d'une latinité corrompue & défigurée par la religion. Un mêlange de théologie Egyptienne, de philoſophie Grecque, de poéſie Hébraïque : telle étoit la langue latine dans la bouche des moines qui chantoient la nuit,

enſeignoient le jour des choſes & des paroles qu'ils n'entendoient pas.

La mythologie des Romains fit renaître dans la littérature les graces de l'antiquité. L'eſprit d'imitation les emprunta d'abord ſans choix. L'uſage amena le goût, dans l'emploi de ces richeſſes. Le génie Italien, trop fécond pour ne pas créer, mêla ſes hardieſſes, ſes caprices même aux règles & aux exemples de ſes anciens maîtres; les fictions de la féerie à celles de la fable. Les mœurs du ſiècle & le caractère national imprimèrent leur teinte aux ouvrages de l'imagination. Pétrarque avoit peint cette beauté virginale & céleſte qui ſervoit de modèle aux héroïnes de la chevalerie. Armide fut l'emblême de la coquetterie qui régnoit alors en Italie. L'Arioſte confondit tous les genres dans un ouvrage qu'on peut appeller un labyrinthe de poéſie, plutôt qu'un poëme. Cet auteur ſera dans l'hiſtoire de la littérature, iſolé, comme les palais enchantés qu'il a bâtis dans les déſerts.

Les lettres & les arts, après avoir traverſé les mers, franchirent les Alpes. De même que les croiſades avoient apporté les

romans Orientaux en Italie, les guerres de Charles VIII & de Louis XII tranſportèrent en France quelques germes de bonne littérature. François I, s'il ne fût pas allé diſputer le Milanez à Charles-Quint, n'auroit peut-être jamais recherché le nom de *pere des lettres*: mais ces germes de culture & de lumière, furent noyés dans des guerres de religion. On les recueillit, pour ainſi dire, dans le ſang & le carnage; & le tems vint où ils devoient éclorre & fructifier. Le ſeizième ſiècle avoit été celui de l'Italie; le ſuivant fut celui de la France, qui, par les victoires de Louis XIV, ou plutôt par le génie des grands hommes qui ſe rencontrèrent en foule ſous ſon règne, mérita de faire une époque dans l'hiſtoire des beaux-arts.

Ainſi qu'en Italie, on vit en France le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'homme. Il reſpira dans le marbre & ſur la toile; dans les édifices & les jardins publics, comme dans l'éloquence & la poéſie. Tout lui fut ſoumis, & les arts ingénieux qui dépendent de la main, & ceux qui ſont uniquement du domaine de la penſée. Tout ſentit ſon empreinte. Les couleurs viſibles

visibles de la nature, vinrent animer les ouvrages de l'imagination, & les passions humaines vivifièrent les dessins du crayon. L'homme donna de l'esprit à la matière, & du corps à l'esprit. Mais, qu'on l'observe bien, ce fut dans un moment où l'amour de la gloire échauffoit une nation grande & puissante par la situation & l'étendue de son empire. L'honneur qui l'élevoit à ses propres yeux, qui la caractérisoit alors aux yeux de toute l'Europe, l'honneur étoit son ame, son instinct, & lui tenoit lieu de cette liberté qui avoit créé tous les arts du génie dans les répubiques d'Athènes & de Rome; qui les avoit fait revivre dans celle de Florence; qui les forçoit de germer sur les bords nébuleux & froids de la Tamise.

Que n'eût pas fait le génie en France sous la seule influence des loix, s'il osa de si grandes choses sous l'empire du plus absolu des rois? En voyant ce que le patriotisme a donné d'énergie aux Anglois, malgré l'inactivité du climat; jugez de ce qu'il auroit produit chez les François, où le ciel le plus doux invite un peuple vif & sensible, à créer, à jouir? Un pays où l'on trouve,

comme autrefois en Grèce, des eſprits ardens & propres à l'invention ſous un ciel qui les échauffe de ſes plus beaux rayons: des bras nerveux, ſous un climat où le froid même excite au travail: des provinces tempérées, entre le nord & le midi: des ports de mer ſecondés par des fleuves navigables: de vaſtes plaines abondantes en grains: des côteaux chargés de pampres & de fruits de toutes les eſpèces: des ſalines qu'on peut multiplier à ſon gré: des prairies couvertes de chevaux: des montagnes où croiſſent les plus beaux bois: par-tout une terre peuplée d'hommes laborieux, les premières reſſources pour la ſubſiſtance, les matières communes des arts, & les ſuperfluités du luxe: en un mot, le commerce d'Athènes, l'induſtrie de Corinthe, les ſoldats de Sparte, & les troupeaux d'Arcadie? Avec tous ces avantages de la Grèce, la France auroit porté les beaux-arts auſſi loin que cette mère du génie, ſi elle avoit eu les mêmes loix, le même exercice de la raiſon & de la liberté, créatrices des grands hommes, ſouveraines des grands peuples.

Après la ſupériorité de la légiſlation, il

n'a manqué peut-être aux nations modernes, pour égaler les anciennes dans les travaux de l'esprit humain, que des langues plus heureuses. Les Romains qui, comme les Grecs, connoissoient l'influence du dialecte sur les mœurs, avoient recherché à étendre le leur avec leurs armes; & ils étoient parvenus à le faire adopter par-tout où ils avoient établi leur domination. A l'exception de quelques hommes obscurs qui s'étoient réfugiés dans des montagnes inaccessibles, l'Europe presque entière parloit latin. Mais l'invasion des Barbares ne tarda pas à le dénaturer. Aux sons tendres & harmonieux d'un idiome poli par le génie & par des organes délicats, ces peuples guerriers & chasseurs mêlèrent les accens rudes, les expressions grossières qu'ils apportoient de leurs sombres forêts, de leur âpre climat. Bientôt il y eut autant de jargons divers qu'il y avoit de gouvernemens. A la renaissance des lettres, ces jargons devoient prendre naturellement un ton plus élevé, une prononciation plus agréable. Cette amélioration ne se fit que très-lentement, parce que tous ceux qui se sentoient quelque talent pour écrire, dédai-

gnant un langage ſans grace, ſans force, ſans aménité, employèrent bien ou mal dans leurs productions le langage des anciens Romains.

Ce furent les Italiens qui ſecouèrent les premiers ce joug humiliant. Leur langue, avec du ſon, de l'accent & du nombre, a pris tous les caractères de la poéſie & tous les charmes de la muſique. Ces deux arts l'ont conſacrée aux délices de l'harmonie comme ſon plus doux organe.

La langue Françoiſe règne dans la proſe. Si ce n'eſt pas le langage des dieux, c'eſt celui de la raiſon & de la vérité. La proſe parle ſur-tout à l'eſprit dans la philoſophie, l'étude conſtante de ces ames privilégiées de la nature, qui ſemblent placées entre les rois & les peuples pour inſtruire & diriger les hommes. Dans un tems où la liberté n'a plus de tribunes ni d'amphithéâtres pour agiter de vaſtes aſſemblées, une langue qui ſe multiplie dans les livres, qui ſe fait lire chez toutes les nations, qui ſert d'interprète commun à toutes les autres langues, & d'inſtrumens à toutes ſortes d'idées: une langue anoblie, épurée, adoucie, & ſur-tout fixée par le génie des écrivains & la politeſſe des

courtiſans, devient enfin univerſelle & dominante.

La langue Angloiſe a produit auſſi ſes poëtes & ſes proſateurs qui lui ont donné un caractère d'énergie & d'audace propre à l'immortaliſer. Qu'on l'apprenne chez tous les peuples qui aſpirent à n'être pas eſclaves. Ils oſeront penſer, agir, & ſe gouverner eux-mêmes. Elle n'eſt pas la langue des mots, mais celle des idées; & les Anglois n'en ont eu que de fortes. Ce ſont eux qui ont dit les premiers, *la majeſté du peuple;* & ce ſeul mot conſacre une langue.

L'Eſpagnol n'a proprement eu juſqu'à préſent ni poéſie, ni proſe, avec une langue organiſée pour exceller dans l'une & dans l'autre. Eclatante comme l'or pur, & ſonore comme l'argent, ſa marche eſt grave & meſurée comme la danſe de ſa nation; elle eſt noble & décente comme les mœurs de l'antique chevalerie. Cette langue pourra ſoutenir un rang, acquérir même de la ſupériorité lorſqu'elle aura beaucoup d'écrivains, tels que Cervantez & Mariana. Quand ſon académie aura fait taire l'inquiſition avec ſes univerſités, cette langue s'élévera d'elle-

même aux grandes idées, aux ſublimes vérités où l'appelle la fierté naturelle du peuple qui la parle.

Avant toutes les autres langues vivantes, eſt l'Allemand, cette langue mère, originelle eſt indigène de l'Europe. C'eſt elle qui a formé l'Anglois & même le François par ſon mélange avec la langue latine. Mais peu faite, ce ſemble, pour les yeux & pour des organes polis, elle eſt reſtée dans la bouche du peuple ſans oſer entrer que bien tard dans les livres. Sa diſette d'écrivains annonçoit un pays où les beaux-arts, la poéſie & l'éloquence ne devoient pas fleurir. Mais tout-à-coup le génie y a pris ſon eſſor; & des poëtes originaux en plus d'un genre y ſont éclos en aſſez grand nombre, pour entrer en rivalité avec les autres nations.

Les langues ne pouvoient ſe cultiver & ſe polir juſqu'à un certain degré, ſans que les arts de toute eſpèce ne ſuiviſſent ce degré de perfection. Auſſi leurs monumens ſont-ils tellement multipliés en Europe, que la barbarie des ſiècles & des peuples à venir aura de la peine à les détruire entiérement.

Cependant comme l'eſpèce humaine n'eſt qu'une matière de fermentations & de révolutions, il ne faut qu'un génie ardent, un enthouſiaſte, pour mettre de nouveau la terre en combuſtion. Les peuples de l'Orient ou du Nord, ſoumis au deſpotiſme, ſont encore tout prêts à répandre leurs ténèbres & leurs chaînes dans toute l'Europe. Ne ſuffiroit-il pas d'une irruption des Turcs ou des Africains en Italie, pour y renverſer les temples & les palais, pour y confondre dans une ruine générale les idoles de la religion avec les chefs-d'œuvre des arts? Et nous aurions d'autant moins de courage pour défendre ces ouvrages de notre luxe, que nous y ſommes plus attachés. Une ville qui a coûté deux ſiècles à décorer, eſt brûlée & ſaccagée en un jour. Un Tartare briſera peut-être, d'un ſeul coup de hache, cette ſtatue de Voltaire que Pigalle n'aura pas achevée en dix ans: & nous travaillons encore pour l'immortalité, vains atômes pouſſés les uns par les autres dans la nuit d'où nous venons! Peuples, artiſtes ou ſoldats, qu'êtes-vous entre les mains de la nature, que le jouet de ſes loix, deſtinés

tour-à-tour à mettre de la pouſſière en œuvre, & cette œuvre en pouſſière ?

Mais c'eſt par les arts que l'homme jouit de ſon exiſtence, & qu'il ſe ſurvit à lui-même. Les ſiècles d'ignorance ne ſortent jamais du néant. Il n'en reſte pas plus de trace après qu'avant leur époque. On ne peut dire le lieu & le tems où ils s'écoulèrent, ni graver ſur la terre d'un peuple barbare : C'EST ICI QU'IL FUT ; puiſqu'il ne laiſſe pas même des ruines pour annales. L'invention ſeule donne à l'homme de la puiſſance ſur la matière & ſur le tems. Le génie d'Homère a rendu les caractères de la langue Grecque ineffaçables. L'harmonie & la raiſon ont mis l'éloquence de Cicéron au-deſſus de tous les orateurs ſacrés. Les pontifes eux-mêmes, amollis, éclairés par la lumière & le charme des arts, en les admirant & les protégeant, ont aidé l'eſprit humain à briſer les chaînes de la ſuperſtition. Le commerce a hâté les progrès de l'art par le luxe des richeſſes. Tous les efforts de l'eſprit & de la main ſe ſont réunis pour embellir & perfectionner la condition de l'eſpèce humaine. L'induſtrie & l'invention,

avec les jouiſſances du Nouveau-Monde, ont pénétré juſqu'au cercle polaire, & les beaux-arts tâchent de forcer la nature à Pétersbourg.

Les orateurs, les poëtes, les hiſtoriens, les peintres, les ſtatuaires ſont faits pour être les amis des grands hommes. Hérauts de leur renommée pendant qu'ils vivent, ils en ſont les conſervateurs éternels quand ils ne ſont plus. En les portant à l'immortalité, ils y vont eux-mêmes. C'eſt par les uns & par les autres que les nations ſe diſtinguent entre les nations contemporaines. Après les avoir illuſtrées, les arts les enrichiſſent encore quand elles ſont devenues indigentes. C'eſt Rome l'ancienne qui nourrit aujourd'hui la moderne Rome. Peuples qu'ils honorent dans le préſent & dans l'avenir, honorez-les ſi vous n'êtes pas des ingrats. Vous paſſerez, mais leurs productions ne paſſeront pas. Le flambeau qui vous éclaire, le génie s'éteindra parmi vous ſi vous le négligez; & après avoir marché pendant quelques ſiècles dans les ténèbres, vous tomberez dans l'abyme de l'oubli qui a englouti tant de nations qui vous ont précédés,

non parce qu'elles ont manqué de vertus, mais d'une voix ſacrée qui les célébrât.

Gardez-vous ſur-tout d'ajouter la perſécution à l'indifférence. C'eſt bien aſſez qu'un écrivain brave le reſſentiment du magiſtrat intolérant, du prêtre fanatique, du grand ſeigneur ombrageux, de toutes les conditions entêtées de leurs prérogatives, ſans être encore expoſé aux ſévérités du gouvernement. Infliger au philoſophe une peine infamante & capitale, c'eſt le condamner à la puſillanimité ou au ſilence; c'eſt étouffer le génie ou le bannir; c'eſt arrêter l'inſtruction nationale & le progrès des lumières.

Ces réflexions ſont, dira-t-on, d'un homme qui a bien réſolu de parler ſans ménagement des perſonnes & des choſes; des perſonnes, à qui l'on n'oſe guère s'adreſſer avec franchiſe; des choſes, ſur leſquelles un écrivain, doué d'un peu de ſens, ne penſe ni ne s'exprime comme le vulgaire, & qui ne ſeroit pas fâché d'échapper à la proſcription. Cela ſe peut; & quel mal y auroit-il à cela? Cependant, quoi qu'il en puiſſe arriver, jamais je ne trahirai l'honorable cauſe de la liberté. Si je n'en recueillois que

des malheurs, ce que je ne crois, ni ne redoute, tant pis pour l'auteur de mon infortune. Pour un inſtant de ma durée dont il auroit diſpoſé avec injuſtice & avec violence, il reſteroit déteſté pendant ſa vie. Son nom paſſeroit aux ſiècles à venir couvert d'ignominie; & cette ſentence cruelle ſeroit indépendante du peu de valeur, du peu de mérite de mes productions.

XIII. Philoſophie.

Au char des lettres & des arts, eſt attachée la philoſophie qui devroit, ce ſemble, en tenir le timon: mais qui, n'arrivant qu'après eux, ne doit marcher qu'à leur ſuite. Les arts naiſſent des beſoins même de la ſociété, dans l'enfance de l'eſprit humain. Les lettres ſont les fleurs de ſa jeuneſſe. Filles de l'imagination qui aime la parure, elles ornent tout ce qu'elles touchent; & ce goût d'embelliſſement crée ce qu'on appelle proprement les beaux-arts ou les arts de luxe & de décoration qui poliſſent les premiers arts, enfans du beſoin. C'eſt alors qu'on voit les génies aîlés de la ſculpture voler ſur les portiques de l'architecture; les génies de la peinture entrer dans les palais, y deſſiner l'Olympe ſur un plafond, y retracer ſur la

laine & ſur la ſoie toutes les ſcènes animées de la campagne, y reproduire ſur la toile les utiles vérités de l'hiſtoire, & les agréables chimères de la fable.

Quand l'eſprit s'eſt exercé ſur les plaiſirs de l'imagination & des ſens, la raiſon vient avec la maturité des empires donner aux nations une certaine gravité : c'eſt l'âge de la philoſophie. Elle marche à pas lents & ſans bruit, annonçant la vieilleſſe des empires qu'elle s'efforce en vain de ſoutenir. C'eſt elle qui forma le dernier ſiècle des belles républiques de la Grèce & de Rome. Athènes n'eut des philoſophes qu'à la veille de ſa ruine qu'ils ſemblèrent prédire. Cicéron & Lucrèce n'écrivirent ſur la nature des dieux & du monde, qu'au bruit des guerres civiles qui creuſèrent le tombeau de la liberté.

Cependant Thalès, Anaximandre, Anaximène, Anaxagore avoient jetté les germes de la phyſique dans leur théorie ſur les élémens de la matière : mais la manie des ſyſtêmes les détruiſit les uns par les autres. Socrate vint, qui ramena la philoſophie à la vraie ſageſſe, à la vertu : il n'aima, ne pratiqua, n'enſeigna qu'elle ; perſuadé que

l'homme n'a pas beſoin de la ſcience, mais des mœurs pour être heureux. Platon, ſon diſciple, quoique phyſicien, quoique inſtruit des myſtères de la nature par ſes voyages en Egypte, donna tout à l'ame & preſque rien à la nature : noya la philoſophie dans la théologie, & la connoiſſance de l'univers dans les idées de la divinité. Ariſtote, diſciple de Platon, parla moins de Dieu que de l'homme & des animaux. Son hiſtoire naturelle eſt venue à la poſtérité : mais elle fut médiocrement eſtimée de ſes contemporains. Epicure, qui vivoit à-peu-près dans le même tems, reſſuſcita les atômes de Démocrite, qui, ſans doute, balancèrent les quatre élémens d'Ariſtote ; & dans cet équilibre de ſyſtêmes, la phyſique ne put avancer d'un pas. Les moraliſtes entraînèrent le peuple qui les entend mieux qu'il ne comprend les phyſiciens. Ils formèrent des écoles : car auſſitôt que des opinions font du bruit, elles font des partis.

Dans ces circonſtances, la Grèce agitée au-dedans d'elle-même, après s'être déchirée par une guerre inteſtine, fut ſubjuguée par la Macédoine, & diſſoute par les

Romains. Alors, les calamités publiques tournèrent les eſprits & les cœurs vers la morale. Zenon & Démocrite, qui n'avoient été que des philoſophes naturaliſtes, devinrent long-tems après leur mort, les chefs de deux ſectes de moraliſtes, plus théologiens que phyſiciens, plus caſuiſtes que philoſophes; ou plutôt la philoſophie fut livrée & reſtreinte aux ſophiſtes. Les Romains qui avoient tout pris aux Grecs, ne découvrirent rien dans le véritable champ de la philoſophie. Chez les anciens, elle fit peu de progrès; parce qu'elle fut preſque entiérement bornée à la morale. Chez les modernes, ſes premiers pas ont été plus heureux, parce qu'ils ont été guidés par le flambeau de la phyſique.

Il ne faut pas compter un intervalle de près de mille ans, où la philoſophie, les ſciences, les lettres & les arts ont dormi dans le tombeau de l'empire Romain, parmi les cendres de l'antique Italie & la pouſſière des cloîtres. L'Aſie en conſervoit les monumens ſans en jouir; & l'Europe, quelques débris ſans les connoître. Le monde étoit chrétien ou mahométan, enſéveli par-tout

dans le ſang des nations. L'ignorance ſeule triomphoit ſous l'étendard de la croix ou du croiſſant. Devant ces ſignes redoutés, tout genou fléchiſſoit, & tout eſprit tremblioit.

La philoſophie balbutioit dans une enfance continuelle les noms de Dieu & de l'ame. Elle s'occupoit des ſeules choſes qu'elle devoit toujours ignorer. Elle perdoit le tems, la raiſon & tous ſes travaux dans des queſtions du-moins oiſeuſes, la plupart vuides de ſens, indéfiniſſables, interminables par la nature de leur objet, ſource éternelle de diſputes, de ſciſſions, de ſectes, de haînes, de perſécutions, de guerres nationales ou religieuſes.

Cependant, les Arabes conquérans menoient, comme en triomphe, les dépouilles du génie & de la philoſophie. Ariſtote s'étoit entre leurs mains, ſauvé des ruines de l'ancienne Grèce. Ces deſtructeurs des empires avoient quelques ſciences, dont ils étoient les créateurs. Le calcul étoit de leur invention. L'aſtronomie & la géométrie alloient avec eux ſur les côtes de l'Afrique, qu'ils dévaſtoient & repeuploient. La médecine les

ſuivit par-tout. Cette ſcience, qui n'a rien de meilleur peut-être que ſon affinité avec la chymie & la phyſique, les rendit auſſi fameux que l'aſtrologie, autre appui de la charlatanerie. Avicenne & Averroès, médecins, mathématiciens & philoſophes, conſervèrent la tradition des véritables ſciences, par des traductions & des commentaires. Mais imaginez ce qu'Ariſtote, traduit du Grec en Arabe, & depuis eux, d'Arabe en Latin, dut devenir entre les mains des moines qui voulurent concilier la philoſophie du paganiſme avec les codes Hébraïques de Moïſe & de Jeſus ? Cette confuſion des ſyſtêmes, des idées & des langues, arrêta long-tems l'édifice des ſciences. Le théologien renverſoit les matériaux qu'apportoit le philoſophe. Celui-ci ſappoit par les fondemens l'édifice de ſon rival. Cependant, avec quelques pierres de l'un, beaucoup de ſable de l'autre, de méchans architectes bâtirent un monument gothique & bizarre : c'eſt la philoſophie de l'école. Toujours refaite, étayée & recrépie de ſiècle en ſiècle, par des métaphyſiciens Irlandois ou Eſpagnols, elle ſe ſoutint à-peu-près juſqu'à la découverte

découverte du Nouveau-Monde, qui devoit changer la face de l'ancien.

La lumière naquit au ſein des ténèbres. Un moine Anglois cultiva la chymie ; & préparant l'invention de la poudre, qui devoit ſoumettre l'Amérique à l'Europe, il ouvrit la porte aux vraies ſciences par la phyſique expérimentale. Ainſi la philoſophie ſortit du cloître, & l'ignorance y reſta. Quand Bocace eut mis au jour les débauches du clergé ſéculier & régulier, Galilée oſa deviner la figure de la terre. La ſuperſtition en fut effrayée ; elle jetta ſes cris ; elle lança ſes foudres : mais la philoſophie arracha le maſque du monſtre, & le voile dont étoit couverte la vérité. On ſentoit bien la foibleſſe & le menſonge des opinions populaires, ſur quoi portoit la baſe de l'édifice ſocial : mais pour détrôner l'erreur, il falloit connoître les loix de la nature, & la cauſe de ſes phénomènes. C'eſt ce que chercha la philoſophie.

Dès que Copernic fut mort, après avoir conjecturé, par la raiſon, que le ſoleil étoit au centre du monde, Galilée naquit & confirma, par l'invention du téleſcope, le vrai ſyſtême d'aſtronomie, ignoré ou mis en oubli

depuis Pythagore qui l'avoit imagin
que Gaſſendi remuoit les élémens de
loſophie ancienne ou les atomes d'Epic
Deſcartes agitoit & combinoit les élé
d'une nouvelle philoſophie, ou ſes tou
lons ingénieux & ſubtils. Preſque en m
tems, Toricelli inventoit, à Florence
thermomètre pour peſer l'air; Paſcal m
roit la hauteur de l'atmoſphère ſur les m
tagnes d'Auvergne, & Bayle, en Anglete
vérifioit & conſtatoit les expériences de
& de l'autre.

Deſcartes avoit appris à douter, pour
tromper avant d'inſtruire. Son doute
thodique fut le plus grand inſtrument d
ſcience, & le ſervice le plus ſignalé q
pût rendre à l'eſprit humain, dans les t
bres & les chaînes dont il étoit envelo
Bayle, en appliquant cette méthode
opinions les plus conſacrées par l'auto
de la force & du tems, a fait ſentir de
l'importance du doute.

Le chancelier Bacon, philoſophe & m
heureux à la cour, comme le moine Ba
l'avoit été dans le cloître; comme lui p
curſeur plutôt que légiſlateur de la nouv

philoſophie, avoit proteſté contre les préjugés des ſens, des écoles; contre ces phantômes qu'il appelloit les idoles de l'entendement. Il avoit prédit les vérités qu'il ne pouvoit révéler. D'après ſes oracles, tandis que la philoſophie expérimentale découvroit des faits, la philoſophie rationelle cherchoit les cauſes.

L'une & l'autre conduiſoient à l'étude des mathématiques, qui devoient diriger les efforts de l'eſprit, & aſſurer ſes ſuccès. Ce fut, en effet, la ſcience de l'algèbre appliquée à la géométrie, & l'application de la géométrie à la phyſique, qui fit ſoupçonner à Newton le vrai ſyſtême du monde. En levant les yeux au ciel, il vit dans la chûte des corps ſur la terre, il vit entre les mouvemens des aſtres, des rapports, qui ſuppoſoient un principe univerſel différent de l'impulſion, ſeule cauſe viſible de tous les mouvemens. En étudiant l'optique après l'aſtronomie, il conjectura l'origine de la lumière; & les expériences où l'entraîna cette conjecture, la changèrent en ſyſtême.

Quand Deſcartes mourut, Newton & Leibnitz étoient à peine nés, pour achever;

corriger & perfectionner ſon ouvrage, c'eſt-à-dire, l'établiſſement de la bonne philoſophie. Ces deux hommes ſeuls en hâtèrent prodigieuſement les progrès. L'un pouſſa la ſcience de Dieu & de l'ame auſſi loin que la raiſon peut la conduire ; & l'inutilité de ſes efforts défabuſa pour jamais l'eſprit humain de cette fauſſe métaphyſique. L'autre étendit les principes de la phyſique & des mathématiques beaucoup plus avant que le génie de pluſieurs ſiècles n'avoit pu les amener, & montra le chemin de la vérité. En même tems, Locke, précédé d'un homme à qui la nature avoit accordé une force de tête peu commune & qui étoit reſté dans l'obſcurité par la hardieſſe même de ſes principes qui auroit dû l'en tirer, je veux parler de Hobbes, Locke pourſuivoit les préjugés ſcientifiques dans tous les retranchemens de l'école ; il faiſoit évanouir tous les ſpectres de l'imagination, que Mallebranche laiſſoit renaître en les abaiſſant, parce qu'il n'alloit pas à la racine du mal.

Ne croyez pas que les philoſophes ſeuls aient tout découvert & tout imaginé. C'eſt le cours des événemens qui a donné une

certaine pente aux actions & aux penſées de l'homme. Une complication de cauſes phyſiques ou morales, un enchaînement des progrès de la politique avec les progrès des études & des ſciences, un mélange de circonſtances impoſſibles à hâter comme à prévoir, a dû concourir à la révolution qui s'eſt faite dans les eſprits. Chez les nations comme dans l'individu, le corps & l'ame agiſſent & réagiſſent tour-à-tour l'un ſur l'autre. Le peuple entraîne les philoſophes, & les philoſophes mènent le peuple. Galilée avoit dit que la terre tournant autour du ſoleil, il devoit y avoir des antipodes; & Drake l'avoit prouvé par un voyage autour du monde. L'égliſe ſe diſoit univerſelle; le pape ſe diſoit le maître de la terre; & plus des deux tiers de ſes habitans ignoroient qu'il y eût une religion catholique, & ſur-tout qu'il y eût un pape. Des Européens qui voyageoient par-tout & commerçoient par-tout, apprirent à l'Europe qu'une partie de la terre vivoit dans les viſions de Mahomet, & une plus grande partie encore dans les ténèbres de l'idolâtrie, ou dans *l'inſcience & l'incurioſité* de

l'athéiſme. Ainſi la philoſophie étendoit l'empire des connoiſſances humaines, par la découverte des erreurs de la ſuperſtition & des vérités de la nature.

L'Italie, dont le génie impatient s'élançoit à travers les obſtacles qui l'environnoient, fonda la première une académie de phyſique. La France & l'Angleterre, qui devoient s'agrandir par leur rivalité même, élevèrent à la fois deux monumens éternels à l'accroiſſement de la philoſophie ; deux académies où tous les ſavans de l'Europe vont puiſer & verſer leurs lumières. C'eſt de-là que ſont émanés dans le monde une foule de myſtères de la nature, d'expériences & de phénomènes, de découvertes dans les arts & dans les ſciences ; les ſecrets de l'électricité, les cauſes de l'aurore boréale. C'eſt de-là que ſont ſortis les inſtrumens & les moyens pour purifier l'air dans les vaiſſeaux ; pour rendre potable l'eau de la mer ; pour déterminer la figure de la terre & fixer les longitudes ; pour perfectionner l'agriculture, & donner plus de grain avec moins de ſemence & de peine.

Ariſtote avoit règné dix ſiècles dans toutes

les écoles de l'Europe ; & les chrétiens, après avoir perdu les traces de la raiſon, n'avoient pu la trouver que ſur ſes pas. Long-tems même ils s'étoient égarés à la ſuite de ce philoſophe, parce qu'ils y marchoient à tâtons, dans les ténèbres de la théologie. Mais enfin Deſcartes avoit donné le fil, & Newton des aîles, pour ſortir de ce labyrinthe. Le doute avoit diſſipé les préjugés, & l'analyſe avoit trouvé la vérité. Après les deux Bacons, Galilée, Deſcartes, Hobbes, Locke, Bayle, Leibnitz & Newton ; après les mémoires des académies de Florence & de Léipſick, de Paris & de Londres, il reſtoit un grand ouvrage à faire, pour la perpétuité des ſciences & de la philoſophie. Il a paru.

Ce livre, qui contient toutes les erreurs & les vérités qui ſont ſorties de l'eſprit humain depuis la théologie juſqu'à l'inſectologie ; tous les ouvrages de la main de l'homme, depuis le vaiſſeau juſqu'à l'épingle : ce dépôt des lumières des nations, qui auroit été moins imparfait s'il n'eût été exécuté au milieu de toutes les ſortes de perſécutions & d'obſtacles ; ce dépôt caractériſera, dans

les ſiècles à venir, le ſiècle de la philoſo-
phie.

Après tant de bienfaits, elle devroit tenir
lieu de la divinité ſur la terre. C'eſt elle qui
lie, éclaire, aide & ſoulage les humains. Elle
leur donne tout, ſans en exiger aucun culte.
Elle leur demande, non pas le ſacrifice de
leurs paſſions, mais un emploi juſte, utile
& modéré de toutes leurs facultés. Fille de
la nature, diſpenſatrice de ſes dons, inter-
prète de ſes droits, elle conſacre ſes lumières
& ſes travaux à l'uſage de l'homme. Elle le
rend meilleur, pour qu'il ſoit plus heureux.
Elle ne hait que la tyrannie & l'impoſture,
parce qu'elles foulent le monde. Elle ne
veut point régner, mais elle exige que ceux
qui règnent n'aiment à jouir que de la félicité
publique. Elle fuit le bruit & le nom de
ſectes, mais elle les tolère toutes. Les aveu-
gles & les méchans la calomnient; les uns
ont peur de voir, les autres d'être vus.
ingrats, qui ſe ſoulèvent contre une mère
tendre, quand elle veut les guérir des erreurs
& des vices qui ſont les calamités du genre
humain.

Cependant, la lumière gagne inſenſible-

ment un plus vaſte horiſon. Une eſpèce d'empire s'eſt formé, celui de la littérature, qui commence & prépare la république Européenne. Si jamais, en effet, la philoſophie peut s'inſinuer dans l'ame des ſouverains ou de leurs miniſtres, les ſyſtêmes de politique s'agrandiront, & ſeront ſimplifiés. On aura plus d'égard à l'humanité dans tous les projets; le bien public entrera dans les négociations, non comme un mot, mais comme une choſe utile, même aux rois.

Déjà l'imprimerie a fait des progrès qu'on ne ſauroit arrêter dans un état, ſans reculer la nation pour vouloir avancer l'autorité du gouvernement. Les livres éclairent la multitude, humaniſent les hommes puiſſans, charment le loiſir des riches, inſtruiſent toutes les claſſes de la ſociété. Les ſciences perfectionnent les différentes branches de l'économie politique. Les erreurs même des eſprits ſyſtématiques ſe diſſipent au grand jour de l'impreſſion, parce que le raiſonnement & la diſcuſſion les mettent au creuſet de la vérité.

Le commerce des lumières eſt devenu néceſſaire à l'induſtrie, & la littérature ſeule

entretient cette communication. La lecture d'un voyage autour du monde, a occaſionné, peut-être, les autres tentatives de ce genre: car l'intérêt ſeul ne fait pas trouver les moyens d'entreprendre. Aujourd'hui, rien ne ſe peut cultiver ſans quelque étude, ou ſans des connoiſſances tranſmiſes & répandues par la lecture. Les princes eux-mêmes n'ont recouvré leurs droits ſur les uſurpations du clergé, qu'à la faveur des lumières qui ont détrompé le peuple des abus de toute puiſſance ſpirituelle.

Mais la plus grande folie de l'eſprit humain, ſeroit d'avoir employé toutes ſes forces à augmenter le pouvoir des monarques & à rompre pluſieurs chaînes, pour forger de leurs débris celle du deſpotiſme. Le même courage que la religion inſpire pour ſouſtraire la conſcience à la tyrannie exercée ſur les opinions, l'homme de bien, le citoyen, l'ami du peuple, doit l'avoir, pour garantir les nations de la tyrannie des puiſſances conjurées contre la liberté du genre-humain. Malheur à l'état où il ne ſe trouveroit pas un ſeul défenſeur du droit public! Bientôt ce royaume ſe précipiteroit,

avec ſa fortune, ſon commerce, ſes princes & ſes citoyens, dans une anarchie inévitable. Les loix, les loix pour ſauver une nation de ſa perte, & la liberté des écrits pour ſauver les loix! Mais quel eſt le fondement & le rempart des loix! Les mœurs.

XIV. Morale.

Depuis trop long-tems on cherche à dégrader l'homme. Ses détracteurs en ont fait un monſtre. Dans leur humeur, ils l'ont accablé d'outrages. La coupable ſatisfaction de le rabaiſſer a ſeule conduit leurs noirs crayons. Qui es-tu donc, toi, qui oſes inſulter ainſi ton ſemblable? Quel ſein te donna le jour? Eſt-ce au fond de ton cœur que tu puiſas tant de blaſphêmes? Si ton orgueil eût été moins aveugle ou ton caractère moins féroce, barbare! tu n'aurois vu qu'un être toujours foible, ſouvent ſéduit par l'erreur, quelquefois égaré par l'imagination, mais ſorti des mains de la nature avec des penchans honnêtes.

L'homme naît avec un germe de vertu, quoiqu'il ne naiſſe pas vertueux. Il ne parvient à cet état ſublime qu'après s'être étudié lui-même, qu'après avoir connu ſes devoirs, qu'après avoir contracté l'habitude de les

remplir. La ſcience qui conduit à ce haut degré de perfection s'appelle morale. C'eſt la règle des actions, & ſi l'on peut s'exprimer ainſi, l'art de la vertu. On doit des encouragemens, on doit des éloges à tous les travaux entrepris pour écarter les maux qui nous aſſiègent, pour augmenter la maſſe de nos jouiſſances, pour embellir le ſonge de notre vie, pour élever, pour perfectionner, pour illuſtrer notre eſpèce. Bénis, & bénis ſoient à jamais ceux dont les veilles ou le génie ont procuré au genre-humain quelqu'un de ces avantages. Mais la première couronne ſera pour le ſage dont les écrits touchans & lumineux auront eu un but plus noble, celui de nous rendre meilleurs.

L'eſpoir d'une ſi grande gloire a enfanté des productions ſans nombre. Que de livres inutiles! Que de livres même pernicieux! Ils ſont la plupart l'ouvrage des prêtres & de leurs diſciples, qui, ne voulant pas voir que la religion ne devoit conſidérer les hommes que dans leurs rapports avec la divinité, il falloit chercher une autre baſe aux rapports que les hommes avoient entre eux. S'il y a une morale univerſelle, elle

ne peut être l'effet d'une cauſe particulière. Elle a été la même dans les tems paſſés; elle ſera la même dans les ſiècles à venir; elle ne peut avoir donc pour baſe les opinions religieuſes, qui, depuis l'origine du monde & d'un pole à l'autre, ont toujours varié. Les Grecs ont eu des dieux méchans; les Romains ont eu des dieux méchans; l'adorateur ſtupide du fétiche adore plutôt un diable qu'un dieu. Chaque peuple ſe fit des dieux, & les fit comme il lui plut; les uns bons, & les autres cruels; les uns débauchés, & les autres de mœurs auſtères. On diroit que chaque peuple a voulu déifier ſes paſſions & ſes opinions. Malgré cette diverſité de ſyſtêmes religieux & de cultes, toutes les nations ont ſenti qu'il falloit être juſte. Toutes les nations ont honoré comme des vertus, la bonté, la commiſération, l'amitié, la fidélité, la ſincérité, la reconnoiſſance, l'amour de la patrie, la tendreſſe paternelle, le reſpect filial, tous les ſentimens, enfin, qu'on peut regarder comme autant de liens propres à unir plus étroitement les hommes. L'origine de cette unanimité de jugement ſi conſtante & ſi gé-

nérale, ne devoit donc pas être cherchée au milieu d'opinions contradictoires & paſſagères. Si les miniſtres de la religion ont paru penſer autrement, c'eſt que par leur ſyſtême, ils devenoient les maîtres de régler toutes les actions des hommes; ils diſpoſoient de toutes les fortunes, de toutes les volontés; ils s'aſſuroient au nom du ciel, le gouvernement arbitraire de la terre. Leur empire étoit ſi abſolu, qu'ils étoient parvenus à établir une morale barbare, qui mettoit les ſeuls plaiſirs qui faſſent ſupporter la vie au rang des plus grands forfaits; une morale abjecte qui impoſoit l'obligation de ſe plaire dans l'humiliation & dans l'opprobre; une morale extravagante qui menaçoit des mêmes ſupplices, & les foibleſſes de l'amour & les actions les plus atroces; une morale ſuperſtitieuſe qui enjoignoit d'égorger ſans pitié tout ce qui s'écartoit des opinions dominantes; une morale puérile qui fondoit les devoirs les plus eſſentiels ſur des contes également dégoutans & ridicules; une morale intéreſſée qui n'admettoit de vertus que celles qui étoient utiles au ſacerdoce, ni de crimes,

que ce qui leur étoit contraire. Si les prêtres euſſent ſeulement encouragé les hommes à l'obſervation de la morale naturelle par l'eſpérance ou par la crainte des récompenſes & des peines futures, ils auroient bien mérité des ſociétés: mais, en voulant ſoutenir par la violence des dogmes utiles qui ne s'étoient introduits que par la voie douce de la perſuaſion, ils ont dérangé le bandeau qui voiloit les profondeurs de leur ambition. Le maſque eſt tombé.

Il y a plus de deux mille ans que Socrate, étendant un voile au-deſſus de nos têtes, avoit prononcé que rien de ce qui ſe paſſoit au-delà du voile ne nous importoit, & que les actions des hommes n'étoient pas bonnes, parce qu'elles plaiſoient aux dieux, mais qu'elles plaiſoient aux dieux, parce qu'elles étoient bonnes: principe qui iſoloit la morale de la religion.

En effet, au tribunal de la philoſophie & de la raiſon, la morale eſt une ſcience, dont l'objet eſt la conſervation & le bonheur commun de l'eſpèce humaine. C'eſt à ce double but que ſes règles doivent ſe rapporter. Leur principe phyſique, conſtant &

éternel, eſt dans l'homme même, dans la ſimilitude d'organiſation d'un homme à un autre : ſimilitude d'organiſation qui entraîne celle des mêmes beſoins, des mêmes plaiſirs, des mêmes peines, de la même force, de la même foibleſſe ; ſource de la néceſſité de la ſociété, ou d'une lutte commune contre les dangers communs & naiſſans du ſein de la nature même, qui menace l'homme de cent côtés différens. Voilà l'origine des liens particuliers & des vertus domeſtiques ; voilà l'origine des liens généraux & des vertus publiques ; voilà la ſource de la notion d'une utilité perſonnelle & générale ; voilà la ſource de tous les pactes individuels & de toutes les loix.

Il n'y a proprement qu'une vertu, c'eſt la juſtice ; & qu'un devoir, c'eſt de ſe rendre heureux. L'homme vertueux eſt celui qui a les notions les plus exactes de la juſtice & du bonheur, & qui y conforme le plus rigoureuſement ſa conduite. Il y a deux tribunaux, celui de la nature & celui des loix. L'un connoît des délits de l'homme contre ſes ſemblables ; l'autre des délits de l'homme contre lui-même. La loi châtie les crimes ; la

la nature châtie les vices. La loi montre le gibet à l'aſſaſſin; la nature montre, ou l'hydropiſie ou la phthiſie à l'intempérant.

Beaucoup d'écrivains ont cherché les premiers principes de la morale dans les ſentimens d'amitié, de tendreſſe, de compaſſion, d'honneur, de bienfaiſance, parce qu'ils les trouvoient gravés dans le cœur humain. Mais n'y trouvoient-ils pas auſſi la haîne, la jalouſie, la vengeance, l'orgueil, l'amour de la domination? Pourquoi donc ont-ils plutôt fondé la morale ſur les premiers ſentimens que ſur les derniers? C'eſt qu'ils ont compris que les uns tournoient au profit commun de la ſociété, & que les autres lui ſeroient funeſtes. Ces philoſophes ont ſenti la néceſſité de la morale, ils ont entrevu ce qu'elle devoit être : mais ils n'en ont pas ſaiſi le premier principe, le principe fondamental. En effet, les mêmes ſentimens qu'ils adoptent pour fondement de la morale, parce qu'ils leur paroiſſent utiles au bien général, abandonnés à eux-mêmes, pourroient être très-nuiſibles. Comment ſe déterminer à punir le coupable, ſi l'on n'écoutoit que la compaſſion? Comment ſe défendre des partialités, ſi l'on ne

prenoit conſeil que de l'amitié ? Comment ne pas favoriſer la pareſſe, ſi l'on ne conſultoit que la bienfaiſance ? Toutes ces vertus ont un terme, au-delà duquel elles dégénèrent en vices ; & ce terme eſt marqué par les règles invariables de la juſtice par eſſence, ou, ce qui revient au même, par l'intérêt commun des hommes réunis en ſociété, & par l'objet conſtant de cette réunion.

Eſt-ce pour lui-même qu'on érige en vertu le courage ? Non c'eſt à cauſe de l'utilité dont il eſt pour la ſociété. La preuve en eſt qu'on le punit comme vice dans l'homme qui s'en ſert pour troubler l'ordre public. Pourquoi la crapule eſt-elle un vice ? parce que chaque citoyen eſt tenu de concourir à l'utilité commune, & qu'il a beſoin, pour remplir cette obligation du libre exercice de ſes facultés. Pourquoi certaines actions ſont-elles plus blâmables dans un magiſtrat ou un général que dans un particulier ? c'eſt qu'il en réſulte de plus grands inconvéniens pour la ſociété.

Les obligations de l'homme iſolé me ſont inconnues. Je n'en vois ni l'origine ni le terme. Puiſqu'il vit ſeul, il a droit de ne vivre que pour lui ſeul. Nul être n'eſt en droit

d'exiger de lui des ſecours qu'il n'implore pas. C'eſt tout le contraire pour celui qui vit dans l'état ſocial. Il n'eſt rien par lui-même. C'eſt ce qui l'entoure qui le ſoutient. Ses poſſeſſions, ſes jouiſſances, ſes forces, & juſqu'à ſon exiſtence, il doit tout au corps politique auquel il appartient.

Les maux de la ſociété deviennent les maux du citoyen. Il court riſque d'être écraſé, quelque partie de l'édifice qui s'écroule. L'injuſtice qu'il commet, le menace d'une injuſtice ſemblable. S'il ſe livre au crime, d'autres pourront devenir criminels à ſon préjudice. Il doit donc tendre conſtamment au bien général, puiſque c'eſt de cette proſpérité que dépend la ſienne.

Qu'un ſeul s'occupe de ſes intérêts, ſans s'embarraſſer de l'intérêt public; qu'il s'exempte du devoir commun ſous prétexte que les actions d'un particulier ne peuvent pas avoir une influence marquée ſur l'ordre général, d'autres auront des volontés auſſi perſonnelles. Alors tous les membres de la république ſeront à leur tour bourreaux & victimes. Chacun nuira & recevra des dommages; chacun dépouillera & ſera dé-

pouillé; chacun frappera & ſera frappé. Ce ſera un état de guerre de tous contre tous. L'état ſera perdu, & les citoyens ſeront perdus avec l'état.

Les premiers hommes qui ſe réunirent ne ſaiſirent pas d'abord ſans doute l'enſemble de ces vérités. Pénétrés du ſentiment de leur force, c'eſt d'elle vraiſemblablement qu'ils voulurent tout obtenir. Des calamités répétées les avertirent avec le tems de la néceſſité des conventions. Les obligations réciproques s'accrurent à meſure que le beſoin s'en fit ſentir. Ainſi ce fut avec la ſociété que commença le devoir.

Le devoir peut donc être défini, l'obligation rigoureuſe de faire ce qui convient à la ſociété. Il renferme la pratique de toutes les vertus, puiſqu'il n'en eſt aucune qui ne ſoit utile au corps politique; il exclut tous les vices, puiſqu'il n'en eſt aucun qui ne lui ſoit nuiſible.

Ce ſeroit raiſonner pitoyablement que de ſe croire en droit de mépriſer avec quelques cœurs pervers, toutes les vertus, ſous prétexte qu'elles ne ſont que des inſtitutions de convenance. Malheureux, tu vivrois dans

cette ſociété qui ne peut ſubſiſter ſans elles; tu jouirois des avantages qui en ſont le fruit, & tu te croirois diſpenſé de les pratiquer, même de les eſtimer. Eh! quel pourroit être leur objet, ſi elles étoient ſans relation avec les hommes? Eût-on accordé ce beau nom à des actes purement ſtériles? C'eſt leur néceſſité qui en fait l'eſſence & le mérite.

Le maintien de l'ordre, encore une fois, conſtitue donc toute la morale. Ses principes ſont conſtans & uniformes: mais leur application varie quelquefois à raiſon du climat & de la ſituation locale ou politique des peuples. En général la polygamie eſt plus naturelle aux pays chauds qu'aux pays froids. Cependant les circonſtances du tems dérogeant à la loi du climat, peuvent ordonner la monogamie dans une iſle d'Afrique, & permettre la polygamie au Kamtſchatka, ſi l'une eſt un moyen d'arrêter l'excès de la population à Madagaſcar, & l'autre d'en hâter les progrès ſur les côtes de la mer glaciale. Mais rien ne peut autoriſer l'adultère & la fornication dans ces deux zones, quand les conventions ont établi les loix du mariage ou de la propriété dans l'uſage des femmes.

Il en eſt de même pour les terres & pour les biens. Ce qui eſt larcin dans un état où la propriété ſe trouve juſtemenr répartie, devient uſufruit dans un état où les biens ſont en commun. Ainſi le vol & l'adultère n'étoient pas permis à Sparte ; mais le droit public y permettoit ce qu'on regarde ailleurs comme vol & comme adultère. Ce n'étoit pas la femme & le bien d'autrui qu'on prenoit alors : mais la femme & le bien de tous, quand les loix accordoient pour récompenſe à l'adreſſe ce qu'elle pouvoit ſe procurer.

Par-tout on connoît le juſte & l'injuſte : mais on n'a pas attaché univerſellement ces idées aux mêmes actions. Dans les pays chauds où le climat ne demande point de vêtemens, les nudités n'offenſent point la pudeur : mais l'abus, quel qu'il ſoit, du commerce des ſexes, les attentats précoces ſur la virginité ſont des crimes qui doivent révolter. Dans l'Inde où tout fait une vertu de l'acte même de la génération, c'eſt une cruauté d'égorger la vache qui nourrit l'homme de ſon lait, de détruire les animaux dont la vie n'eſt point nuiſible ni la mort utile à l'eſpèce humaine. L'Iroquois ou le Huron qui

tuent leur père d'un coup de maſſue, plutôt que de l'expoſer à mourir de faim, ou ſur le bûcher de l'ennemi, croient faire un acte de pitié filiale, en obéiſſant aux dernières volontés de ce père qui leur demande la mort comme une grace. Les moyens les plus oppoſés en apparence tendent tous également au même but, au maintien, à la proſpérité du corps politique.

Voilà cette morale univerſelle qui tenant à la nature de l'homme, tient à la nature des ſociétés: cette morale qui peut bien varier dans ſes applications, mais jamais dans ſon eſſence: cette morale enfin à laquelle toutes les loix doivent ſe rapporter, ſe ſubordonner. D'après cette règle commune de toutes nos actions publiques & privées, voyons s'il y a jamais eu, s'il peut y avoir de bonnes mœurs en Europe.

Nous vivons ſous trois codes, le code naturel, le code civil, le code religieux. Il eſt évident que tant que ces trois ſortes de légiſlations ſeront contradictoires entre elles, il eſt impoſſible qu'on ſoit vertueux. Il faudra tantôt fouler aux pieds la nature, pour obéir aux inſtitutions ſociales, & les inſtitutions

ſociales, pour ſe conformer aux préceptes de la religion. Qu'en arrivera-t-il ? C'eſt qu'alternativement infracteurs de ces différentes autorités, nous n'en reſpecterons aucune ; & que nous ne ſerons ni hommes, ni citoyens, ni pieux.

Les bonnes mœurs exigeroient donc une réforme préliminaire qui réduisit les codes à l'identité. La religion ne devroit nous défendre ou nous preſcrire que ce qui nous ſeroit preſcrit ou défendu par la loi civile, & les loix civiles & religieuſes ſe modeler ſur la loi naturelle qui a été, qui eſt, & qui ſera toujours la plus forte. D'où l'on voit que le vrai légiſlateur eſt encore à naître ; que ce ne fut ni Moïſe, ni Solon, ni Numa, ni Mahomet, ni même Confucius ; que ce n'eſt pas ſeulement dans Athènes, mais par toute la terre qu'on a preſcrit aux hommes, non la meilleure légiſlation qu'on pouvoit leur donner, mais la meilleure qu'ils pouvoient recevoir ; & qu'à ne conſidérer que la morale, ils ſeroient peut-être moins éloignés du bien, s'ils étoient reſtés ſous l'état ſimple & innocent de certains ſauvages : car rien n'eſt ſi difficile que de déraciner des

préjugés invétérés & ſanctifiés. Pour celui qui projette un grand édifice, il vaut mieux une aire unie, qu'une aire couverte de mauvais matériaux entaſſés ſans méthode & ſans plan, & malheureuſement liés par les cimens les plus durables, ceux du tems, de l'uſage & de l'autorité ſouveraine & des prêtres. Alors le ſage ne travaille qu'avec timidité, court plus de riſque, & perd plus de tems à démolir qu'à conſtruire.

Depuis l'invaſion des barbares dans cette partie du monde, preſque tous les gouvernemens n'ont eu pour baſe que l'intérêt d'un ſeul homme ou d'un ſeul corps, au préjudice de la ſociété générale. Fondés ſur la conquête, ouvrage de la force, ils n'ont varié que dans la manière d'aſſervir les peuples. D'abord la guerre en fit des victimes, vouées au glaive de leurs ennemis ou de leurs maîtres. Que de ſiècles s'écoulèrent dans le ſang & le carnage des nations, c'eſt-à-dire dans la diſtribution des empires, avant que les conditions de la paix euſſent diviniſé cet état de guerre inteſtine, qu'on appella ſociété ou gouvernement!

Quand le gouvernement féodal eut à jamais

exclu ceux qui labouroient la terre du droit de la poſſéder ; quand, par une colluſion ſacrilège entre l'autel & le trône, on eut aſſocié Dieu à l'épée, que faiſoit la morale de l'évangile, qu'enhardir la tyrannie par l'obéiſſance paſſive ; que cimenter l'eſclavage par le mépris des ſciences ; qu'ajouter enfin à la crainte des grands, la crainte des démons ? Et qu'étoient les mœurs avec de telles loix ? Ce qu'elles ſont de nos jours en Pologne, où le peuple, ſans terres & ſans armes, ſe laiſſe hacher par les Ruſſes, enrôler par les Pruſſiens ; & n'ayant ni vigueur, ni ſentiment, croit qu'il ſuffit d'être Chrétien, & reſte neutre entre ſes voiſins & ſes Palatins.

A un ſemblable état d'anarchie, où les mœurs ne prirent ni caractère ni ſtabilité, ſuccéda l'épidémie des guerres ſaintes où les nations ſe pervertirent & ſe dégradèrent, en ſe communiquant la contagion des vices avec celle du fanatiſme. On changea de mœurs, pour avoir changé de climat. Toutes les paſſions s'allumèrent & s'exaltèrent entre les tombeaux de Jeſus & de Mahomet. On rapporta de la Paleſtine un germe de luxe & de

faſte, un goût ardent pour les épiceries de l'Orient, un eſprit romaneſque qui poliça la nobleſſe, ſans rendre le peuple plus heureux, ni dès-lors plus vertueux : car s'il n'y a point de bonheur ſans vertu, jamais auſſi la vertu ne ſe ſoutiendra ſans un fonds de bonheur.

Environ deux ſiècles après la dépopulation de l'Europe en Aſie, arriva ſa tranſmigration en Amérique. Cette révolution ſubſtitua le cahos au néant, & mêla parmi nous les vices & les productions de tous les climats. La morale ne ſe perfectionna pas davantage, parce qu'on égorgea par avarice, au lieu de maſſacrer par religion. Les nations qui avoient le plus acquis dans le Nouveau-Monde, ſemblèrent recueillir en même tems toute la ſtupidité, la férocité, l'ignorance de l'ancien. Elles devinrent l'égout des vices & des maladies, pauvres & ſales dans l'or, débauchées avec des temples & des prêtres, fainéantes & ſuperſtitieuſes avec toutes les ſources du commerce & les facilités de s'éclairer. Mais auſſi l'amour des richeſſes corrompit toutes les autres nations.

Que ce ſoient la guerre ou le commerce qui introduiſent de grandes richeſſes dans

un état, elles ſont l'objet de l'ambition publique. Ce ſont d'abord les hommes les plus puiſſans qui s'en emparent. Alors, comme les richeſſes ſe trouvent dans les mains qui tiennent le timon des affaires, elles ſe confondent dans l'eſprit du peuple avec les honneurs; & le citoyen vertueux qui n'aſpiroit aux emplois que pour l'amour de la gloire, aſpire, ſans le ſavoir, à l'honneur pour le lucre. On ne conquiert pas, on n'acquiert pas des terres & des tréſors, ſans vouloir en jouir; & l'on ne jouit des richeſſes que par la volupté ou l'oſtentation du luxe. Par ce double uſage, elles corrompent & le citoyen qui les poſſede, & le peuple qu'elles faſcinent. Dès qu'on ne travaille que par l'attrait du gain, & non par l'amour du devoir, on préfère les conditions les plus lucratives aux plus honorables. C'eſt alors qu'on voit l'honneur de profeſſion ſe détourner, s'obſcurcir & ſe perdre dans les routes de l'opulence.

A l'avantage de la fauſſe conſidération où parviennent les richeſſes, ſe joignent les commodités naturelles de l'opulence, nouvelle ſource de corruption. L'homme en place,

veut attirer chez lui. Ce n'eſt pas aſſez des honneurs qu'il reçoit en public; il lui faut des admirateurs, ou de ſon eſprit, ou de ſon luxe, ou de ſa table. Si les richeſſes corrompent en conduiſant aux honneurs, combien plus encore en répandant le goût des plaiſirs? La miſère vend la chaſteté; la pareſſe vend la liberté; le prince vend la magiſtrature, & les magiſtrats vendent la juſtice; la cour vend les places, & les hommes en place vendent le peuple au prince, qui le revend à ſes voiſins par des traités de guerre ou de ſubſide, de paix ou d'échange. Mais dans ce trafic ſordide qu'introduit l'amour des richeſſes, l'altération la plus ſenſible eſt celle qui ſe fait dans les mœurs des femmes.

Il n'y a point de vice qui naiſſe d'autant de vices & qui en produiſe un plus grand nombre que l'incontinence d'un ſexe dont la pudeur & la modeſtie ſont le véritable apanage & la plus belle parure. Je n'entends point par incontinence la promiſcuité des femmes; le ſage Caton la conſeille dans ſa république: ni leur pluralité; le préſent des contrées ardentes & voluptueuſes

de l'Orient : ni la liberté, ſoit indéfinie, ſoit limitée, que l'uſage lui accorde en certains pays de ſe prêter au deſir de pluſieurs hommes. C'eſt chez quelques peuples un des devoirs de l'hoſpitalité ; chez d'autres un moyen de perfectionner l'eſpèce humaine ; ailleurs une offrande faite aux dieux, un acte de piété conſacrée par la religion. J'appelle incontinence tout commerce entre les deux ſexes interdit par les loix de l'état.

Pourquoi ce délit, ſi pardonnable en lui-même ; cette action ſi indifférente par ſa nature, ſi peu libre par ſon attrait, a-t-elle une influence ſi pernicieuſe ſur la moralité des femmes ? C'eſt, je crois, la ſuite de l'importance que nous y avons attachée. Quel ſera le frein d'une femme déshonorée à ſes yeux & aux yeux de ſes concitoyens ? Quel appui les autres vertus trouveront-elles au fond de ſon ame, lorſque rien ne peut plus aggraver ſa honte ? Le mépris de l'opinion publique, un des plus grands efforts de la ſageſſe, ſe ſépare rarement dans un être foible & timide du mépris de ſoi-même. On n'a point cet héroïſme avec la conſcience du vice. Celle qui ne ſe reſpecte plus ceſſe

bientôt d'être ſenſible au blâme & à la louange ; & ſans l'effroi de ces deux reſpectables fantômes, j'ignore quelle ſera la règle de ſa conduite. Il n'y a plus que la fureur du plaiſir qui puiſſe la dédommager du ſacrifice qu'elle a fait. Elle le ſent ; elle ſe le dit ; & affranchie de la contrainte de la conſidération publique, elle s'y livre ſans réſerve.

La femme ſe détermine beaucoup plus difficilement que l'homme : mais lorſqu'elle a pris ſon parti, elle eſt bien plus déterminée. Elle ne rougit plus, lorſqu'une fois elle a ceſſé de rougir. Que ne foulera-t-elle pas aux pieds, lorſqu'elle aura triomphé de ſa vertu ? Que penſera-t-elle de cette dignité, de cette décence, de cette délicateſſe de ſentimens, qui, dans ſes jours de candeur, dictoit ſes propos, compoſoit ſon maintien, ordonnoit de ſa parure ? Ce ne ſeront plus que de l'enfantillage, de la puſillanimité, le petit manège d'une fauſſe innocente, qui a des parens à contenter & un époux à ſéduire : mais d'autres tems, d'autres mœurs.

Quelle que ſoit ſa perverſité, ce n'eſt point aux grands attentats qu'elle ſe por-

tera. Sa foibleſſe ne lui laiſſe pas le courage de l'atrocité : mais l'habituelle hypocriſie de ſon rôle, ſi elle n'a pas tout-à-fait levé le maſque, jettera une teinte de fauſſeté ſur ſon caractère. Ce que l'homme oſe par la force, elle le tentera & l'obtiendra par la ruſe. La femme corrompue propage la corruption. Elle la propage par le mauvais exemple ; par des conſeils inſidieux ; quelquefois par le ridicule. Elle a débuté par la coquetterie qui s'adreſſoit à tous les hommes ; elle a continué par la galanterie ſi volage dans ſes goûts, qu'il eſt plus facile de trouver une femme qui n'ait point eu de paſſions, que d'en trouver une qui n'ait été paſſionnée qu'une fois ; & elle finit par compter autant d'amans que de connoiſſances, qu'elle rappelle, qu'elle éloigne, qu'elle rappelle encore, ſelon le beſoin qu'elle en a, & la nature des intrigues de toute eſpèce dans leſquelles elle ſe précipite. C'eſt-là ce qu'elle entend par avoir ſu jouir de ſes belles années & profiter de ſes charmes. C'eſt une d'entre elles, qui s'étoit rendue profonde dans cet art, qui diſoit en mourant, qu'elle ne regrettoit que les peines qu'elle s'étoit données

données pour tromper les hommes, & que les plus honnêtes étoient les meilleures dupes.

Sous l'empire de ces mœurs, l'amour conjugal eſt dédaigné; & ce dédain affoiblit le ſentiment de la tendreſſe maternelle, s'il ne l'éteint pas. Les devoirs les plus ſacrés & les plus doux deviennent importuns; & lorſqu'on les a négligés ou rompus, la nature ne les renoue plus. La femme, qui ſe laiſſe approcher d'un autre que de ſon mari, n'aime plus ſa famille, & n'en eſt plus reſpectée. Les nœuds du ſang ſe relâchent. Les naiſſances ſont incertaines; & le fils ne reconnoît plus ſon père, ni le père ſon fils.

Oui, je le ſoutiens, les liaiſons de la galanterie conſomment la dépravation des mœurs & la caractériſent plus fortement que la proſtitution publique. La religion eſt perdue, lorſque le prêtre mène une vie ſcandaleuſe; pareillement la vertu n'a plus d'aſyle, lorſque le ſanctuaire du mariage eſt profané. La pudeur eſt ſous la ſauve-garde du ſexe timide. Qui eſt-ce qui rougira, où la femme ne rougit plus? Ce n'eſt pas la proſtitution qui multiplie les adultères; c'eſt la

galanterie qui étend la proſtitution. Les moraliſtes anciens, qui plaignoient les malheureuſes victimes du libertinage, prononçoient ſans ménagement contre les épouſes infidelles ; & ce n'étoit pas ſans raiſon. Si l'on parvient à rejetter toute la honte du vice ſur la claſſe des femmes communes, les autres ne tarderont pas à s'honorer d'un commerce reſtreint, bien qu'il ſoit d'autant plus criminel qu'il eſt plus volontaire & plus illicite. On ne diſtinguera plus la femme honnête & vertueuſe de la femme tendre ; l'on établira une diſtinction frivole entre la femme galante & la courtiſanne ; entre le vice gratuit, & le vice réduit par la miſère à exiger un ſalaire ; & ces ſubtilités décéleront une dépravation ſyſtématique. O tems heureux & groſſiers de nos pères, où il n'y avoit que des femmes honnêtes oú malhonnêtes ; où toutes celles qui n'étoient pas honnêtes étoient malhonnêtes, & où le vice conſtant ne s'excuſoit pas par ſa durée!

Mais enfin quelle eſt la ſource de ces paſſions délicates, formées par l'eſprit, le ſentiment, la ſympathie des caractères ? La manière dont elles ſe terminent toujours,

marque bien que ces belles expreſſions ne ſont employées que pour abréger le combat & juſtifier la défaite. Egalement à l'uſage des femmes réſervées & des femmes diſſolues, elles ſont devenues preſque ridicules.

Quel eſt le réſultat de cette galanterie nationale ? Un libertinage précoce, qui ruine la ſanté des jeunes gens avant la maturité de l'âge, & fane la beauté des femmes à la fleur de leurs années ; une race d'hommes ſans inſtruction, ſans force & ſans courage, incapables de ſervir la patrie ; des magiſtrats, ſans dignité & ſans principes ; la préférence de l'eſprit au bon ſens, de l'agrément au devoir, de la politeſſe au ſentiment de l'humanité, de l'art de plaire aux talens, à la vertu ; des hommes perſonnels, ſubſtitués à des hommes officieux ; des offres ſans réalité ; des connoiſſances ſans nombre & point d'amis ; des maîtreſſes & point d'épouſes ; des amans & plus d'époux ; des ſéparations ; des divorces ; des enfans ſans éducation ; des fortunes dérangées ; des mères jalouſes & des femmes vaporeuſes ; les maladies des nerfs ; des vieilleſſes chagrines & des morts prématurées.

Les femmes galantes échappent difficilement au péril du tems critique. Le dépit d'un abandon qui les menace achève de vicier le ſang & les humeurs, dans un moment où le calme qui naît de la conſcience d'une vie honnête ſeroit ſalutaire. Il eſt affreux de chercher inutilement en ſoi les conſolations de la vertu, lorſque les maux de la nature viennent nous aſſaillir.

Ne parlez donc plus de morale chez les nations modernes; & ſi vous voulez trouver la cauſe de cette dégradation, cherchez-la dans ſon vrai principe.

L'or ne devient point l'idole d'un peuple, & la vertu ne tombe point dans l'aviliſſement, ſi la mauvaiſe conſtitution du gouvernement ne provoque cette corruption. Malheureuſement, il la provoquera toujours, s'il eſt organiſé de manière que l'intérêt momentané d'un ſeul ou d'un petit nombre, puiſſe impunément prévaloir ſur l'intérêt commun & invariable de tous; il la provoquera toujours, ſi les dépoſitaires de l'autorité peuvent en faire un uſage arbitraire, ſe placer au-deſſus de toutes les règles de la juſtice, faire ſervir leur puiſſance à la

ſpoliation, & la ſpoliation à prolonger les abus de leur puiſſance. Les bonnes loix ſe maintiennent par les bonnes mœurs: mais les bonnes mœurs s'établiſſent par les bonnes loix. Les hommes ſont ce que le gouvernement les fait. Pour les modifier, il eſt toujours armé d'une force irréſiſtible, celle de l'opinion publique; & le gouvernement deviendra toujours corrupteur, quand, par ſa nature, il ſera corrompu. Voilà le mot. Les nations de l'Europe auront de bonnes mœurs, lorſqu'elles auront de bons gouvernemens. Finiſſons. Mais auparavant jettons un coup-d'œil rapide ſur le bien & ſur le mal qu'a produit la découverte des deux Indes.

XV. Réflexions ſur le bien & le mal que la découverte du Nouveau-Monde a fait à l'Europe.

Ce grand événement a perfectionné la conſtruction des vaiſſeaux, la navigation, la géographie, l'aſtronomie, la médecine, l'hiſtoire naturelle, quelques autres connoiſſances; & ces avantages n'ont été accompagnés d'aucun inconvénient connu.

Il a procuré à quelques empires de vaſtes domaines, qui ont donné aux états fondateurs, de l'éclat, de la puiſſance & des richeſſes. Mais que n'en a-t-il pas coûté pour mettre en valeur, pour gouverner ou pour

défendre ces poſſeſſions lointaines? Lorſque ces colonies ſeront arrivées au degré de culture, de lumière & de population qui leur convient, ne ſe détacheront-elles pas d'une patrie qui avoit fondé ſa ſplendeur ſur leur proſpérité? Quelle ſera l'époque de cette révolution? On l'ignore: mais il faut qu'elle ſe faſſe.

L'Europe doit au Nouveau-Monde quelques commodités, quelques voluptés. Mais avant d'avoir obtenu ces jouiſſances, étions-nous moins ſains, moins robuſtes, moins intelligens, moins heureux? Ces frivoles avantages, ſi cruellement obtenus, ſi inégalement partagés, ſi opiniâtrément diſputés, valent-ils une goutte du ſang qu'on a verſé & qu'on verſera? Sont-ils à comparer à la vie d'un ſeul homme? Combien n'en a-t-on pas ſacrifié, n'en ſacrifie-t-on pas, n'en ſacrifiera-t-on pas dans la ſuite, pour fournir à des beſoins chimériques, dont ni l'autorité, ni la raiſon, ne nous délivreront jamais?

Les voyages ſur toutes les mers ont affoibli la morgue nationale; inſpiré la tolérance civile & religieuſe; ramené le lien de la confraternité originelle; inſpiré les vrais

principes d'une morale univerſelle fondée ſur l'identité des beſoins, des peines, des plaiſirs, de tous les rapports communs aux hommes ſous toutes les latitudes ; amené la pratique de la bienfaiſance avec tout individu qui la réclame, quelles que ſoient ſes mœurs, ſa contrée, ſes loix & ſa religion. Mais en même-tems les eſprits ont été tournés vers les ſpéculations lucratives. Le ſentiment de la gloire s'eſt affoibli. On a préféré la richeſſe à la célébrité; & tout ce qui tendoit à l'élévation a penché viſiblement vers ſa décadence.

Le Nouveau-Monde a multiplié parmi nous les métaux. Un deſir vif de les obtenir a occaſionné un grand mouvement ſur le globe: mais le mouvement n'eſt pas le bonheur. De qui l'or & l'argent ont-ils amélioré le ſort? Les nations qui les arrachent des entrailles de la terre, ne croupiſſent-elles pas dans l'ignorance, la ſuperſtition, la pareſſe, l'orgueil: ces vices les plus difficiles à déraciner, lorſqu'ils ont jetté de profondes racines? N'ont-elles pas perdu leur agriculture & leurs atteliers? Leur exiſtence n'eſt-elle pas précaire? Si le peuple

induſtrieux & propriétaire d'un ſol fertile, s'aviſoit un jour de dire à l'autre peuple : Il y a trop long-tems que je fais un mauvais trafic avec vous, & je ne veux plus donner la choſe pour le ſigne : cette loi ſomptuaire ne ſeroit-elle pas une ſentence de mort contre la région qui n'a que des richeſſes de convention ; à moins que, dans ſon déſeſpoir, celle-ci ne fermât ſes mines pour ouvrir des ſillons ?

Les autres puiſſances de l'Europe pourroient bien n'avoir pas retiré plus d'avantage des tréſors de l'Amérique. Si la répartition en a été égale ou proportionnée entre elles, aucune n'a diminué d'aiſance, aucune n'a augmenté de force. Les rapports qui exiſtoient dans les tems anciens, exiſtent encore. Suppoſons que quelque nation ſoit parvenue à acquérir une plus grande quantité de ces métaux que les nations rivales : ou elle les enfouira, ou elle les jettera dans la circulation. Dans le premier cas, ce n'eſt que la propriété ſtérile d'une maſſe d'or ſuperflue. Le ſecond ne lui donnera qu'une ſupériorité momentanée, parce qu'avec le tems, & bientôt, toutes les choſes vénales

auront un prix proportionné à l'abondance des ſignes qui les repréſentent.

Voilà donc les maux attachés même aux avantages que nous devons à la découverte des deux Indes. Mais de combien de calamités qui ſont ſans compenſation, la conquête de ces régions n'a-t-elle pas été ſuivie ?

En les dépeuplant pour une longue ſuite de ſiècles, les dévaſtateurs n'ont-ils rien perdu eux-mêmes ? Si tout le ſang qui a coulé dans ces contrées ſe fût rendu dans un réſervoir commun, ſi les cadavres euſſent été entaſſés dans la même plaine ; le ſang, les cadavres des Européens n'y auroient-ils pas occupé un grand eſpace ? Le vuide que ces émigrans avoient laiſſé a-t-il pu être promptement rempli ſur leur terre natale, infectée d'un poiſon honteux & cruel du Nouveau-Monde, qui attaque juſqu'aux germes de la reproduction ?

Depuis les audacieuſes tentatives de Colomb & de Gama, il s'eſt établi dans nos contrées un fanatiſme juſqu'alors inconnu : c'eſt celui des découvertes. On a parcouru & l'on continue à parcourir tous les climats

vers l'un & vers l'autre pole, pour y trouver quelques continens à envahir, quelques iſles à ravager, quelques peuples à dépouiller, à ſubjuguer, à maſſacrer. Celui qui éteindroit cette fureur ne mériteroit-il pas d'être compté parmi les bienfaiteurs du genre-humain ?

La vie ſédentaire eſt la ſeule favorable à la population ; celui qui voyage ne laiſſe point de poſtérité. La milice de terre avoit créé une multitude de célibataires. La milice de mer l'a preſque doublée : avec cette différence que les derniers ſont exterminés par les maladies des vaiſſeaux, par les naufrages, par la fatigue, par les mauvaiſes nourritures, & par les changemens de climat. Un ſoldat peut rentrer dans quelques-unes des profeſſions utiles à la ſociété. Un matelot eſt matelot pour toujours. Hors de ſervice, il n'en revient à ſon pays que le beſoin d'un hôpital de plus.

Les expéditions de long cours ont enfanté une nouvelle eſpèce de ſauvages nomades. Je veux parler de ces hommes qui parcourent tant de contrées qu'ils finiſſent par n'appartenir à aucune ; qui prennent des femmes

où ils en trouvent, & ne les prennent que pour un beſoin animal : de ces amphibies qui vivent à la ſurface des eaux; qui ne deſcendent à terre que pour un moment; pour qui toute plage habitable eſt égale; qui n'ont vraiment ni pères, ni mères, ni enfans, ni frères, ni parens, ni amis, ni concitoyens; en qui les liens les plus doux & les plus ſacrés ſont éteints; qui quittent leur pays ſans regret; qui n'y rentrent qu'avec l'impatience d'en ſortir; & à qui l'habitude d'un élément terrible donne un caractère féroce. Leur probité n'eſt pas à l'épreuve du paſſage de la ligne; & ils acquièrent des richeſſes en échange de leur vertu & de leur ſanté.

Cette ſoif inſatiable de l'or a donné naiſſance au plus infâme, au plus atroce de tous les commerces, celui des eſclaves. On parle des crimes contre nature, & l'on ne cite pas celui-là comme le plus exécrable. La plupart des nations de l'Europe s'en ſont ſouillées; & un vil intérêt a étouffé dans leur cœur tous les ſentimens qu'on doit à ſon ſemblable. Mais, ſans ces bras, des contrées dont l'acquiſition a coûté ſi cher, reſte-

roient incultes. Eh! laiſſez-les en friche, s'il faut que, pour les mettre en valeur, l'homme ſoit réduit à la condition de la brute, & dans celui qui achète, & dans celui qui vend, & dans celui qui eſt vendu.

Comptera-t-on pour rien la complication que les établiſſemens dans les deux Indes ont mis dans la machine du gouvernement? Avant cette époque, les mains propres à tenir les rênes des empires étoient infiniment rares. Une adminiſtration plus embarraſſée a exigé un génie plus vaſte & des connoiſſances plus profondes. Les ſoins de ſouveraineté partagés entre les citoyens placés au pied du trône & les ſujets fixés ſous l'équateur ou près du pole, ont été inſuffiſans pour les uns & pour les autres. Tout eſt tombé dans la confuſion. Les divers états ont langui ſous le joug de l'oppreſſion; & des guerres interminables ou ſans ceſſe renouvellées ont fatigué & enſanglanté le globe.

Arrêtons-nous ici, & plaçons-nous au tems où l'Amérique & l'Inde étoient inconnues. Je m'adreſſe au plus cruel des Européens, & je lui dis. Il exiſte des régions qui te

fourniront de riches métaux, des vêtemens agréables, des mets délicieux. Mais lis cette hiſtoire, & vois à quel prix la découverte t'en eſt promiſe. Veux-tu, ne veux-tu pas qu'elle ſe faſſe ? Croit-on qu'il y eût un être aſſez infernal pour répondre : JE LE VEUX. Eh bien ! il n'y aura pas dans l'avenir un ſeul inſtant où ma queſtion n'ait la même force.

Peuples, je vous ai entretenus de vos plus grands intérêts. J'ai mis ſous vos yeux les bienfaits de la nature & les fruits de l'induſtrie. Trop ſouvent malheureux les uns par les autres, vous avez dû ſentir que l'avarice jalouſe & l'ambitieux orgueil repouſſent loin de votre commune patrie le bonheur qui ſe préſente à vous entre la paix & le commerce. Je l'ai appellé ce bonheur que l'on éloigne. La voix de mon cœur s'eſt élevée en faveur de tous les hommes, ſans diſtinction de ſecte ni de contrée. Ils ont été tous égaux à mes yeux, par le rapport des mêmes beſoins & des mêmes miſères, comme ils le ſont aux yeux de l'Être

ſuprême par le rapport de leur foibleſſe à ſa puiſſance.

Je n'ai pas ignoré qu'aſſujettis à des maîtres, votre ſort doit être ſur-tout leur ouvrage, & qu'en vous parlant de vos maux, c'étoit leur reprocher leurs erreurs ou leurs crimes. Cette réflexion n'a pas abattu mon courage. Je n'ai pas cru que le ſaint reſpect que l'on doit à l'humanité pût jamais ne pas s'accorder avec le reſpect dû à ſes protecteurs naturels. Je me ſuis tranſporté en idée dans le conſeil des puiſſances. J'ai parlé ſans déguiſement & ſans crainte, & je n'ai pas à me reprocher d'avoir trahi la grande cauſe que j'oſois plaider. J'ai dit aux ſouverains quels étoient leurs devoirs & vos droits. Je leur ai retracé les funeſtes effets du pouvoir inhumain qui opprime, ou du pouvoir indolent & foible qui laiſſe opprimer. Je les ai environnés des tableaux de vos malheurs, & leur cœur a dû treſſaillir. Je les ai avertis que s'ils en détournoient les yeux, ces fidelles & effrayantes peintures ſeroient gravées ſur le marbre de leur tombe, & accuſeroient leur cendre que la poſtérité fouleroit aux pieds.

Mais le talent n'eſt pas toujours égal au zèle. Il m'eût fallu ſans doute beaucoup plus de cette pénétration qui apperçoit les moyens, & de cette éloquence qui perſuade les vérités. Quelquefois, peut-être, mon ame a élevé mon génie. Mais je me ſuis ſenti le plus ſouvent accablé de mon ſujet & de ma foibleſſe.

Puiſſent des écrivains plus favoriſés de la nature achever par leurs chefs-d'œuvre ce que mes eſſais ont commencé! Puiſſe, ſous les auſpices de la philoſophie, s'étendre un jour d'un bout du monde à l'autre cette chaîne d'union & de bienfaiſance qui doit rapprocher toutes les nations policées! Puiſſent-elles ne plus porter aux nations ſauvages l'exemple des vices & de l'oppreſſion! Je ne me flatte pas qu'à l'époque de cette heureuſe révolution mon nom vive encore. Ce foible ouvrage qui n'aura que le mérite d'en avoir produit de meilleurs, ſera ſans doute oublié. Mais au-moins je pourrai me dire que j'ai contribué, autant qu'il a été en moi, au bonheur de mes ſemblables, & préparé peut-être de loin l'amélioration de

leur ſort. Cette douce penſée me tiendra lieu de gloire. Elle ſera le charme de ma vieilleſſe, & la conſolation de mes derniers inſtans.

Fin du dix-neuvième & dernier Livre.

TABLE

TABLE

ALPHABÉTIQUE

DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

Abbé de St. Pierre (l'), Auteur d'un projet de paix perpétuelle, pourquoi ce beau rêve ne ſe réaliſeroit-il pas? 67. Avantages immenſes qu'apporteroit à tout l'univers l'exécution d'un tel projet 333.

Académies, l'Italie en fonda la première une de phiſique. La France & l'Angleterre en fondèrent deux où les ſavans de l'Europe vont puiſer & verſer la lumière 438. Connoiſſances qu'elles ont tiré des ténèbres *ibid.*

Acte de navigation (l'), a été le fondement de la puiſſance maritime des Anglois 220. Fruits qu'ils en ont retirés 221. Et diſpoſition où ils ſont de le ſoutenir 222 *& ſuiv.*

Adminiſtration (l'), eſt devenue beaucoup plus compliquée & embarraſſée depuis les établiſſemens dans les deux Indes 476.

Agriculture (l'), eſt la première ſource du commerce, qui y revient par la circulation 279. Elle eſt la première & la véritable richeſſe d'un Etat *ibid.* A meſure qu'elle s'étendit les hommes ſe multiplièrent avec les ſubſiſtances 280. Calamités qui ſuivirent ſon abandon *ibid.* Le mépris des Romains, maîtres du monde, pour l'agriculture, ayant été adopté par les barbares qui détruiſirent leur empire, elle fut abandonnée aux ſerfs 281. Elle a dû prendre faveur chez les nations

les plus commerçantes 282. Réponſe d'un monarque qui en fait l'éloge 283. Celle du laboureur n'eſt pas encore favoriſée en France 284 *& ſuiv.* Elle trouvera d'autant plus de bras que la récompenſe de ſes peines ſera plus ſure 286. Le gout du ſiècle a entraîné les Allemands à s'en occuper avec attention 287. Elle n'a pas fait les mêmes progrès que les autres arts 290. Objets ſur leſquels on eſt encore dans l'ignorance à cet égard 291. Elle fait la force intérieure des Etats & y attire les richeſſes du dehors 293. Un gouvernement ſage ne ſauroit, ſans ſe couper les veines, lui refuſer ſes premieres attentions 298. Inconvéniens de la régler, ainſi que la circulation de ſes produits, par des régles particulières 299. Elle donne naiſſance aux arts 300. Ce qu'elle deviendra ſi le prince a ſeul le droit des tributs 363. Elle ſouffre de la préférence qu'on donne aux ſignes ſur les choſes 400.

Allemagne (l'), eſt le pays dont la conſtitution a le moins changé 62. Les princes ne peuvent pas y être auſſi tyrans que dans les monarchies 63. Révolutions qui y ont affoibli le pouvoir ſouverain 64 *& ſuiv.* Maximilien y ſoumit les grands aux loix 66. L'Europe lui doit les progrès de la légiſlation dans tous les Etats 67. Les écrits ſur ſon droit public ſont ſans nombre 68. Sa conſtitution dégénère inſenſiblement en eſclavage 69. Pourquoi a-t-il fallu bien du tems pour y établir le commerce 241 *& ſuiv.* Cultures & manufactures qui en ont été la ſuite 242. Elle a été conduite par le gout du ſiècle à s'occuper de l'agriculture & des grands objets qu'elle embraſſe 287. Avantages qu'elle en a retirés ainſi que toute l'Europe 288. Elle a conſervé la ſupériorité dans l'art de fondre, tremper & travailler le fer & le cuivre 303. Raiſons pour leſquelles elle ne peut pas établir un crédit public, auſſi ſûr aux prêteurs que l'Angleterre, la France & la Hollande 393 *& ſuiv.*

Allemands (les), ſont plus guerriers que belliqueux; pourquoi 63. Raiſons de ce qu'il y en a peu qui connoiſſent la conſtitution de leur patrie 68. Ils furent les premiers à réuſſir dans la nouvelle diſcipline militaire; pourquoi 190.

Amérique (l'), ou le Nouveau-Monde ; l'Europe doit ſa decouverte à la bouſſole 208. Elle fut découverte deux ſiècles après les Croiſades ; influence de cette découverte ſur la morale en Europe 459. Les avantages, qu'en a retiré l'Europe, valent-ils le ſang qu'elle lui a couté ? 470 *& ſuiv.* Il y a multiplié les métaux précieux 471. Calamités dont la conquête en a été ſuivie 473. Hypothèſe de l'Auteur avant ſa découverte 477.

Amour conjugal, ſous quelle eſpèce de mœurs il eſt dédaigné 465.

Anarchie ; époque où l'égliſe & l'Empire s'y trouvèrent 134.

Anaxagore, Anaximandre, Anaximène & Thalès, philoſophes grecs, jettèrent les germes de la phyſique dans leurs théories ſur les élémens de la matière 428.

Angleterre (l'), royaume au midi de la plus grande des iſles Britanniques, eſt ſubjuguée par Guillaume le conquérant, qui y forme un gouvernement 69. Révolutions qui y détruiſirent le deſpotiſme 70, 71. Autres révolutions qui ſuccédèrent 71 *& ſuiv.* Deſpotiſme ſous lequel elle a gémi pendant plus d'un ſiècle 72. Epoque à laquelle la liberté y enflamma tous les eſprits 73. Révolutions qui en réſultent *ibid. & ſuiv.*

Angleterre, ou *iſles Britanniques ;* la marche intérieure & extérieure du gouvernement y eſt à découvert 84. Grand abus qui y a lieu à l'égard des repréſentans des Communes 86 *& ſuiv.* Influence de ſon adminiſtration ſur le ſort des autres nations 88. Circonſtances qui la conduiroient à l'aſſerviſſement 89. Elle étoit ſoumiſe au pape, même pour le temporel, avant le ſchiſme d'Henri VIII, 138. Elle s'eſt emparée d'une eſpèce de monarchie univerſelle ſur la mer 170. Elle prit, après ſes victoires ſur Louis XIV, une ſupériorité qui l'a portée au comble de la proſpérité 217. Elle fut la première à s'appercevoir qu'elle n'avoit pas beſoin de l'entremiſe des Hollandois pour négocier 238. Et à ſentir les avantages de l'agriculture 282. A tiré ſes manufactures de Flandres 303. A donné la premiere le mauvais exemple d'un crédit public ; comment 392. Son crédit eſt fondé ſur ce qu'elle eſt aſſez à l'abri de l'in-

vaſion 393. Elle a fondé une académie, pour les ſciences & les arts, bien précieuſe à tous les ſavans de l'Europe 438.

Anglois ; époque à laquelle la liberté enflamma leurs eſprits 73. Avantages de leur conſtitution 75. Leur conduite en 1688 à l'égard d'un roi ambitieux 82. Ils regardent leur marine comme le rempart de leur ſureté & la ſource de leurs richeſſes 220. Ce furent les attentats du deſpotiſme qui enfantèrent la liberté chez eux 238.

Arabes (les), ſauvèrent des ruines de l'ancienne Grèce les ouvrages d'Ariſtote 431.

Architecture (l') ; Auſſi-tôt qu'elle admet des ornemens extérieurs, elle attire la décoration au dedans 307. L'enchainement des arts les uns ſur les autres influa puiſſamment ſur elle 405. La commodité y ordonne les proportions de la ſymétrie qui plaît à l'œil 414.

Ardeur (l') de ſe nuire réciproquement s'étend d'un pole à l'autre 273.

Ariſtocratie (l'), ou le gouvernement des grands, flottant entre la tyrannie & la démocratie a les écueils de tous les deux 74. Eſt établie à Venize depuis 1173, époque où les nobles s'y emparèrent de l'autorité 107. Elle eſt ſubſtituée par le deſpotiſme 108. Ce genre de gouvernement ne contribue pas à la multiplication de l'eſpèce humaine 324 *& ſuiv.*

Ariſtote, philoſophe Grec fameux ; ſes ouvrages furent ſauvés des ruines de la Grèce par les Arabes 431. Quelle confuſion de ſiſtêmes occaſionna la conciliation que voulurent faire les moines de ſa philoſophie avec l'Ecriture Sainte 432. Les chrétiens ne purent retrouver les traces de la raiſon que ſur ſes pas 439.

Artiſtes ; quels ſont ceux qui ſont faits pour être les amis des grands hommes 425.

Arts ; le premier a été le labourage 292. Ils ſont nés de l'agriculture portée à un certain point de perfection 300. Les nations induſtrieuſes de l'Europe les ont apportés de l'Aſie *ibid. & ſuiv.* Pourquoi eſt-il indiſpenſable aux nations Agricoles d'avoir des arts? 304. Rien n'eſt plus favorable qu'eux à la liberté *ibid.* Ils multiplient les moyens de fortune 305. Ils ouvrirent, dans

tous les Etats civiliſés de l'Europe, un refuge aux proteſtans chaſſés de France par l'intolérance eccléſiaſtique *ibid.* Aucun n'eſt iſolé, tous tiennent à une infinité d'autres objets 306 *& ſuiv.* Après la culture des terres, c'eſt celle des arts qui convient le plus à l'homme 308. Le caractère national influe beaucoup ſur ceux de luxe, comment 313. Ne devoient pas avoir anciennement plus de vigueur en Europe que les loix 320. Les denrées n'ont point de débouché où les arts languiſſent *ibid.* Manière dont le fiſc les fait contribuer ſous le deſpotiſme 365 *& ſuiv.*

Arts libéraux, pourquoi doivent céder les préférences du gouvernement aux cultivateurs 296. Combien ſont avantageux à ceux qui s'y diſtinguent 297. L'art de jouïr, qu'a créé le luxe, dépend entièrement d'eux 307. Epoque à laquelle ils enfantent cet eſprit de ſociété qui fait le bonheur de la vie civile *ibid. & ſuiv.* Manière dont le fiſc en tire un tribut ſous un gouvernement oppreſſif 365 *& ſuiv.*

Art militaire, fut inſtitué par les Grecs & perfectionné par les Romains 184. L'imperfection qu'y apporta l'uſage preſqu'unique de la cavalerie fit durer pendant des ſiècles une guerre entre la France & l'Angleterre 186. Epoque où l'on n'avoit point celui de diſcipliner l'infanterie 189. Quel étoit alors celui des Suiſſes 190.

Aſie (l'), l'une des quatre parties du monde, eſt toute ſous le deſpotiſme 149. La beauté de ſon climat & la richeſſe de ſon ſol y produiſirent le luxe & les arts 301. Quelles ſont ſes provinces où on les trouve en plus grande abondance *ibid.* C'eſt des Croiſades que les peuples de l'Europe ont tiré le luxe Aſiatique 302. Doit avoir été de tous tems couverte de nations innombrables 318. A quelle époque elle conſervoit les monumens de la philoſophie & des arts ſans en jouïr 430.

Aſyle; les arts en ouvrirent partout aux Proteſtans que l'intolérance chaſſoit de la France, mais les prêtres bannis de leur patrie n'en trouvèrent nulle part 305.

Athéïſme (l'), a gagné dans les pays catholiques, parce que les lumières y avoient moins fait de progrès 13, 14.

Athènes, ancienne république de la Grèce ; elle ne parvint au commerce que par les armes 325.

Averroës, médecin & philoſophe Arabe, de quelle manière conſerva-t-il la tradition des vrayes ſciences 432.

Avicenne, médecin & philoſophe Arabe ; comment il conſerva la tradition des véritables ſciences 432.

Aumône (l'), eſt le devoir de tous ceux qui ont au-delà du beſoin abſolu 145. Autrefois le clergé vécut de celle des peuples, aujourd'hui c'eſt lui qui les y réduit 325.

Auteur (l') de l'*Hiſtoire Philoſophique* &c. n'eſt pas entré dans cette carrière ſans en connoître l'étendue & les difficultés 1. Quelles ſont les claſſes de citoyens auxquelles il a élevé un autel dans ſon cœur 256. Conſeils qu'il donne aux nations pour terminer les maux que des ſyſtêmes mal combinés ont fait à la terre entière 274 *& ſuiv.* Exhortations qu'il adreſſe aux peuples de relire leur Hiſtoire 361. Et d'y apprendre qu'ils ne ſont pas créés pour ſe courber devant un homme 362. Sa converſation avec un viſir ſur les conſéquences qui réſultent de ce que le prince ait ſeul le droit des tributs 364 *& ſuiv.* Son étonnement ſur les atrocités du fiſc & ſur la patience de ceux qui les ſupportent 378. Il eſt bien déterminé, quoiqu'il puiſſe lui en arriver, à ne jamais trahir l'honorable cauſe de la vérité 426. Quelle propoſition il voudroit faire au plus cruel des Européens 476 *& ſuiv.* Diſcours qu'il adreſſe aux divers peuples du monde 477 *& ſuiv.* Vœux qu'il fait pour le bonheur de tous 479.

Autorité des rois (l'), s'affoiblit à meſure que les ſujets s'éloignent du centre de la domination 44. Paroles d'un gouverneur éloigné 45.

Autorité Souveraine ; quels ſont ſes pouvoirs relativement à la religion 141 *& ſuiv.* Elle diviſe l'intérêt du gouvernement quand les volontés particulières ſont ſubſtituées à l'ordre établi 151. Quand elle perſévère opiniâtrément dans une erreur 152. Quand elle ſacrifie la tranquillité, l'aiſance & le ſang des peuples à l'éclat des exploits guerriers *ibid.* Quand celui qui tient les rênes du gouvernement les laiſſe flotter au gré du ha-

gard 153. Quand les places qui décident du repos public ſont confiées à des intrigans corrompus 154. Quand la faveur obtient les récompenſes dues au mérite ; déſordres qui en réſultent *ibid. & ſuiv.* La jalouſie de ſes dépoſitaires, ſous un prince foible, occaſionne la plus grande inſtabilité 176.

B

BACON, chancelier d'Angleterre, fut précurſeur plutôt que légiſlateur de la nouvelle philoſophie 434. Principes de ſa philoſophie 435.

Baillifs de la Suiſſe, ſont des adminiſtrateurs qui, en quelques endroits, ont introduit un abus bien dangereux ; quel 121.

Banc de l'Empire. Tribunal du gouvernement Germanique, auquel ſont ſoumis tous les princes de l'Allemagne 66.

Banqueroute (la), eſt la voye deſtructive des citoyens & du ſouverain, dans laquelle plonge l'impuiſſance d'un Etat de faire face à ſes engagemens 400. Affreuſes ſuites de cette calamité *ibid. & ſuiv.*

Beaux-Arts, ſont l'ornement & la décoration d'un Empire 402. Quel eſt leur modèle *ibid.* C'eſt l'agrément qui leur a donné la naiſſance 403. Ils furent en Grèce les enfans du ſol même ; comment *ibid.* Comment furent encouragés dans la Grèce 404. Leur exercice étoit interdit aux eſclaves *ibid.* Leur enchainement entr'eux influa ſur l'architecture 405. Une révolution les rendit outrés, maniérés & affectés chez les Romains 407. Qu'en devinrent les monumens en Italie après l'irruption en Europe des barbares du nord 408 *& ſuiv.* Triſte état où ils avoient été réduits par le chriſtianiſme 410. Epoque à laquelle ils repaſſerent de la Grèce dans l'Italie 413. Par qui furent repouſſés de Rome à Conſtantinople, puis de Conſtantinople à Rome *ibid.* Leur régénération ſortit des ruines fouillées en Italie *ibid.* Epoque à laquelle ils paſſerent en France 416. C'eſt par eux que l'homme jouit de ſon exiſtence & ſe ſurvit à lui même 424. Ils tâchent de forcer la nature à Pétersbourg 425.

Belles-Lettres, ſont l'ornement & la décoration d'un Empire 402. Quel eſt leur modèle *ibid.* L'utilité leur a donné la naiſſance 403. Comment furent encouragées dans la Grèce 404. Homère donna le ton à la poéſie épique 405. Chez les Romains les graces y étoient diſpenſées avec ſageſſe 406. Il s'y fit chez eux une révolution qui fut l'ouvrage de quelques écrivains ambitieux *ibid.* Elle y produiſit les défauts qu'entraine le deſir de briller & de plaire 407. Qu'en devinrent les productions après l'irruption des barbares du nord en Europe 408. Epoque à laquelle elles ſe réfugièrent en Italie en fuyant la Grèce 413. Par qui avoient été repouſſées de Rome à Conſtantinople & le furent de Conſtantinople à Rome *ibid.* Epoque de leur introduction en France 419.

Bienfaiteur du genre-humain; qui mériteroit bien ce titre 474.

Boccace, auteur Florentin, mit au jour dans ſes contes les débauches du clergé ſéculier & régulier 433.

Bouſſole; l'Europe doit ſa connoiſſance au hazard ou à la Chine, & lui doit à elle la découverte de l'Amérique 208.

Boyle (Robert), grand philoſophe Anglois, conſtata & vérifia en Angleterre les expériences de Torricelli & de Paſcal 434.

Bretons, anciens habitans des iſles Britanniques, doutes ſi le nombre de ceux qui furent ſubjugués par Céſar étoit plus conſidérable que celui des Corſes aujourd'hui 321.

C

Cabaretiers, dans un gouvernement oppreſſif, comment tirent du voyageur & du payſan le tribut que le fiſc exige d'eux 369. Comment ſont arrangés avec le fiſc pour le débit des boiſſons *ibid.* Impoſſibilité où ils ſont de tromper le fiſc 370 & *ſuiv.*

Caiſſe de dépot, créée en Ruſſie, à l'uſage de tous les membres de l'Empire, ſans réſerve 51, 52.

Capitation, genre d'impôts qui ſe perçoit, dans quelques Etats, annuellement ſur chaque tête humaine qui y

exiſte, ſuivant ſa ſituation. Indignité de cet impôt 345. Difficulté & impoſſibilité de l'aſſeoir avec équité 346. C'eſt un eſclavage affligeant pour l'homme & ſans profit pour l'Etat 347.

Caractère national (le), influe beaucoup ſur le progrès des arts 313.

Catherine II, impératrice de toutes les Ruſſies, a bien ſenti que la liberté eſt l'unique ſource du bonheur public 48. Examen de ſa conduite à cet égard 49. Etabliſſemens qu'elle a formés de ſéminaires, académies 50. Hopital d'enfans trouvés 51. Si elle parvient à ſurmonter tous les obſtacles qui s'oppoſent à la civiliſation de ſon empire, ce ſera la plus grande preuve de ſon courage & de ſon génie 52.

Catholiciſme (le), tend ſans-ceſſe au proteſtantiſme 14.

Cavalerie (la), prévalut dans les armées Romaines par moleſſe; quelle en fut la conſéquence 184. Elle décida du ſort des armées, qui, en Europe dans les treize & quatorzième ſiecles, n'étoient compoſées que de cavalerie 185. La peſanteur de ſes armes la rendit inutile à l'attaque des châteaux & des villes 186. L'invention de la poudre donna beaucoup d'avantage à l'infanterie ſur elle; comment 188.

Célibat de convenance, introduit par le luxe, eſt un grand obſtacle à la population 337.

Célibat (le), militaire, fait grand tort à la population *ibid.*

Célibat (le) des prêtres, ſa ſuppreſſion ſeroit un des grands moyens de favoriſer la population 335.

Charles VII, roi de France, après en avoir chaſſé les Anglois, établit le premier un corps d'armée permanent dans ſon royaume 187. Ce fut par-là qu'en abaiſſant la nobleſſe il augmenta le pouvoir du monarque *ibid.* Cette innovation préjudicia à la liberté de tous les peuples de l'Europe; pourquoi 189.

Charles VIII, roi de France, ſes guerres en Italie furent cauſe qu'il en tranſporta dans ſon royaume quelques germes de bonne littérature 416.

Charles II, roi d'Angleterre; Etat de la marine Angloiſe quand il monta ſur le thrône, & augmentation qu'il y fit 219.

Charles-Quint, roi d'Eſpagne ; ſon ambition & ſa rivalité avec François I, ont donné naiſſance au ſiſtême actuel de la politique moderne 161. La fortune ſéconda ſon habileté, ſa force & ſa ruſe *ibid.* Il a été accuſé d'aſpirer à la monarchie univerſelle 163.

Chine (la), eſt une des parties de l'Aſie qui poſſédent & les thréſors de la nature & les plus brillantes inventions de l'art 301.

Chrétiens (les), n'ont retrouvé les traces de la raiſon que ſur les pas d'Ariſtote 439.

Chrétienté ; révolution qui préparoit ſon élévation 32.

Chriſt (le), naquit environ l'an ſept cent de Rome, ſuites de cet évènement 333 *& ſuiv.* Les livres de David & ceux de la Sybille annonçoient à cette naiſſance la fin du monde *&c.* 334.

Chriſtianiſme (le), a ſuccédé au Judaïſme 5. Cauſes qui devoient amener une révolution dans le culte 6. Il vint conſoler le peuple des tyrannies qu'il éprouvoit, & lui apprendre à ſouffrir *ibid.* Hiſtoire de ſes progrès 7. Moyens par leſquels il pénétra dans le cœur des femmes & dans les cours des princes 8. A quelle époque il pourra ceſſer d'être regardé comme uniquement appuyé ſur l'autorité civile 13. Il eſt reſté dégagé des myſtères chez les nations qui ont rejetté l'infaillibilité papale *ibid.* Sa deſtinée étoit de s'emparer du thrône des Céſars 129. Originairement la primauté du ſiège des papes n'étoit fondée que ſur un jeu de mots 130. Il tomba dans la plus grande abjection en Eſpagne par l'irruption des Maures 137. Il s'établit en Pologne avec toutes les prétentions de l'autorité papale 138. Il fut refoulé en Europe par l'établiſſement en Orient de la religion de Mahomet 334. Il avoit détruit les idoles du paganiſme en Europe avant l'irruption des barbares du nord 410. Quels furent les monumens des arts qu'il avoit conſervés *ibid. & ſuiv.*

Ciceron, orateur Romain, l'harmonie & la raiſon ont mis ſon éloquence au-deſſus de tous les orateurs ſacrés 424.

Circulation ; celle des denrées amène l'âge d'or ; comment 298 *& ſuiv.* Inconvéniens de la régler par des loix particulières 299. Depuis que les avantages de celle

des eſpèces ont été développés, on ne théſauriſe plus pour les beſoins des guerres futures 360.

Citoyen; les maux de la ſociété deviennent les ſiens; comment 451. Sa proſpérité dérive de celle du bien général *ibid.* Circonſtances qui entraîneroient ſa perte & celle de l'Etat *ibid. & ſuiv.*

Civiliſation des Etats, à quoi tous les monumens indiquent-ils qu'elle doit être attribuée? 43.

Claſſe d'hommes médiateurs entre le ciel & la terre; effets que produiſit cette opinion 3.

Clergé (le) ne s'occupa, après qu'Iſidore de Séville eut publié ſes décrétales, que du ſoin d'accroître par toutes voyes ſes revenus 131 *& ſuiv.* Sa profeſſion eſt pour le moins ſtérile pour la terre lors même qu'il s'occupe à prier 295. Abus qui ne lui ſont que trop ordinaires *ibid. & ſuiv.* Ses domaines inaliénables ſont un grand obſtacle à la population; pourquoi 329. Il ſe ſouviendra un jour de ce que Dieu dit à l'homme innocent & à l'homme pécheur 335. S'il vécut une fois de l'aumône des peuples, aujourd'hui il les réduit à l'aumône *ibid.* Les princes n'ont recouvré leurs droits ſur ſes uſurpations que par les connoiſſances tranſmiſes par la lecture 442.

Climat; c'eſt le plus tempéré qui doit être le plus favorable à l'induſtrie ſédentaire; pourquoi 311. Sa différence fut vraiſemblablement cauſe de ce que les arts & métiers, que les proteſtans réfugiés en d'autres Etats y portèrent, n'y réuſſirent point comme en France *ibid. & ſuiv.*

Code; quels ſont les trois ſous leſquels nous vivons 455.

Cohorn, ainſi que Vauban, ouvrit les yeux à l'Europe ſur l'art d'attaquer & de défendre les places 194.

Colbert, miniſtre d'Etat en France; par quelles raiſons y établit de tous côtés des manufactures 239.

Commerce (le), a beaucoup influé depuis un demi-ſiècle ſur la prépondérance des nations 169. Il ne produit rien de lui même, ſes fonctions ſe réduiſent à des échanges 230. Quand Rome eut tout envahi il retourna à ſa ſource vers l'Orient 232. Influence des Croiſades ſur le commerce *ibid.* Efforts des Portugais pour s'emparer de celui de l'Aſie 233. Succès de l'Eſpagne par

l'acquiſition des mines d'or & d'argent, premières matières de tout le commerce *ibid. & ſuiv.* L'Angleterre l'enviſagea la premiere comme la ſcience & le ſoutien d'un peuple éclairé, puiſſant & vertueux 238. Il a fallu beaucoup de tems pour l'établir en Allemagne ; pourquoi 241 *& ſuiv.* Il a commencé à améliorer le ſort des peuples du nord ; comment 242 *& ſuiv.* Il a changé les maximes politiques de l'Europe 243. Il devient une nouvelle ame du monde moral *ibid.* Influence qu'il prend ſur les corps politiques *ibid.* Image des opérations immenſes qui ſont les enfans du commerce 246 *& ſuiv.* C'eſt une ſcience qui demande plus la connoiſſance des hommes que des choſes 248. Idée noble que doivent en avoir les hommes qui en font profeſſion 251. Obſtacles que les divers Etats mettent à celui que leurs ſujets font entr'eux 265. Entraves qui lui ſont miſes en tems de paix 266. Guerres de commerce combien ſont funeſtes 267 *& ſuiv.* Suites de la ſuſpenſion de ſes opérations par la guerre 272 *& ſuiv.* Ses rapports ſont tous très intimes 274. Heureuſe la puiſſance qui, la première, le débarraſſera de toutes entraves 278. Avantages immenſes qu'elle en retirera *ibid.* Comme il ſort de l'agriculture, il y revient par ſa pente & ſa circulation 279. S'il ne s'exerce pas en premier lieu ſur les objets d'agriculture du pays, il tombe en mains des nations étrangères ; pourquoi 293. Sa liberté jointe à celle de l'induſtrie donneront les manufactures & la population 317. A quoi ſe réduiſoit anciennement celui de l'Europe 320. S'il favoriſe la population par l'induſtrie de terre & de mer, il la diminue par les vices qu'amène le luxe 337. Quels ſont ſes progrès infaillibles dans une monarchie 339. Raiſons pour leſquelles il faut aujourd'hui y porter les hommes 340. Etat où le réduira le gouvernement, ſi le prince a ſeul le droit des tributs 363. Il ſouffre de la préférence qu'on donne aux ſignes ſur les choſes, comment 400. Il a hâté les progrès de l'art par le luxe des richeſſes 424.

Commerce des eſclaves, eſt le plus infâme & le plus atroce de tous 475.

Conſtantinople, ſiège des empereurs chrétiens d'Orient,

priſe en 1453 par Mahomet, devient la capitale de l'empire des Turcs 31. Le cimeterre y eſt toujours l'interprête de l'Alcoran 36. Quelles voyes y ſont pratiquées par le ſultan à l'égard des impôts 360.

Conſtitution Britannique (la), eſt la mieux ordonnée ſur le globe ; pourquoi 83. Elle ne ſauroit être parfaite, pourquoi 84.

Contributions (les) des citoyens au thréſor public, ce qu'elles ſont & comment doivent être préſentées 358. Juſtice de celles qui ſont deſtinées au maintien de la force publique 380. Doivent être proportionnées aux avantages que procure la force publique 381. Combien ſont onéreuſes à tous les états de l'eſpèce humaine, quand cette proportion eſt contr'eux *ibid. & ſuiv.* Atrocité de leur exaction quand elles ſont pillées ou follement diſſipées 383. Quel eſt leur rapport avec les avantages de la force publique ? *ibid.*

Converſation de l'Auteur avec un Viſir, qui établit les conſéquences qui ſuivent le droit qu'a le prince de créer ſeul les tributs 364 *& ſuiv.*

Copernic, fameux aſtronome, avoit conjecturé que le ſoleil étoit au centre du monde 433.

Corps Helvétique ; Epoque où il regorgeoit d'habitans 117. Quel eſt le moyen de richeſſes qu'il tira de ſa ſurabondance de population 118 *& ſuiv.* Sa tranquillité eſt encore moins menacée par ſes voiſins que par ſes citoyens, pourquoi 122.

Courage (le), dépend ſouvent des circonſtances 2. Qu'eſt-ce qui conſtitue le vrai courage ? 204. Raiſons pour leſquelles il eſt érigé en vertu 450.

Couronne élective ; ſes inconvéniens 76.

Crainte des puiſſances inviſibles (la) ; ſes effets. La plûpart des légiſlateurs en ont fait uſage pour aſſervir les peuples 4.

Crédit public ; définition du mot crédit, en général 389. Quelle eſt la double confiance qu'il ſuppoſe 390. Les convenances des acheteurs & des vendeurs ont donné naiſſance au crédit particulier *ibid.* Quelle eſt la différence entre le crédit public & le crédit particulier *ibid.* Il ne fut point connu des anciens gouvernemens 391. Ce qui y a donné lieu, & quelles ſont les premières

nations qui en ont fait uſage 392. Celui de l'Angleterre, de la Hollande & de la France eſt fondé ſur ce que ces Etats ſont plus à l'abri de l'invaſion que d'autres de l'Europe 393. Son uſage n'eſt pas ruineux au même point pour tous les Etats 394. Vice de l'idée que ſon uſage met une puiſſance en état de faire la loi aux autres 397.

Croiſades (les), à quoi dûrent s'attribuer 334. Avoient apporté les romans Orientaux en Italie 415. Comment influèrent ſur les mœurs de l'Europe 458. Elles précédèrent de deux ſiècles la découverte de l'Amérique 459.

Cromwel, Anglois presbytérien, éveilla dans ſa patrie la jalouſie du commerce 213.

Cultivateurs; le gouvernement leur doit plus de protection qu'aux habitans des villes 293. Il doit les favoriſer avant toutes les claſſes oiſeuſes 295. Même avant les fabriquans & les artiſtes 296. Ils ſont éloignés de tout ce qui peut flatter l'ambition ou charmer la curioſité 297. La liberté indéfinie dans le commerce des denrées étend leurs vues ſur le commerce en général 298. Comment ſe trouvent chargés par les emprunts publics 396.

D

Danois (les), quoique ſoumis au pouvoir arbitraire, n'ont pas les mêmes préjugés que les Turcs ſur les droits de leur ſouverain ſur leur vie 39.

Découverte des deux Indes; quelle en a été la conſéquence pour l'Europe 473. Expoſition des maux attachés aux avantages de cette découverte 474 *& ſuiv.*

Déiſme (le), ou la croyance à un ſeul être divin, eſt né du manichéiſme 3. Il tend au ſcepticiſme 14.

Démocratie (la) ou le gouvernement du peuple, tend à l'anarchie 74.

Dépopulation des Etats; à quoi doit-on peut-être attribuer le cri qui s'eſt élevé à cet égard depuis quelques années 326.

Deſcartes, grand philoſophe, a fondé les élémens de la philoſophie moderne 434. Il avoit appris à douter:

influence précieuſe de ſon doute méthodique *ibid.* Newton & Leibnitz achevèrent après ſa mort l'établiſſement de la bonne philoſophie 435 *& ſuiv.*

Deſpote ; ſous ſa ſuprême volonté il n'y a que terreur, baſſeſſe, flatterie, ſtupidité, ſuperſtition 24. Sous le deſpote ferme, juſte & éclairé eſt, ſuivant quelques-uns, le plus heureux gouvernement 40. Eſclavage où ſa continuïté plonge irrémiſſiblement, ſans que le deſpote même put en tirer ſon peuple 41. Un revers met à la merci de ſon peuple celui d'une nation belliqueuſe parvenu au deſpotiſme par des victoires 53. Si les troupes nombreuſes empêchent les invaſions, elles ne ſauvent pas des attentats du deſpote, au contraire 206. Avec des impôts il lève des ſoldats, avec des ſoldats il lève des impôts *ibid.*

Deſpotiſme (le) : Dégradation de l'homme ſous ſon empire 39. Idée de celui ſous lequel l'Angleterre a gémi plus d'un ſiècle 72. Il s'appeſantit ſur les ames dégradées 89. Il exiſte dans toutes les ames, mais plus ou moins exalté 98. Il s'élève par des ſoldats & ſe diſſout par eux 156. Quand les progrès du gouvernement militaire l'ont amené il n'y a plus de nation 207. Les attentats du deſpotiſme enfantèrent la liberté chez les Anglois 238. Il s'oppoſe à la multiplication de l'eſpèce humaine 324 *& ſuiv.* L'impôt eſt la preuve du deſpotiſme 347.

Deſpotiſme eccléſiaſtique (le), fut introduit par Conſtantin, comment 8 *& ſuiv.* Révolutions qui diminuèrent ſa puiſſance 9 *& ſuiv.*

Détracteurs de l'homme ; quel être ils en ont fait ; combien ils ſont déteſtables 443.

Dialecte ; les Romains, comme les Grecs, ayant reconnu ſon influence ſur les mœurs, cherchèrent à étendre le leur par les armes 419.

Diſcipline militaire ; après l'invention de la poudre, celle de l'infanterie devint beaucoup moins couteuſe que celle de la cavalerie 189. Celle des Suiſſes dans leurs combats contre les Bourguignons les rendit auſſi fameux que formidables 190. Les Eſpagnols la perfectionnèrent 191. Le roi de Pruſſe en créa une toute nouvelle 194. Dont aucune puiſſance n'a réuſſi à ſaiſir les principes :

idée de celle des Pruſſiens 196 & *ſuiv.* Pourquoi le François ne ſauroit être ſoumis à la même diſcipline 198. La perfection de la diſcipline eſt une preuve que la guerre eſt aujourd'hui un état preſque naturel 199.

Diſtinction (la), d'une puiſſance temporelle & d'une puiſſance ſpirituelle eſt une abſurdité palpable 143.

Doute (le); époque où il avoit diſſipé les préjugés 439.

Drake (François), amiral Anglois, fut embraſſé & créé chevalier par la reine Elizabeth 218. Que prouva ſon voyage autour du monde 437.

Droit féodal, le plus deſtructeur de tous les droits, époque de ſa plus grande rigueur 99.

E

Ecrivains; que d'eſpèces de reſſentimens ils ont à braver 426.

Egypte (l'), eſt une des parties de l'Aſie où les plus brillantes inventions de l'art ont été jointes à tous les thréſors de la nature 301.

Eliſabeth, reine d'Angleterre, ſe conduiſit toujours par des principes arbitraires 72, 73. Moyens qu'elle mit en œuvre pour parvenir à l'établiſſement d'une flotte: nombre des vaiſſeaux de guerre qu'elle laiſſa à ſes ſucceſſeurs 218.

Eloquence (l') prit de la grandeur & du nerf chez les Grecs, au milieu des intérêts publics 405. Elle fut affectée, maniérée & outrée chez les Romains 407.

Empereurs d'Allemagne (les) préparèrent les voyes à la reforme de la légiſlation, pourquoi 65. L'un d'eux, Maximilien, ſoumit les princes Allemands aux loix 66.

Empereurs Romains (les); à quelle époque ne voulurent plus être de ſimples mortels, & quelle en fut la conſéquence 408.

Empire Germanique, ſa conſtitution s'eſt perfectionnée depuis le règne de Maximilien 67. L'eſprit militaire y eſt devenu général; conſéquence qui en a réſulté 68. Pourquoi ſa conſtitution dégénère inſenſiblement en eſclavage 69.

Empire Ottoman (l') fut fondé en 1300 par Ottoman, che

chef des Turcs, alors une horde des Tartares 31. Epoque ou une proſpérité trompeuſe préparoit ſa décadence 32. Ses ſultans n'ont jamais changé de principes; révolutions qui en ſont la ſuite 36.

Empire Romain (l') , crouloit de toutes parts quand les Germains entrerent dans les Gaules; raiſons de cette irruption 98. Il déclina promtement avec le paganiſme vers l'an 700 de Rome, époque de la naiſſance du Meſſie 333.

Emprunts publics; illuſions des arithméticiens politiques ſur leur utilité 395 *& ſuiv.* Comment leur multiplication conduit un Etat à ſa ruine 398. Déſordres dans leſquels leur facilité jette les Etats, les particuliers, le commerce & l'agriculture 399. Leur cumulation oblige à l'augmentation des impôts pour le paiement des intérêts 400. Ce qu'il en réſulte *ibid.* Epoque où leurs édits ſont payés en édits de reduction *ibid.* Horribles calamités qui en ſont la ſuite *ibid. & ſuiv.*

Encyclopédie des ſciences & des arts; époque où elle a paru 439. Ce dépôt caractériſera dans les ſiècles à venir le ſiècle de la philoſophie 440.

Enthouſiaſme (l') des peuples; moyen le plus ſûr de l'éteindre 15. de Fair-Child, auteur Anglois, en faveur du labourage 292.

Ere Chrétienne (l') , commença environ l'an 700 de Rome ancienne, à la naiſſance du Meſſie 333. Mille ans après l'Ere chrétienne les livres de David & ceux de la Sybille annonçoient le jugement dernier 334.

Eſpagne (l') , avec beaucoup d'orgueil a perdu toutes les traces de la liberté 104. L'irruption des Maures y jetta le catholiciſme dans une grande abjection & l'inquiſition lui donne aujourd'hui l'aſpect le plus hideux 137. Elle acquit au quinzième ſiecle des droits en Allemagne 160. Sous Philippe III l'égliſe ne ceſſa d'y dévorer l'Etat 162. La ſucceſſion à ſon thrône mit l'Europe en feu 166. Par le caractère de ſes habitans, elle ſemble moins appartenir à l'Europe qu'à l'Afrique 167. En s'emparant des mines d'or & d'argent de l'Amérique, elle ſe rendoit maîtreſſe & des objets du commerce & de la matière qui les acquiert 233 *& ſuiv.* Elle a ſenti l'importance du labourage, &,

faute d'habitans, elle a appelé des laboureurs étrangers 290.

Eſpagnols; leurs déprédations en Amérique ont éclairé le monde ſur les excès du fanatiſme 15, 16. Leur manière d'établir leur religion a plus détaché de catholiques de la communion Romaine, qu'elle n'a fait de chrétiens chez les Indiens 16. Ils perfectionnèrent la diſcipline militaire dont les Suiſſes avoient donné l'exemple 191. Quand les Hollandois ſe furent rendus maîtres du commerce par leur induſtrie, les Eſpagnols devinrent pauvres quoiqu'ils poſſédaſſent tout l'or du monde 234.

Eſpèce humaine (l'), eſt ſi ſuſceptible de fermentation qu'il ne faut qu'un enthouſiaſte pour mettre de nouveau la terre en combuſtion 423. Révolutions qui peuvent y ſurvenir *ibid. & ſuiv.* Tous les efforts de l'eſprit & de la main ſe ſont réunis pour embellir ſa condition 424. Quel eſt l'objet de la morale à ſon égard 447.

Eſprit humain (l'), eſt déſabuſé de l'ancienne ſuperſtition 15. Epoque où il prit des forces contre les fantômes de l'imagination 30. Moyen de lui rendre la tranquillité 337. Les lettres ſont les fleurs de ſa jeuneſſe 427. Quelle ſeroit ſa plus grande folie 442.

Etabliſſemens dans les deux Indes; quelle complication ils ont mis dans la machine du gouvernement 476.

Etat (l') n'eſt pas fait pour la religion, mais la religion eſt faite pour lui 141. L'intérêt général eſt la règle de tout ce qui doit y ſubſiſter *ibid.* Il a la ſuprématie en tout 143. C'eſt une machine très compliquée qu'on ne peut monter & faire agir ſans en connoître toutes les pièces 148. Il ne doit avoir d'autre objet que celui de la félicité publique 155. Plus un Etat s'affoiblit, plus on y multiplie les ſoldats 205. Un Etat bien cultivé produit les hommes par les fruits & les richeſſes par les hommes 293. Siſtême rélatif à l'agriculture qui conduit l'Etat à ſa diſſolution 299. Pourquoi ceux qui ont le plus de reſſources ſont-ils les plus endettés? réponſe 393. L'uſage du crédit public n'eſt pas également ruineux pour tous 394. Diſcuſſion ſur l'utilité dont il eſt pour eux d'attirer l'argent des autres nations par la voye des emprunts publics 395.

Etats ; avantages immenſes que tous ceux du globe entier retireroient en laiſſant à la culture les bras qu'ils lui dérobent par la milice 332.

Europe ; l'Auteur en a montré l'état avant la découverte des deux Indes 2. Pas qui l'ont conduite à ſon état de police actuel 25 *& ſuiv.* Ses grands peuples ayant été ſoumis aux Romains, ces Romains ſi nombreux retombèrent dans la barbarie 28. La naiſſance de Luther & de Colomb y cauſa une grande agitation, quel en fut le réſultat 30. Cauſes qui s'oppoſerent à ſon envahiſſement par les Turcs après la priſe de Conſtantinople 31 *& ſuiv.* Quoique leur empereur y poſſéde de vaſtes domaines, il entre pour très-peu dans le ſyſtême général de l'Europe ; pourquoi 35. Pourra bien devenir ſujette à un ſeul gouvernement, qui ſera nommé *Banc de l'Europe* 66. Tous les Etats doivent les progrès de leur légiſlation à l'Allemagne 67. Quel établiſſement de la Chine ſes ſouverains devroient imiter 149. La ſucceſſion à la couronne d'Eſpagne y alluma de tous côtés le feu de la guerre 166. Elle doit ôter à l'Angleterre la monarchie univerſelle ſur mer 170. Si chaque nation y connoiſſoit ſes droits & ſes vrais biens, il n'y auroit guerre ni ſur terre, ni ſur mer *ibid.* Epoque où elle ſe trouve toute en combuſtion ; de quelle manière 192. Quels ſont les hommes qui ouvrirent les yeux à tous ſes princes ſur la manière d'attaquer & de défendre les places 194. Préjugés qui y ſubſiſtent encore ſur les occupations que l'on pourroit donner aux ſoldats 203. Le hazard ou la Chine lui ont donné la bouſſole, qui lui donna l'Amérique 208. Elle n'avoit eu aucune marine depuis l'Ere chrétienne juſqu'au ſeizième ſiècle 217 *& ſuiv.* La marine eſt un nouveau genre de puiſſance qui lui a donné en quelque ſorte l'Univers 222. Les différens ſiſtêmes de l'Europe ont été changés par la marine ; de quelle manière *ibid. & ſuiv.* Elle jouit d'une plus grande ſécurité depuis qu'elle a des flottes 223. Pendant que les barbares l'inondoient, le commerce alla ſe fixer vers l'Orient 232. La Flandre, avant l'établiſſement des Provinces-Unies, avoit été le lien des communications entre ſon nord & ſon midi 235. Les maximes générales de la politique l'ont changée par

la révolution que le commerce a occaſionné dans les mœurs 243. La grande fertilité de ſes provinces méridionales y a plongé les peuples dans l'indolence 288. Autres cauſes de cette indolence 289. Elle ſeroit encore plus reculée en connoiſſances ſur l'agriculture ſans les écrivains Anglois 291. Sa balance eſt dans les mains des nations artiſtes 308. Depuis qu'elle eſt couverte de manufactures, l'eſprit & le cœur humain ſemblent avoir changé de pente *ibid.* & *ſuiv.* Examen ſi elle a été plus habitée anciennement que de nos jours 319 & *ſuiv.* Les arts ne devoient pas y avoir plus de vigueur que les loix 320. Le nombre des hommes devoit y être très borné 321. Reflexions ſur la conquête de la plus belle partie de l'Europe en trois ou quatre ſiècles par les habitans du nord 322. Le chriſtianiſme vint s'y concentrer vers l'an 700 de l'Ere chrétienne à l'époque de l'établiſſement de la religion de Mahomet dans l'Orient 334. Quand elle commença à s'éclairer, les nations s'occupèrent de leur ſureté; de quelle manière 345. Etat des arts & des lettres au midi de l'Europe, lors de l'invaſion des barbares du nord 408. Qu'en devinrent les monumens 409. Le chriſtianiſme y avoit détruit les idoles payennes avant l'irruption des barbares du nord 410. Epoque où l'on parloit latin dans preſque toute ſon étendue, mais l'invaſion des barbares du nord en corrompit l'idiome 419. Connoiſſances qu'elle acquit par ſes voyageurs & ſes négocians ſur les religions du globe 437. Examen s'il peut y avoir de bonnes mœurs 455 & *ſuiv.* A quelle époque il pourra y en avoir 469. Les avantages qu'elle a retirés de la découverte du Nouveau-Monde valent-ils le ſang qu'elle lui a couté? 470. Etat des nations de l'Europe à qui appartiennent les mines du Nouveau-Monde 471. Les autres puiſſances ont-elles retiré plus d'avantages des thréſors de l'Amérique? 472. Que de cadavres elle a laiſſé dans le Nouveau-Monde! & quel poiſon elle en a reçu! 473. La plûpart de ſes nations ſe ſont ſouillées par le commerce des eſclaves 475. Ses divers Etats, depuis les établiſſemens dans les deux Indes, ont langui ſous le joug de l'oppreſſion. 476.

Européens (les) auront de bonnes mœurs quand ils auront de bons gouvernemens 469.

Expéditions de long cours (les), quelle nouvelle espèce de sauvages ont-elles enfanté? 474. Caractère de cette espèce d'hommes 475.

F

Factions, dans une nation divisée, quelle est leur marche ordinaire 54. Quelle en est la suite en Pologne 59, 60. Epoques où il y en avoit de continuelles par le vice des gouvernemens 319.

Fair Child, auteur Anglois sur l'agriculture; exemple de son enthousiasme à l'égard du labourage 292.

Famille (la), fut la première société, qui s'étend, se sépare & se fait ensuite la guerre pour quelques intérêts opposés, parce que les frères ne se connoissent plus 23.

Fanatisme, les déprédations des Espagnols en Amérique ont éclairé sur ses excès 15, 16. Il a dû s'éteindre comme la chevalerie; pourquoi 17. Quelle espèce en ont fait naître les tentatives de Colomb & de Gama 473.

Fanatisme des prêtres. Quel est le moyen le plus sûr de l'éteindre 15.

Femmes (les), quand les richesses ont amené le luxe, deviennent enfans 337. Leur déroute ne fait que précéder celle des hommes 339. Leur incontinence est le vice qui produit le plus grand nombre de vices 461. Combien son influence est pernicieuse sur leur moralité 462. Elles se déterminent plus difficilement mais plus fortement que les hommes 463. Il est plus facile d'en trouver qui n'ont point eu de passion, qu'une qui n'en ait eu qu'une 464. Regrets d'une femme galante à ses derniers momens *ibid.* & *suiv.* Qu'arrive-t-il à celle qui se laisse approcher d'un autre que de son mari 465. La distinction entre la femme galante & la courtisanne est frivole 466. Péril auquel les femmes galantes échappent difficilement 468.

Ferdinand, roi d'Hongrie, forma dans le voisinage des Turcs une puissance capable de leur résister 33.

Fermes ; extrémité des Etats qui y ont recours pour le recouvrement de l'impôt 358. Odieux aſpect ſous lequel celles des taxes ont toujours été regardées *ibid.* Leur uſage tyrannique s'eſt concentré dans les gouvernemens abſolus 359.

Fermier des taxes ; c'eſt lui qui imagine les impôts, ſon talent eſt de les multiplier ; conſéquences funeſtes qui en réſultent 358 *& ſuiv.*

Fertilité, des champs ; les villes ne ſauroient être floriſſantes ſans elle 294. Elle dépend ſouvent moins du ſol que des habitans *ibid.*

Fiſc (le), manière dont, ſous le nom d'un viſir, il établit la néceſſité des impôts ſur les propriétaires des terres 364. Enſuite ſur les arts 365. Sur la vente & l'achat des objets de première néceſſité & de tous les objets du commerce & de l'induſtrie 366 *& ſuiv.* D'où réſulte la guerre & l'exaction ſur les frontières 367. La néceſſité d'entretenir une troupe très incommode de ſoldats 368. Le voyageur étranger ou du pays, le payſan qui porte ſes denrées à la ville payent le tribut pour ſubvenir à ſes exactions ſur le cabaretier *ibid.* *& ſuiv.* Exactions ſur le pourvoyeur payées par le conſommateur 369. Méthode d'aſſeoir le tribut ſur les boiſſons 370 *& ſuiv.* De percevoir les droits d'entrée dans les villes 371 *& ſuiv.* De ſoumettre tout à ſon exaction 372 *& ſuiv.* Il a des agens partout 373 *& ſuiv.* Atrocité de ſes impoſitions ſur le tabac & le ſel 374. Comment ſe perçoivent ſur le ſel 376 *& ſuiv.* Il fait même contribuer les plaideurs 378. Par qui il a été figuré dans les livres ſacrés 377.

Flandre (la), juſqu'à l'époque où les Provinces-Unies s'en détachèrent, elle avoit été le lien de communication entre le nord & le midi de l'Europe 235. Elle tira ſes manufactures de l'Italie & les communiqua à l'Angleterre 302 *& ſuiv.* On y fit des dentelles, on y fabriqua des tentures *ibid.*

Fondateurs des nations ; comment on en fait la ſatyre 19.

Force publique, intérieure & extérieure, eſt abſolument néceſſaire au gouvernement ; pourquoi 379. En quoi eſt avantageuſe aux citoyens 380. Pourquoi il eſt juſte qu'elle ait des contributions *ibid.* Qui doivent être pro-

portionnées aux avantages qu'elle procure 381. Quel rapport y a-t-il entre les contributions qu'on exige & les avantages que vaut au peuple la force publique? *ibid. & ſuiv.* Où ſe trouve la réponſe à cette queſtion 384.

France (la), après l'établiſſement du droit féodal, ne fut plus qu'un aſſemblage de petites ſouverainetés; quelle en fut la conſéquence? 99. Une lutte du pouvoir entre les rois & la nobleſſe y dura juſqu'au quinzième ſiècle 100. Raiſons qui déterminèrent la nation à déſirer que le ſouverain devint plus puiſſant *ibid.* Qu'offroit l'Hiſtoire de France avant Louis XI? 101. Moyens employés par les princes pour y augmenter l'autorité royale 102. La puiſſance temporelle y a été regardée comme ſubordonnée à la puiſſance ſpirituelle 138. Changemens dans le quatorzième ſiècle à cet égard & dans les ſciences 139. Depuis la paix d'Utrecht, elle a toujours conſervé ſa ſupériorité en Eúrope 168 *& ſuiv.* Le caractère frivole de ſes habitans lui a valu des tréſors 240. On y commença en 1750 l'Encyclopédie & l'Hiſtoire Naturelle de Buffon 284. Le laboureur n'y jouit pas encore du bonheur d'être taxé en proportion de ſes facultés *ibid. & ſuiv.* Perſécutions qu'il y éprouve 285. Heureuſement pour elle, tous les agens de ſon gouvernement ne penſent pas ſi atrocement à l'égard des laboureurs que quelques-uns 287. Elle a emprunté ſon induſtrie de toutes les nations & en a ſurpaſſé pluſieurs dans les arts 303. Eſt une des premières puiſſances qui ait imaginé l'établiſſement du crédit public; par quel moyen 392. Son crédit auprès des prêteurs eſt fondé ſur la plus grande certitude qu'elle eſt à l'abri de l'invaſion 393. A qui doit-elle le tranſport dans le royaume de quelques germes de bonne littérature? 416. Progrès qu'elle fit dans les arts & dans les lettres au dix-ſeptième ſiècle *ibid. & ſuiv.* On y vit, ſous Louis XIV, le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'homme *ibid.* Combien il y auroit fait de plus grands progrès ſous la ſeule influence des loix 417. Les avantages de ſon climat, de ſon ſol, de ſa population, de ſon commerce, de ſon induſtrie, de ſes troupeaux la rendent comparable à l'ancienne Grèce 418. A érigé

une académie où les ſavans vont puiſer & verſer leurs lumières 438.

François; Époque qui changea leur caractère 100. Origine du joug ſous lequel ils gemiſſent aujourd'hui 187. Pourquoi eurent-ils de la peine à recevoir la nouvelle diſcipline militaire ? 190 & *ſuiv.* Par une ſuite de leur caractère, ils ſe ſont montrés le peuple le plus propre à former les ſièges 194. Pourquoi ſe ſont flattés longtems d'avoir beaucoup à donner aux autres nations & peu à leur demander 239. La frivolité même de leur caractère a valu des tréſors à l'Etat 240. Ont commencé en 1750 à écrire ſur des matières d'intérêt 284. Conjectures ſur les progrès qu'auroit fait chez eux le patriotiſme ſous la ſeule influence des loix, fondées ſur le climat de leur patrie & ſur tant d'autres avantages qui la rendent comparable à la Grèce 417 & *ſuiv.*

François I, roi de France, ſon ambition, ſes talens & ſa rivalité avec Charles-Quint donnèrent naiſſance au ſyſtême de la politique moderne 161. Son caractère voluptueux le fit céder à ſon adverſaire *ibid.* Il n'auroit peut-être jamais recherché le nom de *Pere des Lettres* s'il n'étoit pas allé diſputer le Milanois à Charles-Quint 416. La France doit à ſes guerres en Italie le tranſport de quelques germes de bonne littérature *ibid.*

G

Galanterie; ſes liaiſons conſomment la dépravation des mœurs 465. C'eſt elle qui étend la proſtitution 466. Réſultat & effets de la galanterie 467.

Galilée, fameux philoſophe & aſtronome de Florence, oſa deviner la figure de la terre 433. Il confirma par l'invention du téleſcope le vrai ſyſtême d'aſtronomie *ibid.* D'où avoit-il conclu la néceſſité de l'exiſtence des Antipodes? 437.

Gaſſendi, philoſophe Italien, remua les élémens de la philoſophie ancienne, ou les atômes d'Epicure 434.

Genève, république indépendante, ſeroit perdue ſi les artiſtes qu'elle renferme ſe répandoient dans un vaſte

territoire 315. Un édit de Verſailles peut du ſoir au matin acquitter la France avec elle 594.

Genre humain (le), eſt ce qu'on veut qu'il ſoit ſuivant la maniere dont on le gouverne 155. La philoſophie travaille à le délivrer des erreurs & des vices qui font ſes calamités 440. Qui mériteroit d'être compté parmi ſes bienfaiteurs ? 474.

Gouvernement (le), eſt inſéparable de l'état ſocial 17. Expoſition de la manière dont il dérive de la néceſſité de s'aſſocier 20. Mais par un contraſte étonnant le gouvernement, au lieu d'être la ſureté de la ſociété, eſt devenu celle de ſon dominateur 21. Le premier fut patriarchal ; quels étoient ſes fondemens 23. Les révolutions y ſuccèdent partout avec rapidité 24 *& ſuiv.* Extravagance de ceux qui prétendent que le plus heureux eſt celui d'un deſpote juſte, ferme, éclairé 40 *& ſuiv.* Comment celui d'un pays pauvre & belliqueux paſſe rapidement de l'état de monarchie tempérée à celui du deſpotiſme illimité 53. Le gouvernement féodal domine en Pologne dans toute la force de ſon inſtitution primitive 58. Ecueils d'un gouvernement placé entre la monarchie & la démocratie 74. Celui où le pouvoir légiſlatif & le pouvoir exécutif ſont ſéparés porte le germe de la diviſion 86. Quand il eſt arbitraire, il n'y a plus d'états, c'eſt la terre d'un ſeul homme 105. Toutes les formes en ſont compriſes dans les différentes expoſitions de l'Auteur 146. Il ne faut pas croire que le caractère des hommes qui gouvernent faſſe la ſeule différence des gouvernemens 147. L'intérêt unique & indiviſible du gouvernement c'eſt l'intérêt de la nation 151. Manières dont l'autorité parvient à le diviſer *ibid. & ſuiv.* Comment on découvre qu'il eſt vicieux de ſa nature 155. Il peut ſe diviſer en légiſlation & en politique 156. Pourquoi doit-il ſa protection aux campagnes plutôt qu'aux villes ? 293. Des contrées fertiles produiſent quelquefois moins que de fort inférieures, parce qu'il y étouffe la nature de mille manières 294. Son intérêt eſt de favoriſer les cultivateurs 295. Il n'y a que ſes ſoins paternels qui puiſſent dédommager le cultivateur des peines de la nature 297. Il ne peut donc, ſans ſe couper les veines,

refuſer ſes premières attentions à l'agriculture 298. Après la nature, c'eſt lui qui doit faire proſpérer les manufactures 314. Le deſpotiſme & l'ariſtocratie ſont deux genres de gouvernement qui ne favoriſent pas la multiplication de l'eſpèce humaine 324 *& ſuiv.* De quel genre qu'il ſoit il ne doit jamais outrer la meſure des impoſitions 356. Inconvéniens qui en réſultent *ibid.* Déſordres qu'il cauſera dans le commerce & l'induſtrie ſi le prince ſeul a le droit des tributs 363. Il doit indubitablement avoir une force publique intérieure & extérieure 379. C'eſt ſa mauvaiſe conſtitution qui fait tomber la vertu dans l'aviliſſement 468. Les hommes ſont ce qu'il les fait être 469. Quand il y en aura de bons en Europe il y aura de bonnes mœurs *ibid.* Quelle complication ſa machine a reçu par les établiſſemens dans les deux Indes 476.

Gouvernement eccléſiaſtique; comparaiſon entre St. Pierre & le pape 123. Abrégé de l'Hiſtoire de Jeſus-Chriſt *ibid. & ſuiv.* Quels furent ſes préceptes & ſa conduite 125. Le Sacerdoce, au lieu de s'y conformer, établit une hiérarchie puiſſante 126. Qui devient enfin une véritable démocratie 127. Les chrétiens commencent à ſe diviſer ſous Aurélien *ibid.* Rapidité des progrès de l'autorité eccléſiaſtique depuis la fin du troiſième ſiècle 128. Rome devient la capitale des chefs du chriſtianiſme 129. La primauté du ſiège pontifical ne fut fondée que ſur un jeu de mots 130. Il panche vers la monarchie univerſelle 131. L'égliſe d'Occident devient un deſpotiſme abſolu 132. Calamités de l'égliſe d'Orient 133. Les évêques de celle d'Occident deviennent chaſſeurs & guerriers *ibid.* Déſordres étonnans dans le gouvernement eccléſiaſtique Romain 134 *& ſuiv.* Autres déſordres occaſionnés par les Croiſades *ibid. & ſuiv.* Corruption de la milice papale & des moines 136. Atrocités de l'inquiſition 137 *& ſuiv.* Il paſſa en France de la tyrannie anarchique à une ſorte d'Ariſtocratie tempérée 140.

Gouvernement féodal (le), domine en Pologne dans toute la force de ſon inſtitution primitive 58. D'où ſe forma-t-il, & quel eſt ſon caractère? 64. Sa décadence par le dérangement de fortune des ſeigneurs 135. Quel

étoit l'un de ſes vices dans les treizième & quatorzième ſiècles 186. Il fit déſirer & croire prochaine la fin du monde aux nations foulées par ſa tyrannie 334. Il n'y eut point d'impôt où il avoit lieu, pourquoi 344. A quoi ſervit la morale de l'Evangile ſous ſon règne 457 *& ſuiv.*

Gouvernement Germanique ; ſa conſtitution : Les princes Allemands ne peuvent pas y être tyrans auſſi impunément que dans les Etats monarchiques 63. Son tribunal ſe nomme *Banc de l'Empire* 66. Tout prince de l'empire peut y être cité ; ſous quelle évocation *ibid.*

Gouvernement militaire (le), tend au deſpotiſme, mais le ſoldat diſpoſe tôt ou tard de l'autorité ſouveraine ; pourquoi 33. La plûpart des gouvernemens ſont déja ou deviennent militaires 199. Quand ſes progrès ont amené le deſpotiſme il n'y a plus de nation 207.

Gouvernement républicain (le) ; en quoi il differe des autres 177. Le contraſte de ſes maximes politiques avec celles des deſpotes, leur en a rendu la conſtitution odieuſe ; pourquoi 178.

Gouvernement théocratique (le), fut établi par Moïſe chez les Hébreux ; par quels moyens 25, 26.

Gouvernemens abſolus ; c'eſt chez eux que l'uſage tyrannique des fermes s'eſt concentré 359. Quelle a été l'unique baſe de preſque tous ceux de l'Europe, depuis l'invaſion des barbares du nord 457.

Gouvernemens anciens (les), ne connoiſſoient pas l'uſage du crédit public 391. On y formoit pendant la paix un tréſor qui s'ouvroit au tems des troubles 360, 391.

Grand Seigneur (le), ou empereur des Turcs, entre pour très-peu dans le ſyſtême général de l'Europe ; pourquoi 35.

Grande Bretagne (la), étoit peu connue avant les Romains : Révolutions qui y ſuivirent leur retraite 69. La royauté y eſt la première ſingularité heureuſe de ſa conſtitution actuelle ; comment 75. Elle y eſt héréditaire 76. Revenus & autorité attribués à ſon monarque 77. Le roi ne peut y exiger aucun impôt 79.

Grèce ; ſes Etats furent fondés par des brigands 27. Elle

fut le théâtre de tous leurs genres de gouvernement & des actes les plus ſublimes du patriotiſme *ibid.* Caractère de ſes habitans *ibid.* Elle a été, ainſi que l'Italie, le ſeul pays plus peuplé anciennement que tous ceux de l'Europe aujourd'hui 325. Les beaux arts y furent les enfans du ſol même; comment 403. Etat actuel de cette contrée 411. Epoque à laquelle les beaux arts la quittèrent pour ſe réfugier en Italie 413.

Grecs (les), ont été le ſeul peuple original qu'on ait vu & qu'on verra peut-être ſur la terre 27. Ils inſtituèrent l'art militaire, & vainquirent toutes les forces de l'Aſie 184. Ils ſuccédèrent aux Phéniciens dans les connoiſſances & l'exploitation du commerce 232. Comment trouvèrent les beaux arts ſur le ſol même de leur patrie 403. Ils eurent des Dieux méchans; pourquoi 445.

Grégoire IX, pape; exemple de ſon audace dans une lettre à St. Louis 133 *& ſuiv.*

Guerre (la), doit ſon origine à la ſociabilité, & cauſe plus de deſtruction en quelques heures à l'eſpèce humaine, qu'il ne peut en réſulter de 20 ſiècles d'inſociabilité 18, 19. Elle commença entre des frères qui ne ſe connoiſſoient plus & que des intérêts diviſerent 23. Après avoir ſoumis aux Romains les grands peuples de l'Europe, elle fit redevenir barbares ces Romains ſi nombreux 28. Elle ne décide pas ſeule de la prépondérance des nations 169. Ses funeſtes effets 179. L'Auteur eſpère que l'art de la faire tombera un jour dans l'oubli 181. Elle a été de tous les tems & de tous les pays 184. Elle s'étendit de plus en plus depuis l'augmentation de l'infanterie 191. Elle ne ſe faiſoit auparavant qu'entre les pays limitrophes *ibid.* Elle n'étoit dans les ſiècles de barbarie qu'un tems d'orage, c'eſt preſqu'aujourd'hui un état naturel 199. Elle eſt moins cruelle aujourd'hui qu'anciennement; pourquoi 200. Celles de commerce ſont contre nature; pourquoi 267. Suites affreuſes des deux dernières dont le commerce avoit été l'origine 268. L'eſprit en avoit paſſé des ſouverains aux particuliers, & avoit changé les vaiſſeaux marchands en vaiſſeaux corſaires occupés au brigandage 269. Conduite atroce de ces corſaires 270. Calamités ordinaires quand elle ſuſpend les opérations du com-

merce 272 & *ſuiv.* Manière dont la faiſoient les anciens peuples 323 & *ſuiv.* Elle a toujours & partout exigé plus de dépenſes que la paix : manière dont les anciens peuples y pourvoyoient 360, 391.

Guillaume, le conquérant, aſſervit l'Angleterre, royaume au midi de la plus grande des iſles Britanniques ; gouvernement qu'il y établit 69, 70.

H

Henri VIII, roi d'Angleterre ; avant ſon ſchiſme, ce royaume étoit ſoumis au pape, même pour le temporel 138. Il fut obligé, quand il voulut equipper une flotte, de louer des vaiſſeaux à Hambourg, à Lubeck & à Dantzik 218.

Hérédité des Fiefs (l'), s'établit partout ſous les deſcendans de Charlemagne, & le droit feodal régna dans toute ſa force 99.

Hiérarchie Eccléſiaſtique (la), s'étendit d'un degré par la création des cardinaux 135.

Hobbes, philoſophe, à qui la nature avoit donné une force de tête peu commune, attaqua les préjugés ſcientifiques avec vigueur 436.

Hollande, l'une des ſept Provinces-Unies ; quels princes virent échouer toute leur fureur dans ſes marais 192 & *ſuiv.* Circonſtances qui lui procurent un peuple immenſe de réfugiés 212. Elle apprit aux Eſpagnols & aux Portugais que l'induſtrie eſt ſupérieure à la poſſeſſion de l'or 234. Elle fut bientôt un magaſin immenſe 236. Tout favoriſa la naiſſance & les progrès de ſon commerce *ibid.* Elle ſut tourner tous les évènemens à ſon profit, mais ſon induſtrie ouvrit enfin les yeux à d'autres puiſſances 237 & *ſuiv.* Eſt une des premières puiſſances qui ont imaginé l'uſage du crédit public ; comment 392. Son crédit chez les prêteurs eſt principalement fondé ſur la certitude qu'elle eſt à l'abri de toute invaſion 393. Ses craintes ſur ce que lui doit l'Angleterre 394.

Hollandois, raiſons du peu d'attachement qu'ils doivent avoir pour leur patrie 96. Ils quitteroient infailliblement

leur patrie ſi leur liberté étoit en danger *ibid.* Obſervations qu'ils doivent peſer mûrement 97 & *ſuiv.* Ils imaginèrent les premiers l'art de fortifier les places 193. La chute de la marine Eſpagnole fait paſſer dans leurs mains le ſceptre de la mer 212. Ils ſe forment une marine aux dépens des Eſpagnols & des Portugais, & s'aſſurent des établiſſemens partout où ils portent les armes 213. Ils ſoutiennent une guerre avec les Anglois pour conſerver l'empire de la mer 214. Sans terres & ſans mines ils devinrent bientôt riches par les reſſorts de leur induſtrie 234. L'Angleterre fut la première à s'appercevoir qu'elle n'avoit pas beſoin de leur entremiſe pour négocier 238.

Homère, poëte grec, donna le ton à la poéſie épique 405. Son génie a rendu les caractères de la langue Grecque ineſaçables 424.

Homme (l'), auroit tourné bien tard les regards de la reconnoiſſance vers les dieux s'il avoit joui ſans interruption d'une félicité pure 2. Raiſons qui prouvent invinciblement qu'il tend par ſa nature à la ſociabilité 19, 20. Epoque où l'homme opprimé relève ſa tête & ſe montre dans ſa dignité 24. Différence étonnante que fait l'opinion, d'un homme à un autre homme 38. Etat de dégradation où le plonge le deſpotiſme 39 & *ſuiv.* Sans être même preſſé par la faim il cherche toujours à dévorer l'homme 270. Epoque ou il devient femme & où la femme devient enfant 337. Rolle que lui fait jouer l'amour des richeſſes 339. Epoque où il donna de l'eſprit à la matière & du corps à l'eſprit 417. C'eſt par les arts qu'il jouit de ſon exiſtence & qu'il ſe ſurvit à lui-même 424. Comment eſt dégradé par ſes détracteurs 443. Il nait avec le germe de la vertu, quoiqu'il ne ſoit pas vertueux *ibid.* Quel eſt l'homme vertueux 448. L'auteur ne connoit point les obligations de celui qui eſt iſolé 450. Quelles ſont celles du ſociétaire 451. Inconvéniens qui réſultent de ce qu'un ſeul s'occupe de ſes intérêts ſans s'embarraſſer de l'intérêt public *ibid.* & *ſuiv.* Il tient par ſa nature à la morale 455. Quel obſtacle l'empêche d'être vertueux *ibid.*

Hommes (les), ſont preſque tous honnêtes excepté dans ce qui concerne leur profeſſion 248. Sur quoi ils s'en

excuſent *ibid.* & *ſuiv.* Différence qu'il y a à cet égard entre ceux qui ont des profeſſions & ceux qui font le commerce 249. Singularité de la lenteur qu'ils ont miſe à revenir au premier des arts, le labourage 292. Un Etat bien cultivé les produit par les fruits de la terre, & produit à ſon tour les fruits par leur travail 293. Pourquoi le nombre en devoit être très borné anciennement en Europe 321. Pourquoi faut-il les porter aujourd'hui au commerce 339 & *ſuiv.* Les premiers qui ſe réunirent ne ſentirent pas d'abord l'enſemble des devoirs de la ſociété 452. Quel eſt l'état dans lequel ils ſeroient peut-être moins éloignés du bien 456. Ils ſont ce que le gouvernement les fait être 469.

Hommes publics (les), à quoi ils meſurent leur faſte, leur ton, & leur air 175.

Hoſtilités; celles de nos jours, heureuſement, ne reſſemblent pas à celles des tems anciens; quelle eſt la différence 200. Il n'y a que la faim qui puiſſe les excuſer 266 & *ſuiv.*

Hurons, peuple de l'Amérique Septentrionale; c'eſt chez eux un acte de vertu de tuer ſon père quand il eſt vieux 455.

I

Immortalité de l'ame, des hommes, ce qui en fit naître l'opinion chez eux; ſes effets 4. On s'en eſt moins occupé depuis que la communication entre les deux hémiſphères s'eſt établie 17. Illuſion de l'homme dans ſon idée qu'il peut faire des chefs-d'œuvres immortels 423.

Impôts (les), ſont le ſeul moyen de pourvoir aux beſoins ſoit habituels, ſoit extraordinaires des Etats 79. Le deſpote ſe ſert de ſoldats pour en lever, & ſe ſert enſuite des impôts pour lever des ſoldats 206. Le laboureur françois eſt écraſé par des impôts arbitraires 285. Leur définition, & où ils peuvent avoir lieu 342. En quoi ils ont conſiſté en certains pays dans de certains tems 343. L'honneur en tint lieu dans les beaux jours de la Grèce 344. Il n'y en eut ni chez les Romains, ni ſous le gouvernement féodal *ibid.* Ils

devinrent une des plus grandes uſurpations des ſouverains de l'Europe dans le Nouveau-Monde 345. Indignité de celui qui ſe perçoit ſous le nom de Capitation 345, 347. Il eſt la preuve du deſpotiſme *ibid.* Quand il porte ſur les denrées de premier beſoin, c'eſt le comble de la cruauté *ibid.* Conſéquence qui en réſulte *ibid. & ſuiv.* Inconvénient de celui qui porte ſur des denrées moins néceſſaires 348. Expoſition de l'étendue que leur a donné l'avidité des ſouverains *ibid.* La taxe ſur la terre eſt le ſeul impôt qui puiſſe concilier l'intérêt public avec les droits des citoyens 350. Difficulté qu'il y auroit à l'établir en ce moment 351. Manière dont il devra s'exercer *ibid. & ſuiv.* Avantages qui en réſulteront 352. La manière de l'aſſeoir en fait la plus grande difficulté *ibid.* Syſtêmes ſur cet objet 353 *& ſuiv.* Le gouvernement, de quel genre qu'il ſoit, ne doit jamais en outrer la meſure 356. Mis en fermes ils deviennent l'objet de l'imagination du fermier, qui ne penſe qu'à les multiplier; atrocités qui en réſultent 358 *& ſuiv.* Il ne ſuffit pas qu'il ſoit reparti avec juſtice, il faut ſurtout qu'il ſoit proportionné aux beſoins du gouvernement 360. Par qui doivent être réglés pour en éviter l'excès *ibid.* Démonſtration qu'ils ont toujours dépendu de la propriété 361. Les emprunts publics forcent à les augmenter pour le paiement des intérêts 400. Quelle en eſt la conſéquence *ibid. & ſuiv.*

Imprimerie, ſes progrès, ſon utilité; comment elle verſe les ſciences dans toutes les claſſes de la ſociété humaine 441.

Incontinence des femmes, eſt le vice qui nait du plus grand nombre des vices & qui en produit le plus grand nombre 461. En quoi preciſément il conſiſte 462. Quelle en eſt l'influence ſur la moralité des femmes *ibid.* Quelle en eſt la ſuite *ibid. & ſuiv.*

Incrédulité (l'), eſt devenue trop générale pour que les anciens dogmes puiſſent reprendre leur aſcendant 14.

Inde (l'), eſt une des parties de l'Aſie, qui, avec tous les tréſors de la nature, poſſèdent les plus brillantes inventions de l'art 301. Qu'eſt-ce qui y paſſe pour acte de vertu & de cruauté? 454.

Induſtrie étrangère (l'), loin de rétrécir l'intérieure, l'élargit;

l'élargit ; comment 276. Si elle ne s'exerce pas en premier lieu ſur l'agriculture, elle tombe au pouvoir des nations étrangères, pourquoi 293. Son flambeau éclaire à la fois un vaſte horizon 306. Elle peut enfanter des vices, mais pas ceux de l'oiſiveté 309. Elle doit favoriſer la liberté nationale qui, à ſon tour, doit auſſi la favoriſer 314. Sa liberté & celle du commerce produiront des manufactures & la population 317. A quoi elle étoit réduite anciennement en Europe 320. Depuis que les principes de l'induſtrie ſont mieux développés, on ne théſauriſe plus pour les guerres futures 360. Elle ſera étouffée par le gouvernement ſi le prince a ſeul le droit des tributs 363. Comment elle ſouffre de la préférence qu'on donne aux ſignes ſur les choſes 400. Elle a pénétré, ainſi que l'invention & les jouïſſances du Nouveau-Monde, juſqu'au cercle polaire 424 *& ſuiv.* Le commerce des lumières par l'imprimerie lui eſt devenu néceſſaire 441.

Infanterie ; les Grecs & les Romains lui avoient dû leur ſupériorité, pourquoi 184. L'invention de la poudre acheva de lui donner l'avantage ſur la cavalerie 188. Epoque où l'importance d'en faire uſage ſe fait ſentir 189 *& ſuiv.* Son augmentation fait ceſſer l'uſage de la milice féodale 191.

Innocent III ; ſous ce pape, il n'y avoit plus au monde qu'un ſeul tribunal qui étoit à Rome 135.

Innovations (les), dans les Etats, doivent être inſenſibles 148.

Inquiſiteurs d'Etat, à Venize, importance de cet emploi 112. Sont une eſpèce de tribuns protecteurs du peuple 114. Pourquoi ne ſont pas fort redoutables *ibid.*

Inquiſition (l'), eſt un tribunal inſultant à l'eſprit de Jeſus-Chriſt & déteſtable 137. Fut introduite en Eſpagne ſous le règne de Philippe III, 162.

Intérêt général (l'), eſt la règle de tout ce qui doit ſubſiſter dans l'Etat 141. Le peuple, ou l'autorité dépoſitaire de la ſienne, ont ſeuls droit de juger ſi les inſtitutions y ſont conformes *ibid.*

Intérêts ; ceux qui ſuivent les emprunts publics, obligent à l'augmentation des impôts pour y ſubvenir 400. Conſéquence qui en réſulte *ibid.*

Intolérance religieuſe (l'), eſt une des cauſes de la dépopulation de certains Etats, comment 336.

Intrigue (l'), a toujours aſſiégé les rois depuis qu'ils ont appelé les grands à la cour 103.

Invincible Armada; nom qu'avoit pris une flotte conſidérable qu'avoit fait conſtruire Philippe II roi d'Eſpagne 210. Triſte ſort de cette flotte 211.

Iroquois, peuple de l'Amérique Septentrionale; c'eſt un acte de vertu chez eux que de tuer ſon pere quand il eſt vieux 454 *& ſuiv.*

Iſidore de Séville, donna ſes décrétales au huitième ſiècle; quelle en fut la ſuite 131.

Italie (l'), avec les dons du génie, a perdu tous les droits, toutes les traces de la liberté 104. Elle tira ſes métiers & ſes manufactures de la Flandre 303. Elle a été le berceau du monachiſme & de l'intolérance 305. Elle fut anciennement, ainſi que la Grèce, le ſeul pays de l'Europe plus peuplé qu'aujourd'hui 325. Etat dans lequel s'y trouvoient les lettres & les beaux arts lors de l'irruption des barbares du nord en Europe 408. Epoque où les beaux arts s'y réfugièrent avec les belles lettres en fuyant la Grèce 413. Elle eut ſeule plus de villes ſuperbes & d'édifices magnifiques que toute l'Europe enſemble 414. Elle auroit porté les arts bien plus loin ſi elle avoit poſſédé les tréſors du Mexique *ibid.* La mythologie des Romains rendit à ſa littérature les graces de l'antiquité 415. Poëtes qui s'y ſont immortaliſés *ibid.* Elle fonda la premiere une académie de phiſique 438.

Italiens (les), furent les premiers à quitter le jargon pour ſe former une langue qui leur fut propre. Agrémens de la langue Italienne 420.

J

Jaques I, roi d'Angleterre; ſes prétentions déclarées au deſpotiſme font ſouvenir aux Anglois de leurs droits 73. Effets qui en réſultèrent *ibid.*

Jaques II, roi d'Angleterre, redonne à la marine Angloiſe plus d'éclat qu'elle n'en avoit perdu ſous Charles II ſon frère 219.

Jargons, après l'invaſion des barbares du nord dans l'Europe, il y en eut autant de différens qu'il y eut de gouvernemens 419. La renaiſſance des lettres les améliora, mais avec lenteur *ibid.*

Judaïſme; une de ſes grandes baſes fut la théocratie ou le deſpotiſme ſacré 4. C'eſt de lui que naquit le chriſtianiſme 5. C'eſt la ſeule religion qui ne ſoit pas tolérée en Ruſſie, pourquoi 47.

Juifs (les), eurent d'abord un gouvernement théocratique ſuivi d'un gouvernement monarchique très tyrannique quoiqu'aſſujetti au ſacerdoce 26. Etat actuel de cette nation *ibid.* Ils ne ſont point tolérés à Pétersbourg; pourquoi 47.

L

Laboureur François (le), eſt écraſé par les impôts arbitraires 284 *& ſuiv.* Perſécutions qu'il éprouve. Diſcours atroce d'un adminiſtrateur à ſon égard 285. Repréſentations à ce ſujet 286 *& ſuiv.*

Lagunes de Venize (les), ce qu'elles étoient autrefois 106.

Langue Allemande (la), eſt originelle indigène de l'Europe 422. Elle a aidé à la formation de l'Anglois & du François *ibid.* Elle ſembloit peu faite pour des organes polis, mais, tout d'un coup, elle a fourni des poëtes originaux, dignes de le diſputer aux autres nations *ibid.*

Langue Angloiſe (la), a un caractère d'énergie & d'audace. Ce n'eſt pas la langue des mots mais des idées 421. Quel mot ont dit les Anglois qui conſacre une langue *ibid.*

Langue Eſpagnole (la), quelles ſont ſes qualités & ſes progrès 421. Avantages qu'elle tireroit du ſilence de l'inquiſition *ibid. & ſuiv.*

Langue Françoiſe (la), règne dans la proſe; avantages qui lui ſont propres 420.

Langues (les), en ſe cultivant ont porté les arts à une grande perfection, & les monumens en ſont ſi nombreux qu'une nouvelle barbarie aura peine à les détruire 422.

Légiſlateurs, la plûpart ſe ſont ſervis de l'influence de la crainte des puiſſances inviſibles ſur l'eſprit des peuples pour les aſſervir 4. De quelle manière *ibid.* Celui qui ne favoriſeroit la population que pour avoir des ſoldats ſeroit un monſtre 340. Le vrai eſt encore à naître 456.

Légiſlation (la), fait quelques pas ſous le monarque 24. L'art de la légiſlation demandant le plus de perfection, doit occuper les meilleurs génies 147. Elle agit au-dedans du gouvernement 156. Une légiſlation vicieuſe engendre une infinité de maux & de fléaux 331. La ſupériorité de celle des peuples anciens a manqué aux nations modernes pour égaler les anciennes 418. Les hommes, dans tout l'Univers, n'ont pas la meilleure qu'on pouvoit leur donner, mais qu'ils pouvoient recevoir 456.

Leibnitz, philoſophe Allemand, né peu avant la mort de Deſcartes, acheva avec Newton l'établiſſement de la bonne philoſophie 435 *& ſuiv.* Il pouſſa la ſcience de Dieu & de l'ame auſſi loin que la raiſon peut la conduire 436.

Liberté (la), eſt l'unique ſource du bonheur public 48. C'eſt le ſeul cri du peuple qui paſſe de l'eſclavage à l'anarchie 54. Elle eſt l'idole des ames fortes; effet qu'elle produiſit chez les Anglois 73. Elle naîtra du ſein même de l'oppreſſion 179.

Liberté Angloiſe (la), repoſe ſur ſon gouvernement mixte 74, 75. Sur la diſpoſition du pouvoir monarchique 77. Sur le partage du pouvoir légiſlatif 78, 79. Elle renaquit des attentats du deſpotiſme 238.

Liberté indéfinie de la preſſe; ſon utilité en Angleterre 83.

Liberté nationale (la), ſi l'induſtrie la favoriſe, elle doit à ſon tour la favoriſer 314.

Liberté populaire; ce qui la décide 103. Rien ne lui eſt plus favorable que les arts 304. Celle des écrits eſt la ſeule ſauvegarde des loix 443. Epoque où elle eſt vendue par la pareſſe 461.

Littérature; comment elle forme un empire qui prépare la république Européenne 441. Combien elle eſt devenue néceſſaire à l'induſtrie *ibid. & ſuiv.* Combien elle a été avantageuſe aux princes 442.

Locke, fameux philoſophe Anglois, pourſuivit les préjugés ſcientifiques dans tous les retranchemens de l'école 436.

Loix (les), peuvent ſeules ſauver une nation de ſa perte 443. Quel eſt leur rempart & leur fondement *ibid.* Les bonnes loix ſe maintiennent par les bonnes mœurs 469.

Louis XI, roi de France, fut ſans efforts plus puiſſant que ſes prédéceſſeurs 101.

Louis XII, roi de France; ſes guerres d'Italie furent cauſe qu'il tranſporta dans ſon royaume quelques germes de bonne littérature 416.

Louis XIV, roi de France, a été accuſé d'aſpirer à la monarchie univerſelle 163. En regardant autour de lui il dut être étonné de ſe trouver ſi puiſſant 164. C'eſt à lui ſeul qu'il faut attribuer l'exceſſive multiplication des troupes au ſein même de la paix, pourquoi 199. Il veut profiter de l'épuiſement des Anglois & des Hollandois après une guerre pour s'emparer de l'empire des mers 214. Ses opérations en conſequence 215. Il châtie enſuite les puiſſances barbareſques *ibid.* Il vainquit les flottes Eſpagnoles, mais il fut vaincu par les Anglois & les Hollandois *ibid.* Il avoit poſé le faîte de ſa marine guerrière ſans en avoir aſſuré les fondemens; comment 216. Ses victoires & les hommes de grand génie qui étoient en nombre ſous ſon règne illuſtrèrent la France dans le dix-ſeptième ſiècle 416.

Lumières (les) *de la philoſophie* gagnent inſenſiblement un plus vaſte horizon 440 *& ſuiv.* Leur commerce par l'impreſſion eſt devenu néceſſaire à l'induſtrie 441.

Luxe (le), eſt l'enfant des richeſſes & père de bien des vices 337. Déſordres dans leſquels il entraîne *ibid.* Il devient un beſoin; déſordres qui en réſultent 338.

M

Mahomet, chef de la religion des Turcs, s'empare en 1453 de Conſtantinople, & en fait la capitale de l'Empire 31. Il parut en Orient vers l'an 700 de l'ère chrétienne 334. Et repouſſa le chriſtianiſme en Europe

ibid. Ses diſciples armés du glaive & de l'Alcoran chaſſèrent les lettres & les arts de la Grèce en s'emparant de la capitale 413.

Maîtriſes ; leur exemption produit la concurrence des ouvriers, & dès lors l'abondance & la perfection des ouvrages 315.

Mallebranche, philoſophe, laiſſoit renaître les préjugés ſcientifiques en les abaiſſant, parce qu'il n'alloit pas à la ſource du mal 436.

Manichéiſme (le), dont les veſtiges dureront à jamais, eſt né du polythéiſme 3.

Manufactures ; raiſons qui portèrent Colbert à en établir dans tous les coins de la France 239. Pourquoi méritent-elles moins les préférences du gouvernement que l'agriculture? 295 *& ſuiv.* Elles préſentent nombre d'objets d'inſtruction & d'admiration à l'homme le plus inſtruit 305. Depuis que l'Europe en eſt couverte, changemens qu'elle a éprouvés 308 *& ſuiv.* Une manufacture riche attire plus d'aiſance dans un village que vingt châteaux de barons chaſſeurs 310. Raiſons pour leſquelles un état doit chercher tous les moyens de les faire fleurir chez lui *ibid.* Objets néceſſaires à leur encouragement 311. La fertilité du ſol leur eſt très avantageuſe, pourquoi 312. A ſon défaut la frugalité des hommes doit y ſuppléer 313. Après la nature c'eſt le gouvernement qui les fait proſpérer 314. Eſt-il utile de les raſſembler dans les grandes villes ou de les diſperſer dans les campagnes? 315. Réſolution de cette queſtion par le fait *ibid. & ſuiv.* Elles ſeront le fruit de la liberté de commerce & d'induſtrie 317. Elles étoient ſi peu variées anciennement en Europe que les deux ſexes s'y habilloient d'une même étoffe de laine ſans être teinte 320.

Marine ; quelle eſt ſon influence 207. Quand, après Rome & Carthage, il ne reſta que des brigands & des pirates, la marine fut pendant douze ſiècles dans le néant où étoient tombés tous les autres arts 208. La plus fameuſe bataille de la marine moderne fut celle de Lépante 209. Les Hollandois forment la leur aux dépens des Eſpagnols & des Portugais 213. Quoiqu'Henri IV & Sully euſſent conçu le projet d'une marine, Richelieu ne ſut pas la créer 214. Il n'y en a point eu en

Europe depuis l'ère chrétienne juſqu'au ſeizième ſiècle 217 *& ſuiv.* Du tems d'Henri VIII, roi d'Angleterre, c'étoit Gènes & Venize qui ſavoient ſeules conſtruire une marine 218. La nation Angloiſe regarda la ſienne comme le rempart de ſa ſureté & la ſource de ſes richeſſes 220. C'eſt un nouveau genre de puiſſance qui a donné en quelque ſorte l'Univers à l'Europe 222. Elle en a changé les divers ſiſtêmes *ibid.* L'importance où elle s'eſt élevée conduira avec le tems tout ce qui y eſt rélatif au plus haut degré de perfection 224. A meſure qu'elle devenoit une ſcience il falloit qu'elle fut étudiée par ceux qui en faiſoient profeſſion, & il faut joindre l'expérience à l'étude 225. Atrocités de la preſſe Angloiſe pour le ſervice de ſa marine 227.

Marine Angloiſe. Manière dont la reine Elizabeth forma la ſienne 218. Point auquel elle fut portée ſous le règne de Jaques II, 219. La nation la regarde comme le rempart de ſa ſureté & la ſource de ſes richeſſes 220. Atrocités de la preſſe Angloiſe pour le ſervice de ſes vaiſſeaux 227.

Marine Françoiſe : Les matelots y ſont enrôlés pour toute leur vie ; inconvéniens qui en réſultent 227. Faux raiſonnemens des adminiſtrateurs pour pallier les abus qui ſe commettent à cet égard 228 *& ſuiv.*

Matelot (le), ne rentre jamais dans une profeſſion utile à la ſociété ; il ne ſort du ſervice que pour l'hôpital 474.

Maximilien, empereur d'Allemagne, abbatit l'anarchie des grands & les ſoumit aux loix 65, 66. La conſtitution de l'empire s'eſt perfectionnée depuis ſon règne 67.

Mendicité ; époque où toutes les loix émanées contr'elle ſeront impuiſſantes 350.

Miniſtres d'Etat (les), ne voyent dans leur place que l'étendue de leur pouvoir 175. C'eſt par le choix judicieux qu'en fera le ſouverain que le poids des tributs pourra être reparti équitablement 384. Quel ſera celui qui remplira une tâche ſi difficile *ibid. & ſuiv.* Obſtacles qui s'oppoſent à le trouver 385. Caractères que le ſouverain doit reprouver pour le miniſtère 386 *& ſuiv.* Inconvéniens de l'homme dédaigneux qui ignore ou

mépriſe la loi, trop légiſte, philantrope outré, & ſur-tout du prodigue dans le miniſtre d'Etat *ibid.* Il y a moins de ſéductions auprès du thrône que dans l'anti-chambre de celui des finances 388 *& ſuiv.* Ils ſont exhortés à réfléchir ſur les ſuites affreuſes des emprunts exceſſifs des Etats qu'ils régiſſent 401.

Mœurs (les), ſont le fondement & le rempart des loix 443. Quelle réforme préliminaire elles exigeroient en Europe 456. Qu'étoient-elles ſous le gouvernement féodal? 458. Quels changemens y ſurvinrent depuis les Croiſades *ibid.* Quelle eſt l'eſpèce de celles ſous leſquelles l'amour conjugal eſt dédaigné 465: Les liaiſons de la galanterie conſomment leur dépravation *ibid.* Les bonnes mœurs s'établiſſent par les bonnes loix 469.

Moines; époques remarquables auxquelles tient leur inſtitution 334 *& ſuiv.* L'opinion les fit & les détruira 335.

Monarchie (la); manière dont elle s'eſt établie 24. Sous ce gouvernement les forces & les volontés ſont au pouvoir d'un ſeul homme 62. La monarchie abſolue eſt une tyrannie 74. Quels y ſont les progrès infaillibles du commerce 339.

Monarchie Françoiſe; quelle fut l'origine de l'accroiſſement de ſon pouvoir par l'abaiſſement de la nobleſſe 187.

Monarchie univerſelle; époque à laquelle le gouvernement eccléſiaſtique fit des pas pour y atteindre 131. Charles-Quint & Louis XIV ont été accuſés d'y avoir aſpiré 163. L'Angleterre s'eſt véritablement emparé de celle de la mer 170.

Monarque; il y a ſous lui une ombre de juſtice 24. Partout où ſa volonté fait les loix ou les abolit il eſt deſpote & le peuple eſclave 79. Quel bienfait en ſignaleroit le règne 356.

Monopole; quelle eſt ſon origine? & en quoi conſiſte-t-il? 258. Combien il eſt illégitime *ibid.* Partout où il a eu lieu il y a produit la dévaſtation 260. Abus des privilèges excluſifs ſur leſquels il eſt fondé *ibid.* Atrocités qu'il traine à ſa ſuite 265. Le droit d'apprentiſſage & le prix des maitriſes en eſt un nuiſible à l'état, comment 314.

Monumens (les), atteſtent tous que la civiliſation des

Etats fut l'ouvrage des circonſtances & non de la ſageſſe des ſouverains 43. De quel genre ſont ceux que nous ont laiſſés les ſiècles gothiques 410. La culture des langues en perfectionnant les arts en a ſi fort multiplié les monumens, que la barbarie des ſiècles à venir aura peine à les détruire 422.

Morale (la); à quoi elle conduit l'homme 444. Elle eſt l'art de la vertu *ibid.* Quel eſt le but du ſage dont les écrits nous la tranſmettent *ibid.* L'eſpoir d'atteindre à ce but a enfanté des productions ſans nombre & ſouvent pernicieuſes, pourquoi *ibid.* Une morale univerſelle ne peut être l'effet d'une cauſe particulière, pourquoi 445. Quelle a été celle qui a régné en tout tems chez toutes les nations *ibid.* Pourquoi les miniſtres de la religion ont cherché à lui ſubſtituer une morale barbare, abjecte, extravagante, ſuperſtitieuſe & puérile 446. Socrate, dans ſes principes, l'avoit ſéparée, il y a plus de deux mille ans, de la religion 447. Quel eſt ſon objet rélativement à l'eſpèce humaine *ibid.* Comment elle parvient à ſon but *ibid. & ſuiv.* Illuſions de quelques écrivains ſur ſes premiers principes 449. Abus qui réſulteroient du fondement que lui donnent ces philoſophes *ibid.* Comment c'eſt le maintien de l'ordre qui la conſtitue toute entière 453. Rélativement au mariage & à la propriété ſuivant les loix & les opinions des différens pays *ibid. & ſuiv.* Elle tient à la nature de l'homme & des ſociétés 455. Influence qu'eut ſur la morale la découverte du Nouveau-Monde 459. Il n'y en a plus chez les nations modernes, pourquoi 468.

Moyen âge; quel fut le germe de ſon gouvernement 157.

Moyſe, chef des Hébreux, inſtitua le gouvernement théocratique, par quels moyens 25, 26. Il laiſſa en mourant des chefs animés du même eſprit 26.

N

Nation; que doivent être ceux qui gouvernent une nation grande & puiſſante? 175.

Nations (les), ne ſe battent plus comme autrefois pour leur mutuel anéantiſſement 271. Les intérêts bien com-

binés de celles qui ſont en guerre ſeront toujours de laiſſer le commerce ſans entrâves 272. Elles ſe ſont énervées en voulant énerver les nations rivales 274. Conſeils que leur donne l'Auteur pour terminer les maux que de mauvais ſyſtêmes ont fait à la terre entière 274 *& ſuiv.* Excellence des effets qui en réſulteront pour elles 275 *& ſuiv.* Les plus commerçantes ont dû devenir les plus agricoles 282. Les nations agricoles doivent avoir des arts pour employer leurs matières, & augmenter les productions pour entretenir les artiſans 304. En quoi leur folie eſt la même que celle des particuliers 393. Quelle eſt celle pour qui l'uſage du crédit public eſt moins ruineux 394. C'eſt par les ſavans & les artiſtes que les nations contemporaines ſe diſtinguent les unes des autres 425.

Nations modernes ; Une nation pauvre eſt ordinairement belliqueuſe, pourquoi 52. La guerre ne décide pas ſeule ſur leur prépondérance, le commerce y a beaucoup influé depuis un demi ſiècle 169. Raiſons de leur indifférence actuelle ſur les évènemens des guerres 200 *& ſuiv.* Plus il y a de ſoldats dans un état & plus la nation s'affoiblit 205. Quand les progrès du gouvernement militaire ont amené le deſpotiſme, il n'y a plus de nation 207. Si la population des nations anciennes étoit conſidérable, les guerres dont parle l'Hiſtoire ont dû la détruire 323. Il ne leur a manqué que des langues plus heureuſes pour égaler les anciennes dans les travaux de l'eſprit humain 419. Il ne faut plus parler de morale chez elles ; où doit-on trouver la cauſe de cette dégradation ? 468.

Nature (la), eſt le modèle des beaux-arts & des belles-lettres 402. Elle n'a rien de parfait, ſon beau conſiſte dans un enchaînement rigoureux de perfections 404.

Négociant, idée de l'étendue que doit avoir ſon génie 246. Et des objets immenſes qu'embraſſe cette profeſſion 247. Il peut & doit en avoir une idée noble 251. Maximes dont il ne doit point ſe départir *ibid. & ſuiv.* Il doit ſervir toutes les nations & ne pas embraſſer trop d'objets à la fois 252. Importance du crédit pour le négociant 255. Eſtime qu'il doit avoir de lui-même 256. Suite

de maximes qui lui ſont adreſſées *ibid. & ſuiv.* Quelle ſera leur conduite ſi le prince a ſeul le droit des tributs 363.

Newton, philoſophe Anglois, ſoupçonna le vrai ſiſtême du monde par l'oppoſition de la géométrie à la phiſique 435. D'où conjectura-t-il l'origine de la lumière ? *ibid.* Il contribua avec Leibnitz à l'établiſſement de la bonne philoſophie 436. Il étendit les principes de la phiſique & des mathématiques plus avant que n'avoit fait le génie de pluſieurs ſiècles *ibid.*

Nobleſſe Françoiſe (la), quelle fut l'origine de ſon abaiſſement 187. Ce n'eſt qu'une diſtinction odieuſe quand elle n'eſt pas fondée ſur des ſervices réels rendus à l'Etat 295. Si le prince a ſeul le droit des tributs, elle ne ſervira & ne combattra que pour la ſolde 363.

O

Oppression (l') *des gouvernemens*, autoriſée par le ciel, inſpire du mépris pour la vie 38.

Or (l') *& l'argent* ne corrompent que les ames oiſives 244. Leur influence eſt auſſi funeſte aux particuliers qu'aux nations, comment 256. Ils ne deviennent l'idole d'un peuple que par la mauvaiſe conſtitution du gouvernement 468. De qui ont-ils amélioré le ſort ? 471. Triſte état des nations qui les ſortent des entrailles de la terre *ibid.* A quelle ſorte de commerce leur ſoif inſatiable a-t-elle donné la naiſſance 475.

Ordre nouveau de choſes, que fit éclorre le quinzième ſiècle 160.

Ordre ſocial ; quels ſont les monſtres qui chez nous ſe révoltent contre lui 341.

P

Paganisme (le), étant mis au rang des fables qui lui avoient donné lieu, les peuples cherchèrent au ciel un aſyle contre les tyrans & embraſſerent le chriſtianiſme 6. Qui prit ſa place après que le paganiſme eut été démaſqué par la philoſophie 8.

Paix ; raiſons de douter qu'elle exiſte nulle part 179 *& ſuiv.* Anciennement elle étoit véritablement la paix ; elle n'eſt aujourd'hui qu'une guerre ſourde 273. Chez les anciens peuples, elle ne rétabliſſoit pas toujours la population que la guerre avoit détruite, pourquoi 324 *& ſuiv.*

Paix d'Utrecht (la) ; pourquoi n'eut-elle pas pour les alliés tous les avantages qu'ils devoient attendre de leurs ſuccès 168. La plus grande imprudence qu'ils y commirent fut de n'avoir pas exigé la démolition des fortereſſes frontières de France *ibid.*

Papes (les), firent de l'ignorance un de leurs plus grands moyens pour ſubjuguer les eſprits 9. L'abus même qu'ils en firent aida à diminuer leur autorité *ibid.* Le déſir de la conſerver & celui de les en dépoſſéder enfanta deux ſiſtêmes 10. Comment, dans le moyen âge, ils influoient par la hiérarchie ſur tous les États chrétiens 158. Ils aſpiroient à la monarchie univerſelle *ibid.*

Papiers publics ; illuſions qu'on ſe fait ſur leur utilité 396. Ils ne circulent pas d'eux mêmes & ne valent qu'à raiſon des ventes & des achats *ibid. & ſuiv.* Combien le commerce & l'agriculture ont à ſouffrir de la préférence qu'on leur donne ſur la valeur effective 400.

Paris, capitale de la France, par où ſurpaſſa les tapis de la Perſe, les tentures de la Flandre & les glaces de Venize 303.

Paſcal, philoſophe François, meſura ſur les montagnes d'Auvergne les hauteurs de l'atmoſphère 434.

Paſſions ; on trouve plus aiſément une femme qui n'en ait point eu, qu'une femme qui n'en ait eu qu'une 464. Quelle eſt la ſource & comment ſe terminent celles qu'on nomme délicates 466 *& ſuiv.*

Patrie ; partout où la nation lui eſt attachée par la propriété & la ſureté, les terres y proſpèrent 294. Moyen d'y rendre chaque propriétaire amoureux de l'héritage de ſes pères ſoit en ville, ſoit en campagne *ibid. & ſuiv.*

Payſans ; quel eſt leur état partout où ils n'ont point de propriété foncière 330.

Peinture (la), par quelle voye lente elle eſt parvenue

chez les Grecs au point de perfection où la portèrent Apelles & Zeuxis 404. Elle perpétue le ſouvenir des belles actions & les ſoupirs des ames tendres 414.

Penſeurs; claſſe de miniſtres du gouvernement de la Chine 149.

Perſe (la), eſt une des parties de l'Aſie qui réuniſſent tous les thréſors de la nature aux plus brillantes inventions de l'art 301.

Petersbourg; capitale de la Ruſſie; on y tolère toutes les religions excepté le judaïſme; pourquoi cette dernière en eſt ſans doute exceptée 47.

Peuples (les). Les plus policés ont tous été ſauvages, & les ſauvages étoient deſtinés à devenir policés 23. Manière dont s'y prirent les rois pour qu'ils leur aidaſſent à reprendre l'autorité 29. Ceux du midi ſemblent être nés pour le deſpotiſme 104. Ils ne peuvent avoir d'induſtrie & de courage que rélativement à leur confiance au gouvernement 155. Ils ne voyent dans les emplois des miniſtres des cours que l'étendue de leurs devoirs 175. Illuſions qu'ils ſe ſont faites ſur les ſuccès de leur commerce rélativement à celui de leurs voiſins 275 & *ſuiv.* Erreur de l'idée que quelques-uns prendroient un aſcendant décidé ſur les autres par le ſiſtême d'une liberté générale 277. Que devoit être la multitude de ceux que Céſar comptoit dans la Gaule 321. Les peuples libres ont rarement éprouvé le ſort affreux des taxes affermées 359. Exhortations de l'Auteur aux peuples de relire leur hiſtoire pour ſe dérober au joug qu'ils ſubiſſent 361. Diſcours que l'Auteur leur adreſſe; vœux de ſon cœur pour le bonheur de tous les peuples du monde 477 & *ſuiv.*

Peuples ſauvages (les), ont plutôt une politique qu'une légiſlation 156.

Phéniciens (les), furent les premiers négocians dont l'hiſtoire ait conſervé le ſouvenir 231.

Philippe II, roi d'Eſpagne, auſſi intrigant mais moins vaillant que ſon père, il laiſſa la monarchie Eſpagnole beaucoup plus vaſte mais bien plus foible que Charles-Quint 161 & *ſuiv.*

Philippe III, roi d'Eſpagne; mauvais principes de ſon adminiſtration; il établit l'inquiſition en Eſpagne; défauts eſſentiels de ce prince 162 & *ſuiv.*

Philippe V, roi d'Eſpagne, de la maiſon de Bourbon, auroit été auſſi bon Eſpagnol que ſes prédéceſſeurs ſans les hoſtilités de l'Angleterre & de la Hollande 166. La paix d'Utrecht lui aſſura la couronne d'Eſpagne 168.

Philoſophes (les), ne ſont pas les ſeuls qui aient tout découvert & tout imaginé 436.

Philoſophie (la), a démaſqué le paganiſme 8. Elle s'eſt élevée ſur les ruines de l'autorité des papes & des erreurs relevées par les réformateurs 12. Argumens ſur leſquels elle a raiſonné *ibid.* Sa voix réveillera au fond de l'ame des princes l'horreur de la gloire ſanguinaire 182. Elle eſt attachée au char des lettres & des arts; pourquoi ne doit-elle marcher qu'à leur ſuite? 427. Quel eſt ſon âge & ſa marche 428. Pluſieurs philoſophes l'ayant écartée par des ſiſtêmes, Socrate la ramena à la vraie ſageſſe *ibid.* Platon la noya dans la théocratie 429. Révolutions qu'elle éprouva par les ſiſtêmes d'autres philoſophes *ibid.* Depuis Zénon & Démocrite elle fut livrée & reſtreinte aux ſophiſtes 430. Elle a dormi pendant près de mille ans avec toutes les ſciences & les arts dans le tombeau de l'empire Romain *ibid.* Sous l'ignorance des étendards de la croix ou du croiſſant, elle balbutioit foiblement les noms de Dieu & de l'ame 431. Les Arabes en menoient les dépouilles en triomphe, après avoir ſauvé les ouvrages d'Ariſtote des ruines de la Grèce *ibid.* L'état où elle tomba par la conciliation que voulurent faire les moines, de la philoſophie payenne avec les livres de Moyſe & les Evangiles, engendra la philoſophie de l'école 432. Epoque où elle ſortit du cloitre en y laiſſant l'ignorance, & où elle arracha le maſque à la ſuperſtition & le voile à la vérité 433. Pendant que Gaſſendi remuoit les élémens de l'ancienne, Deſcarte combinoit ceux de la nouvelle 434. Quelles furent les branches de la philoſophie qui conduiſirent à la mathématique 435. Quels philoſophes achevèrent après Deſcartes l'établiſſement de la bonne philoſophie *ibid. & ſuiv.* Comment elle étendit l'empire des connoiſſances humaines 438. Quel dépôt devra caractériſer ſon ſiècle dans les ſiècles à venir 439 *& ſuiv.* Immenſité des obligations que lui a l'humanité 440. Effets qu'elle produira en

s'insinuant dans l'ame des souverains & de leurs ministres 441. Quelle science est la morale à son tribunal 447 *& suiv.*

Pierre le Grand, empereur de Russie, alla chercher inutilement les arts dans les Etats policés de l'Europe, ils n'ont jamais pu réussir dans les glaces de son empire 311.

Politique (la), agit au dehors dans le gouvernement 156. Dans le moyen âge elle fut toute concentrée à la cour de Rome 157 *& suiv.* Manière dont elle opéroit pour venir à ses fins 158. Le sistême de la politique moderne doit sa naissance à l'ambition & à la rivalité de Charles-Quint & de François I, comment 161. Grande erreur qui domine dans la politique moderne 171. Quelle conduite lui épargneroit bien des mensonges & des crimes *ibid.* C'est elle qui est cause que l'on entretient des agens fixes dans les cours étrangères 172. Menées de la politique en Europe *ibid. & suiv.* Leçon qu'en donne le chancelier Oxenstiern à son fils 174. Elle varie comme le gouvernement chez un prince foible 176. Quelle eut dû être celle de tous les princes de l'Europe quand ils virent Charles VII avec une troupe toujours armée 189. Ses maximes générales ont changé l'Europe par la révolution que le commerce a fait dans les mœurs 243. Vice de celle qui croit que les papiers publics augmentent la masse des richesses circulantes 396. Elle frappe des coups si surprenans que la sagesse humaine ne sauroit les prévoir 398.

Pologne, royaume au nord de l'Europe, idée de sa constitution 57. Le gouvernement féodal y domine dans toute la force de son institution primitive 58. Triste situation de ses habitans; foiblesse du thrône 59. Combien est exposée à l'invasion, & son déchirement par trois puissances 60, 61. Moyen par lequel son roi Poniatowski auroit pu en empêcher le partage 61 *& suiv.* Le christianisme s'y est établi avec toutes les prétentions de l'autorité papale 138. Quelles en sont aujourd'hui les mœurs 458.

Polythéisme (le), fut la plus ancienne & la plus générale des religions 3.

Poniatowski, roi de Pologne, comment il auroit pu empêcher le partage de ce royaume 61 *& suiv.*

Population (la), ſera une ſuite de la liberté du commerce & de l'induſtrie 317. A-t-elle été plus conſidérable dans un tems que dans un autre; diſſertation ſur ce ſujet *ibid. & ſuiv.* Il faut chercher l'hiſtoire des populations de la terre dans celle des développemens de l'induſtrie humaine 318. Si celle des nations anciennes étoit conſidérable les guerres longues & cruelles dont parle l'hiſtoire ont dû la détruire 323. Pourquoi, anciennement, elle ſe concentroit en Grece dans les villes 325. Après la Grece, Carthage & Rome on ne vit jamais population comparable à celle d'aujourd'hui *ibid. & ſuiv.* Elle dépend beaucoup de la diſtribution des biens fonds 328. Les ſubſtitutions des biens nobles lui ſont fort nuiſibles 330. Un des moyens de la favoriſer ſeroit la ſuppreſſion du célibat des prêtres 333. La grande population eſt-elle utile au genre-humain? 340. La vie ſédentaire eſt la ſeule qui lui ſoit favorable 474.

Portugais; ce fut en 1497, qu'après quatre-vingt ans de travaux, ils doublèrent le cap de Bonne-Eſpérance & atteignirent le Malabar, théâtre de leur commerce & de leur grandeur 233. Ils devinrent pauvres quoique poſſeſſeurs avec les Eſpagnols de tout l'or du monde, quand les Hollandois, par leur induſtrie, ſe furent emparés du commerce 234.

Poudre à tirer; ſon invention acheva de donner l'avantage à l'infanterie ſur la cavalerie, pourquoi 188. Elle mit plus que jamais les armes dans la dépendance des rois *ibid.* Un moine Anglois qui cultivoit la chymie en prépara l'invention 433.

Pouvoir arbitraire; quelle eſt l'importance d'en prévenir l'établiſſement 42. Doutes ſur l'obſtacle que ſes conſéquences apportent à la civiliſation de la Ruſſie 43 *& ſuiv.*

Pouvoir légiſlatif, en Angleterre, ſon partage eſt le plus grand appui de la liberté Angloiſe 78, 79. Portion qui en appartient au peuple ſur quoi aſſurée 79. Manière dont il l'exerce 80. Remède pour parer aux inconvéniens qu'en entraîne le partage 81.

Préjugés, époque où ils furent diſſipés par le doute 434.

Prêteurs (les), par quoi ont été engagés à la confiance au crédit public établi en Angleterre, en France & en Hollande

Hollande 392. Pourquoi ont-ils plus d'aſſurance chez ces trois puiſſances qu'en Allemagne 393. Ils dictent toujours les conditions du prêt conformément aux riſques qu'ils ont à courir 395.

Prêtres ; abſurdités des vœux auxquels ils ſont ſoumis 144 *& ſuiv.* Comment ont dérangé le bandeau qui voiloit les profondeurs de leur ambition & fait tomber le maſque 447. La religion eſt perdue quand ils mènent une vie ſcandaleuſe 465.

Primogéniture (la), en France, immole pluſieurs familles à une ſeule 330. Comment ce vice de légiſlation entraîne-t-il la dépopulation & la pauvreté du peuple ? *ibid.*

Privilèges excluſifs (les), ont ruiné l'Ancien & le Nouveau-Monde, comment 260. Ils amènent, où ils ont à s'exercer, le cortège de toutes les ſortes de perſécutions 261. Préjugé cruel de l'Etat qui l'empêche de ſentir les maux qui ſont la ſuite de ces privilèges 263. Leur prix quel qu'il ſoit ne ſauroit compenſer le ravage qu'ils font 264. Déſaſtres qui en dérivent 265 *& ſuiv.* Ils ſont les ennemis des arts & du commerce ; pourquoi 314.

Productions du génie (les) ; révolutions qu'elles éprouvèrent à Rome 406 *& ſuiv.*

Profeſſions ; idée des vexations qu'elles exercent & de celles qu'elles ont à ſouffrir 249. Maximes pour ceux qui les profeſſent 250. En ôtant au peuple la faculté de choiſir celles qui lui conviennent, on les remplit de mauvais ouvriers 314.

Propriétaires des terres (les), comment ſont extorſionnés ſous le deſpotiſme 364. Combien ſont déſavantageux pour eux les emprunts publics 396.

Puiſſance ; heureuſe celle qui, la première, débarraſſera le commerce de toutes les entraves qui l'oppriment : proſpérité qui en ſera la ſuite 278.

Puiſſances (les), voiſines de la Suède, quel fut leur rôle pendant les factions 54. Effet de leur influence 55. Celles qui ont des côtes à garder ne peuvent franchir aiſément les barrières de leurs voiſins 223.

Proſtitution (la), ce n'eſt pas elle qui multiplie les adultères, mais la galanterie étend la proſtitution 465 *& ſuiv.*

Proteſtans (les), chaſſés de France par l'intolérance eccléſiaſtique, trouvent par les arts un refuge dans toute l'Europe 305. Les arts & métiers qu'ils portèrent en d'autres climats n'y réuſſirent pas comme en France, quoiqu'ils y portaſſent la même induſtrie 311 *& ſuiv.*

Proteſtantiſme (le), tend au Socinianiſme 14.

Provinces-Unies; leur hiſtoire offre de grandes ſingularités 90. Origine de leur union *ibid.* L'autorité n'y réſide point dans les Etats-Généraux fixés à la Haye *ibid.* L'unanimité des villes & des provinces n'eſt pas d'une politique judicieuſe 92. Révolutions arrivées dans leur conſtitution *ibid. & ſuiv.* Pourquoi la Hollande conſervera ſa liberté 95. Compoſition de ſes armées, commandans de ſes fortereſſes 97. Selon toute probabilité, elles tomberont ſous le pouvoir monarchique 98. Elles ne ſe furent pas plutôt détachées de la Flandre qu'elles devinrent l'entrepôt du commerce du nord & du midi de l'Europe 235.

Pruſſiens; quelle eſt leur diſcipline militaire 196 *& ſuiv.*

Pudeur (la), eſt ſous la ſauve-garde du ſexe timide 465.

Pythagore, philoſophe de la Grèce; avoit déjà imaginé les vrais élémens de l'aſtronomie, que Galilée confirma bien des ſiècles après par l'invention du téleſcope 434.

R

Recouvremens de l'impôt, ſur les terres, de quelle manière pourroient-ils ſe faire? 352 *& ſuiv.* Inconvéniens de les faire par voye de régie 353. Abus qui s'en ſuivroient *ibid.* L'étendue des domaines devroit ſervir de règle; inconvéniens ſans nombre qui ſe rencontrent dans cette méthode *ibid. & ſuiv.* Un cadaſtre exact de la meſure & de la valeur des terres applaniroit toutes les difficultés 355. Triſte ſituation de l'Etat quand le fiſc a recours aux fermes pour les faire 358.

Reformateurs (les) *de la religion*, démontrent l'abſurdité de nombre de principes du catholiciſme 10, 11.

Religion (la) doit ſon origine aux calamités qui ont affligé l'humanité 3. Elle eſt faite pour l'Etat & non pas l'Etat pour elle 141. L'homme ne doit compte

qu'à Dieu de ſa religion intérieure 146. Epoque à laquelle elle met le trouble dans toute l'Europe 192. A quoi ſe réduit ce qu'elle devroit nous défendre & nous preſcrire 456. Elle eſt perdue quand le prêtre mène une vie ſcandaleuſe 465.

Repréſentans, en Angleterre ; leur nombre ne devroit-il pas être proportionné à la valeur des propriétés 86. Abus de l'uſage qui y eſt établi à cet égard *ibid. & ſuiv.* Réponſe impudente de l'un d'eux à ſes commettans 87.

République (la), doit être ſervie par ſes citoyens, mais chacun doit y contribuer ſuivant ſes facultés 228.

République commerçante. Epoque où elle ſut tourner tous les évènemens à ſon profit 237.

Revenus publics ; il eſt des cas où le beſoin public en exige l'aliénation d'une partie 398.

Révolte ; pourquoi celle des cœurs eſt la plus dangereuſe 151.

Révolutions (les) *dans le gouvernement*, ſe ſuccèdent partout avec rapidité 24, 25.

Richelieu (le Cardinal de), premier miniſtre en France ſous le règne de Louis XIII, profita de la foibleſſe de l'Eſpagne ſous Philippe III pour remplir ſon ſiècle de ſes intrigues 163. Quel fut ſon premier mot en entrant au miniſtère 174 *& ſuiv.*

Richeſſes (les) ; quand elles ont pris l'aſcendant ſur les ames, les opinions & les mœurs changent ; déſordres qui en ſont la ſuite 337. Leur amour étant l'unique appas, quel eſt le rôle qu'il fait jouer aux hommes 339. De quelque manière qu'elles entrent dans un Etat, elles ſont l'objet de l'ambition publique : quelle en eſt la ſuite 459 *& ſuiv.* Combien ſont avantageuſes à ceux qui les poſſedent 460 *& ſuiv.* Par combien de moyens elles ſont une ſource de corruptions 461. Leur plus grande influence porte ſur les mœurs des femmes *ibid.*

Roi de Pruſſe (le) Fréderic le Grand, créa une tactique entièrement nouvelle 194. Idée de cette tactique 195. Ce prince, depuis Alexandre, n'a pas eu ſon égal pour l'étendue des talens *ibid.* L'Europe entière a embraſſé avec enthouſiaſme ſes inſtitutions 196. Ce n'eſt point à ce prince qu'il faut attribuer l'exceſſive multi-

plication des troupes en tems de paix, mais à Louis XIV, 199.

Roi de Suede (le), régnant, ſa conduite dans la révolution 56, 57.

Rois; leurs diſputes ne finiront pas plus entr'eux, que leurs paſſions ne s'eteindront en eux-mêmes 182.

Rois d'Angleterre; leur couronne eſt héréditaire 76. Surquoi eſt aſſigné leur revenu 77. Genre d'autorité qui leur eſt confiée *ibid.* Ils ne peuvent exiger aucun impôt 79.

Romains; la guerre, après avoir ſoumis à leur empire les plus grands peuples de l'Europe, les fit redevenir barbares 28. Se tuoient dans la crainte d'être redevables de la vie à leur égal 38. Ils perfectionnèrent l'art militaire & conquirent le monde 184. Ils avoient bien ſenti les inconvéniens de l'oiſiveté du ſoldat, & en avoient fait la baſe de leur diſcipline 203. Ils ſuccédèrent aux Carthaginois & aux Grecs dans les connoiſſances & l'exercice du commerce 232. L'eſprit de conquête dont ils étoient devores conſumoit les autres nations 323. Ils furent les imitateurs des Grecs en tous genres, mais reſterent fort au-deſſous de leurs modeles dans les beaux arts 405. La révolution dans les belles lettres fut chez eux l'ouvrage de quelques écrivains ambitieux 406. Les productions du genie y eurent toutes la même dégradation 407. Leur mythologie rendit à l'Italie les graces de ſon ancienne littérature défigurée par la religion 415. Comme ils ont connu, ainſi que les Grecs, l'influence du dialecte ſur les mœurs, ils travaillèrent à étendre le leur par les armes 419. Raiſon pour laquelle ils ont eu des dieux méchans 445.

Rome ancienne, dut ſa fondation à des échappés aux flammes de Troyes, ou à des bandits de la Grèce & de l'Italie dont il ſortit un peuple de héros 27, 28. Epoque à laquelle elle perdit de ſa gloire & de ſes ſuccès 184. Quand elle eut tout envahi, le commerce retourna à ſa ſource vers l'Orient 232. Maîtreſſe de l'Univers & dédaignant l'agriculture, elle ne put réſiſter à des nations pouſſées par l'indigence & la barbarie 280. Ce fut environ l'an 700 de ſa fondation que naquit avec le Meſſie la religion chrétienne 333. Un gout ſévère y préſidoit

dans toutes les compoſitions en belles-lettres 406. Révolutions qu'y éprouvèrent les productions du génie 407 *& ſuiv.* Après avoir été ſaccagée par les barbares du nord, elle devint leur repaire 409. Elle nourrit aujourd'hui Rome moderne 425.

Royaliſme (le), en Suède, avant la révolution, étoit une hypocriſie; ce qu'il en réſultoit 55 *& ſuiv.*

Ruſſes (les), n'ont pas les mêmes préjugés que les Turcs ſur l'honneur d'être étranglés par ordre du ſouverain, pourquoi 39. La grande opinion qu'ils ont d'eux mêmes eſt un obſtacle à leur civiliſation 48.

Ruſſie (en); le pouvoir arbitraire s'y oppoſe à la civiliſation, ainſi que le climat, l'étendue de l'empire & les deux claſſes d'hommes qui l'habitent 43 *& ſuiv.* Il y faudroit un tiers-état dont la ſureté fut entiere pour les perſonnes & la propriété; obſtacles qui s'y trouvent 45, 46. Examen des moyens employés par l'impératrice pour en civiliſer les habitans 48 *& ſuiv.* Elle n'offre des ſecours que pour les combats; caractère de ſes ſoldats 49.

S

Sabat (le), à ne l'enviſager que ſous un point de vue politique, eſt une inſtitution admirable 289.

Savans; quels ſont ceux qui ſont faits pour être les amis des grands hommes 425.

Sauvages; les avantages de leur état ne l'emportent pas à beaucoup près ſur ceux du nôtre 341.

Sculpture (la), par quelle voye lente elle parvint chez les Grecs à la perfection qui nous a donné pluſieurs chefs-d'œuvres 404. Elle flatte les rois & récompenſe les grands hommes 414.

Sel; atrocité des impoſitions qu'y a mis le fiſc dans un gouvernement où le prince a ſeul le droit des tributs 374 *& ſuiv.* Précautions priſes pour en empêcher la contrebande 376 *& ſuiv.* Atrocité de ces précautions *ibid.* Traitement affreux de celui qui le vend en contrebande 377.

Signeurs; claſſe de miniſtres dans le gouvernement de la Chine 149.

Sociabilité (la) ; doutes ſi elle eſt ſi naturelle à l'eſpèce humaine 18. Elle eſt l'origine de la guerre *ibid.* Expoſition des motifs qui prouvent que l'homme tend de ſa nature à la ſociabilité 19 *& ſuiv.*

Société (la), dérive naturellement de la population & entraîne invinciblement le beſoin du gouvernement 17. Comparaiſon des hommes iſolés à des reſſorts épars, inconvéniens qui en réſultent 18. Leur comparaiſon avec ceux de la guerre ſuite de la ſociabilité 18 *& ſuiv.* Le gouvernement, par inſtitution, ne devroit tendre qu'à la ſureté de la ſociété, & par l'effet il ne tend qu'à celle de la puiſſance dominante 21. Les fondemens de la ſociété actuelle ſe perdent dans les ruines de quelque cataſtrophe 22. Elle fut formée par la famille, qui s'étendit & ſe diviſa 23. Quelques-uns prétendent que dans l'état de ſociété les volontés particulières doivent être ſoumiſes à la volonté générale 228. Ridiculité de cet axiôme *ibid. & ſuiv.* Qu'eſt-ce qu'une ſociété? 259. Ses beſoins même ont donné naiſſance aux arts dans l'enfance de l'eſprit humain 427. Pourquoi ſes maux deviennent ceux du citoyen 451. Ce fut avec elle que commença le devoir ſocial 452.

Sociétés (les), gravitent toutes par la loi de nature vers le deſpotiſme 25. Celles des tems anciens que devoient-elles être à-peu-près? 157. Leur nature tient à la morale univerſelle 455.

Socinianiſme (le), tend au déïſme 14.

Socrate, philoſophe Athénien, ramena la philoſophie à la vraie ſageſſe, à la vertu 428. Il étendit il y a plus de deux mille ans ſur nos têtes un voile qui ſéparoit la morale de la religion 447.

Soldats; leur multiplication occaſionne l'oppreſſion univerſelle 201. Inconvéniens de leur oiſiveté; remèdes à y apporter *ibid. & ſuiv.* L'augmentation des ſoldats en diminue le courage 203. Comparaiſon entre les anciens hommes de guerre François & ceux d'aujourd'hui 204. Plus il y en a dans un Etat plus la nation s'affoiblit, & plus un Etat s'affoiblit plus on les multiplie 205. Leur plus grand nombre ne fait que tenir à la chaîne des eſclaves déjà faits 206. Ils ruinent les champs qu'ils ne cultivent pas, de quelle manière

332. Ils peuvent rentrer dans les profeſſions utiles à la ſociété 474.

Soliman, empereur des Turcs, crée une loi pour prévenir pour lui & ſes ſucceſſeurs les dangers du gouvernement militaire : Abus qui en réſultèrent 34, 35.

Souverains ; l'avidité leur a fait mettre les impôts les plus déraiſonnables ſur les marchandiſes qui ſortent de leur pays & ſur celles qui y entrent 348 *& ſuiv.* Comment l'induſtrie de leurs ſujets en ſouffre néceſſairement 350. C'eſt une erreur de juger de la puiſſance des empires par le revenu des ſouverains 357. Déſordres qui ſuivront infailliblement s'ils ont ſeuls le droit des tributs 362 *& ſuiv.* Queſtion dont il faut chercher la réponſe dans leur cœur 383 *& ſuiv.* Quelle ſorte d'hommes ils doivent rejetter pour remplir le miniſtère dans leurs Etats 384 *& ſuiv.* Epoque où les cœurs ſont remplis de rage contr'eux 401. Leurs ſoins partagés entre leurs ſujets en Europe & dans les deux Indes étant inſuffiſans, tout eſt tombé dans la confuſion 476. Ils doivent trouver dans cette *Hiſtoire Philoſophique* leurs devoirs & les droits des peuples 478.

Subſtitutions (les) *de biens nobles*, ſont fort nuiſibles à la propagation de l'eſpèce humaine 330. Elles immolent pluſieurs familles à une ſeule *ibid.* Outre l'obſtacle qu'elles apportent à la population, elles entraînent la pauvreté des peuples, comment *ibid. & ſuiv.*

Suède (la), royaume au nord de l'Europe ; idée de ſa conſtitution calquée ſur ſon hiſtoire 52 *& ſuiv.* Effets qu'y avoit produits l'influence des puiſſances voiſines 55. Révolution opérée par le monarque régnant 56, 57. Si ſon roi profite des circonſtances elle n'aura jamais eu de deſpote plus abſolu ; mais elle ne pourra pas devenir plus malheureuſe qu'elle l'étoit 57.

Suiſſes (les), anciennement Helvétiens, ne devoient être ſubjugués que par Céſar 115. Origine de leur liberté actuelle 116. Forment une ligue compoſée de treize Cantons, idée de leur confédération *ibid.* Leur union fut inaltérable juſqu'au commencement du ſeizième ſiècle, alors la religion l'interrompit 117. Emploi qu'ils font de leur population 118. Le Suiſſe eſt par état un deſtructeur de l'Europe 119. C'eſt la nation dont le ſort

doit le moins changer, pourquoi 120. Raiſons ſur leſquelles eſt fondée la ſtabilité de la république des Suiſſes 122. Leur manière de combattre les Bourguignons les avoit rendus auſſi fameux que formidables 190. Idée de leur bravoure *ibid.*

Superſtition (la), effrayée de la hardieſſe de Boccace & des découvertes de Galilée, jetta les hauts cris 433.

Sureté perſonnelle (la), en Turquie, n'eſt le partage que du petit peuple 37.

T

TABAC; exaction du fiſc, ſur ce genre, ſous un gouvernement oppreſſif 374 *& ſuiv.* Précautions du fiſc pour en empêcher l'entrée de l'étranger 375 *& ſuiv.*

Terrein; ſon excellence eſt la principale cauſe qui a obligé les parties méridionales de l'Europe à recourir à des ſecours étrangers; pourquoi 288.

Thalès, philoſophe Grec, avoit jetté les germes de la phiſique dans la théorie des Elémens de la matière 428.

Théocratie (la), ou le deſpotiſme ſacré, fut la plus cruelle des légiſlations, pourquoi 4, 5.

Tolérance religieuſe. On devra au Nouveau-Monde ſon introduction dans l'Ancien 15. Avantages qu'a produits celle de toutes les ſectes dans l'Amérique Septentrionale 16. Elle ſubſiſte ſans réſerve à Pétersbourg excepté pour les Juifs 47.

Torricelli, philoſophe Florentin, inventa le thermomêtre pour peſer l'air 434.

Treize-Cantons (les) de la Suiſſe, caractère de leurs habitans; idée de leur conſtitution 116.

Tribunaux. Il y en a deux, celui de la nature & celui des loix 448. Quels ſont leurs effets *ibid.*

Tribut (le), eſt la contribution des citoyens au thréſor public; par qui doivent-ils être préſentés 358. Déſordres qui ſont la ſuite du droit qu'on laiſſe au prince de le créer 362. Manière dont il s'établit ſur les boiſſons 369 *& ſuiv.* Et dont il ſe perçoit aux entrées ſur les denrées & ſur tous les objets du commerce 371 *& ſuiv.* C'eſt par le choix judicieux du miniſtre que le ſouverain

en diſtribuera équitablement le poids énorme ſuivant les facultés des contribuables 384.

Turcs (les), autrefois tribu des Tartares, ne furent connus en Aſie qu'au commencement du treizième ſiècle 30. Mahomet, leur chef, s'empare en 1453 de Conſtantinople & en fait la capitale de ſon empire 31. Cauſes qui les empêchèrent de ſoumettre le reſte de l'Europe 32. Se glorifient d'un arrêt de mort prononcé par leur maître 37, 38.

Tyrannie (la). Extravagance où elle conduit l'homme quand elle eſt conſacrée par des idées religieuſes 37.

Tyrannie (la) *monarchique*, d'où elle réſulte 103. Effets de la ſubtilité de celle du fiſc ſous le deſpotiſme 378.

U

Univers (l') aura enfin les conquérans en exécration 181.

V

Vauban, ainſi que Cohorn, ouvrit les yeux aux princes de l'Europe ſur l'art d'attaquer & de défendre les places 194.

Venize, république de l'Europe, ſon gouvernement préſente trois grands phénomènes 105 *& ſuiv.* Deſcription de cette ville ſuperbe 106. Les doges y furent élus par le peuple juſqu'en 1173, ils le ſont dès-lors par les nobles qui établirent l'ariſtocratie 107. Dont les vices furent tempérés autant que poſſible dans l'origine, de quelle manière 108. Quelles epoques ont ruiné ſon commerce 109. Mœurs de cette ville *ibid. & ſuiv.* Singularité des ſoins du gouvernement pour la ſureté de la république 110. Fonctions & importance des inquiſiteurs d'Etat 112. Le miniſtère de Venize ſe ſoutient par ſa fineſſe 115. Eſt le ſeul Etat qui ne ſe ſoit point laiſſé aſſujettir au pouvoir eccléſiaſtique 137. Sa libre & vaſte navigation lui apporta l'induſtrie 302.

Vérités les), ſe tiennent toutes; importance de celle

que vient d'établir l'auteur ſur la conduite des gouvernemens 272 *& ſuiv.*

Vertu ; ce fut Socrate qui y ramena la philoſophie 428. Il n'y en a proprement qu'une, c'eſt la juſtice 448. Quelle erreur il y auroit à mépriſer les vertus ſous prétexte qu'elles ne ſont qu'inſtitutions de convenance 452. La néceſſité des vertus en fait l'eſſence & le mérite 453. Elle ſe régle ſur le juſte ou l'injuſte, mais elle varie à certains égards ſuivant les opinions de certains pays 454. Elle n'a plus d'aſyle quand le ſanctuaire du mariage eſt profané 465. Elle ne tombe dans l'aviliſſement que par la mauvaiſe conſtitution du gouvernement 468.

Vices ; il n'en eſt aucun qui en produiſe un ſi grand nombre que l'incontinence des femmes 461.

Villes capitales (les) ; pourquoi deviennent le centre de la population 327. Leur influence ſur les productions *ibid. & ſuiv.*

Vœu de chaſteté (le), répugne à la nature & nuit à la population 144.

Vœu d'obéiſſance (le), à une autre puiſſance qu'au ſouverain & à la loi, eſt d'un eſclave ou d'un rebelle 145.

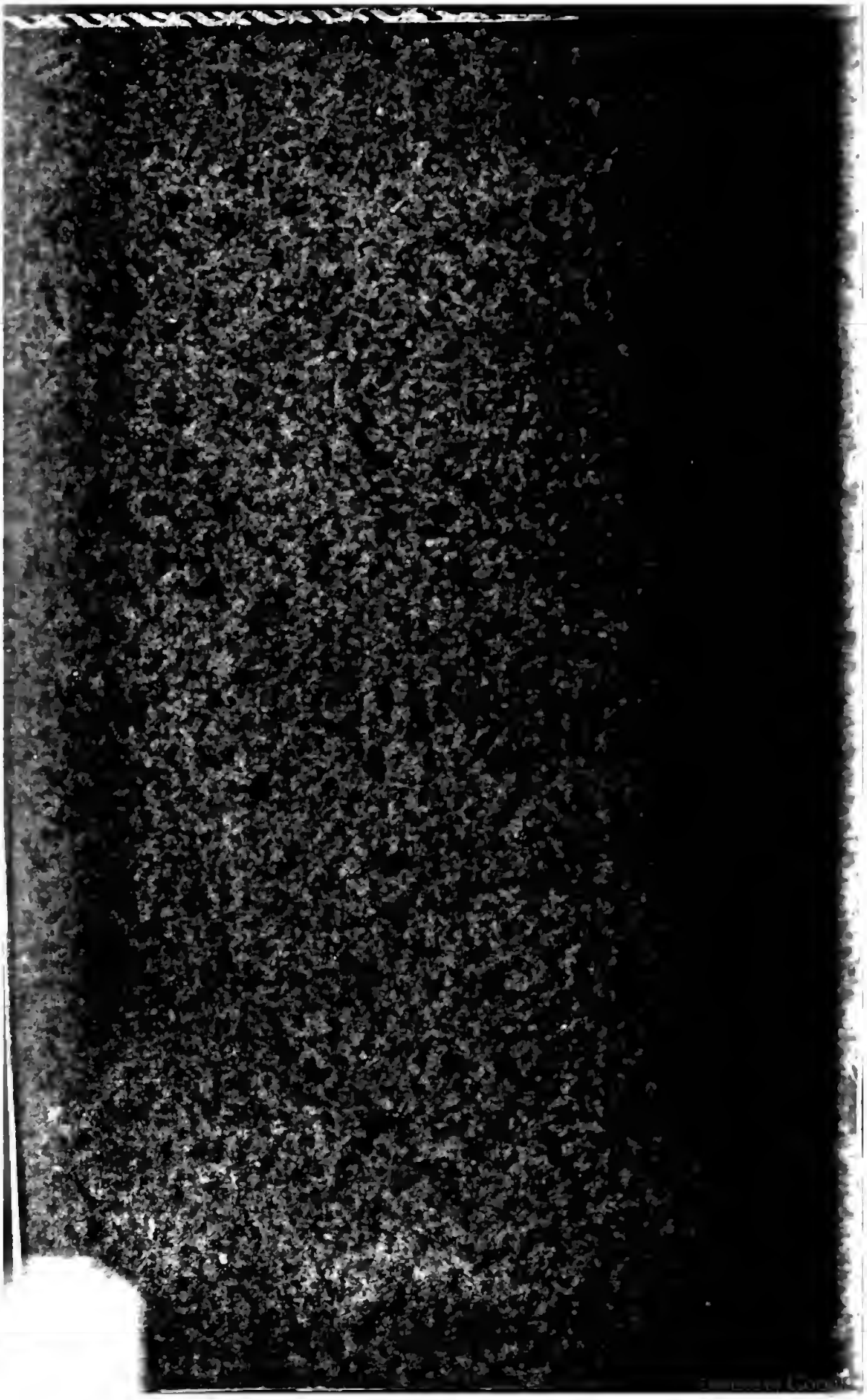
Vœu de pauvreté (le), n'eſt que le vœu d'un inepte ou d'un pareſſeux *ibid.*

Voituriers (les), comment ſont ſuivis par le fiſc, dans un gouvernement oppreſſif, pour l'exaction du tribut, ſur eux & ce qu'ils conduiſent 368.

Voyages (les), ſur toutes les mers, quels avantages moraux ils ont apportés, & quels déſavantages 470 *& ſuiv.* Ceux qui en font de long cours ne laiſſent point de poſtérité 474 *& ſuiv.*

Voyageur (le), comment, dans le pays d'un deſpote, eſt extorſionné par le cabaretier pour ſubvenir au tribut du fiſc 368.

Fin de la Table des matières du Tome dixième.

Bibliotheca Wallerstein Regni Poloniae

Lb4340